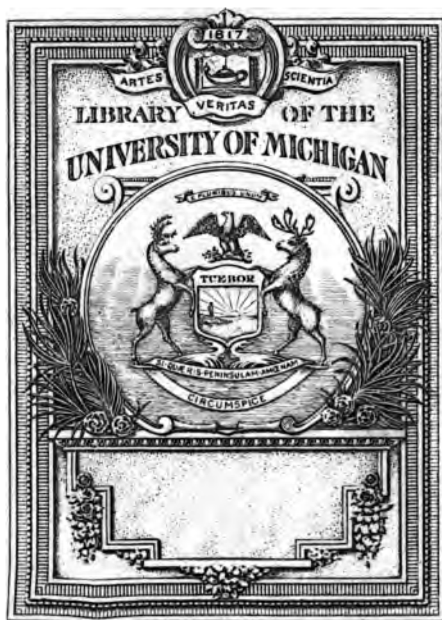

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Le tiyer de belleau





HISTOIRE DE GUSMAN D'ALFARACHE.

HISTOIRE

DE

GUZMAN

D'ALFARACHE,

NOUVELLEMENT TRADUITE, & purgée des moralitez superfluës.

Par Monsieur LE SAGE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Aux dépens DE LA COMPAGNIE, 1740.



PREFACE DU TRADUCTEUR.

LES Auteurs Eſpagnols mettent preſque toûjours à la tête des Productions d'eſprit qu'ils donnent au Public, des Sonnets ou des Acroſtiches, ou bien des Eloges en Proſe ; qui leur ſont adreſſez par leurs amis ; ce qui d'ordinaire ne fait pas plus d'effet ſur les Caſtillans, que les obligeantes Aprobations de nos Livres en font ſur les François.

On a ſuivi cet uſage lorſqu'on a imprimé l'Hiſtoire de Guzman d'Alfarache. Nous voyons au commencement de la premiére Partie un long Diſcours à la loüange de ce Roman & du célébre Mateo Aleman, ſon Auteur. Ce Diſcours eſt d'un certain Alphonſe de Barros, qui s'efforce de faire concevoir une grande opinion de cet Ouvrage. Il loue d'abord les

Peintres qui gardent avec autant de soin dans leurs cabinets les Portraits des insignes fripons, que ceux des hommes vertueux. Il prétend que les premiers ne sont pas moins propres que ceux-ci à la correction des mœurs, parce que si les uns par leur vertu nous excitent à les imiter, les autres par leurs mauvaises actions nous inspirent de l'horreur pour le vice. *L'Histoire de Guzman d'Alfarache*, dit-il ensuite parlant par enthousiasme, *est admirable par la vrai-semblance dont elle ne sort jamais, & par la variété des bonheurs & des disgraces qui arrivent successivement au Héros.* Il ajoûte que Mateo Aleman mérite les titres *d'excellent Historien & de prudent Philosophe, par les instructions politiques & morales qu'il cache en habile Peintre sous des ombres*; & qu'enfin, *il a mêlé l'utile & l'agréable, selon le conseil d'Horace.*

A la tête de la seconde Partie, il y a un autre Eloge d'Aleman, composé par Loüis de Valdès Enseigne de la Garde Espagnole. Ce nouveau Panégyriste nous aprend que ce fameux Auteur étoit des environs de Séville : Qu'après avoir exercé pendant plus de vingt années la Charge de *Contador de resultas*, sous le régne de Philippe II. il quitta la Cour, & fit entr'autres Ouvrages, l'Histoire fabuleuse de son Guzman.

Si

lui en tenir compte, quoiqu'il les faſſe le plus ſouvent d'une maniére trop diffuſe.

Il eſt vrai que Mateo eſt quelquefois trop concis. S'il s'étend preſque toûjours plus qu'il ne faudroit lorſqu'il moraliſe; il rabat cela ſur les actions comiques qu'il raconte trop ſuccinctement. On diroit qu'il apréhende que ſes Lecteurs ne lui ſçachent mauvais gré de chercher à les divertir. Il revient vîte à ſes réfléxions ſérieuſes. Le Copiſte, pour éviter ce défaut, tombe dans un autre, en mettant beaucoup du ſien dans les avantures comiques. Ce qui va ſouvent ſi loin, que le *divin Eſpagnol* n'y a que la moindre part. J'en veux donner un exemple. C'eſt le tour que Fabia, Dame Romaine, jouë à Guzman, quand il va lui parler la nuit de l'amour que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne a pour elle. Mr. Bremont en a fait l'Epouſe du Comte Gabrieli des Urſins, & oubliant ſa qualité de Traducteur, il a compoſé l'avanture à ſa fantaiſie. J'ai été plus ſcrupuleux que lui. J'ai copié Aleman dans cet endroit. Je croi que le Public n'y perdra point aſſez pour m'en faire un reproche.

Je ne penſe pas non plus qu'il s'aviſe de me chicaner la ſupreſſion de l'Hiſtoire de Don Loüis de Caſtro, & de Don Rodrigue de Montalve. Comme Mr. Scaron l'a tirée

du

du Livre de Guzman d'Alfarache, & qu'il en a fait une de ses meilleures nouvelles, il me siéroit mal d'être plus hardi que Mr. Bremont, qui, malgré *les petites façons* qu'il sçait donner aux Ouvrages Espagnols, n'a pas osé courir le risque de la comparaison.

A l'égard de l'Histoire de Daraxa, quoiqu'il ne l'ait pas fidellement traduite, on ne laisse pas d'y reconnoître presque partout son modèle, & même il l'a fort embellie en l'augmentant de quelques incidens agréables que j'ai conservez; mais pour me servir de ses propres termes: *J'ai* passé à mon tour le *rabot* sur ses Additions.

Pour l'Histoire de Dorido & de Clorinia, qu'il apelle le Comte de Palviano & Eleonore, il l'a chargée de tant d'événemens de son invention, que ce n'est plus l'Ouvrage de l'Auteur Espagnol, c'est le sien. Cependant cette Histoire, telle que Mateo l'a écrite, toute simple qu'elle est, ne me paroît pas avoir besoin d'être plus composée. Aussi l'ai-je traduite presque à la lettre, & l'on jugera peut-être après qu'on l'aura lûë, que Mr. Bremont auroit pû se passer de l'allonger.

Ce n'est pas que je fasse peu de cas des choses qui y sont ajoûtées par ce Traducteur;

ćteur : Au contraire, j'avouë qu'elles ſont ingénieuſement imaginées, & qu'il a répandu par-tout un goût galant. Je dirai même encore à ſa gloire, que ſa Traduction en général eſt fort égayée & remplie d'expreſſions ſi heureuſes, que ſi j'euſſe affecté de les éviter toutes, mes Lecteurs n'y auroient pas gagné. Je lui rends cette juſtice, & je déclare que je ſuis moins attaché à parler autrement que lui, qu'à faire un Ouvrage où les faits de Guzman fuſſent détaillez tout de ſuite, ſans être interrompus par les dogmes éternels dans leſquels ils ſont noyez.

C'eſt cela que je me ſuis propoſé. Je n'ignore point qu'en retranchant toute la morale ſuperfluë de mon Auteur Eſpagnol, je m'expoſe à révolter les eſprits ſinguliers, qui ne manqueront pas de me faire un crime d'avoir hazardé une ſi grande opération. J'en connois entr'autres quelques-uns, qui n'aiment rien dans Guzman d'Alfarache, que les moralitez. Au lieu que preſque tous les Lećteurs les ſautent, pour ſuivre les Avantures du Héros : ils paſſent eux les avantures, pour en venir aux déclamations. Vous avez beau combattre leur goût, bien loin de vouloir ſe laiſſer perſuader, ils ne vous font pas même l'honneur de ſe défier de leur

ſentiment. Encore ceux-ci ſont-ils du moins de bonne foi, puiſqu'ils diſent ce qu'ils penſent. Il y en a d'autres qui vantent les tirades de morale, quoiqu'ils n'ayent jamais eu la patience de les lire.

Mais qu'il me ſoit permis de repreſenter à ces Meſſieurs, que je n'ai point fait pour eux ma Traduction. Qu'ils s'en tiennent à la premiére, qui, certainement a dequoi les contenter; & qu'ils ſouffrent ſans murmure que la mienne amuſe toutes les autres Perſonnes qui ne ſont pas de leur goût, c'eſt-à-dire, tout le reſte du monde.





HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE,

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

CURIEUX Lecteur, j'avois tant d'impatience de te conter mes avantures, qu'il s'en est peu fallu que je n'aye débuté par-là, sans faire aucune mention de ma famille; ce que quelques pointilleux Dialecticien n'auroit pas manqué de me reprocher: N'allons pas si vîte, ami Guzman, m'auroit-il dit: commençons, s'il vous plaît, par la dé-

finition, avant que d'en venir au défini. Aprenez-nous d'abord quelles gens furent vos parens ; ensuite vous nous entretiendrez à loisir de ces beaux faits dont vous avez une si grande demangeaison de parler.

Hé bien, pour faire les choses dans l'ordre, je vais donc mettre sur le tapis mes parens. Si je te racontois leur histoire, je suis sûr que tu la trouverois plus réjoüissante que la mienne ; mais ne t'imagine pas que j'aille me donner carriére à leurs dépens, révéler tout ce que je sçais d'eux : Qu'un autre batte, s'il veut, les cartes & se nourrisse de corps morts, comme la Hienne ; pour moi, je prétends par respect pour la mémoire de mes parens, passer sous silence les choses qu'il ne me conviendroit pas de dire. Je veux même farder si bien celles que je raporterai, qu'on dise de moi : *Beni soit l'homme qui couvre ainsi les défauts de ses proches.*

Véritablement leur conduite n'a pas toûjours été irréprochable, & quelques-unes de leurs actions, entr'autres, ont fait tant de bruit dans le monde, que j'entreprendrois en vain de les rendre blancs comme neige. Je démentirai seulement les gloses qui ont été faites sur le texte ; car Dieu-merci, on aime aujourd'hui à commenter.

menter. Tout homme qui fait un conte, ſoit par malice, ſoit par vanité, y mêle ordinairement du ſien, & toûjours plus que moins. Telle eſt la bonne nature de notre eſprit : il faut qu'il ajoûte des choſes de ſon propre fonds à celles qu'on attend de lui. Je veux t'en citer un exemple.

J'ai connu à Madrid un Gentilhomme étranger qui aimoit les Chevaux d'Eſpagne. Il en avoit deux fort beaux ; un aubére & un gris pommelé : Il auroit ſouhaité de les emmener dans ſa patrie ; mais il ne lui étoit pas permis ni même poſſible, à cauſe qu'il étoit d'un païs trop éloigné ; il voulut du moins les emporter en peinture pour ſa propre ſatisfaction & pour les montrer à ſes amis. Il chargea deux Peintres fameux d'en peindre chacun un, leur promettant, outre le prix dont ils conviendroient, de faire un preſent à celui qui s'en acquiteroit le mieux.

L'un de ces grands ouvriers peignit l'aubére merveilleuſement bien & remplit le reſte de ſa toile de clairs & d'ombres. L'autre Peintre ne tira pas le gris-pommelé avec tant de perfection, mais en récompenſe il orna le haut de ſon tableau d'arbres, de nuages, d'admirables lointains, d'édifices ruïnez ; & il peignit au bas une

campagne pleine d'arbrisseaux, de prairies & de précipices. On voyoit encore dans un endroit un tronc d'arbre d'où pendoit un harnois de Cheval & au pied une selle à la genette, si bien representée, que l'art ne pouvoit aller plus loin.

Quand le Gentilhomme vit ces deux tableaux, il fut avec raison plus frapé de l'aubére que de l'autre, & commençant par payer celui-là, il donna sans marchander ce que l'ouvrier lui demanda, avec une bague par-dessus le marché. L'autre Peintre voyant l'Etranger si libéral & croyant mériter encore mieux d'être récompensé que son Confrére, mit son ouvrage à un prix excessif. Le Cavalier en fut surpris & lui dit : mon ami, vous n'y pensez pas. Pourquoi voulez-vous que j'achéte plus cher votre tableau, qui sans contredit est au-dessous de l'autre ? Au-dessous, répondit le Peintre ! A la bonne heure pour le Cheval. Mon Confrere peut m'avoir surpassé en cela ; mais les seuls arbrisseaux & les ruïnes qui sont dans mon tableau valent autant que le sien. Il n'étoit pas besoin, répondit le Gentilhomme, que vous fissiez ces arbres & ces bâtimens ruïnez ; il n'y a que trop de tout cela dans mon païs. En un mot, je ne vous ai *ordonné que* de peindre mon Cheval.

La

La-dessus le Peintre lui voulut persuader qu'un Cheval tout seul n'auroit pû faire qu'un très-mauvais effet dans un si grand tableau, au lieu que les ornemens dont il l'avoit accompagné lui donnoient beaucoup de relief. D'ailleurs, ajoûta-t'il, je n'ai pas cru devoir laisser le Cheval sans selle & sans bride, & celles que j'ai faites sont telles que je ne les troquerois pas contre d'autres toutes d'or. Encore une fois, dit l'Etranger, je ne vous ai demandé qu'un Cheval, & je veux bien vous payer le vôtre comme bon. A l'égard de la selle & de la bride, vous n'avez qu'à les vendre à qui vous voudrez. Ainsi l'ouvrier, pour avoir plus fait qu'on n'avoit exigé de lui, ne fut pas payé de sa peine.

Qu'il y a de Peintres semblables dans le monde! On ne leur demande simplement qu'un Cheval, & ils veulent absolument faire une selle & une bride. Encore une fois les Commentaires sont à la mode & l'on n'épargne personne. Juge Lecteur, si l'on a respecté mes Parens.

* * *

CHAPITRE II.

Quels furent les Parens de Guzman & particuliérement son Pere.

MEs Ayeuls & mon Pere étoient originaires du Levant; mais je les apellerai Génois, attendu que s'étant venu établir à Génes, ils y furent aggrégez à la Noblesse. Ils s'attachérent au Négoce du Change & du Rechange, emploi ordinaire des Nobles de cette Ville. Il est vrai qu'ils s'en acquitérent de façon, qu'ils furent bientôt décriez. On les accusa d'usure : Ils prétoient, disoit-on, de l'argent à gros intérêts sur de bonne argenterie pour un tems limité, passé lequel, les gages, si l'on n'avoit pas été exact à les retirer, leur restoient : Quelquefois même ils payoient de défaites les personnes qui venoient pour les reprendre dans le tems marqué, & l'on étoit presque toûjours obligé de les apeller en Justice pour les ravoir.

Mes Parens s'entendirent plus d'une fois reprocher ces infamies; mais comme ils étoient prudens & pacifiques, ils alloient toûjours leur train: Ils laissoient parler les médisans. En effet, quand on fait bien pourquoi s'embarrasser du reste? Mon Pere fréquentoit les Eglises, portoit un Ro-

ſaire de quinze dixaines & dont les grains étoient plus gros que des noizettes. Il falloit le voir à la Meſſe ; humblement proſterné devant l'Autel , les mains jointes & les yeux tournez vers le Ciel , il pouſſoit des ſoupirs avec tant d'ardeur qu'il inſpiroit de la dévotion à tous ceux qui ſe trouvoient autour de lui. N'eſt-ce pas lui faire une horrible injuſtice que de croire ſur de ſi beaux dehors , qu'il étoit capable des vilains trafics dont on l'accuſoit. Ce n'eſt point aux hommes , mais à Dieu ſeul qu'il apartient de juger du cœur d'un homme. J'avouë que ſi pendant la nuit je voyois un Religieux armé d'une épée entrer par une fenêtre dans une maiſon ſuſpecte , je pourrois le ſoupçonner de n'avoir pas de bonnes intentions ; mais que l'on taxe d'hypocriſie un homme en lui voyant faire des actions Chrétiennes , c'eſt une malignité que je ne puis ſouffrir.

Quoique mon Pere ſe fût bien promis de mépriſer tous les bruits qu'on faiſoit courir de lui dans Génes , il n'en eut pourtant pas toûjours la force. Pour les faire ceſſer , ou du moins pour ne les plus entendre , il réſolut de s'éloigner de cette Ville. Il eut encore , à la vérité , un autre ſujet de prendre cette réſolution : Il aprit que ſon Correſpondant à Séville

 venoit

venoit de faire banqueroute & lui emportoit une ſomme aſſez conſidérable. A cette fâcheuſe nouvelle, voulant courir après le fripon, il s'embarqua ſur le premier Vaiſſeau qui partit pour l'Eſpagne. Mais pour ſon malheur il rencontra des Corſaires d'Alger qui le firent Eſclave avec toutes les perſonnes qui étoient avec lui.

Le voilà donc dans les fers fort affligé d'avoir perdu la liberté & de ſe voir hors d'eſpérance de ratraper ſon argent. Dans ſon deſeſpoir il prit le Turban, & par des maniéres inſinuantes qui produiſent partout un bon effet, ayant eu le bonheur de plaire à une riche Dame d'Alger, il l'épouſa.

Cependant on aprit à Génes qu'il avoit été enlevé par des Pyrates, & cette nouvelle parvint juſqu'aux oreilles de ſon Correſpondant à Séville. Ce voleur en eut d'autant plus de joïe qu'il crut le Génois en eſclavage pour toute ſa vie. Ainſi ſe regardant comme débarraſſé d'un homme qui étoit ſon principal Créancier, & ſe voyant de l'argent de reſte pour ſatisfaire les autres, tant bien que mal, il ne tarda guére à s'accommoder avec eux. De ſorte qu'après avoir payé ſes dettes, ſuivant le tarif des banqueroutiers, il ſe trouva plus en état que jamais de reprendre ſon premier train.

D'une

D'une autre part, mon Pere ſans ceſſe occupé de la banqueroute de ſon Correſpondant, ne manquoit pas d'écrire en Eſpagne toutes les fois qu'il en avoit occaſion. Il aprit un jour que ſon debiteur avoit rajuſté ſes affaires & qu'il étoit dans une plus belle paſſe qu'auparavant ; cela réjoüit un peu notre Captif, qui ſe flâta dès ce moment d'en tirer pied ou aîle. Il eſt vrai qu'il avoit endoſſé l'habit Turc & pris pour femme une Algérienne ; mais rien ne lui paroiſſoit plus aiſé que de ſortir de cet embarras. Il commença par perſuader à la Dame de faire de l'argent comptant de tous ſes effets, parce qu'il avoit envie, lui dit-il, de ſe mettre en état de commerçer. A l'égard des Pierreries qu'elle pouvoit avoir, il n'étoit nullement en peine de les lui ravir, ſans qu'elle eût le moindre ſoupçon de ſon deſſein.

Lorſqu'il eut tout diſpoſé pour faire ſon coup de ce côté-là, il ne ſongea plus qu'à s'aſſurer de quelque Capitaine Chrétien qui voulût bien par compaſſion & pour quelqu'argent le jetter ſur les côtes d'Eſpagne, & il fut aſſez heureux pour en rencontrer un ; c'étoit un Anglois, homme très-pitoyable & fort pieux, comme ceux de ſa nation le ſont pour la plûpart. Ils prirent enſemble de ſi juſtes meſures que

mon Pere étoit déja bien loin avec ſon treſor, avant que ſa femme s'aperçût de ſa fuite. Pour ſurcroît de bonheur, le Vaiſſeau alloit à Malaga, d'où il n'y a jusqu'à Séville que trois petites journées. Mon Pere s'imaginoit tenir déja ſon Banqueroutier, & cette imagination lui cauſoit une joye qui devint parfaite quand il fut à terre. Il ſe réconcilia d'abord avec l'Egliſe, moins peut-être de peur d'ètre puni de ſa faute en l'autre monde, que d'être obligé d'en faire pénitence en celui-ci.

Dès qu'il ſe vit hors d'une affaire ſi importante, il s'occupa tout entier de celle de Séville, où il ne manqua pas de ſe rendre en diligence. On avoit eu nouvelle dans cette Ville qu'il avoit embraſſé le Mahométiſme, & ſon Correſpondant en étoit ſi perſuadé qu'il joüiſſoit de ſon argent ſans avoir la moindre crainte d'être un jour contraint à le lui reſtituer : auſſi c'eſt une choſe plaiſante à ſe repreſenter que la ſurpriſe où il fut de voir le Génois un beau matin entrer chez lui d'un air & ſous un habillement qui ne ſentoit point l'Eſclave; il crut pendant quelques momens que c'étoit un fantôme qui lui aparoiſſoit ſous la figure de ſon principal Créancier ; mais ayant reconnu malgré lui que c'étoit mon Pere en chair & en os, il demeura

meura bien ſot; il fallut en venir aux éclairciſſemens. Alors le Banqueroutier payant d'audace, convint qu'il étoit juſte de compter; mais ils avoient eu enſemble un ſi grand commerce, que cela demandoit une longue diſcuſſion. J'ajoûterai même, & je le puis hardiment, que dans ce commerce ils avoient fait l'un & l'autre mille friponneries dont eux ſeuls avoient connoiſſance; & comme les tours de paſſe paſſe ne ſe marquent pas ſur les Livres, mon ſcélérat de Correſpondant eut la hardieſſe d'en nier les trois quarts, contre cette bonne foi que les Voleurs ſe gardent ſi religieuſement les uns aux autres.

Que te dirai-je, enfin? Après bien des paperaſſes lûës & relûës: après une infinité de demandes & de réponſes accompagnées de reproches & d'injures réciproques, l'accommodement fut, que le Banqueroutier rendroit une partie & que ſon Créancier ne perdroit pas tout. De l'eau tombée on en ramaſſe ce qu'on peut, & certainement mon Pere avoit agi fort prudemment de s'être fait guérir à Malaga de ſa galle d'Alger. S'il n'eut pas pris cette précaution, il ne tenoit rien; il n'auroit pas touché une Blanque de ſa dette. Un homme du caractére de ſon Correſpondant auroit bien pû lui joüer quelques

mauvais tour à Séville ; peut-être eut-il donné la moitié de la dette aux bons Religieux de la sainte Inquisition, pour lui faire faire son procès. On peut juger de la disposition où il étoit à son égard par tous les bruits desavantageux qu'il répandit de lui dans cette Capitale de l'Andalousie. Quelles sottises ne dit-il pas à tous les Marchands du Change, au sujet de deux misérables banqueroutes que le Génois avoit faites & qui véritablement avoient été un peu frauduleuses ; mais les Négocians en font-ils d'autres ? Et faut-il tant crier contre un malheureux Commerçant qui pour raccommoder ses affaires dérangées a recours à une petite Banqueroute ? Ce n'est rien entre Marchands ; ils ne font que se le prêter & se le rendre les uns aux autres. Dans le fonds, si c'étoit un si grand mal, la justice ne prendroit-elle pas soin d'y remédier ? Sans doute ; nous la voyons bien quelquefois, tant elle est sévére, faire foüetter & envoyer des Pauvres aux Galéres pour moins de cinq ou six réaux.

Notre enragé de Correspondant ne fut pas satisfait d'avoir diffamé mon Pere en divulgant les deux Banqueroutes, il poussa la malignité jusqu'à vouloir lui donner un ridicule dans le monde, en disant qu'il avoit plus de soin de sa personne qu'une vieille

vieille Coquette, & que son visage étoit toûjours couvert de rouge & de blanc ; je conviens que mon Pere se frisoit & se parfumoit ; il etoit idolâtre de ses dents & de ses mains. Enfin, il s'aimoit & ne haïssant pas les femmes, il ne négligeoit rien de tout ce qu'il croyoit devoir leur rendre sa personne agréable. Il donna par-là beau jeu à notre Correspondant, qui lui fit d'abord quelque tort ; mais si-tôt que mon Pere fut un peu plus connu dans Séville, il sçût effacer toutes les mauvaises impressions que la médisance avoit faites : il se conduisit d'une maniére si honnéte, & affecta de montrer dans ses actions tant de droiture & de bonne foi, qu'il gagna l'estime & l'amitié des meilleurs Marchands de cette Ville.

Il pouvoit bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres, tant de ce qu'il avoit arraché des griffes de son Correspondant, que de ce qu'il avoit aporté d'Alger ; ce qui n'étoit pas une petite somme pour lui, qui sçavoit à merveille trancher du gros Négociant. Personne à la Bourse ne faisoit autant de bruit que lui : Si bien qu'aprés quelques années, il fut en état d'acheter une maison à la Ville & une autre à la Campagne ; il les meubla toutes deux magnifiquement, sur-tout sa maison

de

de plaisance qui étoit à Saint Jean d'Alfarache, dont j'ai pris la Seigneurie. Mais comme il aimoit fort les plaisirs, cette Maison le ruïna par les fréquentes occasions qu'elle lui fournit de faire de la dépense; insensiblement il négligea ses affaires, s'en reposa sur des Commis, & pour soutenir la figure qu'il faisoit, il s'avisa de joüer & de faire joüer chez lui de riches Marchands qu'il engageoit au jeu, après les avoir régalez, & qui avoient toûjours le malheur de perdre leur argent.

CHAPITRE III.

Guzman raconte comment son Pere fit connoissance avec une Dame & ce qu'il en arriva.

TElle étoit la vie que menoit mon Pere, lorsque se trouvant un jour dans la place du Change, avec plusieurs de ses Confréres, il découvrit de loin un Baptême qui alloit à Saint Sauveur & qui paroissoit être de personnes de condition; tout le monde s'empressa d'abord à le voir passer, & cet empressement venoit de ce qu'on disoit tout bas que c'étoit un Enfant de qualité qu'on portoit à l'Eglise pour y être baptisé à petit bruit.

Mon Pere le suivit comme les autres jusques

jusques dans S. Sauveur ; il s'aprocha des Fonts de Baptême, moins pour être spectateur de la cérémonie qui se préparoit, que pour observer une Dame qu'un vieux Commandeur conduisoit & qui selon toutes les aparences devoit nommer l'Enfant avec ce Cavalier suranné. La Dame avoit la taille belle & très-bon air ; le Génois en fut frapé. Quoiqu'en négligé, elle avoit des graces qu'il admiroit ; & comme elle se découvrit un instant, il vit un visage qui acheva de le charmer : Aussi n'y avoit-il point à Seville de femme plus aimable. Il eut toûjours la vûë attachée sur la Dame, qui s'en aperçût avec plaisir, car les Belles ne sont pas fâchées qu'un homme les regarde, quand il seroit de la lie du peuple. Elle examina de son côté le Marchand avec beaucoup d'attention & ne le jugeant pas indigne d'être favorisé d'un tendre regard, elle lui en lança un qui fit sur lui tout l'effet qu'elle desiroit ; il en fut si troublé, si hors de lui-même, qu il ne sçavoit plus où il en étoit. Il n'oublia pas néanmoins, malgré le desordre où il se trouvoit, de la faire suivre après la cérémonie, pour être informé de sa demeure & de sa condition. Il aprit qu'elle étoit la Maîtresse de ce Commandeur qui la logeoit chez lui & l'entretenoit à grands frais du

bien

bien des Pauvres, je veux dire des biens Ecclésiastiques qu'il retiroit de deux ou trois gros Bénéfices qu'il possédoit.

Mon Pere fut d'autant plus satisfait de cette heureuse découverte, qu'il étoit persuadé qu'une pareille Commére ne pouvoit pas être fort contente de son vieux Compére. Dans cette pensée, il chercha toutes les occasions de la revoir & de lui parler; Mais il eut beau tous les matins courir les Eglises dans l'espérance de la retrouver, il ne put jamais la rencontrer sans son amoureux Vieillard, qui ne pouvoit la perdre de vûë. Toutes ces difficultez ne servirent qu'à irriter les feux du nouveau Galant & qu'à lui aiguiser l'esprit. Il fit si bien, à force de presens & encore plus de promesses, qu'il gagna une Duegne telle qu'il la lui falloit pour réüssir dans son entreprise; c'étoit une bonne Vieille, qui entroit librement chez le Commandeur, à la faveur d'un Rosaire qu'elle avoit toûjours à la main; tout vieux routier qu'il étoit, il ne se défioit nullement d'elle. Cette fausse dévote, vrai supôt de Satan, mit le feu aux étoupes en parlant sans cesse à la Dame de l'amour & de la persévérance du Génois, dont elle ne manquoit pas de lui exagérer le mérite. La Dame n'étoit pas Tigresse, elle prêta volontiers l'oreille

l'oreille aux discours de la Vieille & la chargea même de dire au nouvel Amant qu'il pouvoit tout espérer. Il est constant qu'elle penchoit plus de ce côté-là que de l'autre. Le Commandeur étoit un personnage fort dégoûtant, incommodé de la gravelle & souvent de la goutte ; & le Marchand paroissoit un jeune gaillard alerte & vigoureux. Il n'y avoit point à balancer entr'eux pour une jolie femme. Mais comme la prudente Dame aimoit encore plus par intérêt que par tendresse de cœur, elle ne laissa pas de se trouver embarrassée. Elle faisoit trop bien ses affaires avec son Vieillard pour avoir envie de perdre sa pratique, & en même-tems se voyant jour & nuit obsédée de ce jaloux, elle desespéroit de pouvoir impunément entretenir un commerce secret avec le Génois.

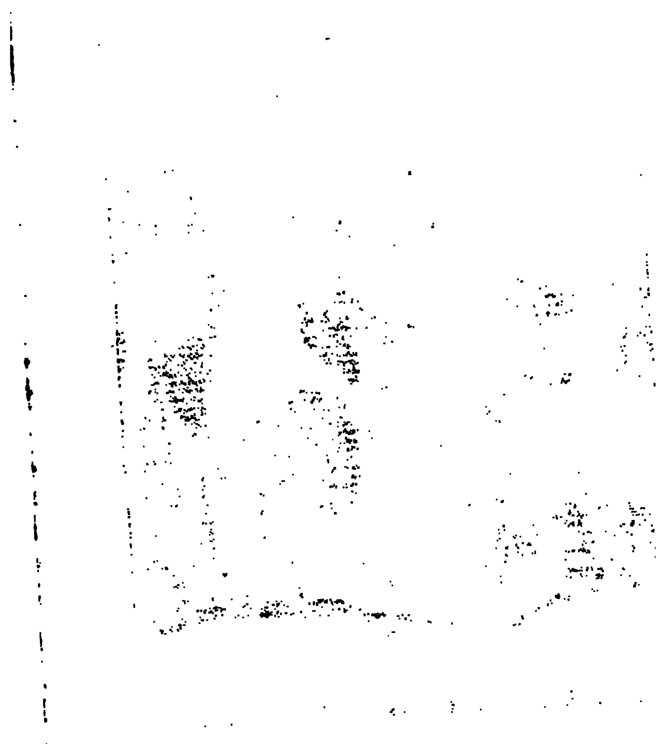
Cependant cette Dame & celui-ci convinrent de leurs faits par l'entremise de la Duegne. Après quoi, il ne fut plus question que du moyen dont ils se serviroient pour avoir une entrevûë & de l'endroit où ils l'auroient. Mais rien n'est impossible à l'amour. Dès que deux amans sont d'accord, les montagnes même se séparent pour leur ouvrir un passage. La Dame qui étoit une maîtresse femme, imagina l'expédient que je vais te raporter. Elle proposa au bon

Com-

Commandeur de s'aller promener à Gelves, où il avoit une maiſon de plaiſance, & d'y paſſer la journée. C'étoit dans le beau tems. Le Galant ſurанné accepta la propoſition, moins par complaiſance, que parce qu'elle étoit fort de ſon goût. Ils avoient déja fait tous deux cette partie plus d'une fois & le Vieillard ſe plaiſoit infiniment à cette Campagne. L'Andalouſie ſans contredit eſt le plus agréable païs de toute l'Eſpagne, & l'Andalouſie n'a point de quartier ſi charmant, ni qu'on puiſſe à plus juſte titre apeller le Paradis Terreſtre, que Gelves & S. Jean d'Alfarache, qui ſont deux Villages voiſins, que le Guadalquivir arroſe de ſes eaux. Cette fameuſe Riviére fait tant de détours autour d'eux, qu'on diroit qu'elle s'en éloigne à regret. Auſſi trouvez-vous-là des Jardins, des fleurs, des fruits, des bocages, des fontaines, des grottes, des caſcades; en un mot tout ce qui peut délicieuſement flatter la vûë, le goût & l'odorat.

La partie faite on en arrêta le jour, & quand il fut arrivé, on envoya de grand matin des domeſtiques à Gelves pour y préparer toutes choſes. Quelques heures après, le Commandeur & ſa Mignone ſe mirent en chemin avec la Duegne, qui étoit de toutes les fêtes & qui ne fut point

de





de trop à celle-là, tous trois montez ſur de pacifiques Mules & ſuivis de deux Valets. Lorſqu'ils furent à quatre ou cinq cens pas de la Maiſon de plaiſance de mon Pere, devant laquelle il falloit paſſer, il prit tout-à-coup à la jeune Dame une colique de commande ſi violente, qu'elle pria le Vieillard d'ordonner qu'on fit alte-là, s'il ne vouloit la voir mourir; puis ſe laiſſant aller de deſſus ſa ſelle tout doucement à terre, comme une perſonne demie-morte, elle demanda d'une voix foible qu'on la délaſſât, en diſant qu'elle n'en pouvoit plus. Le vieux ſoupirant qui faiſoit aſſez connoître la vive douleur dont ſon ame étoit ſaiſie, ne ſçavoit que dire ni encore moins que faire pour ſecourir ſa Maîtreſſe; mais la Vieille joüant alors ſon rôle, repreſenta d'un air prude à la Dame que la bienſéance ne permettoit pas de la ſoulager ſur un grand chemin; outre que le lieu n'étoit pas commode pour cela: Qu'il valoit beaucoup mieux qu'elle ſe traînât comme elle pourroit, ou ſe laiſſât porter juſqu'à la maiſon qu'ils voyoient aſſez près de-là, & qui ſelon toutes les aparences apartenoit à d'honnêtes gens: Qu'ils ne refuſeroient pas, s'ils étoient Chrétiens, de donner quelque ſecours à une Dame qui en avoit ſi grand beſoin. Le Commandeur

mandeur aprouva l'avis de la Duegne ; & la bonne piéce de Malade dit là-dessus, qu'on fit d'elle tout ce qu'on voudroit ; mais qu'il ne lui étoit pas possible avec les cruelles douleurs qu'elle sentoit de marcher jusques-là. Aussi-tôt les deux Valets la prirent entre leurs bras pour la porter, tandis que le Vieillard affligé alloit devant pour parler aux personnes de cette maison & les engager par ses priéres à y recevoir sa Dame pour quelques heures.

Je t'ai déja dit, ami Lecteur, que cette maison étoit celle de mon Pere. Il y avoit dedans une vieille Gouvernante à laquelle il en avoit confié le soin & qui en sçavoit pour le moins aussi long que lui. Il n'eût pas besoin de lui donner d'amples instructions sur ce qu'elle devoit faire pour le servir. D'abord qu'elle entendit fraper à la porte, elle y courut, & feignant d'être étonnée de voir un homme qu'elle ne connoissoit point, elle lui demanda, comme en tremblant, ce qu'il souhaitoit. Je voudrois, lui répondit le Cavalier, qu'une Dame que je conduis à Gelves & qui vient de se trouver mal à quelques pas d'ici, pût, sans vous incommoder, se reposer un moment chez vous, & que vous nous permissiez de la soulager par quelque reméde. S'il ne s'agit que de cela, reprit la Gou-

vernante, vous aurez tout lieu d'être content. Il n'y a dans cette maifon que des gens de bien & qui fe plaifent à exercer la charité. Comme elle achevoit ces paroles, la prétenduë Malade, que les deux Valets aportoient, arriva. Vous la voyez, s'écria douloureufement le Commandeur; il vient de lui prendre tout à l'heure une maudite colique dont elle eft prête à mourir. Entrez, Seigneur Cavalier, entrez, Madame, dit la Gouvernante. Soyez tous deux les bien venus. Je fuis fachée feulement que mon Maître ne foit pas ici pour vous recevoir. Il n'épargneroit rien pour vous traiter de la maniére dont vous paroiffez mériter de l'être; mais en fon abfence, je vais remplir le mieux qu'il me fera poffible, les devoirs de l'hofpitalité.

La premiére chofe que fit la Gouvernante, fut de faire porter la Malade dans une fort belle chambre, où il y avoit un magnifique lit, qui n'étoit qu'à demi garni, & qu'on avoit exprès mis en cet état pour ôter au vieux jaloux tout fujet de foupçonner le tour qu'on lui joüoit. Mais tout étant prêt, draps parfumez, oreillers fins & couvertures de fatin piquées, on eût bien-tôt préparé le lit & couché dedans la Dame, qui ne ceffoit de fe plaindre de l'opiniâtreté de fon mal. La Gouvernante

&

& la Duegne également disposées à faire de bonnes œuvres, commencérent, comme à l'envie, à chauffer des linges, que la malade poussoit doucement vers ses pieds, à mesure qu'on les lui mettoit sur le ventre. Sans quoi elle auroit été indubitablement incommodée de cette chaleur, puisque malgré tout le soin qu'elle prenoit de s'en défendre, peu s'en fallut qu'elle n'eût des vapeurs. On lui fit aussi avaler du vin chaud, dont elle se seroit fort bien passée; de sorte que pour prévenir quelqu'autre reméde qui auroit pû lui être encore plus desagréable, elle témoigna qu'elle se sentoit soulagée, & que si on la laissoit en repos seulement un quart-d'heure, elle seroit entiérement guérie. Le bon Vieillard fut bien-aise qu'elle eût envie de reposer; cela lui parut une marque certaine qu'elle se portoit mieux. Ainsi pour lui donner la satisfaction qu'elle demandoit, il sortit de la chambre, dont il n'oublia pas de fermer la porte, recommandant aux domestiques de ne point faire de bruit. La Duegne seule demeura par son ordre auprès de la malade comme une garde dont elle pourroit avoir affaire. Pour lui, il alla se promener dans le jardin, en attendant l'heureux moment de revoir sa chére Maîtresse délivrée de sa colique.

Il

Il eſt, je crois, inutile de te dire que mon Pere pendant ce tems-là étoit dans cette maiſon, où je puis t'aſſurer qu'il ne dormoit pas. Il ſe tenoit caché dans un cabinet, d'où après avoir entendu tout & aperçû par une fenêtre le Commandeur dans le jardin, il ſe gliſſa dans la chambre de la jeune Dame par une petite porte que couvroit une tapiſſerie. La Duegne de peur de ſurpriſe, ſe mit en ſentinelle d'un côté, tandis que de l'autre la Gouvernante, ſuivant les ordres qu'elle avoit reçûs, obſervoit le vieux jaloux. Alors les deux Amans croyant n'avoir rien à craindre eûrent enſemble une tendre & vive converſation, qui dura deux bonnes heures, & à laquelle, ſi je ne me trompe, je dois la naiſſance.

Déja le Soleil commençoit à ſe faire ſentir dans le jardin malgré l'ombrage des boſquets & la fraîcheur des eaux. Le vieux Galant n'y pouvant plus réſiſter, & avec cela plein d'impatience d'aprendre des nouvelles de ſa Nymphe, prit le parti de regagner la maiſon; mais il y retourna d'un pas ſi grave, que les deux ſurveillantes eûrent tout le loiſir d'en avertir le Génois, qui ſe renferma promptement dans le cabinet. La Dame, que je puis deſormais apeller ma Mere, fit ſemblant d'être encore

core toute endormie, quand le Vieillard entra dans sa chambre ; & comme si le bruit qu'il avoit fait en entrant l'eût réveillée, elle se plaignit de ce qu'il n'avoit pas la complaisance de la laisser reposer un quart-d'heure. Comment un quart-d'heure, s'écria-t'il ! Par vos beaux yeux, ma mie, il y a plus de deux mortelles heures que vous dormez. Non, non, repliqua-t'elle, il n'y en a pas seulement une demie : Il me semble que je ne fais que de m'endormir. Mais quelque-tems qu'il y ait ajoûta-t'elle, je sens que je n'ai jamais eû plus besoin de repos. Peut-être disoit-elle la vérité, quoiqu'elle ne parlât ainsi que pour mentir. Elle prit pourtant un air gay en assurant le Commandeur qu'elle se portoit beaucoup mieux, graces aux remédes qu'on lui avoit donnez. Ce qui causoit une joye infinie au bon homme. Il proposa lui-même à sa fidéle Maîtresse de passer la journée en cet endroit, attendu que la chaleur étoit devenuë trop grande pour qu'ils osassent se remettre en chemin, & que d'ailleurs ils se trouvoient dans une maison plus jolie que celle où ils avoient compté d'aller. La Dame fut assez complaisante pour y consentir, à condition toutefois que les personnes du logis l'auroient pour agréable.

Là-

Là-dessus le vieux Galant en demanda la permission à la Gouvernante, qui lui répondit qu'il pouvoit faire dans cette maison tout ce qu'il jugeroit à propos : que son Maître, bien loin de le trouver mauvais, en feroit ravi. Les voilà donc résolus de s'arrêter-là. Aussi-tôt ils envoyérent un de leurs Valets à leur maison de Gelves, avec ordre de dire aux autres Domestiques qui y étoient déja, de se rendre auprès d'eux avec leurs provisions.

Tandis que le Commandeur s'occupoit de ces soins, mon Pere sortit de la maison à la dérobée, monta vîte à cheval & piqua vers Séville, pour se montrer seulement à la Bourse & s'en revenir ensuite souper & coucher à S. Jean d'Alfarache ; ce qu'il avoit coûtume de faire presque tous les soirs. Le tems lui parut un peu long ; mais outre qu'il devoit être assez content de sa journée, il hâta son retour & arriva sur les six heures à sa maison de plaisance. Son Rival suranné s'empressa d'aller au devant de lui, pour le prier d'excuser la liberté qu'il avoit prise. Grands complimens de part & d'autre, sur-tout de celle de mon Pere, à qui les belles paroles ne coûtoient rien, & qui par ses maniéres honnêtes & polies enleva tout-à-coup le cœur du vieillard. Ce bon homme le con-

duisit lui-même à la Dame, qui venoit d'entrer dans le jardin, où, si l'on ne pouvoit pas encore se promener, on n'étoit pas du moins fort incommodé du Soleil. Le rusé Marchand la salua comme une personne qui lui auroit été inconnuë, elle le reçût avec tant de dissimulation, qu'on eût dit qu'elle ne l'avoit vû de sa vie.

En attendant l'heure de la promenade, ils entrérent tous trois dans un cabinet de verdure, où il faisoit d'autant plus frais, qu'il étoit sur le bord de la Riviére. Ils se mirent à joüer à la Prime, & la Dame gagna, le Génois étant trop galant pour ne pas se laisser perdre. Après le jeu, ils firent plusieurs tours d'allées, & le plaisir de la promenade fut suivi d'un bon souper, qui dura si long-tems, qu'il ne se levérent de table que pour s'en retourner par eau à Séville dans une petite barque ornée de feüillages & de fleurs. Cette barque apartenoit à mon Pere, qui l'avoit fait ajuster ainsi pour se rendre plus agréablement de sa maison de campagne à la Ville; ce qui lui arrivoit quelquefois. Pour comble de satisfaction, ils entendirent des concerts de musique admirables, formez par des Chanteurs & des Joüeurs d'Instrumens, qui descendoient comme eux le Guadalquivir dans un bâteau qui suivoit

le

le leur. Enfin, la Dame & son vieux Galant, après s'être fort réjoüis, remerciérent le Marchand de la généreuse réception qu'il leur avoit faite. Le Commandeur particuliérement en étoit si pénétré de reconnoissance, qu'il s'imaginoit ne pouvoir assez le lui témoigner ; & je crois qu'il n'auroit jamais pû se résoudre à le quitter, sans l'espérance qu'il avoit de le revoir le lendemain, tant il avoit conçû d'amitié pour lui dès ce jour-là.

Cette amitié fut si bien ménagée par la Dame & par le Génois, qu'elle ne finit qu'avec la vie du Commandeur, lequel à la vérité n'alla pas loin depuis ce tems-là. C'étoit un corps usé, un vieux pécheur qui avoit fait un usage immodéré des plaisirs, sans s'embarrasser si l'on trouveroit cela bon dans ce monde & sans craindre qu'on le trouvât mauvais dans l'autre. J'avois déja quatre ans quand il mourut ; mais je n'étois pas son seul héritier au logis. Le bon homme avoit eu d'autres enfans de quelques Maîtresses qu'il avoit entretenuës avant ma Mere, & nous étions tous chez-lui comme des pains de dîmes, chacun de sa fournée. Dans le fonds peut-être n'étoit-il pas plus leur Pere que le mien. Quoiqu'il en soit, comme j'étois le plus jeune de mes freres & que la foi-

blesse de mon âge ne me permettoit pas de me servir de mes mains aussi-bien qu'eux, j'aurois eu peu de part à l'héritage du défunt, si je n'avois pas eu dans ma Mere une personne fort propre à supléer à ce défaut. Mais c'étoit une femme d'Andalousie, c'est tout dire. Elle n'avoit point attendu, pour faire son paquet, que le vieillard fût mort. Dès qu'elle l'avoit vû abandonné des Médecins, elle s'étoit saisie du plus beau & du meilleur, ne laissant à mes cohéritiers que des guenilles: Etant maîtresse dans la maison & ayant les clefs de tout, il lui avoit été facile de divertir les effets les plus précieux. Le jour qu'il mourut, on fit un ravage effroyable dans sa maison; dans le tems qu'il rendoit l'ame, on lui prit jusqu'aux draps de son lit; dans ses derniers momens tout fut pillé & enlevé. Il ne restoit que les quatre murailles, lorsque les Parens arrivérent la gueule, comme on dit, enfarinée: Ils eurent beau regarder par-tout, ils virent bien qu'on les avoit prévenus, & il leur fallut encore par honneur faire les frais des funérailles. Elles furent, je l'avouë, très-modestes & l'on n'y répandit point de larmes. On ne pleure pas les morts qui ne laissent rien; c'est aux héritiers seuls à paroître affligez, ils sont payez pour cela.

Les

Les Parens du Commandeur avoient pourtant compté ſur une riche ſucceſſion. Ils ne pouvoient comprendre comment un homme qui avoit plus de quinze mille livres de rentes en Bénéfices mouroit dans un état ſi miſérable. Ils avoient vû ſa maiſon meublée d'une maniére convenable à ſa qualité. Ils ne doutérent point qu'on n'eût volé ſes effets. Ils firent faire ſur cela de grandes informations. Peine inutile ! Ils eurent recours enſuite aux Monitoires qui furent affichez aux portes des Egliſes où ils ſont encore. Les Voleurs ont l'eſtomac bon, ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pris. Les Excommunications ne les épouvantent point. Après tout, ma Mere avoit une très-bonne raiſon pour poſſéder ſans inquiétude les nippes du Commandeur, car peu de tems avant qu'il mourut, il lui diſoit quelquefois quand il viſitoit ſont coffre-fort ou ſes bijoux, ou qu'il faiſoit emplette de quelque beau meuble : *Tenez, mon cher cœur, tout ceci vous apartient.* Quand ces donations, qu'elle regardoit comme faites en bonne forme, n'auroient pas été capables de lui mettre la conſcience en repos, elle croyoit qu'une jolie femme qui avoit pû ſe réſoudre à paſſer quelques années avec une vieillard dégoûtant, méritoit bien d'en

être l'héritiére. Aussi d'habiles Docteurs qu'elle consulta sur ce point levérent tous ses scrupules, en l'assurant que c'étoit une chose qui lui étoit dûë.

CHAPITRE IV.

Le pere de Guzman se marie & meurt peu de tems après son mariage. Suites de cette mort.

APrès la mort du Commandeur, à qui Dieu fasse miséricorde, sa chaste veuve eut un galant & moi un pere tout retrouvé dans la personne du Génois, qui devint à son tour le patron de la case. Cette habile femme avoit eu l'adresse de leur persuader à tous deux en particulier que j'étois leur fils, tantôt en disant à l'un que j'étois sa vivante image, & tantôt en disant à l'autre que lui & moi nous nous ressemblions comme deux œufs. Heureusement je ne pouvois manquer d'être d'un sang noble, soit que je dusse mon existance au Commandeur, soit que je fusse de la façon du Génois. Pour du côté maternel, je suis d'une noblesse incontestable. J'ai cent fois oüi dire à ma mere que mon ayeule, qui toute sa vie s'étoit piquée de chasteté comme elle, comptoit parmi ses

ses alliez tant d'illustres Seigneurs, qu'on auroit pû faire de sa famille un arbre généalogique aussi grand que celui de la Maison de Toléde.

Malgré tout cela*, je ne voudrois pas jurer que ma discrette mere n'eût point un troisiéme galant de race roturiére : une femme qui ne se fait pas une affaire de tromper un homme, est bien capable d'en tromper deux. Mais par instinct ou sur la bonne foi de ma mere, j'ai toûjours regardé le noble Génois comme le véritable auteur de ma naissance. Je puis t'assurer que de son côté, mon pere ou non, il nous aimoit ma mere & moi avec une extrême tendresse. Il le fit assez connoître par la résolution hardie qu'il s'avisa de prendre : il résolut d'épouser cette Dame, que l'on apelloit dans Séville la Commandeuse. Il n'ignoroit pas la réputation qu'elle avoit, ni qu'il alloit se faire montrer au doigt dans la Ville. Qu'importe ? c'étoit un homme qui sçavoit bien ce qu'il faisoit. Dès le tems qu'il lia connoissance avec elle, ses affaires commençoient à se gâter, & cette galanterie ne servit pas à les améliorer. La Dame, qui étoit fort ménagére & encore plus friponne, avoit si bien sçu mettre à profit les faveurs qu'elle avoit accordées, qu'elle possédoit au moins dix mille bons

 ducats.

ducats. Avec une ſomme ſi conſidérable mon pere ſe ſauva d'une nouvelle banqueroute, qu'il étoit ſur le point de faire, & ſe trouva plus en état que jamais de figurer parmi les gros Négocians. Il aimoit le faſte, l'éclat & le bruit ; c'étoit-là ſa paſſion dominante ; mais comme il ne pouvoit la ſatisfaire long-tems ſans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mere l'avoit tiré, il arriva quelques années après ſon mariage, qu'il ſe vit obligé de faire ſa derniére banqueroute. Je dis ſa derniére, car ſe voyant alors ſans reſſource & dans l'impuiſſance d'entretenir ſa famille ſur un bon pied, il aima mieux ſe laiſſer mourir de chagrin, que de ſurvivre à ſa proſpérité.

La vie eut plus de charmes pour ma mere, qui ſoutint avec aſſez de fermeté le changement de notre fortune. Cependant la mort de mon pere l'affligea vivement. Nos maiſons n'étoient plus à nous : il avoit fallu les abandonner aux Créanciers. Il ne nous reſtoit de tous nos biens que quelques bijoux avec une grande quantité de meubles aſſez beaux ; ma mere en fit de l'argent & prit le triſte parti de ſe retirer dans une petite maiſon pour y vivre tranquilement. Ce n'eſt pas qu'elle n'eut pû ſoutenir encore notre ménage par de

nouvelles

nouvelles galanteries. Quoiqu'elle eût déja quarante ans, elle s'étoit toûjours si bien conservée, que ce n'étoit pas une conquête à dédaigner; mais elle auroit été obligée de faire les avances, & c'est à quoi elle ne pouvoit se résoudre, après avoir vû toute sa vie les hommes rechercher ses bonnes graces avec empressement. Cette noble fierté s'accordoit si mal avec nos affaires domestiques, qu'elles empiroient à vûë d'œil.

Je ne doute pas que ma mere n'ait mille & mille fois souhaité d'avoir une fille au lieu de moi, & véritablement cela eût été plus avantageux pour elle; une fille lui auroit servi de suport, comme elle avoit elle-même été celui de ma grande-mere, dont il faut que je te fasse un éloge détaillé. Mon ayeule maternelle étoit dans ses beaux jours une des plus belles personnes du Royaume, elle avoit beaucoup d'esprit & entendoit son monde parfaitement bien; elle ne recevoit ordinairement dans sa maison que de jeunes Seigneurs qui avoient envie de se polir, & l'on pouvoit dire qu'ils sçavoient vivre quand ils avoient pris de ses leçons pendant quelques années. Mais ce qu'on doit le plus admirer, c'est qu'elle avoit le rare talent de faire régner entre ses Ecoliers une parfaite union; ils n'a-

voient jamais ensemble le moindre démêlé. Pendant qu'elle s'attachoit à façonner ces jeunes gens, il arriva qu'elle eut ma mere par un coup de hazard ; elle ne manqua pas de leur en faire honneur à chacun en particulier, & de trouver que sa fille leur ressembloit à tous par quelqu'endroit : voilà votre bouche, disoit-elle à celui-ci ; voilà vos yeux, disoit-elle à celui-là ; vous ne sçauriez desavoüer cet enfant. Pour mieux le leur persuader encore, lorsqu'elle tenoit ma mere entre ses bras, elle affectoit toûjours de l'apeller du nom du Cavalier qui étoit present, & supofé qu'il y en eût deux, ce qui n'étoit pas extraordinaire, elle l'apelloit tout court *Dona* Marcella, qui étoit le nom propre de ma mere ; il y auroit aussi de l'injustice à lui contester le *Dona*, puisqu'on ne peut la soupçonner de n'être pas une fille de qualité. Mais pour t'aprendre quelque chose de plus positif touchant sa naissance, tu sçauras que ma grand'mere parmi ses galans en avoit un qu'elle aimoit plus que tous les autres ; & comme ce Seigneur étoit un Guzman, elle jugea qu'elle pouvoit en conscience faire descendre sa fille d'une si grande Maison. C'est du moins ce que mon ayeule a dit confidemment à ma mere en l'assurant même qu'elle la croyoit

fille

fille d'un Seigneur parent fort proche des Ducs de Médina Sydonia.

Tu vois donc bien que ma grand'mere étoit une femme admirable pour les intrigues d'amour ; néanmoins aimant autant la dépense qu'elle l'aimoit, bien loin d'amasser des richesses immenses dans le trafic des plaisirs, elle auroit couru risque dans sa vieillesse de sentir l'indigence, si la fleur de la beauté de sa fille n'eut commencé d'éclore à mesure que celle de la sienne se flétrissoit. La bonne Dame avoit beaucoup d'impatience de voir sa petite Marcelle assez formée pour être établie, & la trouvant à douze ans fort avancée pour son âge, elle ne différa point à la pourvoir. Un Marchand nouvellement arrivé du Pérou, & plus riche qu'un Juif, en devint le premier possesseur, moyennant quatre mille ducats dont il fit present à mon ayeule, qui donnant chaque jour au Marchand quelque successeur libéral, vécut par ce moyen toute sa vie dans l'abondance.

Il eut donc fallu à ma mere une fille à ma place, ou du moins avec moi, ma sœur nous auroit servi de port dans notre naufrage, & nous aurions bien-tôt fait fortune avec une pareille marchandise à Séville, où il y a des Marchands pour tout. C'est la retraite des honnêtes gens qui n'ont pour

tout bien que de l'esprit ; c'est la mere de
orphelins & le manteau des pécheurs. E
tout cas, si cette Ville eut trompé notre at
tente, nous aurions été tout droit à Ma
drid, où l'on peut dire qu'on est en fon
quand on posséde un semblable joyau. S
d'abord nous n'eussions pas trouvé à le ven
dre, nous aurions pû du moins le mettr
en gage & faire toûjours à bon compte un
chére de Prince. Je ne suis pas plus mal-a
droit qu'un autre, & je crois qu'avec un
jolie sœur je n'aurois pas manqué de parve
nir à quelque bon emploi ; mais enfin le Ci
en voulut ordonner autrement & me ren
dre fils unique pour mes péchez.

J'entrois alors dans ma quatorziéme an
née, & comme j'avois déja du sentiment
la misére dont nous étions menacez me fi
prendre la résolution d'abandonner ma me
re & ma patrie pour aller chercher fortu
ne. Je me proposai de voyager pour apren
dre à connoître le monde, & j'avois ra
son de vouloir commencer de bonne heu
re. Ma plus grande envie toutefois étoi
de passer à Génes pour y voir mes paren
paternels. Si bien qu'un beau jour ne pou
vant résister plus long-tems au desir qu
me pressoit d'exécuter mon dessein, je sor
tis de Séville la tête pleine de chiméres & l
bourse presque vuide d'argent.

CHA

CHAPITRE V.

Guzman quitte sa mere & sort de Séville. Sa premiére Avanture dans une Hôtellerie.

COmme je me souvenois d'avoir oüi dire qu'il importoit aux avanturiers de se parer de noms de conséquence, sans quoi ils passoient pour des misérables dans les païs étrangers; je me donnai le nom de Guzman que portoit ma mere, & qui sans doute étoit le plus honorable de notre Maison, j'y ajoutai la Seigneurie d'Alfarache. Cela me sembla fort bien imaginé, & me voilà déja dans mon esprit l'illustre Seigneur Guzman d'Alfarache.

Ce Seigneur de fraîche datte ne s'étant mis en chemin que l'après-dînée, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vîte que si on l'eut poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez-tôt s'éloigner de Séville. Effectivement je bornai ma journée à la Chapelle de saint Lazare, à une demie lieuë de cette Ville. J'étois déja las, je m'assis sur les degrez de l'Eglise, où remarquant que la nuit aprochoit, je commençai à m'attrister &

à

à sentir quelque inquiétude sur ce que je deviendrois. Là-dessus il me vint une idée pieuse que je contentai : j'entrai dans la Chapelle où je me mis à prier Dieu de m'inspirer. Ma priére fut fervente, mais courte, car on ne me donna pas le tems de la faire longue ; l'heure de fermer l'Eglise arriva, l'on m'obligea de sortir & on me laissa sur le perron où je demeurai fort en peine de ma personne.

Represente-toi en effet pour un moment à la porte de cette Chapelle un enfant de famille aussi chéri qu'un fils de Marchand de Tolède, & nourri dans l'abondance. Considére que je ne sçavois où aller, ni à quoi me déterminer. Il n'y avoit-là, ni près de-là aucune Hôtellerie ; je ne voyois que de l'eau claire qui couloit à quelques pas de moi : le mauvais commencement de voyage ! Pour comble de misére, mon ventre m'avertissoit qu'il étoit tems de souper. Je connus alors la différence qu'il y a entre un homme qui a faim & un homme rassasié : entre celui qui se voit à une bonne table, & celui qui n'a pas un morceau de pain à manger. Ne sçachant donc que faire, ni à quelle porte aller fraper, je me résolus à passer la nuit sur le perron, puisque la nécessité le vouloit ainsi. Je m'y couche tout de mon long ;

le néz & les yeux couverts de mon manteau, mais non ſans apréhenſion d'être devoré par des loups, que je m'imaginois quelquefois entendre autour de moi.

Le ſommeil pourtant vint ſuſpendre mes inquiétudes, & ſe rendit ſi bien maître de mes ſens, que je ne me réveillai que deux heures après le lever du ſoleil; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours pluſieurs païſannes qui alloient en chantant & en danſant aparemment à quelque fête. Je me levai promptement, n'ayant aucune peine à quitter mon gîte; & trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étoient également inconnus, je choiſis le plus beau, en diſant: puiſſe cette route, que je prens au hazard, me conduire tout droit au Temple de la fortune. Je faiſois comme cet ignorant Médecin de la Manche, qui portoit ordinairement un ſac rempli d'ordonnances, & qui quand il étoit auprès d'un malade, en tiroit la premiére qui ſe rencontroit ſous ſa main & diſoit: *Dieu te la donne bonne*. Mes pieds faiſoient l'office de ma tête, & je les ſuivois ſans ſçavoir où ils me conduiſoient.

Je fis deux petites lieuës cette matinée, ce n'étoit pas peu pour un garçon qui n'en avoit jamais tant fait; je croyois déja être

arrivé aux Antipodes, & avoir découvert un nouveau monde, comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'étoit rien autre chose qu'une misérable taverne, où j'entrai tout en sueur, couvert de poussiére, fatigué & mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner, on me dit qu'il n'y avoit que des œufs frais : Des œufs frais m'écriai-je ! Soit, je m'en contenterai ; hâtez-vous de m'en accommoder une demie douzaine, faites-m'en une aumelette. L'hôtesse que étoit une effroyable vieille, se mit à me considérer avec attention ; elle vit bien que j'étois un cadet de haut apétit, & je lui parus si neuf, qu'elle jugea qu'on pouvoit impunément me servir pour œufs frais des demi poussins. Dans cette confiance, elle s'aprocha de moi, & me riant au nez ; d'où, êtes-vous, mon fils, me dit-elle d'un air gai ? Je lui répondis que j'étois de Séville, & je la pressai de nouveau de m'aprêter les œufs ; mais avant que de faire ce que je lui disois, elle me passa sa vilaine main sous le menton, en disant ; & où va le petit badin de Séville ? En même-tems elle voulut me baiser, mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne fus pourtant pas assez adroit pour l'éviter entiérement : la vieille me fit sentir son haleine ;

haleine ; il me sembla qu'elle venoit de me communiquer sa vieillesse & ses infirmitez ; heureusement je n'avois que du vent dans l'estomac, sans cela je lui aurois rendu des poires pour des prunes.

Je lui dis que j'allois à la Cour, & je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asséoir sur une escabelle boiteuse devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nape, qui avoit tout l'air d'un écouvillon de four ; ensuite elle me presenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, & de l'eau dans un vaisseau de la méme matiére, où ses poules buvoient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nape. Après m'avoir fait attendre un bon quart d'heure, elle me servit sur une assiette plus noire que l'encre une aumelette, ou pour mieux dire un cataplasme d'œufs. L'aumelette, l'assiette, le pain, le pot, la saliére, le sel, la nape & l'hôtesse, paroissoient de la méme couleur. Mon cœur auroit dû se soulever contre des choses si dégoûtantes ; mais outre que j'étois un Voyageur tout neuf, il falloit entendre le bruit que mes boyaux faisoient dans mon ventre creux ; on eût dit qu'ils s'entre-mangeoient ; cependant malgré la mal-propreté du couvert & le mauvais assaisonnement des œufs, je

me

me jettai ſur l'aumelette, comme un cochon ſur le gland ; j'eus beau la ſentir deux ou trois fois croquer ſous mes dents, quoique cela dût me devenir ſuſpect, je ne laiſſai pas de paſſer outre ; néanmoins, lorſque j'en fus aux derniers morceaux, il me ſembla que cette aumelette n'avoit pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeoit chez ma mere. Ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats ; m'imaginant que les œufs pouvoient n'avoir pas la même qualité dans tous les païs, comme ſi j'euſſe été à cinq cens lieuës du mien. Enfin, quand j'eus expédié cet excellent mets, je me ſentis tout autre que je n'étois auparavant, & je m'eſtimois trop heureux d'avoir fait ce repas. Tant il eſt vrai qu'à bon apétit il ne faut point de ſauſſe.

Le pain m'amuſa plus long-tems que les œufs, attendu qu'il étoit très-mauvais, & que pour l'avaler, il falloit en dépit de moi y aller lentement, ou bien j'aurois joüé à m'étrangler ; il n'y avoit pas de milieu, ſurtout lorſqu'après avoir mangé la croute, ce que je fis d'abord, je voulus en venir à la mie, qui étoit encore toute en pâte ; j'en ſortis pourtant à mon honneur, mais ce fut à l'aide du vin, qui dans ce quartier-là eſt délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner, je payai mon hôteſſe

&

& me remis gayement en chemin. Mes pieds qui avoient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étois déja pour le moins à une bonne lieuë de la taverne, & tout alloit bien jusques-là, quand la digestion, qui se faisoit, excita peu à peu dans mon estomac un tumulte, qui fut suivi de raports dont je tirai un très-mauvais augure ; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avoient trouvée en broyant les œufs, & je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait ; je ne doutai plus que je n'eusse mangé une aumelette amphibie. Aussi ne pouvant la porter plus loin, je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

CHAPITRE VI.

Il rencontre un Anier & deux Ecclésiastiques : De la conversation qu'ils eurent ensemble, & de quelle façon l'Anier & lui furent régalez dans une hôtellerie à Cantillana.

JE demeurai quelque-tems apuyé contre une muraille qui servoit d'enclos à une vigne ; j'étois pâle & abattu des efforts que

que j'avois faits. Il passa par cet endroit un Anier avec plusieurs ânes qui n'étoient point chargez ; il s'arrêta pour me regarder ; & touché de compassion en me voyant dans l'état où j'étois, il me demanda ce que j'avois : je lui contai l'accident qui venoit de m'arriver ; mais je ne lui eûs pas si-tôt dit que je l'imputois à certaine aumelette que j'avois mangée dans la derniére hôtellerie, qu'il se mit à rire ; mais à rire d'une si grande force, que s'il ne se fût pas tenu à deux mains au bast de son âne, mon homme en seroit infailliblement descendu la tête la premiére.

Quand nous sommes affligez, nous n'aimons pas qu'on se mocque de notre affliction. Mon visage qui étoit plus pâle que la mort, devint plus rouge que le feu : je regardai de travers ce Maraud, & lui fis connoître par un petit air mécontent que son procédé ne me plaisoit point du tout ; je ne fis par-là que l'exciter à continuer ses ris : alors jugeant que plus je me fâcherois, plus il auroit envie de rire, je le laissai s'en donner tout son saoul ; aussi-bien je n'avois ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voyes de fait, & je crois qu'à coups de poings, je n'aurois pas été le plus fort ; cette considération fut cause que je filai doux, en quoi je marquai bien de la prudence. Il

est

eſt d'un homme d'eſprit, quelque offenſé qu'il ſoit, de ne pas faire le brave pour s'en repentir ; d'ailleurs, je voulois ménager l'Anier à cauſe de ſes ânes, dont je comptois bien que quelqu'un me porteroit juſqu'à la couchée, qui étoit encore aſſez loin de-là. Néanmoins, je ne pûs m'empêcher de lui dire : Hé bien, mon ami, pourquoi tous ces éclats de rire ? Eſt-ce que j'ai le nez de travers ? Pour toute réponſe à ces paroles, le voilà qui renouvelle ſes ris immodérez.

Il plût pourtant à Dieu que cela finît. L'Anier n'en pouvant plus, reprit peu à peu ſon ſérieux, & me dit tout eſſouflé: Mon petit Seigneur, je ne me mocque point de votre avanture, elle eſt aſſurément bien triſte pour vous ; mais c'eſt qu'en me la racontant, vous m'avez fait reſſouvenir d'une autre qui vient d'arriver dans la même hôtellerie à cette vieille Sorciére qui vous a ſi mal traité. Deux ſoldats qu'elle à régalez comme vous, lui ont fait payer le tout enſemble ; puiſque nous allons le même chemin, ajoûta-t'il, vous n'avez qu'à monter ſur un de mes ânes, & je vais à loiſir vous conter cette hiſtoire. Je ne me le fis pas dire deux fois ; je montai ſur un de ces animaux, & me préparai à entendre ce que l'Anier avoit à me dire de ces deux ſoldats,

dats, que j'avois effectivement vû entrer dans l'hôtellerie dans le tems que j'en sortois.

Ces deux grivois, me dit-il, ont demandé à l'hôtesse ce qu'elle avoit à leur donner. Elle leur a répondu ainsi qu'à vous, qu'elle n'avoit que des œufs ; là-dessus ils ont ordonné qu'on leur fit une aumelette, & la vieille leur en a peu de tems après aporté une ; ils ont voulu la couper, & trouvant quelque chose qui résistoit au couteau, ils l'ont examinée attentivement ; ils ont aperçû trois petits paquets qui ressembloient fort à trois têtes mal formées de poussins, & dont les becs déja un peu fermes, ne permettoient nullement de douter de ce que c'étoit. Les soldats après avoir fait une si belle découverte, sans en rien témoigner, ont couvert l'aumelette d'une assiette, & demandé à l'hôtesse si elle n'avoit pas quelqu'autre chose qu'ils pussent manger ; elle leur a proposé deux ruelles d'une Alose qu'elle venoit de faire griller, ils les ont acceptées & expédiées à la sausse blanche ; après cela, l'un des deux grivois s'étant aproché d'un air doucereux de la vieille, comme pour compter avec elle, lui a apliqué sur le visage l'aumelette qu'il tenoit dans sa main, & lui en a si bien frotté les yeux & le nez, qu'elle s'est mise à pousser de





de grands cris. Alors, l'autre ſoldat feignant de blamer ſon camarade, & d'avoir pitié de cette malheureuſe femme, a couru à elle, ſous prétexte de la conſoler, & lui a paſſé ſur la face ſes mains barboüillées de ſuye ; enſuite, ils ſont ſortis tous deux de la taverne en chargeant encore d'injures la vieille, qui n'a point reçû d'eux d'autre payement. Je vous aſſure, pourſuivit l'Anier, que c'étoit une choſe à voir que l'hôteſſe en cet état, & les mines agréables qu'elle faiſoit en pleurant & en criant.

Le recit de cette ridicule avanture me conſola un peu de la mienne, & me fit oublier les ris de l'Anier, qui ne manqua pas de ſe remettre à rire auſſi-tôt qu'il eût achevé de parler ; ſans cela, il n'auroit pas été content de ſa narration. Pendant ce tems-là, nous avancions toûjours ; nous rencontrâmes deux Eccléſiaſtiques, qui, nous ayant aperçûs de loin, nous attendoient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons Prêtres, qui étoient fatiguez, en avoient un très-grand beſoin pour ſe rendre à Caçalla, où ils alloient auſſi-bien que l'Anier. Ils eûrent bien-tôt fait leur marché avec lui ; ils montérent chacun ſur un âne, & nous continuâmes tous quatre notre chemin.

Le Maître des montures étoit encore

trop occupé du plaisir qu'il avoit eû dans l'hôtellerie de la vieille, pour n'en plus parler. Il ne pût s'empêcher de dire qu'il y avoit dans cette histoire à rire pour lui pendant le reste de ses jours ; & moi, m'écriai-je en l'interrompant brusquement, je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces soldats à cette vieille empoisonneuse ; mais patience, elle n'est pas encore morte, & tout se paye à la fin. Les Ecclésiastiques prirent garde à la vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles, & furent curieux de sçavoir pourquoi je les avois dites ; l'Anier qui ne demandoit pas mieux que de recommencer cette histoire, pour avoir une nouvelle occasion de rire, en fit part à ces Messieurs ; & comme il étoit en train, il leur conta aussi la mienne, ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

Les Ecclésiastiques desaprouvérent fort la conduite de la vieille hôtesse, & ne blâmérent pas moins mon ressentiment : Mon fils, me dit le plus âgé des deux, vous êtes jeune, un sang boüillant vous emporte & vous ôte l'usage de la raison ; sçachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'avoir manqué l'occasion d'en commettre un, que de l'avoir commis en effet. Le Prêtre ne borna point-là sa remontrance, il

il me fit un long difcours fur la colére & fur le defir de fe venger. Il fembloit que ce fût un Sermon; je fuis perfuadé même que ç'en étoit un, qu'il avoit préché plus d'une fois, & qu'il étoit bien-aife de répéter, pour s'en rafraîchir la mémoire. Il eft certain que la plûpart des chofes qu'il me debita étoient au-deffus de ma portée & de celle de notre Anier, qui, toûjours plein de fa vieille, rioit fous cape, pendant que le Prédicateur perdoit fon tems à me prêcher. Enfin, nous arrivâmes à Cantillana; les deux Ecléfiaftiques mirent pied à terre, prirent congé de nous jufqu'au lendemain matin, & allérent loger chez un de leurs amis.

Pour moi, je n'abandonnai point l'Anier, qui me dit: Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette Ville: l'Hôte eft un excellent Cuifinier, & l'on ne nous donnera point là des œufs couvez; cette affurance me fit d'autant plus de plaifir, que mon eftomac avoit befoin d'un bon repas pour fe rétablir; nous allâmes defcendre à la porte d'une maifon d'affez belle aparence, & dont le Maître vint nous accabler de civilitez: c'étoit bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-là, & je ne fis que fauter, comme on dit, de la poële à frire dans le

 feu;

feu; l'Anier conduisit ses bêtes à l'écurie où il demeura quelque tems à pourvoir à leurs besoins, & moi je me couchai par terre comme un homme qui avoit les cuisses rompuës & la plante des pieds enflée, pour avoir été trois ou quatre heures sur un âne sans étriers. Je me reposai dans cette situation jusqu'à ce que l'Anier m'étant revenu joindre, me dit : voulez-vous bien que nous soupions ? j'ai résolu de partir demain dès la pointe du jour pour arriver avant la nuit à Caçalla : je serois bien-aise de me coucher de bonne heure. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de me mettre à table, pourvû qu'il voulût bien m'aider à me relever & même à marcher, attendu que je ne pouvois me soutenir ; il me rendit ce service avec une complaisance dont je lui sçûs très-bon gré.

Nous apellâmes l'hôte, à qui nous dîmes que nous avions envie de bien souper : Messeigneurs, nous répondit le matois, il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chére, vous n'avez qu'à parler, j'ai chez moi d'excellentes provisions. Sa réponse fut fort de mon goût, mais il avoit l'air fourbe, & paroissoit hableur en diable ; il n'importe, dis-je en moi-même, qu'il soit tout ce qu'il lui plaira, & qu'il nous serve bien ; il faisoit aussi le plaisant & l'homme de belle

humeur.

humeur. Souhaitez-vous, poursuivit-il, que je vous presente une partie de la fressure d'un veau que je tuai hier ? je vous en ferai un ragoût des Dieux ; c'étoit un veau, ajoûta-t'il en me prenant les mains d'une maniére caressante, le meilleur petit veau que vous ayez jamais vû. J'ai été fort mortifié d'être obligé de lui ôter la vie, mais je n'ai pû faire autrement ; il me coûtoit trop à nourrir dans ce tems de sécheresse. Pour imposer silence à ce maudit babillard, nous le priâmes, si la fressure étoit aprêtée, de nous en aporter promptement un morceau ; elle est prête, nous dit-il, & toute assaisonnée : à ces mots, il courut à la cuisine en faisant des gambades, & revint quelques momens après avec deux plats, dans l'un desquels il y avoit de la salade, & dans l'autre une partie de la fressure de ce bon petit veau si regretté.

Je laissai mon compagnon se jetter sur la salade dont je ne me souciois guéres, & je commençai à manger de la fressure ; elle n'avoit pas mauvaise mine, & ce qui m'en déplaisoit, c'est que je trouvois qu'il y en avoit bien peu pour deux ventres affamez ; j'avois plûtôt avalé un morceau que je ne l'avois dans la bouche, & la faim ne me permettoit pas de juger de ce que je mangeois. L'Anier remarquant à la façon dont

je m'y prenois, que bien-tôt il n'y auroit plus rien dans le plat de viande, quitta la salade, pour venir du moins me disputer les derniers morceaux, qui disparurent dans le moment; nous demandâmes encore de la fressure, le bourreau d'Hôte nous en aporta moins que la premiére fois, pour irriter notre apétit & nous en faire souhaiter davantage : en effet, le second plat ne nous amusa pas long-tems, & fut suivi d'un troisiéme.

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme des deux autres; étant alors à demi rassasié, j'y allois un peu plus doucement, & je pouvois rendre plus de justice à la fressure; je ne la trouvai plus si bonne, & je dis à l'Hôte que s'il avoit quelqu'autre mets à nous servir, je le priois de nous l'aporter; il répondit que si nous voulions de la cervelle du même veau, il nous en feroit dans un instant un ragoût exquis; & qu'en attendant il nous donneroit une andoüille faite des tripes & de la fraise de la même bête; ce qui, disoit-il, étoit un morceau très-friand; je n'en portai pas un jugement si favorable lorsque j'en eus goûté; elle sentoit si fort la paille pourrie, que j'en fis d'abord la grimace; je ne m'en plaignis pourtant point : je me contentai de lâcher prise & de laisser faire mon camarade, qui man-

mangeant toûjours de la même force, devora l'andoüille en moins de rien.

Enfin, la cervelle arriva, j'espérois qu'elle réveilleroit mon apétit; elle étoit accommodée avec des œufs, de maniére que c'étoit une espéce d'aumelette; ce que l'indiscret Anier n'eût pas si-tôt remarqué, qu'il fit un éclat de rire; cela me chagrina, je m'imaginai que c'étoit pour me dégoûter de cette aumelette en me faisant souvenir de celle de la dînée: je lui reprochai sa malice, mais il n'en rabattit pas un ris, ce qui produisit une assez plaisante scène: car l'Hôte qui ne sçavoit pourquoi l'un rioit tant, ni pourquoi l'autre se fâchoit, nous écoutoit en homme qui se croyoit interressé dans cette affaire; ne se sentant pas la conscience nette sur la cervelle, non plus que sur l'andoüille & la fressure; il se troubla comme un criminel à qui tout fait peur, & son trouble redoubla quand il m'entendit dire en colére à l'Anier, que s'il continuoit à se mocquer de moi, je jetterois la cervelle contre le mur: L'Hôte pâlit à ces paroles, il lui sembla qu'on lui reprochoit son crime; mais voulant paroître ferme & résolu, il affecta de nous envisager tous deux, & de nous dire d'un air de fureur en enfonçant son bonnet: Vive Dieu, il ne faut point tant rire; je vous soutiens &

vous ſoutiendrai toûjours que c'eſt une bonne cervelle de veau ; ſi vous ne voulez pas m'en croire, je m'offre à vous le prouver par témoins, il y a plus de cent perſonnes qui m'ont vû tuer le veau.

Nous ne fûmes pas peu ſurpris mon compagnon & moi de cet emportement d'un homme à qui nous ne penſions point du tout ; ce fut pour l'Anier un ſujet de rire ſur nouveaux frais, & pour le coup je ne pûs m'empêcher de ſuivre ſon exemple, quoique d'ailleurs je n'en euſſe aucune envie ; nous achevâmes par-là de déconcerter notre hôte, qui ne doutant plus que nous n'euſſions découvert la méche, en devint plus furieux ; il ôta bruſquement le plat de deſſus la table, en nous diſant : allez rire & manger ailleurs, je ne loge point de gens qui ſe mocquent de moi à ma barbe, vous n'avez qu'à me payer & ſortir de ma maiſon : après quoi, je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade qui ſe ſentoit de l'apétit, ne vit pas ſans peine emporter le plat ; il prit ſon ſérieux, & dit à l'hôte d'un ton aigre-doux : A qui en avez-vous, couſin ? Qui vous demande votre âge ? & qui vous apelle groſſe tête ? groſſe tête ou non, repliqua l'hôte, je dis que c'eſt une tête de veau bien fraîche & des meilleures ; il prononça

nonça ces mots avec toutes les démonſtrations d'un homme qui ſe préparoit à nous battre ; mais l'Anier qui le connoiſſoit mieux que moi, & qui étoit bon pour lui, ſe leva de table, & faiſant à ſon tour le rodomont : Par S. Jacques, s'écria-t-il, eſt-ce qu'il y a quelque ordonnance qui régle dequoi l'on doit rire dans cette hôtellerie ? ou ſi l'on a mis une taxe là-deſſus ? je ne vous dis pas cela, répondit l'hôte d'un air radouci : je dis ſeulement que je ne ſouffrirai pas qu'on me tourne en ridicule chez moi, ni qu'on me faſſe paſſer pour un homme qui traite mal ſes hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement, reprit l'Anier ? Qui ſonge à ſe mocquer de vous ? Remettez promptement ſur la table cette cervelle, vous verrez que ce n'eſt point de cela que nous rions. Croyez-moi, laiſſez rire & pleurer les gens chez vous, ſans y trouver à redire.

Ce diſcours de l'Anier fit ſon effet, le délicieux ragoût qui nous avoit été comme arraché des mains nous fut rendu, & nous voilà tous d'accord. Mon compagnon reprit ſa place, & continuant de parler à l'hôte : Aprenez, lui dit-il, que ſi je me mocquois de vous, je ne vous en cacherois pas la cauſe, tant je ſuis franc, c'eſt mon caractére : ce n'eſt donc pas de vous que

nous rions; c'eſt de cette façon d'aumelette que vous nous donnez-là, elle m'a fait ſouvenir de certaine avanture que mon petit camarade que vous voyez a euë aujourd'hui dans une taverne où nous avons dîné; ſi l'Anier en fût demeuré-là, j'en aurois été quitte à bon marché; mais il me fallut avoir la patience d'eſſuyer pour la troiſiéme fois l'Hiſtoire des deux ſoldats & la mienne, dont il fit impitoyablement le recit à notre hôte dans des termes, & avec de ſi grandes démonſtrations de joïe, qu'il ſembloit ſe baigner en eau roſe en faiſant cette narration.

L'Hôte eut tout le loiſir de reprendre ſes eſprits pendant un ſi long détail, & jugeant qu'il avoit pris l'allarme mal à propos, il s'aviſa de joüer un autre perſonnage. Il interrompoit à tout moment l'Anier par des *ſainte Vierge! Grand Dieu du Ciel!* & autres ſemblables exclamations dont toute la maiſon retentiſſoit & qu'il accompagnoit de grimaces hypocrites: *Que Dieu puniſſe*, dit-il quand l'autre eut ceſſé de parler, *que Dieu puniſſe toute perſonne qui fait mal ſon devoir!* Comme le ſien étoit de voler & qu'il s'en acquitoit fort bien, il ne ſe croyoit pas aparemment interreſſé dans cette imprécation. Après avoir achevé ces mots, il ſe tut & ſe promena quelques

ques momens dans la ſalle, puis tout-à-coup reprenant la parole d'une voix tonnante : *Comment eſt-il poſſible*, s'écria-t'il, *que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille, & que ſa maiſon ne ſoit pas abîmée ? Il n'y a pas un voyageur qui ne ſe plaigne de cette créature-là, & de ce qu'elle donne à manger : il ne ſort pas de chez elle un paſſager qui ne la maudiſſe & ne faſſe ſerment de ne plus s'arrêter dans ſa taverne. Si les Officiers de Juſtice qui, par le devoir de leurs charges, ſont obligez de mettre ordre à ſes friponneries, les ſouffrent ſans rien dire, ils ſçavent bien pourquoi. O Ciel ! dans quel tems vivons-nous ?*

Cet honnête homme en cet endroit pouſſa un profond ſoupir & garda le ſilence, mais d'un air à nous perſuader qu'il en penſoit encore plus qu'il n'en avoit dit. Je comptois qu'il ne nous étourdiroit plus de pareils diſcours ; je comptois ſans mon hôte. Il ſe remit de plus belle ſur la friperie de la vieille, & ſans exagération, nous en eûmes pour une groſſe demie heure ; après quoi, il finit en diſant : Je rends un million de graces au Ciel, de ne pas reſſembler à cette maudite Hôteſſe, & d'être un homme de bien & d'honneur ; je vais téte levée par tout le monde, ſans craindre que quelqu'un m'oſe faire le moindre reproche. Tout pauvre que je ſuis, il ne ſe fait point

de ſemblables trafics dans ma maiſon ; toute choſe, Dieu merci, s'y vend pour ce qu'elle eſt : un Chat n'y paſſe pas pour un Liévre, ni une vieille Brebis pour un Agneau. Que perſonne ne ſonge à tromper les autres ; c'eſt s'abuſer ſoi-même. Qui mal fait, mal trouvera.

Heureuſement pour l'Anier & pour moi l'Hôte manquant d'haleine fut obligé de s'arrêter-là, je ſaiſis ce moment pour lui demander s'il n'avoit point de fruits ; il répondit qu'il lui étoit arrivé depuis peu de très-bonnes olives ; tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de devorer la cervelle ; j'avois fait peu d'honneur à ce ragoût, ne l'ayant pas trouvé meilleur que l'Andoüille, cela n'empêcha pas qu'il ne fût expédié comme tout le reſte. Jamais Loup affamé n'a mangé avec tant de fureur que l'Anier ; il ne pouvoit ſe raſſaſier ; il y avoit pour le moins une heure que nous étions à table, & l'on eut dit, à le voir, qu'il ne faiſoit que de s'y mettre. Pour moi je m'accommodai fort bien des olives qui étoient excellentes de même que le vin ; à l'égard du pain, quoi qu'aſſez méchant, il pouvoit paſſer pour bon en comparaiſon de celui de la dînée.

Tel fut notre ſouper ; comme nous devions

vions partir de grand matin le jour suivant, nous recommandâmes à notre Hôte de nous préparer de bonne heure à déjeuner; ensuite nous allâmes nous coucher sur de la vieille paille, après avoir étendu dessus quelques Couvertures pour nous servir de Matelats. La fatigue de la journée & la quantité de vin que j'avois bû me procurérent un sommeil si profond, que les puces dont je fus la proye toute la nuit, n'eurent pas le pouvoir de le troubler; je crois que j'aurois dormi jusqu'au lendemain au soir, si l'Anier ne m'eût réveillé au lever de l'Aurore, pour m'avertir qu'il étoit tems de songer à notre départ. Je fus bien-tôt prêt, je n'eus qu'à me secoüer & qu'à ôter de mes cheveux les brins de paille dont ils étoient mêlez; j'avois tout l'air d'un petit monstre dans l'état où les puces m'avoient réduit. Elles m'avoient tellement défiguré le visage, qu'on m'auroit pû prendre pour un garçon qui avoit la rougeole: si dans ce moment-là j'eusse été transporté dans la Place de Séville, je doute que quelqu'un m'eût reconnu.

Ce jour-là étoit un Dimanche, nous commençâmes par aller entendre la Messe, puis nous revînmes à l'Hôtellerie, où mon gourmand de camarade n'oublia pas le déjeuner, ce fut le premier soin dont il s'em-

barrassa : Messeigneurs, nous dit l'Hôte, j'ai mis en ragoût un morceau de ce même veau dont vous avez soupé hier au soir, & je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digne de vous être presenté : l'Anier à qui ce discours faisoit venir l'eau à la bouche, courut se mettre à table, & se jetta sur le ragoût qui lui parut aussi bon que s'il eût été de chair de Paon ; je demeurai quelques momens à le regarder, sans me sentir la moindre envie de l'imiter, soit que mon apétit ne fut pas ouvert de si bon matin, soit que j'eusse encore mon souper sur l'estomac ; mais il y alloit d'une maniére à persuader qu'il mangeoit la meilleure chose du monde : Outre cela, craignant de me repentir à la dînée de n'avoir pas profité d'un si bon déjeuner, je fis un effort pour avaler quelques morceaux ; bien loin de trouver le veau aussi ragoûtant que mon camarade le disoit, le goût m'en parut desagréable; quant à la sausse, comme l'Hôte avoit eu ses raisons pour y prodiguer le poivre & le sel, elle prenoit si fort à la gorge, qu'il m'y fallut renoncer aussi-tôt que j'en eus tâté; de plus, la viande étoit si dure, que je ne pus m'empêcher de dire : voilà un veau bien coriace ; j'ajoutai même qu'il n'avoit pas le goût de son espéce.

Notre

Notre Hôte qui m'entendoit prit la parole en rougissant un peu malgré son impudence : ne voyez vous pas, dit-il, qu'il n'est pas assez mortifié ; l'Anier croyant ce qu'avançoit l'Hôte, ou du moins que j'avois tort d'être si délicat, s'écria d'un ton railleur : ce n'est pas cela, c'est que notre jeune cadet de Séville a toûjours été nourri d'œufs frais & de craquelins, toute autre chose est mauvaise pour lui.

Je haussai les épaules à ce trait de mon camarade, & ne dis pas un mot ; ne sçachant si je n'étois pas effectivement trop difficile, ou plûtôt m'imaginant être déja dans un autre monde ; cependant, je ne pus me résoudre à mettre la main au plat, & je commençai à faire des réfléxions qui n'étoient pas d'un homme de mon âge. Je me rapellai l'emportement de l'Hôte lorsqu'il nous avoit vû rire le soir au souper ; le serment qu'il nous avoit fait sans nécessité, & comme toute personne qui veut se justifier avant qu'on l'accuse se rend suspecte, je jugeai qu'il y avoit de la friponnerie làdedans. Dès que mon imagination fut une fois prévenuë contre lui, la vûë & l'odeur de son vilain veau commencérent à me faire mal au cœur, je ne pus demeurer plus long-tems à table, & je me levai en attendant qu'il plût à l'Anier d'en faire

autant ;

autant ; ce qui arriva bien-tôt. Quoique le morceau de veau fût une piéce de résistance, mon compagnon n'en fit qu'un fort leger repas ; après quoi, je lui dis de compter avec l'Hôte pour sçavoir ce que nous devions ; mais il me répondit d'un air honnête que c'étoit si peu de chose, qu'il se chargeoit de le satisfaire, que je ne devois point m'embarrasser de cela.

Ce procédé noble d'un Anier me surprit extrêmement, ou pour mieux dire, me charma ; si j'eusse été bien en espéces, je me serois sans doute piqué d'honneur, je n'aurois pas souffert qu'il eût payé pour moi, mais ma bourse étoit si platte, qu'il ne me convenoit point de disputer de générosité ; je le laissai donc sans façon faire tous les frais ; par reconnoissance je l'aidai à étriller, à frotter, à mener boire ses ânes, à leur faire manger leur orge, & à les accommoder. Il n'y avoit rien que je ne fusse prêt à faire, pour lui marquer jusqu'à quel point j'étois pénétré de ses belles maniéres à mon égard.

* § *

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

L'Hôte vole le manteau de Guzman, grande rumeur dans l'Hôtellerie.

POur être plus propre à rendre ſervice à mon ami l'Anier, & mieux l'aider à mettre ſes ânes en état de partir, je fis un paquet de mon manteau que je poſai ſur un banc; mais peut-être un quart-d'heure après, ayant jetté la vûë de ce côté-là, je m'aperçûs que mon manteau n'y étoit plus; cela m'allarma d'abord, néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine, croyant que l'Hôte ou l'Anier l'avoient caché exprès pour me le faire chercher, & ſe divertir un peu de l'inquiétude que cela me cauſeroit.

Je ne pouvois ſoupçonner que ces deux hommes de m'avoir fait ce tour, attendu qu'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent entrez dans l'écurie, où mon manteau avoit été pris. Je le demandai premiérement à mon camarade, qui me dit qu'il ne s'amuſoit point à ces ſortes de jeux. Je m'adreſſai enſuite à l'Hôte, qui d'abord eut recours aux ſermens, pour me perſuader qu'il n'avoit aucune part au vol dont je lui parlois; là-deſſus je me mis à chercher mon manteau

dans

dans la maison, je la parcourus depuis le bas jusqu'en haut, sans oublier le moindre endroit qui pouvoit le receler; j'accusois de ce larcin dans le fond de mon ame notre Hôte, dont la seule physionomie justifioit mon accusation.

J'entrai par hazard dans une arriére-cour, dont je n'ouvris pas sans peine la porte, & là j'aperçûs des objets qui détournérent pour quelques instans ma pensée de mon manteau; je vis sur le pavé une grande mare de sang fraîchement répandu, & à côté la peau d'un jeune mulet étenduë avec les quatre pieds qui y tenoient encore, aussi-bien que les oreilles & la tête qu'on avoit ouverte, pour en tirer la cervelle & couper la langue; je considérai ce spectacle, non sans horreur, & je dis en moi-même: voilà donc la dépoüille de notre excellent veau; il est juste que mon compagnon la voye de ses propres yeux, il y a pour le moins autant d'intérêt que moi: j'allai vîte à l'écurie retrouver l'Anier, à qui je dis tout bas que je voulois lui faire voir quelque chose qui en valoit bien la peine; il me suivit: je le menai à l'arriére-cour, où lui montrant les restes des deux bons repas que nous avions faits: Hé bien, mon ami, lui dis-je, que pensez-vous de tout ceci? est-ce que je ne me nourris que de craquelins & d'œufs frais?

frais ? contemplez avec volupté ce veau délicat dont l'Hôte vous a fait ces ragoûts que vous avez trouvez si friands. Voyez dequoi cet habile cuisinier nous a régalez.

Le bon Anier demeura si honteux qu'il ne peut me répondre ; c'est donc-là, poursuivis-je, cet homme de bien qui ne vend pas des chats pour des liévres, ni des brebis pour des agneaux; mais qui ne se fait pas un scrupule de nous donner du mulet pour du veau : Mon compagnon triste & rêveur regagna l'écurie, & moi je cherchai l'Hôte pour lui parler vigoureusement ; je m'imaginois que pour l'obliger à me restituer mon manteau, je n'avois qu'à lui faire connoître que j'avois tout découvert, & le menacer d'en avertir la Justice. Comme en effet, il est défendu par une Loi expresse & sous de grosses peines en Andalousie d'avoir chez soi de pareilles bêtes, & de faire couvrir les jumens par des ânes ; il se soucioit peu d'observer cette Loi, ayant eû depuis huit jours un mulet d'un âne & d'une petite Jument galicienne, qu'il mettoit sur leur bonne-foi dans la même écurie ; il s'étoit imaginé qu'il pouvoit impunément le presenter pour du veau à des Passagers qui d'ordinaire ne manquent pas d'apétit.

Je le rencontrai dans la cour auprès du puits où il s'occupoit à laver une piéce du

veau ſupoſé, il la cacha ſi-tôt qu'il m'aperçût; je l'abordai d'un air d'aſſurance, & lui dis d'un ton ferme de me rendre mon manteau, ou bien que j'irois me plaindre à la Juſtice; à ces mots qui ne l'épouvantérent point, il me regarda d'un œil mépriſant, m'apella petit fat, & me dit qu'il me donneroit le foüet.

Je fus moins ſenſible à la perte de mon manteau qu'à la maniére dont il me traitoit, je m'abandonnai à mon reſſentiment, & ſans avoir égard à l'inégalité de nos forces; je lui répondis qu'il n'étoit qu'un voleur & qu'un fripon, que je le défiois d'oſer mettre la main ſur moi: il parut picqué de ma réponſe, & s'avança comme pour me maltraiter; mais ſans attendre ce géant, car ç'en étoit un par raport à moi; je lui jettai à la tête une pierre que j'avois ramaſſée; par bonheur pour lui elle ne fit que friſer ſes oreilles: alors, au lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de ſon corps, il courut à ſa chambre, d'où il revint un inſtant après avec une longue épée nuë à la main; loin de fuïr devant ce Matamore, je me mis à l'apoſtropher dans des termes injurieux, juſqu'à le traiter de lâche & de poltron, qui n'avoit pas honte de ſe ſervir d'une rapiére contre un enfant qui n'avoit point d'autres armes que des pierres pour ſe défendre.

Au

Au bruit de mon apoſtrophe, les valets & les ſervantes accoururent, & furent tout effrayez de voir leur maître armé d'une épée; d'un autre côté, mon camarade, irrité contre le fripon auquel il en vouloit pour les ragoûts déteſtables qu'il lui avoit fait manger, vint à mon ſecours avec une fourche; de ſorte que l'Anier & moi d'une part; l'hôte, ſa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques de l'autre, nous faiſions un vacarme de tous les diables; on eût dit de dehors qu'indubitablement il ſe paſſoit une ſanglante ſcène dans l'hôtellerie: tous les voiſins en ſont en peine, tout le monde accourt, on frape à la porte qui étoit encore fermée, on l'enfonce pour être plûtôt au fait de cet effroyable bruit qu'on entend; une troupe de Gens de Juſtice paroît, des Archers, des Greffiers & des Alcaldes; car pour les péchez des habitans, il y avoit deux Juges dans la ville de Cantillana.

Ces Alcaldes ne furent pas plûtôt dans la maiſon avec toute leur ſequelle, que chacun d'eux prétendit que la connoiſſance de cette affaire lui apartenoit, ce qui forma deux partis. Les Greffiers & les Archers ſe diviſérent auſſi ſelon leurs divers intérêts, & leur partage ſur la compétence excita une furieuſe diſpute entr'eux. Nouvelle guerre, nouveau bruit, on ne s'en-

tend

tend plus : voilà les Juges & les Greffiers qui s'échauffent les uns contre les autres ; ils se font des reproches, se disent d'horribles véritez ; ils en viennent aux injures, & des injures, ils en seroient peut-être venus aux mains, si quelques honnêtes Bourgeois de la Ville, qui étoient entrez avec eux dans l'hôtellerie pour sçavoir dequoi il s'agissoit, ne se fussent entremis pour les accorder : ce qui ayant été fait, Dieu sçait comment, il ne fut plus question que de notre querelle ; on débuta comme de raison par me saisir : c'est toûjours par l'endroit le plus foible que la corde se rompt. J'étois un Etranger sans apui & sans connoissance, la Justice ne pouvoit manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende justice à ces Alcaldes : ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire emprisonner ; je leur contai tout naturellement le sujet de mon démêlé avec l'Hôte pour mon manteau : ensuite les ayant tirez à part, j'ajoûtai à cette histoire celle du mulet ; je leur dis qu'ils trouveroient encore la peau de cet animal dans l'arriére-cour, & quelques morceaux en étuvée dans la cuisine. Sur ce dernier article de ma déposition les Juges laissérent-là mon manteau, pour courir à l'arriére-cour, après avoir par provision

fait

fait arrêter l'Hôte, qui n'en fit que rire, s'imaginant que c'étoit au ſujet du manteau, que perſonne ne lui avoit vû prendre; mais lorſqu'on lui produiſit la peau du mulet avec toutes les autres piéces juſtificatives, il devint pâle comme un criminel confondu, & dans l'interrogatoire qu'on lui fit ſubir, il en dit plus qu'on ne lui en demandoit, il ne marqua de la fermeté que ſur mon manteau; le ſcélérat, par un eſprit de vengeance, ne voulut jamais convenir qu'il l'eût volé.

Les Alcaldes envoyérent ce miſérable en priſon, ce qui me cauſa quelque joye au milieu de mes peines: je dis au milieu, car je n'étois pas encore au bout. Les Greffiers, gens auſſi humains que deſinterreſſez, jugeant que j'étois un garçon de famille, & que je pouvois avoir un pere riche, conſeillérent chrétiennement aux Juges de me faire arrêter auſſi à tout hazard; ce conſeil, qui ſe trouva fort du goût des Alcaldes, alloit être ſuivi, ſi les Bourgeois qui étoient preſens ne ſe fuſſent opoſez à une ſi grande injuſtice, en diſant tout haut que ſi cela s'exécutoit le battu payeroit l'amende; les murmures de ces honnêtes gens l'emportérent pour le coup ſur la bonne volonté des Officiers de Juſtice, qui me firent grace par politique.

D'une

D'une autre part, l'Anier, triste témoin de tout ce qui se passoit, & mourant de peur qu'on ne se saisît de ses ânes & de lui, me dit à l'oreille de nous éloigner promptement de ce païs de bénédiction, où le moindre malheur qui pouvoit arriver à un homme de bien étoit de perdre son manteau; j'aprouvai fort son avis, nous montâmes à la hâte sur nos bêtes, & nous sortîmes de l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Il arrive un nouveau malheur à Guzman & à l'Anier.

NOus avions tant d'envie d'être hors de la Ville, que nous commençâmes à donner du talon à nos ânes qui servirent bien notre impatience; il sembloit qu'à notre exemple ils eussent pris en aversion cette hôtellerie, & qu'ils craignissent d'y laisser leur peau; mais quand nous fûmes dans la campagne, nous n'allâmes plus qu'au petit pas; tous deux gardant un profond silence, & chacun occupé de ses pensées: il faisoit beau voir alors la contenance de mon ami l'Anier, il n'avoit plus envie de rire depuis qu'il avoit vû la dépoüille du

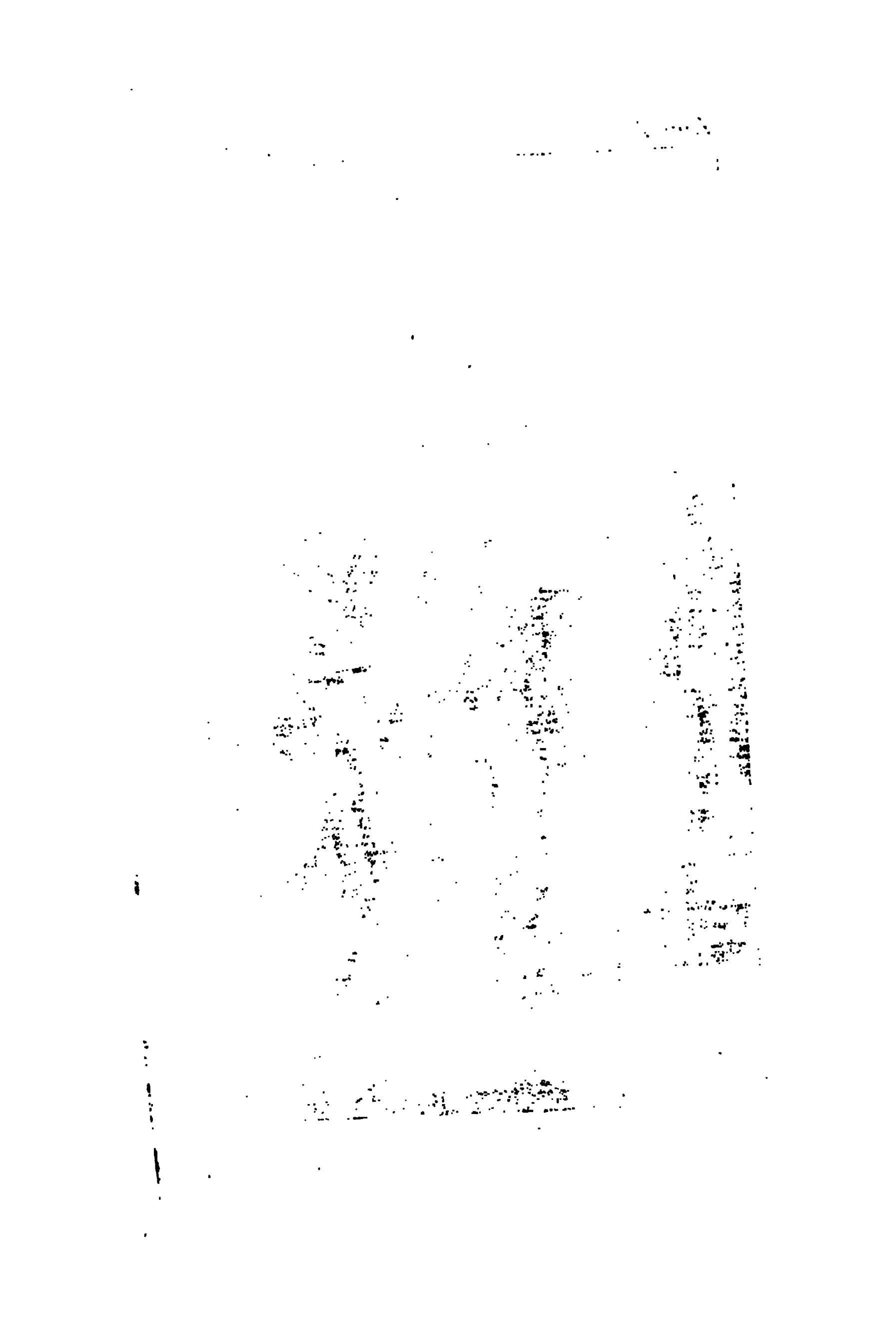
du mulet, il n'étoit nullement tenté de me railler ſur nos admirables repas, il craignoit trop les réparties que j'aurois pû lui faire, il avoit mangé ſix fois plus que moi de l'andoüille & de la cervelle; & pour le ragoût du matin, il l'avoit encore tout entier dans le ventre : Enfin, j'aurois eû dequoi triompher s'il ſe fût aviſé de vouloir plaiſanter, mais il étoit bien éloigné d'y penſer.

S'il avoit ſujet de rêver deſagréablement, je n'étois pas plus ſatisfait des images qui venoient s'offrir à mon eſprit. O Ciel! diſois-je, quelle étoile malheureuſe m'a tiré de la maiſon de ma mere? à peine ai-je mis le pied dehors, que tout m'eſt devenu contraire; un malheur n'a fait que m'en préſager un autre : Pour premier gîte, il m'a fallu coucher à la porte d'une Chapelle, & cela ſans ſouper; le lendemain j'ai dîné d'une aumelette aux pouſſins, & l'on m'a régalé le ſoir de divers ragoûts de mulet traveſti en veau; la nuit, j'ai été devoré des puces, heureuſement je n'en ai rien ſenti; aujourd'hui il n'a tenu qu'à moi de faire auſſi bonne chére, & qui pis eſt, on m'a volé mon manteau; il ne me manquoit plus que d'aller en priſon tenir compagnie au voleur, & il n'a pas tenu aux Greffiers que cela ne me ſoit arrivé.

Toutes les fois que je penſois à ce vol, je ſoupirois amérement, ſon ſouvenir m'affligeoit plus que tout le reſte : en effet, j'avois bien raiſon d'en être touché ; l'eſtomac peut ſe remettre d'un mauvais repas, une deſagréable nuit eſt réparée par une bonne ; mais le moyen de réparer la perte d'un manteau, quand on a auſſi peu d'argent que j'en avois ; néanmoins, le mal étant ſans reméde, je me réſolus à prendre patience ; j'avois oüi dire que la vie de l'homme étoit un mélange de bonheur & de malheur, de plaiſir & de peine ; ſi cela eſt, diſois-je : conſole-toi, Guzman, tu es ſur le point de trouver quelque bonne fortune, puiſque tu n'as éprouvé que des diſgraces depuis ton départ de Séville.

Plein d'une ſi douce eſpérance, je commençois à reprendre courage, lorſque deux hommes qui avoient aſſez l'air de ce qu'ils étoient, & qui venoient derriére nous au grand trot ſur des mules, nous ayant atteints, me conſidérérent avec attention, comme des gens qui cherchoient quelqu'un qui me reſſembloit, leur figure toute ſeule n'étoit que trop capable de me troubler ; jamais la Ste Hermandad, dont ils avoient l'honneur d'être Membres, n'a peut-être eû de Confréres d'une mine plus effroyable. Je leur parus ſurpris, & même un peu

effrayé





effrayé de ce qu'ils me regardoient entre deux yeux : il ne leur en fallut pas davantage pour ſauter à terre ; en même-tems ils vinrent fondre ſur moi l'un & l'autre, ils me jettérent à coups de poing de mon âne en bas, puis me ſaiſiſſant par un bras, l'un des deux me dit d'un ton d'Archer : Ah! te voilà fripon de voleur ! nous te tenons enfin : Allons, petit miſérable, rends cet argent ; rends ces pierreries, ou bien nous te pendrons tout-à-l'heure à cet arbre que tu vois à deux pas d'ici. A ces mots, quelque choſe que je puſſe dire pour ma défenſe, ils ſe mirent à me houſpiller & à me ſouffleter de maniére qu'un ſoufflet n'attendoit pas l'autre.

Le trop charitable Anier, touché de compaſſion de me voir traiter ſi cruellement, voulut repréſenter à ces furieux que ſans doute ils ſe méprenoient : il fut fort mal payé de ſa remontrance ; ils lui tombérent ſur le corps, & quand ils furent las de le battre, ils lui dirent qu'il étoit mon receleur, & l'arrêtérent avec tous ſes ânes, en lui demandant où il avoit mis cet argent & ces pierreries : comme il ne pouvoit leur répondre autre choſe, ſinon qu'il ignoroit de quel argent & de quelles pierreries ils nous parloient, ce fut un nouvel orage de coups de bâton qui creva ſur lui. Je con-

feſſe ici ma mauvaiſe inclination, je reſſentis une maligne joïe en voyant maltraiter ainſi ce pauvre Diable, à qui je portois guignon ; je m'imaginois que c'étoit à lui que je devois imputer la perte de mon manteau & notre horrible ſouper. Après qu'ils nous eurent bien étrillez, ils nous foüillérent exactement ; & ne trouvant pas ce qu'ils cherchoient, ils nous liérent les mains avec des cordes, dans le deſſein de nous mener en leſſe à Séville ; nous étions déja tous deux attachez comme des Lévriers, lorſque celui des Archers qui m'avoit lié les mains, dit avec ſurpriſe à ſon compagnon : Holà, ho, camarade, nous faiſons les choſes avec bien de la précipitation ; je crois, Dieu me pardonne, que nous nous ſommes trompez ; le drôle que nous pourſuivons n'a point de pouce à la main gauche, & il ne manque pas un doigt à celui-ci ; l'autre Archer ſur cela s'aviſa de tirer de ſa poche leurs inſtructions, & de les lire à haute voix, le voleur après lequel ils couroient y étoit peint d'une façon qui ne s'accordoit point avec ma figure : outre qu'il y étoit marqué qu'il lui manquoit un pouce, il étoit dit qu'il avoit dix-neuf à vingt ans & des cheveux noirs & longs qui lui tomboient ſur le dos, en queuë de cheval ; au lieu qu'on ne pouvoit me donner
tout

tout au plus que quatorze ans, & que j'avois des cheveux très-courts, roux & crêpez ; ils virent bien qu'ils avoient fait un *qui-pro-quo* ; ils nous déliérent, prirent pour leurs vacations quelques Reaux que l'Anier avoit dans sa poche, nous firent des excuses en nous riant au nez, & remontérent sur leurs mules, laissant les battus tout roüez de coups, principalement mon ami l'Anier, dont les épaules épaisses & robustes avoient été moins ménagées que les miennes : En récompense, j'avois la bouche pleine de sang, & les dents ébranlées des coups de poing que j'avois reçûs.

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre sur nos ânes & de continuer notre route ; mais aussi tristement que tu le pourrois faire dans une semblable conjoncture : Quand nous fûmes à un quart de lieuë du village del Pédoso, nous aperçûmes & joignîmes nos deux Ecclésiastiques, qui marchoient pas à pas en nous attendant.

Je leur apris le sujet de notre retardement : car dans l'état où étoit l'Anier, il n'avoit pas le courage de desserrer les dents. Les bons Prêtres nous plaignirent fort ; la derniére de nos avantures sur-tout leur parut la plus fâcheuse, & donna occasion à un de ces Messieurs de dire : Dieu garde

tout honnête homme de trois Saintes qui font en Efpagne ; fçavoir la fainte Inquifition, la fainte Hermandad, & la fainte Cruzada. Dieu préferve un innocent particuliérement de la fainte Hermandad : Il y a encore que'que efpérance de juftice avec les deux autres, mais tout ce que je puis dire de celle-là : bienheureux font ceux qui ne tombent point entre fes mains.

L'Ecléfiaftique qui m'avoit régalé d'un Sermon le jour précédent, & qui fe fentoit une grande demangeaifon de prêcher encore, fit adroitement rouler la converfation fur les plaifirs du monde, pour avoir óccafion de nous dire qu'il n'y en a que de faux fur la terre, & que fi l'on en vouloit trouver de véritables, il falloit les aller chercher au Ciel : Que toutes les fetes même où l'on fe promettoit les plus grands plaifirs, étoient toûjours accompagnez ou fuivis de quelques chagrins. Monfieur le Bachelier, ajoûta-t-il, en s'adreffant à fon camarade, fouhaitez-vous que je vous raconte à ce propos une fable qui me femble digne d'etre écoutée ? vous ne ferez pas fâché de la fçavoir. La voici : en même-tems il la debita dans ces termes, fans attendre la réponfe de fon compagnon.

„ Jupiter n'étant pas content d'avoir créé „ pour les hommes tout ce qui fe voit fur la

„ terre,

„ terre, par un excès d'amour pour eux, „ envoya dès les premiers tems le Dieu du „ plaisir résider dans ce bas monde, uniquement pour les réjoüir. Mais les hommes, „ & encore plus les femmes, s'attachant à „ ce nouveau Dieu qui les charmoit par ses „ attraits, résolurent de ne reconnoître que „ lui pour leur Divinité ; ils se flattérent „ qu'il avoit dequoi combler tous leurs „ vœux : ainsi croyant pouvoir se passer de „ tous les autres Dieux du Ciel, ils commencérent à les oublier : Les Priéres, les „ Sacrifices, les Victimes, tout ne fut plus „ que pour le Dieu du plaisir. Jupiter, „ comme le plus offensé, fut si sensible à „ l'ingratitude de ses créatures, qu'il crut „ devoir se venger d'elles : il assembla les „ Immortels pour les consulter, de peur „ qu'on ne l'accusât de n'avoir écouté que „ sa colére.

„ Tous les Dieux en général blâmérent „ le procédé des hommes plus ou moins, „ selon les sentimens que chacun avoit „ pour eux : Les plus débonnaires représentérent à Jupiter que les Mortels n'étoient que des Mortels, c'est-à-dire des „ créatures foibles, pleines de défauts, & „ desquelles on ne devoit attendre que de „ l'imprudence & de l'indiscrétion : Que le „ Maître des Dieux, bien loin de voir leur

„foibleſſe d'un œil irrité, il lui convenoit „plûtôt d'en avoir pitié, & de leur pardonner au lieu de ſonger à les punir. Si nous „étions hommes comme eux, ajoûtérent-„ils, nous ne nous conduirions pas autre-„ment, peut-être même ferions-nous pis; „D'ailleurs, conſidérez quel Dieu vous „leur avez donné? Voyez de quelle ſorte „il en uſe avec eux, il ne les abandonne „point, il flatte leurs deſirs, & a des ma-„niéres raviſſantes dont ils ſont enchantez. „Vous, au contraire, vous ne vous mon-„trez que de tems en tems, & preſque toû-„jours la foudre en main: En un mot, vous „les effrayez, & vous ne devez pas être „étonné s'ils vous aiment moins qu'ils ne „vous craignent; au reſte, ils peuvent ſe „corriger & rentrer en eux-mêmes, quand „on les aura ſérieuſement avertis du tort „que fait aux Immortels, & principale-„ment à vous, l'aveugle attachement qu'ils „ont pour cette Divinité.

„Lorſque les Dieux pacifiques eurent „fait cette remontrance à Jupiter, Momus „qui haïſſoit les hommes, lui en voulut „faire une autre toute contraire, mais il la „commença dans des termes ſi libres, que „le Souverain des Cieux lui ferma la bou-„che en lui diſant qu'il parleroit à ſon tour. „D'autres Divinitez qui n'étoient pas „mieux

„ mieux intentionnées pour le genre hu-
„ main que Momus, voulurent persuader
„ au fils de Saturne qu'il devoit détruire les
„ hommes ; que c'étoient des Etres inutiles,
„ & dont les Dieux n'avoient pas besoin.
„ D'autres Immortels moins emportez,
„ croyant lui donner un avis admirable, lui
„ conseillérent de réduire en poudre ces
„ coupables humains, & d'en créer d'autres
„ plus parfaits, puisque c'étoit une chose
„ qu'il pouvoit faire d'un souffle : Alors,
„ Apollon demanda permission de parler,
„ & dit avec cet air de douceur qu'on lui
„ attribuë ces paroles au pere des Dieux.

„ Jupiter, Divinité remplie d'amour &
„ & de bonté, tu es si justement irrité con-
„ tre les hommes, que quelque vengeance
„ cruelle qu'il te prît envie d'en tirer, au-
„ cun Habitant de l'Olympe n'oseroit s'o-
„ poser à ta volonté : il n'est pas moins de
„ l'intérêt de tous les Dieux en général que
„ du tien, que les Mortels ne payent pas
„ d'ingratitude les graces & les bienfaits
„ qu'ils reçoivent de nous tous les jours.
„ Mais après tout, je ne puis m'empêcher
„ de te remontrer que si tu fais périr les hu-
„ mains, c'est ton propre ouvrage que tu
„ détruits. Ce monde que tu as créé & em-
„ belli de mille choses admirables que tu y
„ as fait naître, ne sera plus d'aucune uti-

 „ lité

„ lité, nous ne quitterons pas le Ciel pour
„ aller l'habiter. De détruire les hommes
„ pour en faire de nouveaux, cela ne te fera
„ point d'honneur; on dira que tu ne peux
„ qu'en deux fois rendre tes œuvres parfai-
„ tes : laiſſe le genre humain tel qu'il eſt,
„ il y va de ta gloire de le maintenir com-
„ me tu l'as créé; je ne ſçais pas même s'il
„ ſeroit de l'intérêt des Dieux que les hom-
„ mes n'euſſent aucune imperfection; s'ils
„ n'étoient pas foibles & pleins de miſére,
„ auroient-ils beſoin de nous?

„ Cependant, pourſuivit-il, ce ſont des
„ ingrats qu'il faut punir; tu leur as fait
„ preſent du Dieu du plaiſir, & ils s'y ſont
„ trop attachez : Hé bien, il n'y a qu'à le
„ leur arracher, & leur envoyer à ſa place
„ le Dieu du déplaiſir ſon frere : ce ſera les
„ châtier par le même endroit qu'ils t'ont
„ offenſé; ils reconnoîtront bien-tôt leur
„ faute, & tu les verras recourir à ta bonté,
„ pour la ſuplier de leur pardonner leur
„ aveuglement; tu feras alors pleinement
„ vengé, & tu pourras leur faire grace ou
„ les abandonner à la tyrannie de leur nou-
„ velle Divinité. Voilà, Grand Jupiter, ce
„ qui me ſemble convenir à ta gloire en
„ cette occaſion; mais le Maître du Ciel &
„ de la terre ſçait mieux que moi quelle
„ réſolution il doit prendre.

„ Apollon cessa de parler, & Momus
„ qui avoit préparé un discours que sa hai-
„ ne pour les hommes lui avoit suggéré,
„ voulut aggraver leur faute, il ne laissa
„ pas toutefois d'être la duppe de sa mau-
„ vaise volonté; tous les autres Immortels
„ qui connoissoient son aversion pour les
„ humains, rejettérent son avis, & furent
„ de celui d'Apollon. Mercure suivant le
„ résultat de l'Assemblée céleste, fendit l'air
„ aussi-tôt, & descendit sur la terre, où il
„ trouva les hommes occupez, charmez,
„ possédez du Dieu du plaisir: mais quand
„ il se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il
„ avoit de le leur enlever, ce fut un soulé-
„ vement général, tant du côté des femmes
„ que de celui des hommes, on ne vit ja-
„ mais une telle fureur; ils se rangérent tous
„ autour de leur Divinité chérie, en protes-
„ tant qu'ils mourroient tous plûtôt que de
„ souffrir qu'on la leur ôtât.

„ Mercure remonta au Ciel en diligence,
„ pour informer de ce desordre Jupiter,
„ dont la mauvaise humeur contre les hom-
„ mes fut augmentée par cette nouvelle;
„ néanmoins Apollon qui les aimoit toû-
„ jours, intercéda pour eux encore auprès
„ de lui, & fit si bien qu'il l'empêcha de lan-
„ cer la foudre sur ces malheureux: Maître
„ de l'Olympe, lui dit-il, ayez pitié de ces

 „ foibles

„ foibles créatures, au lieu de laisser tomber votre tonnerre sur ces insensez, permettez que je vous propose un moyen de les rendre plus raisonnables; trompons-les par un tour d'adresse : arrachons-leur le Dieu du plaisir sans qu'ils s'en aperçoivent, en mettant à sa place & sous sa figure le Dieu du déplaisir.

„ Le stratagême fut aprouvé, & Apollon voulut lui-même s'employer à le faire réüssir; il descendit sur la terre avec le déplaisir déguisé, il trouva les femmes & les hommes en armes auprès du plaisir pour le défendre envers & contre tous; il leur fascina les yeux, & fit aisément l'échange qu'il avoit dessein de faire : après quoi, il retourna vers les Immortels pour rire avec eux de l'erreur où il venoit de jetter les humains, qui depuis ce tems-là, croyant avoir encore le Dieu du plaisir, sacrifient à son frere sans le connoître.

Cette Fable fut aplaudie du Bachelier, qui convint avec l'Ecclésiastique qui venoit de la conter, qu'effectivement les plaisirs de la vie nous séduisent par de belles aparences sans avoir aucune réalité. Hélas! disois-je en moi-même pendant qu'ils raisonnoient là-dessus, cela n'est que trop véritable. Quand je me suis mis en tête de voya-

voyager, je me formois une idée charmante de mon voyage, je me repaissois l'esprit de mille agréables images dont je ne connois déja que trop la fausseté. Après que les Ecclésiastiques eurent assez long-tems moralisé sur cette matiére, le Bachelier dit à son compagnon : Pour égayer un peu l'entretien, & nous desennuyer sur la route, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous raconter une histoire du tems de nos guerres avec les Maures. L'autre Ecclésiastique parut curieux de l'entendre, & autant qu'il m'en peut souvenir, le Bachelier en fit le recit à peu près de cette maniére.

CHAPITRE IX.

Histoire d'Ozmin & de la belle Daraxa.

PEndant que leurs Majestez Catholiques Ferdinand & Isabelle assiégeoient Baëza, l'on peut dire que les Maures donnérent bien de l'occupation aux Chrétiens, & qu'il se fit de part & d'autre des actions de la derniére valeur. La Place avantageusement située & en bon état, étoit défenduë par une Garnison composée des

meilleures Troupes du Roi de Grenade, Mahomet surnommé *El Chiquito*, c'est-à-dire le très-petit, & avoit pour Gouverneur un homme fort expérimenté dans la guerre. Isabelle à Jaën s'occupoit à faire pourvoir de munition l'Armée des Chrétiens que Ferdinand commandoit en personne, & qui étoit partagée en deux corps, dont l'un faisoit le siége, tandis que l'autre le soutenoit.

Comme les Mores n'épargnoient rien pour rendre difficile la communication des deux Camps, il ne se passoit point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche, qui devenoit toûjours sanglante. Il arriva dans une de ces occasions que les Assiégez combattirent avec tant de fureur, qu'ils auroient entiérement défait les Assiégeans, si la chose eût été possible; mais ceux-ci animez par la presence & par l'exemple de leur Roi, qui s'étoit mis de la partie, & renforcez à tout moment par de nouveaux secours, firent prendre enfin la fuite aux Infidèles, & les poursuivirent si vivement, qu'ils entrérent péle-mêle dans le Fauxbourg de Baëza.

Le Gouverneur n'auroit pas manqué de profiter de l'ardeur indiscrette des Chrétiens, s'il eût eu assez de monde pour faire alors une vigoureuse sortie; mais voyant

alors

alors sa garnison trop affoiblie pour oser l'entreprendre, il se contenta prudemment de faire feu sur eux pour les empêcher de se loger dans le Fauxbourg; ensuite il fit fermer les portes de la ville, de peur qu'elle ne fut emportée d'assaut. On eut beau lui venir dire que sa fille unique étoit malheureusement allée prendre l'air dans un jardin qu'il avoit au Fauxbourg, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, il répondit en Consul Romain qu'il aimoit mieux perdre sa fille, qu'une Place dont son Roi lui avoit confié la défense.

Parmi les Seigneurs de l'Armée Chrétienne qui entrérent dans le Fauxbourg avec les Mores, Don Alonse de Zuniga fut un de ceux qui se signalérent le plus. Ce Cavalier, qui pouvoit avoir dix-huit ans, faisoit sa premiére campagne; il aimoit la gloire, & il ne venoit au Siége de Baëza que pour mériter l'estime de Ferdinand par quelque action d'éclat; la fortune favorisa son dessein: comme il poursuivoit les ennemis, passant au fil de l'épée ceux qui vouloient lui résister, il arriva près d'une maison de fort belle aparence, qu'il jugea devoir apartenir à une personne de qualité; curieux de sçavoir ce qu'il y avoit dedans, il fit enfoncer les portes à coups de haches,

il ſe preſenta d'abord une douzaine d'hommes armez ſeulement de ſabres pour en défendre l'entrée ; mais quatre ou cinq d'entr'eux ayant été jettez par terre, abattirent le courage des autres, qui ſe ſauvérent pardeſſus les murs du jardin.

Les Cavaliers de Don Alonſe ravis de trouver une maiſon richement meublée, ne ſongérent qu'à la piller ; pour lui, qui ne cherchoit que l'occaſion de la gloire, il parçourut cette maiſon l'épée à la main avec cinq ou ſix de ſes Gens, briſant & enfonçant toutes les portes fermées, pour voir s'il ne rencontreroit pas quelque Maure qu'il fallut combattre : comme il alloit ainſi d'apartement en apartement, il entendit des cris & des gémiſſemens à l'entrée du dernier ; en méme-tems il aperçut cinq femmes, dont quatre toutes en pleurs & fort effrayées vinrent tomber à ſes pieds, en le conjurant de leur ſauver l'honneur & la vie ; mais la cinquiéme qui faiſoit aſſez connoître par ſon air & par ſes habits qu'elle étoit la maîtreſſe des autres, au lieu de s'humilier devant ſon ennemi, tenoit un poignard, & gardoit une contenance aſſurée. Arrête, lui dit-elle fiérement en langue Caſtillane lorſqu'il voulut s'aprocher d'elle, ce fer punira l'inſolent qui oſera mettre la main ſur moi.

Don

Don Alonſe n'eut pas ſi-tôt enviſagé la Dame qui venoit de lui adreſſer ces paroles courageuſes, qu'il fut ébloüi de ſa beauté ; il ſentit les premiers mouvemens que l'Amour excite dans les cœurs qu'il ſoumet à ſon empire ; & déja tout enflammé de ſon ardeur naiſſante, il leva la viſiére de ſon caſque, remit ſon épée, & dit à la Dame avec autant de douceur que de reſpect, qu'une perſonne comme elle n'avoit rien à craindre d'un Cavalier tel que lui, qu'il étoit bien mortifié de l'allarme qu'il lui cauſoit ; mais qu'en même-tems il s'eſtimoit trop heureux que le ſort l'eût conduit auprès d'elle pour la ſauver des malheurs qui la menaçoient ; qu'il la ſuplioit ſeulement de prendre une entiére confiance en lui, & de ſouffrir qu'il l'emmenât promptement pour prévenir la fureur du ſoldat, qui dans ces occaſions, ne reconnoiſſant aucune autorité, pourroit le mettre hors d'état de la préſerver de toute ſorte d'outrages.

A ces mots, dont elle ne ſentit que trop la force, elle accepta le ſecours qu'il lui offroit ; auſſi-tôt il ordonna aux gens de ſa ſuite d'avoir ſoin des autres femmes, & de leur laiſſer emporter tout ce qu'elles jugeroient pouvoir leur être utile ; après quoi, il preſenta la main à ſa captive, qui malgré

gré le trouble où étoient ses esprits, ne laissoit pas d'être un peu rassurée par la politesse & par la vûë de ce jeune Cavalier, il est vrai que tout armé qu'il étoit, à voir son beau visage, & ses longs cheveux qui flottoient par boucles sur sa cuirasse, on l'auroit plûtôt pris pour une fille que pour un homme de guerre.

La charmante More, qui sans contredit étoit la plus piquante beauté du Royaume de Grenade, se nommoit Daraxa; c'étoit la fille du Gouverneur de la Place : dès qu'elle avoit apris que l'on repoussoit les Mores jusques dans le Fauxbourg, elle avoit voulu regagner la Ville, mais en ayant trouvé les portes fermées, elle avoit été obligée de revenir au jardin.

Quoique ce fût une grande consolation pour elle d'être tombée entre les mains de Don Alonse, néanmoins elle ne pouvoit penser qu'elle devenoit esclave des Chrétiens, sans en être pénétrée de douleur. Malgré toute sa fermeté, cette réfléxion lui arrachoit des larmes; elle n'eut pas la force de répondre au discours obligeant de son généreux ennemi, elle lui donna seulement la main pour lui marquer sa confiance. Le jeune Guerrier attendri par les pleurs de sa Prisonniére, n'oublioit rien de tout ce qu'il croyoit propre à la consoler, & comme il

parloit

parloit de l'abondance du cœur, ce qu'il disoit avoit un caractére de tendresse qui auroit fait plus d'impression sur sa belle Captive, si elle eût été moins accablée de son malheur; mais quoiqu'elle fût sensible aux efforts qu'il faisoit pour adoucir son infortune, les marques de reconnoissance qu'elle en donnoit ne répondoient guére à la vivacité du consolateur.

D'abord qu'il fut averti qu'on battoit la retraite par ordre du Roi, & que déja les Chrétiens commençoient à défiler pour regagner leur Camp, il céda son cheval à la Dame qui monta dessus legérement sans le secours de personne, & fit bien voir qu'elle sçavoit manier un cheval; il rassembla ensuite à la hâte la meilleure partie de ses Cavaliers, au milieu desquels il plaça la belle More avec ses femmes; puis s'étant mis à la tête de ce petit Corps, qui avoit plûtôt l'air d'un cortége que d'une escorte, il suivit les autres troupes qui défiloient.

Il n'étoit pas encore arrivé au Camp, que le Roi sçavoit déja son avanture; il l'avoit aprise avec d'autant plus de joye, qu'il affectionnoit particuliérement ce Cavalier, qui lui paroissoit un jeune homme d'une grande espérance. Ce Monarque impatient de voir une Prisonniére de la race des Rois de Grenade, & pour lui faire plus d'honneur

neur alla au-devant d'elle, auſſi-tôt qu'il ſçût qu'elle s'aprochoit de ſa tente avec Don Alonſe qui l'amenoit pour la lui preſenter : Elle aborda le Roi d'un air ſi majeſtueux & avec tant de grace, qu'elle charma tous ceux qui en furent témoins : elle voulut ſe proſterner devant lui; mais il s'y opoſa ſi poliment, & la reçût d'une maniére dont elle fut tellement ſatisfaite, qu'elle lui dit avec une eſpéce de tranſport: Ah! Seigneur, que l'honneur de ſaluer le grand Ferdinand auroit de charmes pour moi, ſi le Ciel ne l'eût point attaché au plus cruel de tous les malheurs qui me pouvoient arriver! Madame, lui répondit le Roi d'un air gracieux, vous ne devez point regarder comme un malheur d'être devenuë priſonniére de Don Alonſe de Zuniga; c'eſt un aimable Cavalier qui aura pour vous tous les égards qu'on vous doit, il n'épargnera rien pour vous conſoler de votre diſgrace; & de mon côté, je vous prépare de ſi bons traitemens, que vous ceſſerez peut-être bien-tôt de vous plaindre de la fortune.

Le Monarque, après lui avoir parlé dans ces termes, ajoûta qu'il lui permettoit d'écrire au Gouverneur ſon pere, pour l'aſſurer qu'elle ſeroit toûjours traitée avec toute la conſidération que méritoit une fille de ſa naiſſance.

naissance. Ensuite il dit à Don Alonse en souriant : continuez d'avoir soin de Daraxa, menez-la sous ma propre tente, qu'elle s'y repose cette nuit avec ses femmes, & demain vous la conduirez vous-même à Jaën ; elle sera plus agréablement auprès de la Reine que dans un Camp.

Tous les Officiers de l'Armée qui avoient vû la belle-More, en parlérent aux autres si avantageusement, qu'ils leur donnérent envie de la voir ; pour cet effet, ils s'adressoient tous à Zuniga, de qui cela dependoit, le Roi lui en ayant confié la garde : mais Don Alonse jaloux de son bonheur, refusoit de satisfaire leur curiosité, & les écartoit de la Tente Royale par des défaites ; ils le persécutérent vivement pour obtenir de lui cette satisfaction, & il n'avoit pas peu de peine à se défendre de la leur accorder : heureusement la persécution ne dura que ce jour-là. Dès le lendemain, suivant l'ordre de Ferdinand, il partit pour Jaën où il arriva le soir avec sa charmante Captive, qu'il alla presenter à la Reine : cette Princesse à qui le Roi avoit envoyé un Courier la nuit précédente, étoit déja informée de tout ; elle fit un accueïl très-gracieux à Daraxa, & prit un extrême plaisir à la voir ; elle lui trouvoit dans les yeux un un feu brillant qu'on avoit de la peine à soutenir,

tenir, & elle n'admira pas moins son esprit que sa beauté lorsqu'elle l'eût entretenuë quelque-tems, de sorte qu'elle ne pouvoit se lasser de la regarder ni de l'entendre.

Cependant Don Alonse s'étant acquité de sa commission, se vit obligé de s'en retourner à l'Armée : il sentit alors pour la premiére fois que si l'amour a des douceurs, il est aussi accompagné de chagrins; & que ce Dieu fait payer bien cher ses moindres plaisirs : il ne pouvoit penser sans une extrême douleur, qu'il alloit se séparer de sa belle More ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de ne lui avoir pas encore découvert ses sentimens, quoiqu'il en eût eû plus d'une occasion favorable, soit par une timidité qu'ont quelquefois les Amans les plus hardis, soit que faute d'expérience il eût pris le parti de ne faire paroître son amour que par ses actions ; néanmoins comme il sçavoit que c'étoit aux hommes à parler les premiers, il résolut enfin de se déclarer, il n'étoit plus embarrassé que de la maniére dont il feroit cet aveu, il y rêva long-tems, & n'étant pas satisfait de ce qui lui venoit sur cela dans l'esprit, il se proposa de faire ce que sa passion lui inspireroit.

Dans ce dessein, il se rendit chez la Reine, pour recevoir ses ordres & lui demander

der la permission de dire adieu à Daraxa ; la Reine qui se doutoit bien que ce jeune Seigneur n'avoit pû voir impunément pendant deux jours une personne aussi aimable que la belle More, voulut avoir le plaisir d'être témoin de leur séparation : Ce que vous souhaitez est juste, dit-elle à Don Alonse, puisque Daraxa est votre prisonniére ; mais elle est sous ma garde, je dois veiller sur toutes ses actions, & vous ne pouvez l'entretenir qu'en ma presence : ces paroles le troublérent, & lui ôtérent presque toute espérance de faire connoître à sa Captive, qu'en s'éloignant d'elle, il alloit s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Il arriva toutefois que ce qu'il envisageoit comme un obstacle à l'accomplissement de ses desirs, servit plûtôt à les satisfaire. La Reine ayant fait venir la belle More, lui dit : Ma fille, car c'est ainsi qu'elle l'apelloit déja par amitié, vous voyez un jeune Guerrier que je crois plus à plaindre & plus prisonnier que vous ; il se fait un devoir de prendre congé de sa Captive avant que de retourner au Camp, je suis de ses amies, & je lui permets de découvrir devant moi les tendres sentimens qu'il peut & doit avoir conçûs pour elle : Daraxa rougit à ce discours ; elle avoit été

jusqu'alors

jusqu'alors tellement occupée de son malheur, qu'elle ne s'étoit point encore attachée a démêler les mouvemens de Don Alonse, ou si elle y avoit fait quelque attention, elle s'étoit imaginée que la pitié qui n'est jamais sans tendresse, la faisoit agir toute seule : outre cela, elle avoit le cœur prévenu pour un autre, elle ne pouvoit voir Zuniga que d'un œil indifférent.

Elle ne laissa pas de répondre à la Reine: qu'elle n'oublieroit jamais les obligations qu'elle avoit à ce Cavalier, & que n'étant pas en état de le reconnoître autrement que par des vœux, elle souhaitoit qu'il n'eût pas le malheur d'être fait prisonnier; ou que si cette infortune lui arrivoit, il fût du moins aussi-bien traité qu'elle l'étoit. La Reine curieuse d'entendre la réponse que Don Alonse feroit à ce compliment, ne voulut point repliquer, pour lui donner lieu de parler; mais ce jeune Seigneur, dont on admiroit tous les jours à la Cour les réparties brillantes, demeura comme embarrassé, soit que l'amour dans ce moment l'agitât avec trop de violence, soit qu'il fût gêné par la presence de la Reine. Il répondit seulement à Daraxa; que quelque disgrace qu'il pût éprouver, il se croiroit trop heureux s'il pouvoit avoir l'honneur de se dire son Chevalier, & qu'il venoit

venoit avant ſon départ la prier de lui accorder cette grace. Cela ne ſe refuſe point dans ce païs-ci, dit alors la Reine tant pour échauffer la converſation, que pour faire plaiſir à Zuniga; & Daraxa pourroit trouver en elle-même plus d'une raiſon pour y donner ſon conſentement : Madame, répondit la belle-More, j'en trouverois de reſte à prendre pour mon Chevalier, un homme du mérite & de la qualité de Don Alonſe; mais ſi les loix de la Chevalerie ſont les mêmes chez les Chrétiens & chez les Mores, comment voulez-vous que je m'interreſſe pour un guerrier qui va porter les armes contre ma patrie ?

Quoique cette réponſe parut judicieuſe à la Reine, cette Princeſſe ne laiſſa pas de retourner à la charge, en repreſentant à la belle-More que c'étoit un cas particulier : qu'elle pouvoit ſans ſcrupule prendre part à la gloire & à la fortune d'un Cavalier à qui elle croyoit avoir de grandes obligations; que cela lui ſerviroit d'excuſe : De plus, qu'elle engageroit par-là Don Alonſe à traiter avec plus de douceur les Mores qui pourroient tomber entre ſes mains. Zuniga étoit charmé de voir la Reine entrer avec tant de bonté dans ſes intérêts, & Daraxa craignant de ſe trop découvrir, ſi elle s'opiniâtroit

piniâtroit à combattre les raisons de cette Princesse, aima mieux garder le silence, comme si par respect elle eût consenti à ce qu'on attendoit d'elle.

Ce n'est pas tout, reprit la Reine, pour achever son ouvrage, quand une Dame chez les Chrétiens choisit un Chevalier, elle a coutume de lui donner une marque de son choix, comme une écharpe, son portrait, un mouchoir, un ruban, ou quelqu'autre semblable galanterie. C'étoit bien aussi la coutume des Mores, mais Daraxa ne vouloit point s'engager si avant: Néanmoins comme les desirs de la Reine étoient pour elle des Loix, elle fit present à Don Alonse d'un nœud de ruban qu'elle avoit sur sa tête, d'un beau tissu à la Moresque: Ce Cavalier le reçut un genou à terre & en baisant la main qui le lui presentoit; après-quoi, suivant l'usage des amans de ce tems-là, il jura de ne jamais rien faire qui fut indigne de l'honneur de servir sa Dame. Ensuite de cette cérémonie, qui fit un extrême plaisir à la Reine, cette Princesse dit à Zuniga qu'elle ne doutoit nullement qu'il ne se signalât bien-tôt par de glorieux faits d'armes, pour prouver qu'il méritoit bien la faveur dont il venoit d'etre gratifié. Il répondit que c'étoit à la fortune à lui en fournir les occasions, &

que

que s'il les manquoit ou qu'elles fussent malheureuses pour lui, ce ne seroit pas du moins par la faute de son cœur.

Après qu'il eut parlé de cette sorte, il remercia la Reine de toutes ses bontez, puis s'adressant à la belle More, il la suplia de vouloir bien se souvenir quelquefois d'un Chevalier qui mettoit toute sa gloire à servir le Roi Catholique son Maître, & à se rendre digne d'être estimé d'elle. A ces mots, il se retira & partit pour l'armée.

Il aprit en arrivant que les Rois Ferdinand & Mahomet avoient eu ensemble une entrevûë; que Baëza venoit de capituler, & qu'il étoit dit par un article de la capitulation que tous les prisonniers faits pendant le siége seroient relâchez de part & d'autre. Cette nouvelle affligea l'amoureux Dom Alonse, qui dès ce moment-là se crut privé pour toûjours de la vûë de la belle More: Mais comme si la Reine eut entrepris de faire le bonheur de ce Cavalier, elle ne voulut point se défaire de Daraxa, pour qui elle avoit conçu une amitié si forte, qu'elle ne pouvoit plus vivre sans cette aimable personne. Le Gouverneur More son pere eut beau la demander avec de grandes instances, cette Princesse lui fit écrire dans des termes si obligeans pour le

prier de la lui laisser, que malgré la tendresse qu'il avoit pour sa fille, il ne put se défendre de la lui abandonner, bien persuadé qu'il n'auroit pas sujet de se repentir de cette complaisance.

Le Roi voyant la campagne finie, prit la résolution d'aller passer l'hyver à Séville. Il manda son dessein à la Reine, qui s'y rendit deux ou trois jours avant lui. Jamais la Cour de ce Monarque n'avoit été plus magnifique; tous les Seigneurs à l'envi le mirent en dépense pour y faire une brillante figure: D. Alonse sur-tout qui en étoit un des plus riches & dont l'absence avoit irrité l'amour, n'épargna rien pour avoir un train & un équipage dignes du *Chevalier de la belle More*; nom qu'il s'étoit donné, & dont il se faisoit honneur à la Cour, de même que du nœud de ruban qu'il avoit reçu de cette Dame, & qu'il portoit à son jupon avec un cordon d'or en forme d'Ordre.

Ce qu'il y avoit de malheureux pour lui c'est que tout cela étoit compté pour rien par Daraxa, qui le traitoit avec autant d'indifférence que les autres Seigneurs qui étoient aussi devenus ses Amans; comme Don Rodrigue de Padilla, Don Juan de Urenna, & Don Diégue de Castro. Ce que Don Alonse avoit par-dessus ses Rivaux, c'é-

c'étoit la liberté de voir sa Maîtresse, & de lui parler plus souvent qu'eux, avantage dont il étoit redevable aux seules bontez de la Reine, qui desirant avec ardeur que la belle More se fit Chrétienne pour la marier ensuite dans sa Cour & l'y retenir, avoit jetté les yeux sur lui comme sur le parti le plus avantageux pour elle.

La Reine ayant donc dessein d'engager cette Dame à changer de Religion, en cherchoit tous les moyens; elle lui dit un jour: ma chere Daraxa, j'ai une curiosité: Je serois bien-aise de vous voir vêtuë à l'Espagnole, je m'imagine que cet habit vous siéroit encore mieux que le vôtre, je vous en donnerai un que j'ai porté moi-même, je crois que pour me faire plaisir vous voudrez bien l'essayer; cette Princesse espéroit par-là lui inspirer insensiblement l'envie d'aller plus avant. Daraxa qui trouvoit l'habillement des femmes Espagnoles fort à son gré, & qui ne cherchoit qu'à plaire à la Reine, consentit de bonne grace à lui donner cette satisfaction, elle enchanta Ferdinand & toute sa Cour, lorsqu'elle y parut sous ces nouveaux habits; elle effaça un assez grand nombre de belles personnes qui en faisoient tout l'ornement. Qu'elle causa de jalousies & d'infidélitez! Mais plus les yeux des hommes lui furent favo-

rables, plus elle déplut aux femmes qui lui trouvérent autant de défaut qu'elle avoit de charmes.

Quoiqu'elle n'ignorât pas l'envie qu'elle leur causoit, elle n'en devenoit pas plus vaine; au contraire, on eût dit qu'elle en étoit mortifiée; elle négligeoit jusqu'à sa parure; la Reine quelquefois lui en faisoit la guerre & lui envoyoit tous les jours de nouveaux ajustemens pour l'obliger à prendre plus de soin de sa personne; elle s'en paroit une fois seulement par complaisance, après quoi elle n'y pensoit plus : ce qui étonnoit tout le monde, c'est qu'elle étoit presque toûjours plongée dans une profonde mélancolie que rien ne pouvoit dissiper. Elle se plaisoit à être seule, & le plus souvent on la surprenoit toute en pleurs, ce qu'on ne manquoit pas d'aller raporter à la Reine qui en étoit vivement affligée; cependant cette Princesse croyant qu'elle n'étoit triste qu'à cause qu'elle se voyoit éloignée de ses parens, se flattoit que cette tristesse ne dureroit pas long-tems. D'un autre côté le Roi pour contribuer au divertissement de son illustre prisonniére & à celui de tant d'Officiers qui l'avoient si bien servi dans cette derniére campagne, fit une partie de course de Taureau & de jeux de *Cânas*, ailleurs apellez des Carousels, il les publia

pour

pour avertir les Cavaliers, qui souhaiteroient d'en être, de s'y préparer.

Il est tems que je vous dise la cause de la mélancolie de la belle More; cette Dame aimoit un jeune Seigneur de Grenade qui descendoit aussi-bien qu'elle des Rois Mores, & dont la valeur avoit éclaté dans plusieurs occasions : pour les qualitez personnelles, il les rassembloit toutes; en un mot c'étoit le premier Cavalier de la Cour de Grenade, on l'apelloit Ozmin. Daraxa & lui s'aimoient dès leur plus tendre enfance, & leurs peres qui étoient intimes amis, avoient résolu de les unir ensemble pour resserrer entore davantage les nœuds de leur amitié. A la veille de ces nôces, dans le tems qu'on n'attendoit plus pour les célébrer à Baëza qu'Ozmin qui étoit à Grenade, il arriva que Ferdinand fit tout à coup investir cette premiére place, ce qui fut executé avec tant de secret & de diligence qu'on n'en eut pas le moindre soupçon à la Cour du Roi Mahomet.

A cette nouvelle si importante pour les Mores, Ozmin poussé par l'amour & par la gloire, entreprit de se jetter dans Baëza où il étoit attendu; il se mit à la tête de deux cens Cavaliers, la plûpart de ses amis ou de ses créatures, qui voulurent suivre sa fortune & servir leur Roi. Ils rencon-

trérent en moins de trois heures deux partis qu'ils battirent, mais un troisiéme composé de six cens hommes vint à une demie lieuë de la Ville leur tomber sur le corps & les enveloper, en leur criant de se rendre, s'ils vouloient qu'on leur fit quartier. Ozmin sans s'effrayer de l'inégalité du nombre, forma de sa troupe un escadron, au milieu duquel il mit ses blessez; puis fondant sur les ennemis avec autant de vigueur que s'il n'eût pas eu déja deux affaires assez vives, il tint pendant plus d'une heure la victoire incertaine; déja même plus de la moitié du parti Chrétien étoit hors du combat, & le reste ébranlé alloit prendre la fuite, sans un nouveau secours de deux cens hommes qui leur arriva fort à propos. Les choses alors changérent de face, & Ozmin blessé en trois endroits, ne songea plus qu'à sauver le reste de ses Cavaliers en se retirant; ce qu'il fit en si bon ordre & avec des voltefaces si heureuses, que les Chrétiens perdirent bien-tôt l'envie de le poursuivre. Il entra dans la Ville de Grenade avec cent dix hommes dont douze seulement n'étoient pas blessez.

Ce combat passa pour une des plus rudes rencontres qu'on eût jamais vûës, & le nom d'Ozmin devint fameux parmi les troupes Chrétiennes. Ce Cavalier en arri-

vant

vant chez lui, fut obligé de se mettre au lit. Le Roi Mahomet son parent charmé de la gloire qu'il s'étoit acquise par une si belle action, lui donna mille loüanges & l'honora d'une visite pour récompenser sa valeur ; mais ce qui combla de joye ce jeune More, fut une lettre qu'il reçut de sa chére Daraxa, elle lui mandoit qu'elle prenoit plus de part à ses blessures qu'à l'honneur qu'elles lui faisoient, qu'elle aimoit moins en lui le Héros que l'Amant, & qu'enfin elle le conjuroit de se ménager davantage à l'avenir ; elle accompagnoit cette lettre d'un grand mouchoir en broderie à la façon des Mores, auquel elle avoit travaillé elle-même & qui devoit être d'autant plus agréable à son Amant, que c'étoit la premiére faveur qu'elle lui eût faite.

Le brave Ozmin avoit une impatience mortelle d'être guéri de ses blessures & de faire une seconde tentative pour s'introduire dans Baëza ; il ne pouvoit plus vivre sans sa future épouse, il falloit qu'il fût auprès d'elle ou qu'il mourût de langueur & de desespoir. Le Gouverneur de cette place ayant été informé de son dessein, trouva moyen de lui faire sçavoir qu'il ne lui conseilloit pas de s'y prendre par la force des armes, les passages étant trop bien gardez pour qu'il pût passer : Que son avis

 étoit

étoit plûtôt qu'il s'habillât à l'Espagnole & qu'une nuit dont ils conviendroient entr'eux, il partît pour arriver le lendemain à la pointe du jour auprès de Baëza, où il pourroit entrer à la faveur d'une sortie qui seroit faite exprès pour cela. Le Gouverneur se servoit d'un fidèle domestique d'Ozmin pour faire tenir des lettres à Grenade & pour en recevoir. Ce domestique nommé Orviédo, avoit été quatorze ans prisonnier chez les Chrétiens, il en avoit pris les maniéres & il en parloit si bien la langue qu'il pouvoit facilement passer pour Espagnol ; ajoûtez à cela que c'étoit un homme adroit & qui sçavoit parfaitement les chemins.

Si-tôt qu'Ozmin fut en état d'exécuter son projet, il sortit de Grenade la nuit qui lui fut marquée, suivi seulement d'Orviédo, tous deux habillez à l'Espagnole ; quoiqu'ils eussent de très-bons chevaux, ils furent obligez de prendre tant de détours pour éviter les partis Chrétiens & les passages gardez, qu'ils ne purent arriver avant le jour auprès de Baëza ; ils en étoient encore à une lieuë quand l'aurore parut. A mesure qu'ils s'avançoient, ils voyoient s'élever de la poussiére, & bien-tôt ils apperçurent les troupes Chrétiennes qui faisoient de tous côtez de si grands mouvemens, qu'ils

qu'ils jugérent qu'il y auroit ce jour-là quelque action considérable, comme en effet ce fut dans cette journée que Don Alonse enleva la belle More. Nos deux Grenadins entrérent dans un bois où ils s'arrétérent, de peur de s'aller jetter dans quelque fâcheux embarras ; Orviédo en homme de guerre accoûtumé à trouver des expédiens convenables aux conjonctures, dit à son maître : Seigneur, si vous m'en voulez croire, vous demeurerez ici caché, pendant que seul & à pied j'irai reconnoître la disposition des Chrétiens, & me couler si je puis dans la place, pour avertir le Gouverneur du lieu où vous êtes ; si je ne viens pas vous rejoindre dans deux heures, ce sera une marque certaine que je serai entré dans la Ville & que tout sera préparé pour vous y recevoir.

Ozmin aprouva ce conseil, Orviédo attacha son cheval à un arbre & marcha vers Baëza ; son maître malgré toute l'impatience qui l'agitoit, l'attendit plus de deux heures, après quoi s'imaginant qu'il étoit tems de s'aprocher de la place, & que suivant ce qu'Orviédo lui avoit dit, il trouveroit des gens qui seconderoient ses intentions, il poussa son cheval jusqu'à un quart de lieuë de la Ville par le chemin le plus court.

Il découvrit une troupe de Cavaliers Mores qui venoient de son côté à bride abattuë ; il crut que c'étoit la sortie qu'on devoit faire pour l'amour de lui, mais ces Cavaliers le desabusérent assez desagréablement ; comme ils le prirent pour un Chrétien à son habit à l'Andalouse, ils tirérent sur lui, & ils l'auroient tué sans doute, si par bonheur un Officier qui étoit à la tête de la Troupe & qu'il apella, ne l'eût reconnu à la voix ; s'ils furent étonnez de le voir, il ne le fut pas moins quand ils lui dirent que toute l'Armée des Chrétiens commandez par Ferdinand en personne, étoit venuë fondre sur deux ou trois mille hommes sortis de la place ; qu'après un rude combat où la plûpart des Mores avoient péri ; les ennemis en poursüivant le reste jusqu'au Fauxbourg, y étoient entrez pêle-mêle, & s'en étoient emparez : Enfin, qu'il ne falloit plus se flatter d'entrer dans la Ville ; que c'étoit vouloir de gayeté de cœur être prisonnier ou se faire tuer. Ozmin vivement touché de ce raport, & plus encore de la nécessité où il se voyoit de se sauver avec les autres, fit un corps de ces fuyards, qui étoient au nombre d'environ trois cens, & s'en retourna avec eux à Grenade, plus mortifié que la premiére fois de n'avoir pû réüssir dans son entreprise.

Ces triſtes nouvelles jettérent la terreur dans l'ame du Roi Mahomet, qui jugeant bien que la garniſon de Baëza devoit étre fort affoiblie après une pareille action, deſeſpéra de ſecourir cette Place dont la priſe lui parut prochaine. Ce qui lui cauſoit d'autant plus d'inquiétude, qu'après cette Ville, il ne lui en reſtoit plus qui fuſſent capables de ſoutenir un Siége, que Grenade, la Capitale de ſon Royaume, & ſa derniére reſſource. Toute la Cour More, à l'exemple de ſon Souverain étoit dans la conſternation.

Pour Ozmin, il en penſa mourir de douleur; mais un jour après ſon retour à Grenade, ayant apris que les Chrétiens qui étoient entrez avec les Mores dans le Fauxbourg de Baëza, avoient été obligez de l'abandonner; il ne lui en fallut pas davantage pour ranimer ſon eſpérance, & le déterminer à ſe remettre en campagne pour la troiſiéme fois. Comme il ſe diſpoſoit à partir, Orviédo ſon Ecuyer zèlé, revint de cette ville chargé d'un paquet du Gouverneur pour le Roi, & d'une Lettre pour Ozmin, dans laquelle étoit tracé le malheur arrivé à Daraxa.

La lecture de cet événement fut un coup le foudre pour cet amoureux Grenadin; il demeura d'abord immobile, & s'il reprit

 enſuite

ensuite ses esprits, ce ne fut que pour se livrer à des fureurs qu'on ne peut exprimer; c'étoit des sanglots, des transports, des convulsions. Après des mouvemens si violens, il tombe dans un état où il ne peut plus se plaindre, ni s'affliger; la fiévre le prend, les forces lui manquent, on croit à tout moment qu'il va mourir; mais l'Amour, ce grand Médecin si habile, sur-tout pour les maux qu'il a causez lui-même, vient tout-à-coup le rapeller à la vie, en lui inspirant un dessein consolant & facile à exécuter; dès cet instant le malade changeant à vûë d'œil, commença de se mieux porter; il reprit ses forces & se rétablit en peu de tems.

Baëza s'étoit rendu: l'on sçavoit que le Roi Catholique tenoit déja sa Cour à Séville, & qu'il y devoit passer l'hyver avec la Reine. Ozmin ne doutant point que Daraxa ne fût auprès de cette Princesse, résolut d'aller à cette Ville avec Orviédo, tous deux déguisez en Cavaliers Andalous; outre qu'ils parloient l'un & l'autre si bien la langue Castillane, qu'il étoit mal-aisé de les reconnoître pour Mores, il étoit persuadé que dans une Ville où la confusion ne pouvoit manquer de régner, on ne prendroit seulement pas garde à eux; il communiqua son nouveau projet à son cher

Orviédo,

Orviédo, qui ne trouvoit jamais rien de difficile, & dont la belle passion étoit de tenter des avantures ; le Maître & l'Ecuyer sortirent donc secrettement une nuit de Grenade, montez sur des chevaux comparables pour l'allure & pour la vîtesse aux plus fameux coursiers des Paladins, & munis d'une assez grande quantité de pierreries, sans parler de quelques bourses d'or, dont ils n'avoient pas oublié de se charger.

Ils s'attendoient à faire quelque mauvaise rencontre en traversant tous les quartiers de Chrétiens par où ils devoient passer, & ils ne furent pas trompez dans leur attente. Le lendemain à une lieuë de Loja, ils trouvérent en leur chemin le Grand-Prevôt de l'Armée avec ses Archers qui poursuivoient des Deserteurs ; il examina nos deux Cavaliers, qui ne lui sembloient pas à la vérité avoir l'air de ce qu'il cherchoit, mais ils lui parurent trop bien montez pour des gens qui n'étoient pas richement vêtus ; & il les arrêta pour leur demander d'où ils venoient & où ils alloient. Orviédo répondit qu'ils étoient du quartier du Marquis d'Astorgas, & que quelques affaires les apelloient à Séville. Là-dessus le Prevôt voulut voir leur congé ; & comme ils n'en avoient point, il étoit dans la résolution de les conduire au quartier

dont

dont ils se disoient. Au défaut du congé, Ozmin tira d'un de ses doigts un fort beau diamant qu'il presenta à Monsieur le Prevôt, qui charmé du present, leur fit mille excuses de les avoir arrêtez, & voulut absolument les accompagner jusqu'à Loja, pour leur montrer qu'il sçavoit vivre, & qu'il avoit un cœur très-reconnoissant.

Ils arrivérent à Séville, sans avoir eu d'autre avanture que celle-là; ils allérent loger au Fauxbourg qui est au de-là du Guadalquivir; mais quoique ce quartier soit le plus écarté de la ville & le plus obscur, il étoit alors si plein de monde & d'équipages, qu'à peine y purent-ils trouver un logement; & il ne faut pas s'en étonner, puisque c'étoit huit jours avant la course des Taureaux, dans le tems que chacun s'occupoit des préparatifs superbes qui se faisoient pour cette fête. Nos Mores pour être bien instruits de tout ce qui se passoit à la Cour, n'eurent qu'à écouter les Domestiques de divers Seigneurs dont leur Hôtellerie étoit pleine, ainsi que celles de la ville.

Ces Domestiques en aprirent à Ozmin plus qu'il n'en auroit voulu sçavoir: ils lui dirent entr'autres choses, que Don Alonse s'apelloit le Chevalier de la belle More; qu'elle avoit plusieurs autres Amans, mais

que

que celui-ci l'emportoit ſur tous ſes Rivaux ; & que ſi cette Dame, comme il y avoit toute aparence, embraſſoit le Chriſtianiſme, le bruit couroit que Zuniga l'épouſeroit. Pour comble de tourmens, ils prirent la peine de lui peindre ce Cavalier avec des couleurs capables de deſoler un galant délicat & auſſi paſſionné que ce malheureux More ; il eut beſoin d'un confident tel qu'Orviédo, pour l'empêcher de retomber dans les fureurs qui avoient penſé lui cauſer la mort. Cet adroit Ecuyer le raſſura peu à peu, en lui repreſentant que ſes allarmes offenſoient Daraxa, qui l'aimoit trop pour ceſſer de lui être fidèle ; qu'au reſte, il n'étoit pas ſurprenant qu'une perſonne ſi charmante eût inſpiré de l'amour dans une Cour où régnoit la galanterie. Orviédo acheva de calmer les agitations de ſon Maître en lui faiſant faire réfléxion, que la fête qui ſe préparoit lui fourniroit une belle occaſion de juger par lui-même du mérite de ſes Rivaux, comme de l'attention que ſa Maîtreſſe pouvoit avoir pour eux ; & qu'enſuite il ſe régleroit ſur ſes obſervations. Ozmin ſe rendit à ſes raiſons, & principalement à la derniére, il ſe promit de bien obſerver Daraxa ; en même-tems pour montrer à cette Dame la différence qu'il y avoit de lui à ſes Rivaux,

&

& faire éclater sa force & son adresse aux yeux de la Cour Catholique ; il résolut de se mettre de la course des Taureaux. Il chargea son Ecuyer du soin de faire préparer tout ce qui leur étoit nécessaire pour cet exercice inventé par les Mores, & pour lequel sans contredit Ozmin étoit le premier Cavalier de cette Nation.

Le jour de la fête enfin arriva ; jamais on n'a vû tant de magnificence ; tout étoit en ordre dès le matin, on ne voyoit que de riches meubles & de belles tapisseries dans les ruës par où Ferdinand & Isabelle devoient passer avec leur Cour pour aller à la grande Place destinée aux jeux de Cannes & aux courses de Taureaux. Il y avoit dans cette Place un nombre prodigieux de toutes sortes de personnes assises sur des amphithéâtres qui régnoient tout autour ; & l'on apercevoit de tous côtez aux fenêtres & aux balcons une infinité de Dames & de Cavaliers habillez si superbement, que les spectateurs formoient un premier spectacle qui charmoit les yeux.

Sur les trois heures après midi, le Roi & la Reine se rendirent à leur balcon, qui étoit orné magnifiquement ; & dans un autre à côté se plaça la belle More avec plusieurs Dames & quelques vieux Seigneurs qui n'étant plus propres à ces courses, en

laissoient à regret aux jeunes tout l'honneur. On commença suivant la coutume par le combat des Taureaux, on en lâcha d'abord un qui n'étoit pas des plus terribles, aussi fut-il bien-tôt terrassé.

Nos deux Mores étoient déja sur la place, ils se tenoient hors de la carriére parmi plusieurs autres personnes à cheval, pour voir comment les Chrétiens s'y prenoient. Il ne faut pas demander si Ozmin chercha des yeux sa Maîtresse, il la déméla facilement, & sa surprise fut extrême, quand il s'aperçut qu'elle étoit vétuë à l'Espagnole, il en conçut un malheureux présage ; cependant quoiqu'il ne la considérât que de loin, il ne laissa pas de remarquer qu'elle avoit un air triste : en effet, elle s'interressoit si peu à cette féte, qu'il lui avoit fallu un ordre exprès de la Reine pour l'obliger à se parer ; encore ne s'en étoit-elle acquitée qu'avec beaucoup de négligence ; le coude apuyé sur le balcon, & la téte sur sa main, elle promenoit indifféremment sa vûë de toutes parts, ou pour mieux dire, elle ne voyoit rien, tant elle étoit occupée d'autres choses.

Quoique sa mélancolie fut susceptible de différentes interprétations, Ozmin par un reste d'espérance l'expliqua en sa faveur, & en sentit un secret plaisir que les amans dé-

délicats sont seuls capables de sentir. Tandis qu'il observoit avec tant d'attention Daraxa, le grand bruit que fit le peuple en voyant lâcher un second Taureau plus fort & plus méchant que le premier, détacha ses yeux & son esprit du balcon qui les occupoit. Il regarda dans la carriére, il vit que la bête donnoit bien de l'exercice aux Cavaliers qui combattoient contre elle; comme il ne vouloit point montrer ce qu'il sçavoit faire qu'après la mort de ce second Taureau, il sembloit, quoiqu'Orviédo & lui fussent magnifiquement équipez, qu'ils n'eussent pas dessein de se mettre de la partie, ce qui ne manqua pas d'étonner les spectateurs qui étoient autour d'eux: Pourquoi, se disoient-ils hautement les uns aux autres, ces deux Champions demeurent-ils ainsi hors de la barriére? Ne sont-ils donc venus ici que pour voir les courses: N'oseroient-ils entrer? Ont-ils peur de recevoir des coups de cornes? Ne portent-ils une lance que pour la prêter à quelque Cavalier plus digne qu'eux de s'en faire honneur?

Ces railleries si ordinaires au peuple, qui n'épargne personne en pareille occasion, étoient entenduës du Maître & de l'Ecuyer qui les méprisoient, ils n'étoient attentifs qu'à l'issuë de la course du Taureau qu'on voyoit

voyoit dans la carriére. Ce fier animal avoit déja mis hors de combat deux Cavaliers, & devenu plus furieux par deux legéres blessures que Don Alonse lui avoit faites, il s'en vengea sur son cheval qu'il jetta roide mort sur la place; mais alors Don Rodrigue de Pédilla l'un des plus forts Cavaliers de la troupe, frapa si rudement le Taureau, qu'il n'eût pas besoin d'un second coup pour l'achever.

On alloit en lancer un troisiéme, quand le Seigneur More qui s'en aperçût fit signe à Orviédo de marcher & de faire ouvrir la barriére; ils avoient tous deux trop bonne mine pour qu'on leur refusât l'entrée. Ils ne furent pas si-tôt dans la carriére, que tout le monde eût les yeux sur eux, il régna d'abord dans la place un silence aplaudissant, chacun prenoit plaisir à considérer la richesse de leurs armes, le goût galant de leur équipage & plus encore le grand air qu'ils avoient à cheval, Ozmin sur-tout s'attiroit les regards de l'assemblée par la grace & la noblesse de son maintien, ils avoient l'un & l'autre le visage couvert d'un crêpon bleu, pour marquer qu'ils ne vouloient pas être connus. L'Ecuyer portoit la lance de son Maître d'une autre maniére que les Espagnols, & Ozmin avoit à son bras gauche le mouchoir brodé dont sa

maîtresse lui avoit fait present, & qui n'étoit pas non plus une galanterie à l'usage du païs, ce qui faisoit juger que s'il n'étoient pas étrangers ils vouloient du moins le paroître; mais on ne les soupçonnoit nullement d'être Mores: Ferdinand ne fut pas des derniers à jetter la vûë sur eux, & il les fit remarquer à la Reine, qui ne prit pas moins de plaisir que lui à les regarder. Tous les Cavaliers qui étoient dans la carriére se rangérent pour les laisser passer & conçûrent du Maître la plus avantageuse opinion.

Daraxa seule ne prenoit point garde à ces deux nouveaux Champions, peut-être même n'auroit-elle pas arrêté ses regards sur eux, si le vieux Don Louis Marquis de Padilla, pere de Don Rodrigue, après lui avoir fait la guerre sur son humeur sombre & rêveuse, ne l'eût pas obligée à tourner enfin la tête de leur côté; elle eut dabord un peu d'émotion, sans sçavoir pourquoi, en apercevant les deux Grenadins; elle trouvoit en eux une air étranger qui lui donna la curiosité de demander à Don Loüis qui ils étoient. C'est ce que j'ignore, Madame, lui répondit-il; le Roi même n'a pû l'aprendre; cependant Ozmin s'étoit aproché du balcon de cette Dame; elle attacha sa vûë sur le mouchoir qu'il por-

portoit au bras & dans le moment elle sentit une palpitation de cœur qui lui dit bien des choses. Néanmoins elle ne pouvoit croire encore que ce fut le même mouchoir qu'elle avoit envoyé à son Amant lorsqu'il étoit blessé, ni que ce fût ce cher Amant lui-même qui se presentoit à ses yeux ; mais comme il s'arrêta devant le balcon & qu'elle eut tout le loisir de l'examiner, son cœur lui dit que ce ne pouvoit être un autre.

Elle alloit s'abandonner à la joye quand le troisiéme Taureau, qui dès sa sortie avoit causé de grands desordres dans la carriére, vint troubler des momens si doux en s'avançant du côté d'Ozmin. Ce redoutable animal étoit de Tarita, on ne se souvenoit point d'en avoir vû un si monstrueux. Il poussoit des mugissemens qui répandoient la terreur dans la place ; quoiqu'il n'eût pas besoin d'être animé, on ne laissoit pas suivant l'usage de lui jetter des pieux, ce qui irritoit tellement sa fureur, que Don Rodrigue, Don Alonse & les autres Cavaliers n'osoient se presenter devant lui avec cette intrépidité qu'ils avoient montrée devant les deux autres.

Cette terrible bête couroit donc vers Ozmin qui ne songeoit alors à rien moins qu'à se mettre en défense; mais averti du péril par Orviédo qui lui donna promptement sa lan-

ce,

ce, & animé de la vûë de ce qu'il aimoit, il fit fiérement face au Taureau, lui passa sa lance entre le col & l'épaule avec tant de vigueur qu'il le cloüa à terre où il demeura comme s'il eût été frapé de la foudre, avec plus de la moitié de la lance dans le corps, après quoi ce brave Champion jetta dans la carriére le tronçon qui lui étoit resté dans la main & se retira.

Une action si hardie & si vigoureuse excita l'admiration de la Cour & du peuple, la place retentit de cris de joye & d'acclamations, on n'entendit par tout pendant un quart-d'heure que, *vive le Chevalier à l'écharpe bleuë, le plus fort & le plus courageux mortel de son siécle.* Tandis qu'on célébroit ainsi dans la place la valeur d'Ozmin, la timide Daraxa que la vûë du Taureau avoit épouvantée pour son Amant, étoit encore si hors d'elle-même, qu'elle croyoit voir l'animal en fureur; elle reprit pourtant peu à peu ses esprits au bruit des aplaudissemens des Spectateurs. Elle chercha des yeux dans la carriére son cher More, & ne l'y découvrant point, ses sens furent saisis d'un nouveau trouble, elle demanda ce qu'il étoit devenu, on le lui montra déja bien loin hors de la barriére & suivi d'une foule de peuple, qui ne pouvoit se lasser de voir un homme qui venoit de faire un si beau coup de lance.

La nuit étant arrivée pendant ce tems-là, toute la place en un instant parut éclairée d'une infinité de flambeaux qui faisoient une fort belle illumination, bien-tôt les Jeux de Cannes commencérent ; on vit aprocher douze Cadrilles avec leurs trompettes, leurs fifres & leurs timbales, elles avoient à leur suite leurs gens de livrée & douze valets chargez de faisseaux de Cannes. Les chevaux de main des Cavaliers avoient des Caparaçons de velours, chacun de la couleur de sa Quadrille, brodez d'or & d'argent & les armes de chaque chef étoient par-dessus ; non-seulement ces deux métaux brilloient dans leurs équipages, mais les pierreries même n'y étoient point épargnées. Avant que d'entrer dans la place ils se mirent en marche de la maniére suivante.

Les Ecuyers de chaque Chef de Quadrille alloient les premiers & conduisoient les équipages ; douze chevaux qui portoient à l'arçon de devant les armes de ces Chevaliers, dont les devises qui pendoient à l'arçon de derriére étoient à la tête des autres qui n'avoient que leurs Caparaçons avec des sonnettes d'argent qui faisoient grand bruit. Les gens de livrée marchoient aprés les chevaux, ils firent le tour de la place & sortirent par une autre porte que cel-

celle par où ils étoient entrez, pour éviter la confusion. Les Quadrilles conduites par leurs chefs commencérent ensuite leur entrée en deux files avec tant de grace & d'adresse que tous les spectateurs en furent charmez; ce qui n'est pas surprenant, puisque les Cavaliers les plus habiles pour ces sortes de jeux, sont sans contredit ceux de Séville, de Cordouë, & de Xerés de la Frontera. On voit dans ces Villes jusqu'à des enfans de huit à dix ans manier des chevaux & les pousser d'une façon admirable.

Lorsque les Quadrilles eurent couru quatre fois par les quatre faces de la place, ils en sortirent par la même porte que leurs équipages, & y revinrent bien-tôt avec leurs écus au bras & les Cannes ou Roseaux à la main. Elles commencérent leurs combats de douze contre douze, c'est-à-dire, Quadrille contre Quadrille. Quand elles avoient combattu un quart d'heure, il en venoit deux autres de deux côtez différens, lesquelles sous prétexte de les séparer, faisoient entr'elles un nouveau combat.

Tandis que cela se passoit, Ozmin & Orviédo s'étant démêlés de la foule du peuple qui les suivoit, regagnérent promptement leur Hôtellerie, & après s'y être

desarmez

desarmez ils revinrent dans la place où l'amoureux Ozmin traversant la presse, perça jusques sous le balcon de la belle More. Comme il étoit fort simplement vêtu, on ne pouvoit, malgré sa bonne mine, le prendre pour un homme de grande importance: Daraxa qui se doutoit bien qu'il ne manqueroit pas de paroître encore devant elle, le cherchoit par-tout des yeux; mais quoiqu'il fut fort proche d'elle & qu'il la regardât, elle ne les arrêtoit point sur lui. Elle tenoit un très-beau bouquet garni de rubans que Don Alonse lui avoit envoyé ce jour-là, ce bouquet lui échapa des mains par hazard & tomba justement aux pieds d'Ozmin, qui s'empressa de le ramasser; cet incident fut cause que la Dame baissa la vûë & qu'elle reconnut son cher More: dès ce moment elle ne détourna pas les yeux de dessus lui. Comme quelques personnes du peuple dont il étoit environné vouloient de gayeté de cœur l'obliger à rendre le bouquet par force, Daraxa leur cria de le lui laisser, & ajoûta même qu'il étoit en bonnes mains: à ces mots qui terminérent le différent, l'heureux Ozmin devenu possesseur paisible d'une faveur qu'il croyoit plûtôt devoir à l'amour qu'au hazard, l'attacha par galanterie à son chapeau.

Après cela nos deux amans commencé-

rent à se faire des signes qui formoient un langage muet & très-commun entre les Mores; ce que les Espagnols ont depuis appris d'eux, aussi-bien qu'une infinité d'autres choses qui font passer aujourd'hui notre Nation pour la plus galante de l'Europe. Ozmin & sa maîtresse s'entretenoient donc de cette sorte, sans que personne y prît garde, tous les Spectateurs étant trop attentifs aux combats des Quadrilles pour faire une pareille remarque. D'ailleurs, qui pouvoit s'imaginer que la belle More qui se montroit si peu sensible aux soins des plus aimables Seigneurs de la Cour, eût trouvé dans la foule du peuple un objet digne de l'occuper.

Mais des momens si doux ne durérent que jusqu'à la fin des Jeux de Cannes, car dès qu'ils furent achevez, on lâcha comme on fait ordinairement pour couronner la Fête, le dernier Taureau qui n'étoit pas moins redoutable que celui qui avoit été tué par Ozmin. L'animal en entrant dans la carriére fit assez connoître par ses mouvemens qu'il vendroit bien cher sa vie. Don Rodrigue de Padilla, Don Juan de Castro, Don Alonse & plusieurs autres Cavaliers descendirent de Cheval à l'envi pour combatre à pied la béte, qui fit bien-tôt sentir la dureté de ses cornes à deux ou trois d'entre eux. Il

y en eut même un qu'il fallut emporter & qui étoit à-demi-mort, cela rallentit un peu l'ardeur des autres.

En effet on ne pouvoit, sans être un véritable Chevalier errant, prendre un fort grand plaisir à se battre contre un Taureau dont la vûë inspiroit de l'effroi ; il écumoit de rage, grattoit de son pied la terre & regardoit en face chaque Champion, comme s'il eut voulu en choisir un pour se jetter sur lui. Don Alonse poussé par son amour souhaitoit néanmoins au péril de sa vie de faire quelque action d'éclat aux yeux de sa belle More. Dans ce dessein, pour être mieux remarqué d'elle, il s'avança vers son balcon, & là pendant qu'il attendoit que l'animal vint de son côté, il aperçut Ozmin qui étoit tout seul en cet endroit, la peur en ayant écarté le peuple qui étoit autour de lui auparavant. Il n'avoit pas tenu à Daraxa que ce jeune More n'eut aussi pris la fuite ; mais elle lui avoit vainement fait signe de se retirer ou du moins de monter sur un échaffaud : il ne s'étoit pas laissé vaincre aux allarmes de cette Dame ; le vainqueur du Taureau de Tarita auroit cru se deshonorer s'il eut parut en apréhender un autre.

Zuniga considéra fort attentivement ce Cavalier ou plutôt le bouquet qu'il avoit sur son chapeau & qu'il reconnut facile-

ment à la clarté des flambeaux dont tou
la place étoit éclairée, Il ne fut pas peu fu
pris de ce qu'il voyoit & pour être enco
plus assuré qu'il ne se méprenoit point,
aborda Ozmin, qui ne lui sembla qu'u
homme du commun: Mon ami, lui dit
d'un air fier mêlé de chagrin, qui peut vo
avoir donné ce bouquet? Quoique le M
re jugeât bien de l'intérêt que ce Cavali
qui lui parloit y pouvoit prendre, il lui r
pondit sans s'émouvoir: il me vient de fo
bonne part, mais je ne le dois qu'à la fo
tune: Je ne sçai que trop d'où il vous est v
nu, repliqua Don Alonse d'un ton de vo
plus élevé, rendez-le moi tout-à-l'heure
il n'a point été fait pour vous. Je n'acco
de rien par force, lui répartit Ozmin sa
s'échauffer: encore une fois, dit Zuniga
donnez-moi ce bouquet, ou je vous apren
drai mon petit compagnon à qui vou
avez affaire. Je suis fâché, lui dit Ozmi
avec quelque agitation, que nous soyo
ici devant le Roy; si nous étions ailleurs j
ne me contenterois pas de vous refuser l
bouquet, je vous arracherois ce nœud d
ruban que je vois à votre jupon. C'étoit c
même nœud dont la belle More avoit fai
present à Don Alonse en le recevant pou
son Chevalier, & qu'Ozmin qui l'avoit en
voyé à cette Dame ne reconnoissoit que
trop; & ce Seigneur More voyant par-
là

là que le Cavalier qui lui parloit devoit être le plus redoutable de ſes rivaux, cette découverte le mettoit dans une fureur qu'il n'avoit pas peu de peine à retenir. Don Alonſe encore plus emporté que lui perdit patience en s'entendant menacer par un homme qu'il croyoit d'une condition fort au deſſous de la ſienne; il le traita d'inſolent, & pouſſant entre les nœuds des rubans du bouquet un bâton pointu qu'il avoit, & dont les Champions ſe ſervent pour irriter les Taureaux, il alloit enlever le bouquet & le chapeau, ſi l'adroit & vigoureux Ozmin ne lui eût pas en même tems ôté le bâton comme à un enfant.

Qui pourroit exprimer la rage dont le fier Zuniga fut ſaiſit après avoir reçu un pareil affront aux yeux de ſa maîtreſſe & devant le Roy même? Il ne ſe poſſéda plus, & ſans avoir égard à ce qu'il devoit à la préſence de leurs Majeſtez, il tira ſon épée; mais dans le moment qu'il ſe préparoit à fondre comme un Lion ſur ſon ennemi, qui de ſon côté l'attendoit ſans le craindre, le Taureau arriva ſur eux & les obligea bien à ſe ſéparer. Cet animal attaqua Don Alonſe & le jetta d'un coup de corne à quatre ou cinq pas de lui bleſſé cruellement à la cuiſſe; ce qui excita dans la place un cri général de terreur. Pour comble d'infortune

la bête plus en furie que jamais ne s'attachant qu'à ce Cavalier, se disposoit à retourner à la charge; mais Ozmin par une générosité digne des Guerriers de ce tems-là, ne balança point à voler au secours de son Rival, malgré ce qui venoit de se passer entre eux. Avec le même bâton qu'il lui avoit arraché, il piqua rudement le Taureau, qui tournant toute sa fureur contre lui, baissa la tête pour lui enfoncer ses cornes dans le corps. Le More saisit cet instant pour lui décharger sur le col un revers de son épée dont il connoissoit la trempe, & telle fut la force du coup, que l'animal en tomba roide mort sur la place, au grand étonnement de tous les spectateurs.

Ce que le Cavalier à l'écharpe bleue avoit fait, ne passa plus que pour un petit exploit en comparaison de celui-ci, que le desavantage de combattre à pied rendoit plus glorieux; aussi les acclamations en durérent plus long-tems. Ozmin se déroba par une prompte retraite à la curiosité des personnes qui cherchérent à le connoître. Le Roy même eut beau demander à le voir, on fut obligé de lui dire qu'il venoit de disparoître & qu'on ne sçavoit qui il étoit

Parlons à present de Daraxa: Cette Dame attentive à la quérelle des deux Rivaux, avoit été sur le point d'en avertir leurs Ma-

jestez

jeſtez pour en prévenir les ſuites, au hazard de faire perdre la liberté à ſon cher More; mais la frayeur dont elle avoit été tout à coup ſaiſie en voyant le Taureau prêt à ſe jetter ſur eux, lui avoit ôté la parole & le ſentiment. Cependant les nouvelles acclamations qui ſe faiſoient entendre dans la place, la tirérent peu à peu de cet état; c'eſt ainſi que cette tendre Amante paſſoit ſucceſſivement de la joye à la douleur & de la douleur à la joye. L'Amour n'en fait pas d'autres, il ſe plaît à faire ſentir ſes peines aux cœurs qu'il comble de plaiſirs.

Comme l'avanture du bouquet étoit arrivée preſque ſous les yeux de la Reine, cette Princeſſe y avoit pris garde, & curieuſe d'en ſçavoir toutes les circonſtances, elle en demanda dès le ſoir même le détail à la belle More & à Dona Elvira de Padilla, qui avoient été toutes deux l'une auprès de l'autre pendant la Fête. Daraxa jugeant à propos de laiſſer parler Elvire, quoiqu'elle eût pû mieux qu'un autre rendre raiſon de ce différent, dit qu'elle y avoit fait peu d'attention. D. Elvire fut donc obligée de raconter ce qu'elle avoit vû & entendu; mais comme elle laiſſoit plus à la Reine à ſouhaiter d'aprendre qu'elle ne lui en aprenoit, cette Princeſſe eſpérant que Don Alonſe pourroit entiérement ſatisfaire ſa

curiosité, envoya chez lui le vieux Marquis d'Astorgas, aussi-tôt que la blessure de ce jeune Seigneur lui permit de voir du monde. Voici de quelle maniére le Marquis, homme de bonne humeur, s'acquita de la commission.

Hé bien! Seigneur Chevalier sans peur, dit-il à Zuniga en entrant dans sa chambre, que pensez-vous de ces vilains animaux cornus qui ont si peu de respect pour les beaux garçons? Vous m'avouërez qu'il ne fait pas bon d'avoir affaire à eux. Il y a long-tems, lui répondit en souriant Don Alonse, que vous le sçavez aussi-bien que moi: Mais, reprit le Marquis d'un air sérieux, ne me direz-vous point qui est le vaillant homme qui vous à secouru si à propos? Il est étonnant que de tant de braves qu'on voit à la Cour, aucun ne s'est montré assez de vos amis, pour vouloir lui disputer cet honneur. Cependant on assure que vous étiez prêt à vous battre contre un Cavalier si généreux: Je sçais mieux que personne ce que je lui dois, répondit Zuniga, & le peu de sujet que je lui avois donné de me tirer d'un si grand péril. Tout ce qui me fâche, ajoûta-t'il, c'est que je ne le connois point, je suis si charmé de sa valeur & du procédé qu'il a eu avec moi, que je ne puis être content, que je n'aye trouvé l'occasion

l'occasion de découvrir qui il est & de m'acquiter envers lui.

Si vous n'avez pas d'autre chose à m'aprendre, dit alors le Marquis, la Reine auroit bien pû se passer de m'envoyer ici ; elle n'en sera pas plus avancée. Elle n'ignore pas le sujet du démêlé que vous avez eu avec l'inconnu, la belle More & Dona Elvira l'en ont instruite ; Elle croyoit que vous en sçaviez davantage, & toute la Cour avec elle est justement étonnée que deux Cavaliers, après avoir fait deux actions si glorieuses, prennent autant de soin de se cacher que les autres en ont ordinairement de se faire connoître. Ferdinand même qui leur destine des récompenses, voudroit bien qu'ils se montrassent, & sur-tout le dernier, qu'on s'imagine n'être pas un homme d'une condition distinguée. Non si l'on en juge par l'habit, s'écria Don Alonse, j'en ai porté d'abord le même jugement, & je suis persuadé que je ne lui ai pas rendu justice ; quoiqu'il en soit, c'est un grand homme & c'est tout ce que j'en puis dire. Le Marquis d'Astorgas ne pouvant tirer de Zuniga d'autres lumiéres là-dessus, s'en retourna auprès de la Reine.

On crut à la Cour que tout cela n'étoit pas sans mystére, & que Don Alonse par un retour de générosité ne vouloit pas déce-

curiosité, envoya chez lui le vie' être incon-
d'Astorgas, aussi-tôt que la ' .t soupçonnée
jeune Seigneur lui permit d l'on n'attribua
de. Voici de quelle man' rait paroître pen-
homme de bonne hume' seul malheur de Don
commission. l'on trouva cela fort

Hé bien! Seigneu la bonté de s'interresser
dit-il à Zuniga en e' gneur, qui étoit son Che-
que pensez-vou l'aimoit éperduëment. Elle
cornus qui ont seule du secret plaisir de sça-
beaux garço se passoit, mais ce plaisir étoit
ne fait pas d'une inquiétude qui en cor-
long-tems la douceur. Elle avoit entendu ce
Alonse, Ozmin avoit dit à son Rival au sujet du
moi: N nœud de ruban: elle connoissoit la délica-
rieux tesse des Mores sur cette matiére, si bien
vai'l qu'elle se reprochoit l'imprudence qu'elle
pos avoit euë de donner à Zuniga une chose qui
q' lui venoit d'une main si chére; elle ne pou-
t' voit se consoler d'avoir fait cette faute,
quoique son cœur n'y eût eu aucune part.
Elle ne pouvoit non plus écrire à Ozmin,
ne sçachant où il étoit logé; il falloit bien
qu'elle attendit que cet Amant trouvât
moyen de lui donner de ses nouvelles. Elle
passa quelques jours dans cette attente si
douce & si cruelle tout ensemble; tantôt
pensant avec plaisir que son futur époux
étoit dans la même ville qu'elle, & tantôt
devorée par des impatiences mortelles de
le

mais enfin, le tems améne tout.
été aparemment dans les
de Séville, & vous ſçavez
haut & le bas du Jardin,
ardins l'un ſur l'autre; celui
tenu par des arcades eſt au
premier étage, & ne peut paſſer
r un parterre. Celui d'enbas qui eſt
s grand, n'étoit alors ouvert qu'aux
mmes de la Cour, qui avoient la liberté d'y entrer à certaines heures. Le haut Jardin n'étoit que pour les Dames qui s'y promenoient pour ſe faire voir aux Seigneurs, avec qui elles s'entretenoient quelquefois de deſſus la baluſtrade qui régne à hauteur d'apui tout autour de ce Jardin; mais ces converſations n'étoient permiſes que dans l'abſence de leurs Majeſtez; il falloit dans un autre tems ſe contenter du langage des ſignes. Il n'étoit pas défendu aux hommes de chanter, même en preſence du Roi & de la Reine, pourvû que le Cavalier qui chantoit eût la voix belle. On y faiſoit auſſi de petits concerts d'inſtrumens dont l'exécution étoit ordinairement raviſſante.

Un ſoir la belle More ſe promenoit avec D. Elvire ſon amie; elles n'eurent pas fait deux tours d'allée, qu'elles entendirent la voix d'un homme, lequel, à ce qu'il leur parut, chantoit aſſez agréablement

pour mériter qu'on l'écoutât. Elles se cachérent derriére des Orangers qui bordoient la balustrade, & de-là se trouvant vis-à-vis du personnage, elles eurent tout le loisir de le considérer. Elvire remarqua qu'il avoit fort bonne mine, & Daraxa reconnut que c'étoit Ozmin. Ce Cavalier assis sur un lit de gazon, & la tête apuyée négligemment contre un arbre, chantoit ces paroles en Castillan.

Voulez-vous me donner la mort,
Impitoyable jalousie,
En troublant nuit & jour le repos de ma vie ?
Je sçaurai bien sans vous finir mon triste sort.
L'absence n'est que trop cruelle
Pour un Amant bien enflammé :
Je mourrai de langueur si j'aime une infidelle,
Ou je mourrai d'ennui quand je serois aimé.

Cet illustre More avec toutes ses autres belles qualitez, avoit celle de bien chanter ; mais au lieu de s'en faire honneur, il prenoit soin de la cacher. On ne se picquoit pas seulement à la Cour de Grenade de parler bon Espagnol ; on y chantoit aussi en cette langue ; il y avoit même des Mores qui composoient des Vers Castillans que les Poëtes Espagnols admiroient. Ceux qu'Ozmin

qu'Ozmin venoit de chanter étoient de la composition d'un Auteur Grenadin, & un Musicien de la même Nation en avoit fait l'air. Daraxa ne manqua pas de s'apliquer cette chanson, & voulant profiter de l'occasion pour y répondre, elle tira de sa poche des tablettes dont elle déchira une feüille, après avoir écrit dessus les mots suivans :

Plus d'inquiétude pour le nœud de ruban, le don en a été fait sans la participation du cœur. Quand on aime comme Daraxa, on ne peut aimer qu'une fois en sa vie. N'en doutez nullement, & si vous souhaitez d'en aprendre davantage, Laïda se trouvera demain à neuf heures du matin à la porte du Palais.

Elle roula doucement la feüille & la jetta dans le Jardin d'en-bas au travers des branches de l'Oranger, qui ne la cachoit pas si bien, que le Seigneur More ne pût la voir. Il remarqua qu'elle venoit de laisser tomber quelque chose, ce qu'elle avoit fait si adroitement que son amie ne s'en étoit point aperçûë. Il est vrai qu'Elvire étoit si attachée à regarder le Cavalier & à l'entendre, qu'elle ne songeoit qu'à cela. Il n'eut pas si-tôt achevé de chanter son air, qu'elle lui cria de recommencer pour l'amour des Dames. Il auroit eu volontiers cette complaisance, si le Roi ne fût alors revenu de

la

la chasse ; mais le retour de ce Monarque obligea la belle More & son amie à rentrer promptement dans le Palais, au grand regret de celle-ci, qui auroit bien voulu ne pas si-tôt abandonner le terrain.

D'abord que les Dames se furent retirées, Ozmin curieux de sçavoir ce que sa chére Amante avoit jetté dans le Jardin bas, alla au-dessous de l'endroit où il avoit remarqué qu'elle s'étoit mise pour l'écouter, & ayant trouvé le billet roulé, il ne s'arrêta pas plus long-tems dans le Jardin, il en sortit avec la joye de n'y être pas venu pour rien, & avec l'envie d'y revenir plus d'une fois.

Le billet de Daraxa rendit la vie à ce tendre More, qui ne manqua pas le lendemain d'envoyer Orviédo à la porte du Palais. Cet Ecuyer y trouva Laïda, qui pour n'être pas connuë, s'étoit couverte d'une Mante noire des plus épaisses. Dès qu'elle l'aperçut, elle l'aborda & lui remit une Lettre de la part de sa Maîtresse. Orviédo lui en donna une autre de la part d'Ozmin, & avant qu'ils se séparassent, ils eurent ensemble une assez longue conversation pour avoir dequoi faire chacun de son côté un raport très-satisfaisant. La Lettre du Seigneur More ne contenoit que des plaintes, & celle de Daraxa, que des protestations

d'innocence

d'innocence & de fidélité. Ils furent tous deux bien-tôt d'accord. Il y a de la volupté dans les quérelles amoureuses ; mais il ne faut pas qu'elles durent long-tems : Il est bon encore qu'elles ne soient pas fréquentes, autrement elles peuvent produire de mauvais effets.

Quelle consolation pour nos Amans d'avoir trouvé moyen d'établir entr'eux un commerce de Lettres, & de se voir même quelquefois. La belle More auroit bien voulu se promener toute seule dans les Jardins du Palais, pour épier l'occasion de parler en liberté à Ozmin ; mais c'étoit trop risquer. Ils se seroient perdus l'un & l'autre, si quelques personnes de la Cour les eût vûs s'entretenir ensemble. D'ailleurs, Elvire, à qui le Seigneur More avoit donné dans la vûë, ne quittoit point son amie, & ne cessoit de lui parler du Cavalier à la belle voix. Elle lui proposa même dès le jour suivant d'aller dans les Jardins, en lui disant qu'elles pourroient le rencontrer-là. Notre complaisante More, qui ne demandoit pas mieux, accepta la proposition.

Les voilà toutes deux dans le Jardin haut, d'où elles n'eurent qu'à regarder dans le Jardin bas, pour y démêler l'homme qu'elles cherchoient. Il venoit d'arriver, & il étoit assis au même endroit que le jour

précédent.

précédent. Dona Elvire qui pouvoit passer pour une des plus charmantes de la Cour, ne se contenta pas de se montrer au Cavalier, elle obligea son amie à suivre son exemple. Ozmin affecta de paroître surpris de leur vûë, & fit semblant de vouloir se retirer par respect; mais Elvire pour l'arrêter, lui adressa la parole: il répondit, & insensiblement ils s'engagérent tous trois dans un entretien qui fut vif, & cela sur le pied d'un inconnu avec deux Dames inconnuës.

Le Seigneur More fit remarquer dans cette occasion qu'il avoit beaucoup d'esprit, & Dona Elvire n'y brilla pas moins. Animée des mouvemens d'une passion naissante, elle disoit mille jolies choses qu'elle n'auroit pas dites de sang froid, quoiqu'elle fût naturellement très-spirituelle. Pour Daraxa, elle se divertissoit à les écouter comme une fille qui avoit son compte. Enfin, chacun étoit fort content, & les momens s'écouloient avec la rapidité dont ils passent ordinairement quand ils sont agréables. S'il parut que le Cavalier ne les trouvoit pas longs, les Dames de leur côté firent assez connoître qu'elles ne s'ennuyoient point avec lui, puisque le Roi venoit de rentrer dans le Palais, & qu'elles ne songeöient nullement à se retirer. Il fallut

fallut que le Jardinier vint avertir Ozmin qu'il étoit tems de sortir : Encore Elvire avant la séparation voulut-elle s'assurer d'une nouvelle entrevûë, qui fut fixée au premier jour que Ferdinand iroit à la chasse.

Cette Dame, après cette conversation, demeura si charmée d'Ozmin, qu'en le quittant elle ne put s'empêcher de dire à Daraxa, qu'elle n'avoit jamais vû de Cavalier si parfait. Toute autre que la belle More eût été allarmée d'un aveu si franc, mais elle n'en fit que rire, tant elle comptoit sur la fidélité de cet Amant. Cependant son amie, qui la croyoit la plus insensible personne de son sexe, loin de lui faire un mystére du goût qu'elle se sentoit pour l'Inconnu, lui en parloit à tout moment dans les termes les plus vifs. Oüi, lui disoit-elle, je suis touchée du mérite de ce Cavalier ; mais je voudrois bien sçavoir qui il est, & pourquoi un homme fait comme lui ne se montre point à la Cour. Je vous conjure, ma chére Daraxa, de le lui demander vous-même, quand nous le reverrons. Ozmin fut bien-tôt informé de tout cela par sa Maîtresse, qui lui manda que la situation ne laissoit pas d'être délicate : Qu'il ne devoit point abuser du penchant d'Elvire, & encore moins trahir sa

fidèle

fidèle Daraxa : Qu'en amour tout faifoit de la peine, jufqu'aux plus legéres apparences; & qu'enfin, lorfqu'on poffédoit un cœur, on étoit bien-aife d'être l'objet de tous fes defirs.

Il crut de bonne foi que fa Dame ne lui écrivoit ainfi que pour fe réjoüir, & dans cette opinion, il lui fit une réponfe badine. Il pouffa même là chofe plus loin: A la premiére entrevûë, il prodigua les douceurs à Dona Elvire, qui les reçut fort bien à bon compte, ou plûtôt qui les lui rendit avec ufure. La belle More, comme fon amie l'en avoit priée, interrogea l'Inconnu fur fon païs, fur fa naiffance & fur l'état prefent de fa fortune. Il répondit, fans héfiter, qu'il étoit Arragonois, & qu'il fe nommoit Don Jaymé Vivez: Qu'après avoir été pris par les Mores, & remis en liberté par la capitulation de Baëza, il attendoit que fa Famille lui envoya l'argent dont il avoit befoin pour fe mettre en état de fe produire à la Cour. L'hiftoire étoit fimple & vraifemblable. Elvire n'en demanda pas davantage, & s'étant toutefois informée s'il y avoit une Maifon de Vivez en Arragon, elle aprit avec un extrême plaifir que ç'en étoit une des plus nobles.

Ce commerce galant devint peu à peu très-incommode aux deux Amans Mores.

Dona

Dona Elvire s'enflamma tout de bon, & son amour les embarrassoit à mesure qu'il prenoit de nouvelles forces. Dès qu'Ozmin s'aperçût que ce n'étoit plus un jeu, il changea de ton : il n'eut plus ponr la Dame que des maniéres honnêtes & polies ; mais il avoit affaire à une fille qui s'échauffoit d'elle-même. Daraxa très-satisfaite de la conduite de son Amant, avoit pitié de sa Rivale, & l'auroit volontiers desabusée, si elle n'eût pas craint de lui donner de la jalousie en faisant cette démarche. Ce qu'elle croyoit devoir plus apréhender dans la disposition où étoient les choses, que de hazarder une partie de son bonheur.

Le Printems arriva pendant que tout cela se passoit, & la Cour changea de face. Ferdinand résolut d'ouvrir la Campagne par le siége de Grenade, & les Mores qui s'y attendoient se préparoient à bien défendre une Place si importante. Il y avoit dedans une garnison de quinze mille hommes des meilleures Troupes du Roi Mahomet ; c'est ce que n'ignoroit pas le Monarque Catholique : Aussi avoit-il prudemment fait solliciter, tant par ses Ministres que par l'entremise du Pape, les autres Princes Chrétiens, pour qu'ils l'aidassent à exécuter une entreprise où il s'agissoit de chasser d'Espagne tous les Infidèles. Plusieurs

ſieurs Princes lui avoient promis du ſécours, & quand il fut aſſuré que leurs Troupes s'avançoient, il ſe mit lui-même en marche avec le plus de diligence qu'il pût, pour ſurprendre les Mores, & ne leur pas donner le loiſir de ſe fortifier davantage.

Comme la Reine jugea bien qu'un Siége ſi conſidérable demandoit beaucoup de tems, elle prit la réſolution d'y accompagner le Roi, & de faire la Campagne avec lui. Le bruit s'en étant répandu, nos deux Amans en eurent d'autant plus de joye, qu'ils eſperérent que dans la confuſion où ſeroit l'Armée, ils pourroient avec l'induſtrie d'Orviédo trouver jour à ſe jetter dans Grenade, mais ils comptoient ſans la fortune: La Reine la ſurveille de ſon départ dit à Daraxa qu'elle ne ſeroit pas du voyage. Pour avoir moins d'embarras, ajoûta cette Princeſſe, je ne menerai avec moi que les femmes dont je ne puis abſolument me paſſer. Je prétends laiſſer mes Filles d'honneur à Séville entre les mains de leurs parens ou de perſonnes de diſtinction à qui je les recommanderai. Pour vous, ma chére Fille, vous tomberez en partage à Don Loüis de Padilla. J'ai fait choix de ce Seigneur, à cauſe qu'il eſt pere d'Elvire votre amie; outre cela, je crois que vous ferez chez lui plus agréablement qu'ailleurs.

Ozmin

Ozmin fut au deſeſpoir quand ſa Maîtreſſe lui manda cet ordre de la Reine. Il voyoit par-là toutes ſes meſures rompuës, & ſon eſprit, flottant entre une infinité de penſées & de réſolutions différentes que l'Amour & la Gloire lui inſpiroient tour à tour, étoit dans une étrange perpléxité. Néanmoins la belle More écrivit à cet Amant des Lettres ſi tendres & ſi paſſionnées, qu'enfin elle fixa ſes irréſolutions. Je ne vous raporterai qu'une de ſes Lettres de peur de vous ennuyer. La voici :

Votre Ecuyer m'a fait dire que vous vouliez vous laiſſer mourir de regret de n'être point à Grenade. Partez Ozmin, partez : Votre cœur ſacrifie plus à la Gloire qu'à l'Amour. Je ne vous retiens plus : je ſçai bien que votre départ me coutera la vie ; mais ma plus grande peine ſera de mourir pour un ingrat qui m'abandonne dans le tems que j'ai le plus de beſoin de lui. Je croyois vous être plus chére que toute choſe au monde. Quelle étoit mon erreur ! A qui dois-je m'en prendre ? Eſt-ce à moi pour vous avoir cru, ou bien à vous pour me l'avoir perſuadé ? Si l'amour que j'ai pour vous ne m'aveugle pas, votre vie eſt à moi. Vous me l'avez dit cent fois, vous me l'avez juré. Pourquoi donc ſans mon aveu voulez-vous diſpoſer de mon bien ? Pourquoi ſongez-vous à l'employer à ce qui ne regarde pas mon ſervice ? Ah ! Ozmin que vous

ſçavez

sçavez peu aimer ! Que vous êtes encore loin du terme où l'amour a sçû m'amener ? On peut acquérir de la gloire par-tout, & l'on trouveroit si on vouloit, des gens qui mettroient la leur à partager les peines d'une Infortunée plûtôt qu'à servir tous les Monarques de la terre.

Il ne fut pas possible à l'Amoureux Grenadin de résister à la passion de Daraxa, quelque envie qu'il eût de rendre sa valeur utile à sa Patrie ; & l'Amant dans cette conjoncture l'emporta sur le Héros. La Cour partit donc pour l'Armée, & la belle More se retira chez le Marquis de Padilla, qui la reçût avec tous les honneurs qu'il auroit pû faire à la Reine même. Dona Elvire qui aimoit tendrement son amie, & qu'un intérêt encore plus vif que son amitié obligeoit à se réjoüir d'avoir cette Dame pour sa compagne inséparable, étoit ravie de ce changement. Daraxa auroit été assez contente de son sort, si elle eût eu dans cette maison un peu plus de liberté ; mais on lui en donna beaucoup moins qu'elle n'en avoit eu à la Cour. Véritablement elle étoit chez Don Loüis comme une Esclave. Premiérement, il ne falloit point qu'elle se flatât non plus qu'Elvire de sortir jamais pour quelque raison que ce pût être. Tous leurs passe-tems se bornoient à se promener

ner le soir dans un Jardin à certaine heure réglée, & comme si cette promenade n'eût pas été un divertissement assez ennuyeux pour elles, le vieux Marquis prenoit la peine de les accompagner toûjours, ou si quelquefois il n'avoit pas le tems de les fatiguer de sa fâcheuse compagnie, Don Rodrigue son fils se chargeoit de ce soin-là. Elles ne gagnoient rien au change. Ce n'est pas tout : Les Apartemens de ces Dames n'avoient vûë que sur le Jardin, aucune fenetre sur la ruë. Ajoûtez à cela qu'elles ne voyoient personne de dehors, ni hommes ni femmes ; & des gens méme de la maison, il y en avoit très-peu qui eussent le privilége de leur parler.

Tous ces desagrémens gâtoient fort les honnétetez que Don Loüis faisoit à la belle More. Cependant à entendre ce vieux Courtisan, il n'en usoit avec elle ainsi que par respect, & que pour lui marquer l'extrême considération qu'il avoit pour elle. Cette Dame n'en étoit pas la duppe, & perdant toute espérance d'avoir des nouvelles de son Amant, elle alloit s'abandonner à ses chagrins, si Dona Elvire ne s'en fût melée. Celle-ci ne pouvant plus vivre sans son cher Don Jaymé, dit à Daraxa qu'elle vouloit écrire à ce Cavalier. Eh ! comment, répondit la belle More, lui ferez-

vous

vous tenir votre Lettre ? Une de mes femmes, repliqua Elvire, a trouvé par hazard un homme de dehors qu'elle a gagné. Il assure qu'il connoît parfaitement Vivez, & promet de lui remettre le billet en main propre. La tendre Amante d'Ozmin ne manqua pas d'aplaudir à cette résolution. Elles composérent toutes deux une Lettre de concert. La fille de Don Loüis l'écrivit, & la Dame More y ajoûta ces mots en sa langue. *Tout le bonheur des Amans consiste à se voir : Tout leur malheur est d'être séparez. Je languis dans l'attente de vos nouvelles. Je suis morte si je n'en reçois au plûtôt.*

Elvire demanda ce que signifioient ces paroles & Daraxa lui répondit : Je mande à Don Jaymé que sa maîtresse ne peut soûtenir plus long-tems son absence, & va succomber à ses ennuis, s'il ne trouve moyen de les soulager. C'est ainsi que deux bonnes amies en usent ordinairement ensemble lorsqu'elles sont rivales.

La lettre fut fidèlement renduë au Seigneur More qui la lut avec d'autant plus de joye, qu'il avoit inutilement jusques-là employé l'adresse de son Ecuyer pour découvrir ce qui se passoit chez Don Loüis : comme un bonheur, dit le Proverbe, ne vient jamais sans l'autre, il arriva deux jours après qu'Orviédo se presenta devant lui

lui sous un habit d'ouvrier. Ozmin eut d'abord de la peine à le reconnoître, & lui demanda la cause de ce déguisement : C'est ce que je vais vous aprendre, répondit l'Ecuyer. Je me suis ainsi travesti pour aller roder aux environs de la maison du Marquis de Padilla, dans l'espérance de rencontrer une des femmes Mores de Daraxa, ou de faire connoissance avec quelque domestique de Don Loüis. Je me suis arrêté par hazard devant un endroit du Jardin où des Ouvriers s'occupent à réparer le mur. Le Maître Maçon me voyant attentif à leur travail, s'est mis à me considérer. Il m'a pris pour un homme de son métier : Mon ami, m'a-t'il dit, j'ai besoin de Manœuvres pour finir promptement cet Ouvrage, voulez-vous me servir ? Je lui ai répondu que j'étois employé ailleurs, mais que j'avois un Camarade qui ne cherchoit qu'à vivre & qui ne demanderoit pas mieux que de lui rendre service. Amenez-le moi, a repliqué le Maître Maçon, quand il ne seroit propre qu'à mener la broüette, il ne me sera pas inutile & je le payerai bien. Là-dessus je l'ai quitté, ajoûta Orviédo en souriant, pour venir vous proposer ce bel emploi, que l'amour sans doute vous offre lui-même pour vous faire passer le tems moins desagréablement que vous ne faites.

Toute ridicule que parut une pareille idée au Seigneur More, il étoit trop amoureux pour la rejetter. Il accepta le parti, s'habilla comme un Manœuvre & se laissa conduire par son Ecuyer, qui dit au maître Maçon : *Sennor Maestro de obra*, voici mon camarade Ambroise, Soldat malheureux, qui après avoir été quatre ans prisonnier chez les Mores, se voit réduit à travailler pour subsister. Le marché fut bien-tôt fait, & Ambroise arrêté pour commencer dès le lendemain. Notre nouveau Manœuvre pour montrer qu'il avoit le cœur à la besongne, se rendit de grand matin auprès de son Maître, qui le mena dans le Jardin, & lui mettant la broüette entre les mains, l'instruisit de ce qu'il avoit à faire. De la maniére que s'y prit Ambroise, il sembloit qu'il eût fait ce métier toute sa vie, aussi son Maître en fut si content, qu'il lui donna des loüanges & l'assura qu'il seroit un jour un fort bon Ouvrier.

Personne ne paroissoit encore dans la maison ; mais sur les dix heures notre Manœuvre remarqua quelques femmes Mores aux fenêtres de l'apartement de Daraxa, & peu de tems après cette Dame elle-même, ainsi que D. Elvire. Dès ce moment il trouva cette avanture toute réjoüissante ; il se fit par avance un plaisir de la surprise

où

où feroient les Dames , lorfqu'en fe promenant dans le Jardin elles viendroient à le reconnoître & à faire attention à fon déguifement. Il efpéroit même que fous cette forme il pourroit quelquefois leur parler fans péril. Il ne fçavoit pas quel homme c'étoit que le Seigneur Don Loüis.

Outre que Daraxa lui avoit été recommandée par la Reine d'une maniére qu'il auroit crû trahir la confiance que cette Princeffe avoit en lui, s'il n'eut pas veillé jour & nuit fur les actions de cette Dame; il n'ignoroit pas qu'elle avoit des Amans; il la croyoit auffi fenfible qu'une autre , les femmes Mores en ce tems - là n'ayant pas la réputation d'être ennemies de l'amour. Mais il craignoit plus les entreprifes du dehors que la fenfibilité du dedans : les Cavaliers amoureux, que l'objet aimé. Il apréhendoit principalement Don Alonfe , qu'il regardoit comme le Galant favorifé. Quoiqu'informé que ce jeune Seigneur n'étoit point encore en état de fortir, ni par conféquent de fonger aux moyens d'entretenir la belle More, cela ne le raffuroit point. Un commerce de billets doux ne lui fembloit guéres moins dangereux qu'une converfation. Pour fe mettre l'efprit en repos là-deffus, il preffoit fans ceffe le maître Maçon d'achever fon ouvrage , de peur que

quelqu'un de ſes Manœuvres n'eût la hardieſſe de ſe charger de quelque commiſſion amoureuſe : ce qui l'inquiétoit terriblement & l'obligeoit à obſerver tous les ouvriers.

Sur la fin d'une journée, en les voyant travailler, il s'aviſa de conſidérer attentivement Ambroiſe, auquel il n'avoit point encore pris garde, & qui lui parut un garçon fort délibéré. Cet examen ne plut guére au jeune More, & le fit pâlir de crainte d'être découvert. Néanmoins il en fut quitte pour la peur. Tout ſuſceptible que le vieillard étoit de ſoupçons & de défiances, il ne vit dans Ambroiſe qu'un Manœuvre, & ce faux Maçon, lorſqu'il en fût tems, ſe retira avec les véritables, n'ayant eu d'autre bonheur dans toute ſa journée que de voir paſſer ſa Maîtreſſe avec Don Rodrigue qui étoit ſon Rival. Quelle patience il faut avoir quand on aime, quoique l'amour ſoit la plus violente des paſſions ! Ozmin ne l'avoit déja que trop éprouvé. Auſſi loin de ſe rebuter, il ſe trouvoit aſſez bien payé de ſa peine puiſqu'il avoit vû ſa chére Amante. Cela ſuffiſoit à un More comme à un Caſtillan, pour s'eſtimer heureux.

La fortune lui fut bien plus favorable le jour ſuivant. Il revint au travail avec une

nouvelle

nouvelle ardeur. Il faisoit rouler sa broüette d'une grande force, & comme en chariant de la pierre, il étoit obligé quelquefois de passer sous les fenêtres de l'appartement de Daraxa, il se mit à chanter un air champêtre en langue More. Les Maçons qui le regardoient comme un gaillard qui avoit été long-tems prisonnier chez les Infidèles, ne furent pas surpris qu'il eût retenu quelques-unes de leurs chansons. Mais Laïda l'entendit de sa chambre, & curieuse de sçavoir qui pouvoit être l'homme qui chantoit si bien une chanson de son païs, descendit au Jardin, où elle reconnut d'abord le personnage.

Elle fit semblant de cueïllir des fleurs pour sa Maîtresse, ce qu'elle faisoit presque tous les jours; & le Grenadin s'étant aperçû qu'elle l'observoit du coin de l'œil, la premiére fois qu'il passa près d'elle en poussant sa broüette, il laissa tomber à sa vûë une lettre qu'il tenoit toute prête dans son sein, sans s'arrêter ni regarder Laïda, qui courut la ramasser aussi-tôt & la porter à Daraxa.

Vous vous imaginez bien qu'elles furent la joïe & la surprise de cette Dame. Elle étoit encore au lit. Elle se leva & s'habilla promptement pour joüir de sa fenêtre du plaisir de revoir un Amant si cher. Elle fut touchée de l'état misérable auquel il n'a-

voit pas honte de se réduire pour lui marquer l'excès de son amour. Et toutefois il y avoit dans cette bizarre mascarade un je ne sçais quoi qui la ravissoit. Elle fit à sa lettre une réponse qu'elle remit à l'adroite Laïda, qui sçut si bien prendre son tems qu'elle la rendit sans que personne s'en aperçût. Un commencement si heureux donna du goût au Seigneur Ambroise pour le métier de Maçon. Effectivement, Daraxa se tint presque tout le jour à sa fenêtre pour le voir passer & repasser ; de sorte qu'en allant & en revenant, c'étoit toûjours quelque petits signes qui avoient mille charmes pour deux Amans si délicats.

Les choses demeurérent quelques jours dans cette situation ; Don Loüis ne manquoit pas tous les soirs d'aller exciter par sa presence les Ouvriers à travailler, & il remarquoit qu'Ambroise étoit celui de tous qui s'épargnoit le moins. Il conçut de l'affection pour lui à cause de cela, & croyant qu'il en feroit un bon valet, il s'aprocha du maître Maçon pour lui demander qui lui avoit donné ce Manœuvre. Un Artisan de la Ville me l'a amené, répondit le Maître, & j'en suis très-content. Sur ce témoignage, le Marquis tirant à part Ambroise auquel il n'avoit point encore parlé, l'interrogea pour sçavoir d'où

d'où il étoit. Notre Manœuvre lui répondit de l'air le plus groſſier qu'il put affecter, qu'il étoit Arragonois d'origine ; & lui fit une Hiſtoire qui ne démentoit point celle qu'Orviédo avoit déja faite au maître Maçon. Don Loüis y trouva beaucoup de vrai-ſemblance & il lui ſembla même que ce garçon avoit pris l'accent de ce Païs-là. Qui étoit votre Patron à Grenade, lui demanda-t'il encore, & à quoi vous employoit-il ? Seigneur, repartit Ambroiſe, j'y ſervois un gros Marchand qui avoit un fort beau Jardin & j'avois ſoin de ſes fleurs. Vous ſçavez donc cultiver les fleurs, s'écria le Marquis ? J'en ſuis ravi ; j'ai beſoin d'un homme pour les miennes, & il y a plus de trois mois que j'en fais chercher un, attendu que mon Jardinier ne s'entend point à cela ; ainſi, mon ami, je vous donnerai de bons gages, ſi vous voulez me ſervir, & j'aurai ſoin de votre fortune, pourvû que vous ſoyez fidèle & que vous rempliſſiez votre devoir avec exactitude.

A ces mots, notre feint Arragonois témoigna par des démonſtrations plûtôt que par des paroles, qu'il étoit très-ſenſible aux bontez de ce Seigneur, & qu'il s'attacheroit à les mériter par ſa bonne volonté. Cette affaire fut bien-tôt concluë & Don Loüis dit à ſon nouveau Domeſtique : vous

n'avez qu'à quitter votre tablier & prendre congé de votre Maître. Venez ici demain & l'on vous fournira tout ce qui sera nécessaire pour la culture de mes fleurs.

Ambroise n'est donc plus Maçon : il est Jardinier du Marquis de Padilla, qui ne le vit pas plûtôt arriver le jour suivant, qu'il se mit à lui prescrire la conduite qu'il avoit à tenir pour demeurer long-tems dans sa maison. Il s'étendit particuliérement sur le respect infini qu'il lui recommandoit d'avoir pour les Dames, & sur le soin qu'il devoit prendre d'éviter tout commerce avec les femmes de service. Il apuya d'autant plus sur cet article, qu'il trouvoit ce garçon bien fait de sa personne, malgré les mauvais airs qu'il affectoit de se donner.

Le Patron, après toutes ces leçons, qui ne faisoient que trop connoître qu'il étoit terriblement Espagnol sur le chapitre du beau sexe, fit travailler devant lui son nouveau Jardinier, pour juger de sa capacité, étant lui-même assez habile pour cela. Heureusement Ozmin avoit aimé les fleurs & il sçavoit aussi-bien les cultiver qu'un Fleuriste de profession. Don Loüis n'eut pas besoin d'un long examen pour être persuadé qu'il avoit fait une bonne acquisition. Il s'en aplaudit & il en demeura si occupé, qu'il ne put s'empécher d'en parler

ler pendant le dîner. Il dit qu'il étoit charmé d'avoir enfin rencontré un Jardinier pour ses fleurs, & que Dieu merci son Parterre seroit desormais bien entretenu. Rien n'est plus plaisant, ajoûta-t'il : Je remarque parmi mes Ouvriers un jeune gaillard qui méne la broüette, je le questionne & je découvre que ce Manœuvre est un garçon consommé dans l'art de cultiver les fleurs.

Daxara ne laissa pas tomber ce discours, & ne doutant point que le nouveau Jardinier ne fut Ozmin, elle s'en réjoüit dans l'espérance qu'elle auroit occasion de le voir plus souvent & la liberté entiére de lui écrire. Après le dîner, cette Dame mena dans son apartement Elvire, & se mettant toutes deux à une fenêtre, elles commencérent à promener leurs regards sur le Jardin; Ambroise étoit alors au milieu du grand Parterre vis-à-vis d'elles; la belle More l'ayant reconnu & voulant se divertir le montra du doigt à son amie : voilà, lui dit-elle, le Jardinier dont votre pere à tant vanté l'habileté pendant que nous dînions ; considérez-le bien, votre cœur ne vous dit-il rien pour lui ? Ne sentez-vous point quelque émotion ?

Dona Elvire fit un éclat de rire à ces paroles, qui lui parurent échapées par plaisanterie ; mais regardant cet homme à bon

amie sçavoit là-dessus, elle auroit bien rabattu de sa reconnoissance.

Dès ce moment les plaisirs & les intrigues commencérent à régner depuis le matin jusqu'au soir entre ces deux Dames, & ce galant Jardinier. Clarice & Laïda leurs confidentes étoient des filles d'esprit, qui les servoient avec autant d'adresse que de zèle. Ambroise de son côté ménageoit si adroitement les Maîtresses, qu'elles étoient l'une & l'autre très-contentes de lui. Jamais affaire n'a été mieux conduite. Elvire découvroit son cœur à son amie, & son amie lui cachoit le sien avec toute la dissimulation que la conjoncture exigeoit d'elle. Ces Rivales avoient chacune sa cache dans le Jardin ; les billets alloient & venoient ; c'étoit une poste galante, & parfaitement bien réglée : quand ils en seroient demeurez-là, n'auroient-ils pas eu lieu d'être contens d'une vie si agréable ? Mais si l'Amour s'arrêtoit lorsqu'il est en si beau chemin, il cesseroit d'être l'Amour. Les mêmes plaisirs l'ennuyent, il en veut toûjours de nouveaux. L'Espagnole trop passionnée voulut des entretiens, & somma par un billet Don Jaymé de se rendre à minuit aux fenêtres de la galerie d'en-bas, dont Clarice s'étoit chargée d'avoir une clef. Quoique la belle More n'aprouvât

guére ce rendez-vous nocturne, elle n'eut pas la force de s'y oposer.

Ambroise logeoit chez le Jardinier au fond du Jardin, dans une maison dont la porte, par ordre de Don Loüis, se fermoit à l'entrée de la nuit, & ne s'ouvroit que le matin à l'heure qu'il falloit aller au travail : cette difficulté n'embarrassa point le Cavalier, qui eut bien-tôt fait une échelle de cordes pour descendre de sa chambre dans le Jardin & pour y monter. Il fit réponse aux Dames, & les assura que dès la nuit prochaine il se trouveroit au lieu marqué. Avec quelle impatience n'attendirent-elles pas ce moment ; & quand il fut arrivé, quelle satisfaction pour elles de pouvoir entretenir en liberté leur cher Ambroise! Elvire sur-tout laissoit éclater la sienne sans modération, & celle de son amie, pour être secrette, n'en étoit pas moins vive. Les fenêtres de la galerie étoient basses, & l'on pouvoit aisément passer le bras entre les gros barreaux de fer qui les grilloient. L'amoureuse Espagnole, que l'obscurité de la nuit rendoit encore plus hardie, avançoit par-là ses mains pour se les faire baiser ; ce qui faisoit grand mal au cœur à Daraxa. Ozmin qui connoissoit le délicatesse des femmes de son païs sur cette matiére, pour consoler cette Dame de la nécessité où elle

étoit de souffrir ces petites libertez ; lui donnoit à la dérobée toutes les marques de tendresse qu'il pouvoit, de sorte que c'étoit pour la tendre More un peu de bien & beaucoup de mal : Malgré la possession du cœur de son Amant, elle se croyoit fort à plaindre. Elle n'avoit que des plaisirs mêlez, au lieu que son amie, sans être aimée, goûtoit des plaisirs purs. La premiére ne connoissant pas son bonheur, étoit malheureuse, & l'autre ignorant son malheur, étoit parfaitement heureuse.

Ils se séparérent enfin, après deux heures de conversation ; Ambroise regagna sa chambre, & les Dames se retirérent différemment affectées de cette entrevûë : Si la fille de Don Loüis en desiroit avec ardeur une seconde, il n'en étoit pas de même de Daraxa. Elle avoit vû sa Rivale montrer si peu de retenuë dans ce premier entretien, qu'elle avoit raison de craindre que dans la suite cette Amante emportée ne poussât les choses encore plus loin ; de maniére qu'elle ne put se défendre d'écrire là-dessus à Ozmin : Elle lui manda qu'elle ne souhaitoit plus de lui parler la nuit, que ce plaisir lui coutoit trop. Le fidèle More qui auroit mieux aimé mourir, que de justifier les allarmes de sa Maîtresse, éluda sous divers prétextes les nouveaux rendez-vous qui lui furent

fûrent propofez de la part d'Elvire, qui dans le fond étoit trop aimable, pour qu'elle l'agaçât toûjours infructueufement.

Cependant les Maçons achevérent leur ouvrage, & Don Loüis ayant l'efprit en repos de ce côté-là, permit aux Dames de fe promener librement dans le Jardin. Un jour que Don Rodrigue étoit avec elles dans un cabinet de verdure, fa fœur qui ne gardoit pas de grandes mefures avec lui, & qui vouloit l'accoutumer à la voir parler à Ambroife, apella ce Jardinier qui paffoit, & lui ordonna de leur aller cueïllir des fleurs. Il obéït, & leur en aporta plein une corbeille. Dona Elvire pour l'arrêter, lui fit des queftions fur les ennuis qu'il avoit foufferts dans fa prifon à Grenade; ce qui donna envie à Don Rodrigue de prier Daraxa de s'entretenir un peu en More avec lui, pour voir s'il entendoit bien cette langue. La belle More accorda volontiers cette fatisfaction au fils de Don Loüis, & lui dit, que pour un Efpagnol, ce garçon ne la parloit point mal.

Don Rodrigue, qui s'étoit déja plus d'une fois amufé à difcourir avec Ambroife, lui avoit trouvé beaucoup d'efprit, quoiqu'Ozmin eût affecté de ne lui en laiffer guére paroître, & le jugeant fort propre à le fervir auprès de la belle Etrangére, réfolut

résolut de le choisir pour son confident. Dans ce dessein, il étoit le premier à l'apeller sans en demander permission aux Dames ; il le faisoit entrer dans leurs entretiens, & l'engageoit souvent à parler More avec Daraxa : par ce moyen l'heureux Ambroise devenu bien-tôt familier avec son jeune Maître, ne le voyoit pas si-tôt dans le Jardin avec les Dames, qu'il couroit les joindre sans façon, & quand il y manquoit, Elvire se donnoit la peine de l'aller chercher elle-même, & ne revenoit point sans lui. Don Rodrigue, qui n'avoit que ses propres affaires en tête, ne prenoit pas seulement garde à ces petits écarts, étant d'ailleurs bien éloigné de penser que sa sœur fût capable d'aimer un domestique. Mais si Elvire ne regardoit que Don Jaymé dans Ambroise, Daraxa ne voyoit qu'Ozmin dans Don Jaymé, & cette jalouse More souffroit impatiemment tous les témoignages de l'amoureuse fureur qui dominoit son amie.

Tandis que ces choses se passoient chez Don Loüis, le jeune Don Alonse de Zuniga plus amoureux que jamais, & guéri de sa blessure commençoit à sortir ; il avoit apris avec douleur que sa Maîtresse étoit par ordre de la Reine entre les mains du Marquis de Padilla, tant par raport à l'aversion

version qu'il avoit naturellement pour Don Rodrigue, qu'à cause de la jalousie qui régnoit depuis long-tems entre leurs maisons. Il sentoit pourtant qu'il falloit pour son repos qu'il reçût des nouvelles de sa Dame, & qu'il la vit même, s'il étoit possible. Pour y parvenir, il mit en campagne de très-habiles gens, qui trouvérent moyen de gagner une femme de Dona Elvire, pour certaine somme qui lui fut payée d'avance. Cette Soubrette obligeante étoit cette même Clarice dont j'ai fait mention, fille née pour les intrigues d'amour, & fort propre à faire prospérer les affaires des Amans. Don Alonse, pour son argent ne lui demandoit qu'un service; c'étoit de lui procurer par quelque stratagême le plaisir de parler à Daraxa. Clarice lui promit des merveilles, &, sans que cela fût nécessaire, elle lui fit confidence des amours d'Elvire avec Don Jaymé Vivés, qui de Seigneur Arragonois s'étoit fait Jardinier par un excès de passion pour elle.

Cette histoire que Don Alonse écouta de toutes ses oreilles, l'étonna; il en voulut sçavoir toutes les circonstances. Clarice les lui aprit, à la réserve de celles qu'elle ignoroit. Ainsi elle ne put lui dire la part que la belle More avoit à cette avanture. Zuniga cherchoit envain dans son esprit quel

quel homme c'étoit que ce Don Jaymé Vivés, dont il n'avoit jamais entendu parler à la Cour, non plus qu'à l'Armée. Il souhaitoit de le connoître pour agir de concert avec lui & faire la partie quarrée, puisqu'ils avoient tous deux leurs Maîtresses dans la même maison. Cette pensée fut la cause d'une infinité d'autres. Il se reprochoit de n'avoir pas autant d'adresse que Don Jaymé pour s'introduire aussi chez Don Loüis sous quelque forme qui pût lui donner occasion d'entretenir quelquefois Daraxa. Il s'échauffoit sur cela l'imagination, & rouloit dans sa tête mille desseins qui le divertissoient.

Revenons à nos Dames. La Fille du Marquis de Padilla persuadée qu'on ne s'aimoit pas pour nourrir son amour d'éternels soupirs, & qu'il y avoit un terme à toutes les choses du monde, prit la résolution de s'unir avec son cher Don Jaymé qui lui paroissoit si digne de la posséder. Mais elle sentoit quelque peine à faire elle-même cette proposition. C'étoit une démarche qui blessoit trop la bienséance pour la hazarder. Elle fit réfléxion qu'il valoit mieux se servir pour cela de l'entremise de son amie, dont elle se croyoit assez aimée pour attendre d'elle un pareil service. Elle s'adressa donc à la belle More, & la pria dans

les

les termes les plus forts de vouloir bien se charger de la commission.

Daraxa ne put aprendre qu'Elvire avoit dessein de se faire enlever, & méditoit un mariage clandestin, sans être violemment émûë : néanmoins s'étant remise de son trouble, elle dit à son amie : Je suis disposée à faire ce que vous souhaitez ; mais avant que je parle à Don Jaymé, je ne puis, sans trahir notre amitié, me dispenser de vous demander si vous avez fait toutes vos réfléxions sur ce que vous osez entreprendre : Non, non, ajoûta-t'elle, vous n'avez pas songé sans doute à tous les malheurs où vous allez vous jetter. Souffrez que je vous represente ce que vous devez à votre Famille & à vous-même. Vous voulez vous livrer à un homme dont vous ne connoissez ni le bien ni la naissance. Pouvez-vous prudemment vous y fier jusqu'à lui faire des avances qui ne conviennent point du tout à une fille de qualité ; & si par malheur, ce qui n'est pas impossible, elles n'étoient pas reçûës de la façon que vous le desirez, quelle honte & quels regrets ne suivroient point cette démarche indiscrette ?

Quoique ces remontrances fussent très-judicieuses, la fille de Don Loüis ne les écouta qu'avec chagrin ; & ne pouvant les combat-

combattre par de bonnes raiſons, elle répondit en fille qui avoit pris ſon parti, que l'excès de ſon amour ne lui permettoit pas de ſuivre d'autres conſeils que ceux de ſon cœur. Quand Daraxa eût perdu toute eſpérance de la détourner de ſon deſſein, elle ceſſa de la contredire, & lui promit que dès cette nuit-là même elle feroit à Don Jaymé la propoſition dont il s'agiſſoit. Mais ce qui embarraſſa un peu la belle More, c'eſt qu'Elvire, ſoit par défiance, ſoit pour juger par elle-même des ſentimens de l'objet aimé, dit qu'elle vouloit à l'inſçû de ce Cavalier ſe tenir cachée derriére un rideau pour entendre cet entretien. Il ne fut donc plus queſtion que d'avertir Ambroiſe de ſe trouver à minuit aux fenêtres de la galerie d'en-bas. Ce que les Dames firent par une Lettre qu'elles lui écrivirent en commun, & par laquelle on lui manda qu'on avoit des choſes de la derniére conſéquence à lui communiquer.

Il ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée, & il fut aſſez ſurpris de ne point voir-là Elvire. Seigneur Don Jaymé, lui dit Daraxa, j'ai d'abord une mauvaiſe nouvelle à vous annoncer, c'eſt que je ſuis ſeule ici. Votre Maîtreſſe veut que j'aye avec vous une converſation particuliére d'où dépendent votre bonheur & le ſien. En parlant

lant de cette ſorte, la fine More gliſſa une de ſes mains entre les barreaux, & ſerra fortement une de celles du Cavalier, qui comprit auſſi-tôt que ce rendez-vous n'étoit pas ſans myſtére. Peu s'en fallût même, tant il avoit la pénétration vive, qu'il ne devinât ce que c'étoit ; & dès que Daraxa eût entamé la propoſition délicate qu'elle avoit à lui faire, il ne vit que trop dequoi il s'agiſſoit ; mais loin d'en être embarraſſé, il ne fit que tourner en plaiſanterie tout ce qui lui fut propoſé. La belle More eût beau lui proteſter qu'elle parloit ſérieuſement, & le preſſer de répondre de même, il ne quitta point le ton railleur.

Ainſi ſe termina cette entrevûë à la ſatisfaction de Daraxa qui auroit été fâchée qu'elle eût fini d'une autre maniére & qui, croyant avoir fait ſon devoir, s'attendoit à des remerciemens de la part de ſon amie : Mais Elvire auroit plûtôt été capable de lui faire des reproches. Dans ſa mauvaiſe humeur elle imputoit à cette More toutes les railleries de Don Jaymé, d'où concluant qu'en amour il y avoit de l'imprudence à ſe ſervir de Procureur quand on pouvoit faire ſes affaires ſoi-même, elle réſolut de ne ſe fier deſormais à perſonne & de tout mettre en uſage pour engager Vivés à l'enlever.

Elle

Elle n'en fit pourtant pas plus mauvaiſe mine à Daraxa le lendemain. Elle ſe revirent comme à l'ordinaire, ſans toutefois entrer dans aucun éclairciſſement, ſans ſe dire un ſeul mot ſur ce qui s'étoit paſſé. Le ſoir elles ſe promenérent enſemble, diſſimulant toutes deux, & chacune occupée de ſes intérêts. Il arriva dans cette promenade une avanture qui eût de grandes ſuites, comme vous allez l'entendre.

J'ai déja dit que Don Rodrigue avoit jetté les yeux ſur Ambroiſe pour en faire ſon confident auprès de Daraxa, qui juſqu'à ce jour n'avoit payé que d'indifférence l'amour que ce Seigneur Eſpagnol avoit pour elle: Cela ne le rebutoit point, grace à la froideur de ſon tempéramment; incapable d'aimer avec violence, il voyoit preſque ſans chagrin le peu de progrès qu'il faiſoit dans le cœur de la belle More, ou bien il s'en conſoloit par le plaiſir de voir & d'entretenir cette Dame quand il vouloit, avantage qu'il avoit ſur ſes Rivaux & qui lui tenoit lieu du bonheur d'être le Galant chéri. Comme il ne lui avoit encore fait connoître ſes ſentimens que par des ſoins peu empreſſez & s'étant aperçû qu'elle ſe plaiſoit à parler More avec Ambroiſe, il s'aviſa de charger ce Jardinier de lui faire de ſa part une déclaration d'amour en cette langue;

langue : Ambroiſe accepta la commiſſion en promettant à ſon jeune Maître de s'en acquiter avec tout le zèle imaginable la premiére fois que l'occaſion s'en preſenteroit. Elle s'offrit dès ce jour-là même.

Les Dames après quelques tours d'allées, entrérent dans le Cabinet de verdure où elles avoient coutume de s'arrêter pour ſe repoſer. Ambroiſe arriva portant une corbeille de fleurs : Don Rodrigue lui ordonna d'en faire des bouquets & fit ſigne en même-tems à D. Elvire de le ſuivre, comme s'il eût eû quelque choſe de particulier à lui dire. Le frere & la ſœur ſortirent du cabinet, où Ozmin ſe voyant ſeul avec ſa Maîtreſſe , ſe préparoit à lui parler d'un ton plaiſant de la paſſion de Don Rodrigue; mais il la trouva ſi triſte, qu'il en fut étonné. Qu'avez-vous donc , Madame , lui dit-il d'un air attendri ? Quoi ! lorſque je m'aprête à vous divertir en joüant avec vous un perſonnage peu différent de celui que vous avez fait cette nuit au rendez-vous, je vous vois dans un accablement mortel. Daraxa ne lui répondit que par un ſoupir, ce qui redoubla l'étonnement du Cavalier & lui cauſa de l'inquiétude : Parlez, ajoûta-t'il , parlez Daraxa , ſi vous ne voulez me deſeſpérer. Que me préſagent votre ſilence & ce ſoupir qui vient de vous échaper?

por ? Ils ſemblent m'annoncer plus de malheurs que je n'en ai à craindre. La belle More enfin lui répondit que la bizarrerie de leur fortune & les traverſes qu'ils avoient l'un & l'autre à eſſuyer tous les jours étoient la cauſe de cette triſteſſe où il la voyoit plongée.

Il eſſaya de la conſoler en lui repreſentant qu'elle ne devoit point manquer de courage, après avoir juſques-là ſoutenu leurs diſgrâces avec fermeté : que véritablement il étoit bien mortifié d'être réduit à payer de quelque complaiſance la tendreſſe aveugle qu'Elvire avoit pour lui. Il n'eût pas achevé ces derniers mots que la belle More fondit en pleurs & lui dit d'une voix entre-coupée de ſanglots: Eh ! c'eſt cela ſeul qui ébranle ma conſtance qui eſt à l'épreuve des autres perſécutions. Quel ſuplice pour un cœur tendre & délicat d'être inceſſamment en butte à tout ce qui peut le déchirer ! Hélas ! je ſuis peut-être même à la veille de me reprocher d'avoir eû trop de confiance en votre fidélité.

L'ai-je bien entendu, reprit Ozmin avec un vif ſentiment de douleur ? Vous me croyez capable d'aimer une autre que vous : Ah ! Daraxa, pouvez-vous me faire cette injuſtice, vous qui connoiſſez mon cœur ? Vous qui ſçavez que je me pique

que de quelque vertu, & sur-tout d'être ennemi de la trahison. Je veux croire, repartit la Dame en essuyant ses larmes, que j'ai tort de m'allarmer; mais je vous aime Ozmin, & je ne puis me souvenir tranquilement des complaisances que vous avez eûës pour la fille de Don Loüis; vous ne les auriez pas poussées si loin si elles vous eussent autant couté qu'à moi. Quand je pense à l'effet qu'elles ont produit, je fais mille réfléxions qui me donne la mort; Elvire espére plus que jamais qu'elle vaincra par son opiniâtreté votre résistance. Qui me répondra que vous ne vous laisserez pas à la fin toucher de l'excès de sa passion? Moi, s'écria le Seigneur More avec transport! fiez-vous à l'assurance que je vous.... Il fut interrompu en cet endroit par Elvire qui rentra tout-à-coup dans le cabinet avec précipitation, & son frere y revint un moment après elle.

Ozmin ne les attendoit pas si-tôt; il avoit compté que Don Rodrigue amuseroit plus long-tems sa sœur sous prétexte d'avoir à lui parler de quelque affaire sérieuse. Le fils de Don Loüis avoit effectivement eû ce dessein, mais il n'avoit pû retenir D. Elvire qui s'étoit brusquement échapée de ses mains pour aller troubler la conversation de Daraxa & de Don Jaymé. Il se

passa

paſſa entre ces quatre perſonnes une ſcène muette qui leur fit penſer bien des choſes. Don Rodrigue & ſa ſœur s'aperçurent que la Dame More étoit fort émuë : Il leur parut même qu'elle avoit répandu des pleurs, & chacun fit ſur cela ſes réfléxions. Pour Ozmin, comme il n'avoit plus rien à faire dans ce cabinet & qu'il n'y repreſentoit qu'Ambroiſe, il lui fut facile en ſe retirant de ſortir d'embarras.

Don Rodrigue le ſuivit auſſi-tôt, & plein d'impatience d'aprendre ce qui s'étoit paſſé entre ce Jardinier & Daraxa, qu'il commença de ſoupçonner d'être d'intelligence enſemble, il lui demanda s'il s'étoit acquitté de ſa commiſſion & s'il avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Seigneur, lui répondit Ambroiſe, vous m'avez laiſſé ſi peu de tems pour entretenir la Dame More, qu'il ne m'a pas été poſſible de vous rendre de grands ſervices. Je conviens, reprit le fils de Don Loüis, que vous n'avez pas eu avec elle une longue converſation; mais qu'il faut que vous en ayez bien mis à profit tous les momens, puiſque j'ai trouvé Daraxa fort agitée de vos diſcours; je ſuis même perſuadé que vous lui avez fait verſer des pleurs. Ces pleurs, repartit le faux Jardinier, pourroient être le fruit amer de la liberté que j'ai priſe de lui

parler de votre paſſion, qui peut-être n'eſt pas de ſon goût.

N'avez-vous pas de meilleures raiſons à me dire que celles-là, s'écria Don Rodrigue ? Non, Seigneur, dit Ambroiſe ; j'ajoûterai ſeulement que cette Dame peut avoir déja le cœur engagé. Une fille qui a été élevée dans une Cour auſſi galante que celle de Grenade, pourroit fort bien être devenuë ſenſible aux ſoupirs de quelque Seigneur de ce païs-là. Je le penſe comme vous, repliqua bruſquement le jaloux Don Rodrigue ; & de plus, je crois que vous êtes ici moins pour me ſervir que pour faire plaiſir à cet heureux Rival. Vous ne me rendez pas juſtice, repartit le Jardinier, vous m'outragez en me ſoupçonnant d'être capable de vous trahir pour un infidèle. Infidèle ou Chrétien, interrompit le fils de Don Loüis avec précipitation, vous m'êtes ſuſpect, vous en ſçavez un peu trop pour un Jardinier ; & quand je me rapelle tous vos petits entretiens Mores, cela ne bannit point ma défiance ; mais prenez-y garde, pourſuivit-il d'un air menaçant vous êtes dans une maiſon où les fripor neries ne demeurent pas long-tems c chées. En achevant ces mots il retourna cabinet où les Dames gardoient encore profond ſilence. Dès-qu'elles le virent ar

ve

ver, elles ſe levérent & ſe retirérent dans leurs apartemens pour y rêver en liberté à leurs affaires, chacune en ſon particulier.

Don Rodrigue qui n'avoit alors guére d'envie d'entrer en converſation avec elles, les laiſſa s'éloigner & ſe mit à ſe promener tout ſeul. Il rencontra ſon pere qui s'amuſoit à conſidérer des fleurs, & il s'arrêta pour lui tenir compagnie. Don Loüis en regardant ces fleurs, s'aviſa de parler d'Ambroiſe & de témoigner qu'il étoit très-content des ſoins & de l'habileté de ce valet. Il eſt peut-être plus habile qu'on ne voudroit, dit Don Rodrigue avec un ſouris forcé; ce garçon-là, ſi je ne me trompe, ſçait plus d'un métier. Le vieux Marquis dont l'eſprit & les yeux étoient apliquez à contempler ſon parterre, ne ſaiſit pas d'abord ce que ſon fils venoit de lui dire, & répondant avec diſtraction : Il eſt vrai, dit-il, qu'Ambroiſe a de l'eſprit & je ſuis ſûr que j'en ſerai bien ſervi. Je doute fort qu'il ſoit ici pour cela, repliqua Don Rodrigue; du moins ſuis-je convaincu que d'autres auront plus de raiſon que vous d'être ſatisfaits de ſes ſervices. Vous le dirai-je? Je le crois plus attaché aux intérêts de Daraxa qu'aux vôtres, ou bien c'eſt un Agent de quelque Amant de cette Dame.

Ah! mon fils, interrompit le Pere en

riant de toute ſa force, c'eſt à preſent que je vous connois pour un homme véritablement amoureux. Si je le ſuis, dit Don Rodrigue, je puis vous aſſurer, que mon amour m'éclaire au lieu de m'aveugler. Je ſçai bien ce que j'ai vû. Eh ! qu'avez-vous donc vû, interrompit le vieillard pour la ſeconde fois ? Parlez-moi plus clairement; car enfin, je ſuis Don Loüis de Padilla le fils de Don Gaſpard, qui paſſoit pour l'homme de ſon ſiécle le moins facile à tromper. On m'a cent fois fait la grace de me dire que je l'emportois même ſur lui pour la prudence & la circonſpection. Si le choix que la Reine a fait de moi pour la garde de la belle More, ne ſuffit pas pour vous rendre tranquile là-deſſus, demandez aux perſonnages de la Cour les plus aviſez, ſi je ſuis homme à me laiſſer ſurprendre. En un mot, mon fils, j'ai cinquante ans paſſez; & ſi lorſque je n'en avois que la moitié, on m'eût amené non pas un Arragonois, mais l'homme de la Gréce le plus fin, je n'aurois eu beſoin que de le regarder un moment entre les deux yeux, pour deviner ce qu'il auroit eu dans l'ame.

Seigneur, dit Don Rodrigue, perſonne au monde n'eſt plus perſuadé que moi de cette vérité; mais je ne puis m'empêcher d'en revenir-là; je m'imagine que cet Am-

broiſe

broiſe ne vous ſert que pour avoir moyen d'être utile à quelqu'autre. Il ſe familiariſe un peu trop avec Daraxa, dès qu'il eſt avec elle il lui parle More ; la Dame lui répond, & elle a pour lui des complaiſances qui me font juger qu'ils ſe connoiſſent depuis longtems ; enfin, pour achever de dire tout ce que je penſe, je ne voudrois pas jurer qu'Ambroiſe ne fût toute autre choſe qu'un Jardinier. Don Loüis au lieu de demeûrer d'accord qu'il pouvoit avoir été ſurpris dans cette occaſion, s'échauffa de dépit de ſe voir ſoupçonné d'être la duppe de quelqu'un : Vous etes un étrange homme, dit-il à ſon fils ! Pourquoi avez-vous permis vous-même à ce Jardinier ces familiaritez dont vous vous plaignez ? Ne ſçavez-vous pas que parmi nous c'eſt un crime à un domeſtique de lever les yeux ſur ſa Maîtreſſe ? Croyez-moi, traitez ce Valet comme on traite les autres, & je vous répond de ſa fidèlité. A l'égard de Daraxa, repoſez-vous ſur ma vigilance, du ſoin de la garder. Dormez en repos, je veille ſans ceſſe & ſuis informé de tout ce qui ſe paſſe chez moi, tant la nuit que le jour. Le reſpect ferma la bouche à Don Rodrigue, qui fut obligé de quitter ſon pere un moment après, parce qu'on vint l'avertir qu'une perſonne demandoit à lui parler.

Après son départ le vieux Marquis, malgré tout ce qu'il avoit dit, tomba dans une profonde rêverie & fit mille réfléxions chagrinantes, qui remplirent son esprit de soupçons. Pour achever de troubler son repos, son Maître Jardinier vint l'aborder en lui disant : Seigneur, j'ai un avis d'importance à vous donner : j'ai entendu cette nuit dans le Jardin certain bruit qui me fait croire qu'il y a des gens qui rodent autour de cette maison ; si j'eusse osé sortir de chez-moi contre vos ordres, je serois en état de vous en rendre un meilleur compte. Des gens la nuit dans mon Jardin, s'écria Don Loüis fort étonné ! Ils venoient donc de chez-vous ? Non, Seigneur, dit le Maître Jardinier, Ambroise & mon valet ne sçauroient sortir de ma maison, j'en ferme la porte moi-même exactement tous les soirs, & j'en garde avec soin la clef que je ne confie à personne.

Ce raport donna beaucoup à penser au vieux Marquis ; qui peut être venu dans mon Jardin, disoit-il en lui-même ? & dans quelle intention peut-on s'y être introduit ? Je ne crains pas les voleurs, la hauteur des murailles est capable de les effrayer. Seroit-ce quelque Amant de Daraxa, c'est ce que je ne puis m'imaginer ; il n'en est point d'assez fou pour vouloir s'exposer

poser à un si grand péril dans la seule espérance de la voir paroître à une fenêtre. Il faut que mon Jardinier se soit mis cela dans la tête, ou bien ce bruit, s'il est réel, a été fait par des domestiques, & si j'en dois soupçonner quelqu'un, c'est ce fripon d'Ambroise, dont mon fils, après tout, peut avoir justement pris ombrage.

Don Loüis furieusement agité de ces pensées, ordonna au Jardinier que sans rien dire ni à son valet ni à Ambroise, il fit bonne garde cette nuit-là ; & que si par hazard il entendoit encore du bruit, il ne manquât pas de tirer un coup de fusil & de sortir en même-tems bien armé. De mon côté, ajoûta le Marquis, j'en ferai autant avec tous mes autres domestiques, & les audacieux qui cherchent ou à me voler ou à me deshonorer, seront bien fins s'ils nous échapent. Ce vieux Seigneur après avoir donné ses ordres à son Jardinier, se retira pour s'aller préparer à faire le grand coup qu'il méditoit.

Si les deux Dames, Don Loüis & Don Rodrigue avoient de l'inquiétude, Ozmin de son côté n'étoit pas plus tranquile qu'eux. Ce brave More ne s'allarmoit pas aisément ; mais les derniers mots que son Rival lui avoit dits lui sembloient mériter quelque attention. Il crut prudemment de-

voir ſonger à prévenir les malheurs qui pouvoient lui arriver. Il n'avoit pour toute arme qu'un poignard, avec quoi il n'étoit pas poſſible, ſupoſé qu'on voulût le maltraiter, qu'il ſe défendit contre trente domeſtiques qu'il y avoit dans cette maiſon. Tout lui préſageoit quelque diſgrace prochaine : Il avoit vû les deux Padilla ſe parler avec vivacité, & Don Loüis enſuite en converſation ſérieuſe avec le Maître Jardinier : il ne doutoit point qu'il n'eût été queſtion de lui dans ces deux entretiens; de maniére qu'ayant tout lieu d'apréhender quelque lâche attentat, il réſolut de diſparoître auſſi-tôt qu'il auroit communiqué ſon deſſein à Daraxa, & pris des meſures avec elle pour ſe revoir au retour de la Reine.

A peine eut-il formé cette réſolution, qu'il alla viſiter les endroits où les Dames faiſoient porter leurs lettres : Il en trouva une dans la cache d'Elvire. Cette vive Eſpagnole lui mandoit qu'on l'attendoit cette nuit pour lui aprendre des choſes de la derniére importance. Il ne devina point qu'Elvire lui donnoit ce rendez-vous à l'inſçû de la belle More & pour avoir une converſation particuliére avec lui. Il crut que Daraxa y feroit comme à l'ordinaire, & qu'il pourroit en preſence de ſon Amie lui dire en More ce qu'il vouloit qu'elle ſçût

avant

avant leur séparation. Mais laissons Ozmin jusqu'à cette entrevûë & venons aux terribles préparatifs que Don Loüis faisoit pour la troubler.

Ce vieux Seigneur s'étoit fait aporter dans son apartement par deux fidèles domestiques toutes les armes offensives & défensives qu'il y avoit dans sa maison, comme Mousquets, Mousquetons, Pistolets, Halebardes, Piques, Pertuisanes, Cuirasses, Gasques & Targues; le tout mangé de la roüille : cependant il ne jugea point à propos de les faire nétoyer, le danger étoit trop pressant pour cela. L'on eut dit à voir les mouvemens qu'il se donnoit, que l'ennemi s'aprochoit de sa maison pour la prendre d'assaut : quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre, il ne vouloit pas, étant fils & petit-fils d'Officiers Généraux, qu'on dit de lui qu'il en ignoroit le métier. Il envoya un de ses plus zèlez serviteurs acheter de la poudre & des balles, pour charger dix-sept à dix-huit armes à feu qu'il avoit & qu'il destinoit aux plus vaillans de ses domestiques. Il faisoit tous ces aprêts sans bruit, n'ignorant pas que les plus grandes entreprises demandent du secret : Il en déroba sur-tout si bien la connoissance à son fils & à sa fille, à cause de leur affection pour Daraxa, qu'ils n'en eurent pas le moindre soupçon.

Quand il eut diſpoſé les choſes de la façon qu'il les vouloit, & qu'il eut entendu ſonner onze heures, ſes deux valets affidez lui amenérent tous ſes autres domeſtiques qu'il poſta dans différens endroits, après leur avoir donné des armes ſelon qu'il les jugeoit capables de s'en ſervir. Il en envoïa la plus grande partie dans les chambres hautes de ſa maiſon pour mieux découvrir & pour être moins en vûë, & il leur défendit à tous de tirer ſans l'avoir auparavant averti de ce qu'ils auroient remarqué. Pour lui, il ſe mit dans un Cabinet vis-à-vis de l'apartement de Daraxa; il ſe réſerva cette place, comme celle qui avoit particuliérement beſoin d'un homme auſſi vigilant que lui. Il étoit accompagné de ſon Ecuyer, vieux domeſtique, dont le courage égaloit le ſien & qui dans le fond de ſon ame donnoit au Diable tous les perturbateurs de ſon repos; mais enfin, le ſort en étoit jetté, & puiſqu'ils étoient au bioüac, ils ne pouvoient avec honneur ſe retirer avant que d'être aſſurés qu'il n'y avoit rien à craindre du côté de l'Ennemi.

Le Marquis en robe de chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, avec une lanterne ſourde à la main, regardoit de tous ſes yeux par la fenêtre; il faiſoit une de ces nuits que dans les païs chauds le brillant

des

desEtoiles rend si claires, qu'on peut distinguer de deux cens pas l'ombre d'un homme. D'abord que Don Loüis entendit sonner minuit, se souvenant que son Jardinier lui avoit dit que c'étoit à peu près à cette heure-là qu'il avoit oüi du bruit la nuit précédente, sentit un battement de cœur, & fut saisi d'un frisson violent. Cette émotion, qui répondoit si mal de la fermeté de son ame dans le péril, ne diminua point lorsqu'il lui sembla voir quelqu'un marcher le long du mur du côté de la galerie; pour être plus sûr qu'il ne se trompoit pas, il le fit remarquer à son Ecuyer, en lui demandant s'il ne l'apercevoit point. Mais celui-ci, soit qu'il n'eût pas la vûë aussi bonne que celle de son Maître, soit que la peur la lui troublât, lui dit qu'il ne voyoit rien.

Ils furent bien-tôt tous deux tirez de leur doute par deux de leurs Sentinelles qui vinrent les avertir qu'il y avoit un homme que s'entretenoit à une fenêtre de la galerie avec quelque personne du logis. Le Seigneur de Padilla fut d'autant plus étonné de cet avis, qu'il avoit toutes les clefs de sa maison. Tous les soirs à neuf heures on ne manquoit pas de les lui aporter; de sorte qu'il n'étoit pas moins en peine de sçavoir qui pouvoit être l'interlocuteur du dedans que celui du dehors; il jugea qu'il falloit que ce

... qu'un de ses Amans ve-
... l'entremise de quelque
... lui donnoit moyen de
... le Jardin, & que cette
... ire une clef de la galerie par
... ce même domestique. Il
... e conjecture; il fait dire à tous
... tenir prêts, & forme le har-
... commencer l'expédition par
... ne surprendre la belle More,
... ne pût desavoüer son crime. Il
... ue n'osant exécuter tout seul un
... udacieux, il prit avec lui les deux
... erminez de ses Mousquetaires, &
... epide Ecuyer.

... faire moins de bruit en marchant,
... ôta ses pantoufles, & les autres
... ouliers; ils arrivérent en cet état à
... erie, dont ils trouvérent la porte ou-
... Don Loüis s'avança pas à pas, jus-
... e qu'il entendît parler: il fit halte
... pour écouter ce qu'on disoit; en
... -tems ses oreilles furent frapées des
... es suivantes: Je vous estime trop pour
... voir me résoudre à vous rendre mal-
... reuse: Je dois respecter votre naissance,
& vous devez considérer l'état de ma for-
... ne. Je suis un Cavalier réduit à chercher
les moyens de me pousser à la Cour; j'y ai
besoin de Protecteurs. Eh! qui voudroit
être

être le mien, si j'avois eu le malheur de m'attirer la haine d'un Seigneur aussi puissant que votre pere ? Croyez-moi, ne nous exposons point à nous repentir l'un & l'autre le reste de nos jours.

Le Marquis reconnut la voix du faux Ambroise, & malgré le dépit qu'il sentoit d'avoir été la duppe de ce prétendu Arragonois, il ne laissa pas d'admirer sa prudence & sa vertu. Comme il s'imaginoit que ce discours s'adressoit à la belle More, il n'étoit pas peu curieux de sçavoir ce que cette Dame y répondroit. Mais que devint-il, lorsqu'il entendit sa fille, qu'il ne put méconnoître au son de sa voix, repartir ainsi au Cavalier : l'Amour fait-il tant de réfléxions ? N'avez-vous employé pour tromper mon pere un stratagême qui vous assujettit à tant de peines ? N'êtes-vous donc venu mettre en danger ici votre vie, que pour perdre un tems si cher à me faire connoître mes devoirs ? Au lieu de vous abandonner à la joye que mes bontez dévroient vous inspirer, vous voulez vous-même leur donner des bornes : Je n'attendois pas de si froides marques de votre reconnoissance. Quoi ! la considération de votre fortune vous retient, quand je fais tout mon bonheur d'être à vous ? Pouvez-vous craindre mon pere ? La Cour de Fer-
dinand

dinand eſt-elle votre ſeule retraite ? En eſt-il quelqu'une où un homme tel que vous puiſſe manquer de s'avancer ? Mais je veux que vous ſoyez aſſez malheureux pour chercher en vain par-tout à vous établir avantageuſement ; Elvire aimera toûjours mieux être avec vous dans l'état le plus obſcur, que de vivre avec un autre dans les grandeurs.

La Dame alloit continuer, lorſqu'un coup de mouſquet ſe fit entendre, & fut ſuivi dans le moment de dix à douze autres dont toute la galerie retentit. Ce bruit terrible épouvanta ſi fort la fille de Don Loüis, que n'écoutant plus d'autre paſſion que la crainte, elle prit auſſi-tôt la fuite. Pour comble d'infortune, ſon pere qui l'attendoit au paſſage, la ſaiſiſſant tout-à-coup par le bras, lui dit : Ah ! miſérable, c'eſt donc ainſi que vous deshonorez l'illuſtre Sang de Padilla. A la voix & à l'action du Marquis, Dona Elvire dont les eſprits n'étoient déja que trop troublez de ſa premiére frayeur, pouſſa un cri & tomba évanoüie entre ſes bras ; ce vieillard jugea bien qu'elle venoit de perdre le ſentiment. Il fit ouvrir la lanterne ſourde pour regarder ſa fille, qui lui parut dans une ſituation ſi déplorable, qu'il en eut pitié. Il l'aimoit, & ne pouvant la conſidérer ſans en être atten-

dri,

dri, il la laissa entre les mains de son Ecuyer.

Mais plus ce pere se sentoit touché de la voir en cet état, plus il avoit d'envie de se venger du téméraire Auteur de ce desordre. Il ne respiroit plus que la mort d'Ambroise, dont un moment auparavant il avoit admiré la sagesse. Il assembla tous ses gens armez, retroussa sa robe de chambre, se fit mettre une cuirasse par-dessus, un casque sur son bonnet de nuit, prit une targue à la main gauche, & une longue pique à la droite; & ce brave Capitaine en gantelets & en pantoufles, fit ouvrir la porte du Jardin, & défiler sa troupe trois à trois : les mousquetaires marchoient les premiers, & les halebardiers faisoient l'arriére-garde; il se mit à la queuë de ceux-ci, & cette petite Armée, composée de Soldats dignes de leur Général, alla chercher l'Ennemi : elle fut renforcée dans sa marche par le Jardinier, qui vint la joindre avec une rapiére au côté, une escopette sur l'épaule, & deux pistolets à la ceinture. Ce domestique assura qu'il avoit vû les Ennemis qui étoient au nombre de deux, & que s'il eut osé tirer sans l'ordre de son Maître, il auroit déchargé sur eux ses armes à feu. Don Loüis, après avoir écouté ce raport qui l'étonna, s'informa de quel côté ces deux hommes

hommes avoient tourné leurs pas, & fit marcher ſa troupe ſur leurs traces.

Que faiſoit Ozmin pendant ce tems-là ? Dès qu'il étoit aperçû qu'Elvire avoit pris la fuite au bruit des coups de mouſquets qui avoient interrompu leur converſation, & qui pourtant n'avoient point été tirez ſur lui ; il s'étoit promptement éloigné de la galerie pour gagner un cabinet, où il eſpéroit vendre chérement ſa vie, ſi l'on venoit l'y attaquer. Mais un homme qui le ſuivoit de près, l'obligea de s'arrêter avant qu'il y arrivât, en lui diſant : Seigneur Don Jaymé, vous avez beſoin de ſecours, recevez le mien : c'eſt vous qu'on cherche, acceptez ſans retardement mes ſervices, ſi vous ne voulez être aſſaſſiné par une troupe de valets qui viendront bien-tôt fondre ſur vous.

Le Seigneur More auſſi ſurpris de s'entendre nommer Don Jaymé, que de rencontrer-là un Inconnu ſi obligeant, lui répondit : Je ne ſçais qui vous êtes, ni pourquoi vous vous interreſſez à ce qui me regarde ; mais qui que vous ſoyez, vous ne pouvez être qu'un Cavalier très généreux : Je ne refuſerai pas quelqu'une de vos armes, n'ayant qu'un poignard pour me défendre ; c'eſt toute l'aſſiſtance que je puis recevoir de vous, ſans abuſer de votre bon-

ne volonté. Je ferois au desespoir qu'un si brave homme exposât sa vie pour moi. Non, non, repliqua l'Inconnu, ne prétendez pas que je vous laisse périr sans vous préter mon secours. J'ai deux bons pistolets, prenez-en un, & souffrez que je combatte à vos côtez; ou si vous souhaitez que je me retire, il faut que vous veniez avec moi. Je crois, dit Ozmin, que ce dernier parti seroit le plus sage. C'est faire un mauvais usage de la valeur que de l'employer contre la canaille. Mais comment sortir de ce Jardin ? J'en sçais le moyen, répondit l'Inconnu, vous n'avez qu'à me suivre.

En même-tems ces deux Cavaliers commencérent à courir justement vers l'endroit où l'on avoit réparé le mur, contre lequel étoit dressée une bonne & longue échelle. Il y eut alors entr'eux une petite contestation; chacun ne voulant monter que le dernier. Après quelques complimens que deux hommes si courageux ne pouvoient manquer de se faire sur cela, il fallut qu'Ozmin passât le premier, pour couronner le procédé noble de son compagnon. Ils eurent tout le loisir de monter impunément, attendu que la Gendarmerie de Don Loüis avoit pris un chemin oposé à l'endroit où ils étoient; & ils retirérent l'échelle pour empêcher ce Seigneur de re-

connoître par où le faux Ambroise lui étoit échapé. Il y avoit encore une échelle de l'autre côté de la muraille pour descendre dans la ruë où cinq à six grands Laquais bien armez faisoient la garde, & se tenoient prêts à se jetter dans le Jardin au premier signal. Ozmin jugeant par-là qu'il n'avoit pas obligation à un homme du commun, & souhaitant de sçavoir qui c'étoit, le pria de le lui aprendre. Mais l'Inconnu lui répondit: c'est ce que je vous dirai chez moi. Comme vous êtes Etranger, vous ne connoissez pas bien Don Loüis. Vous ne sçauriez trop vous précautionner contre lui. Je vous offre ma maison où vous serez à couvert de son ressentiment, & vous y demeurerez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que nous ayons vû le parti que les Padilla prendront dans cette affaire.

Des maniéres si nobles & si généreuses charmérent le Seigneur More, qui ne pouvant résister aux pressantes instances que ce Cavalier lui fit d'accepter un logement dans sa maison, l'y accompagna. Lorsqu'ils se virent l'un l'autre aux flambeaux, ils se regardérent avec une attention mêlée de surprise, comme deux personnes qui croyoient se connoître. Le Maître du logis fut le premier qui débroüilla l'idée confuse qu'il avoit des traits d'Ozmin, & quand il fut

aſſuré qu'il ne ſe méprenoit pas, il l'embraſſa avec tranſport en lui diſant : Quel bonheur pour moi de recontrer un homme à qui je dois la vie. Je ne me trompe point: c'eſt vous qui m'avez ſauvé de la fureur d'un Taureau le jour des derniéres courſes. Seigneur, lui répondit le More en ſouriant d'un air modeſte, vous venez de bien payer ce ſervice en me tirant d'un danger où j'aurois infailliblement péri ſans votre ſecours. Non, non, reprit Don Alonſe de Zuniga : je ſuis en reſte de générofité avec vous. Dans le tems que vous vintes me dérober à une mort certaine, je ne vous avois pas donné ſujet d'expoſer vos jours pour conſerver les miens.

Ils paſſérent le reſte de la nuit à s'entretenir. Don Alonſe qui s'imaginoit qu'Ozmin s'apelloit effectivement Don Jaymé Vivés, & qu'il étoit amoureux de Dona Elvire, lui conta de quelle façon il avoit apris toutes ſes affaires. Cela m'a donné envie, ajoûta-t'il, de faire connoiſſance avec vous. Et pour la commencer, je ſuis entré cette nuit dans le Jardin de Don Loüis. De plus, comme j'aime Daraxa l'intime amie de votre Maîtreſſe, j'ai penſé que notre liaiſon deviendroit utile à nos amours.

Quoique le Seigneur More eût de la répugnance

pugnance à cacher ſes ſentimens, il ne voulut point détromper Zuniga : Il crut qu'il étoit de la prudence de paſſer pour Don Jaymé. Après un long entretien, Don Alonſe conduiſit ſon Hôte à l'apartement qu'il lui avoit fait préparer, & l'y laiſſa repoſer ; enſuite il ſe retira dans le ſien pour en faire autant. Mais Ozmin ne pouvant dormir, envoya chercher Orviédo quand il fut grand jour, pour faire part à ce fidèle Ecuyer de l'avanture de la derniére nuit ; comme auſſi pour lui ordonner de lui aporter des habits plus propres que ceux d'Ambroiſe à faire le perſonnage de Don Jaymé.

C'eſt un malheur attaché aux grandes Maiſons où il y a un peuple de valets, que tout ce qu'on y fait ne demeure pas longtems ſecret. On ſçut dès le lendemain dans la Ville l'hiſtoire du faux Ambroiſe ; on la contoit de diverſes façons ; mais toutes aux dépens de Dona Elvire : ce qui mortifioit extrémement Ozmin.

Don Alonſe & ce Cavalier devinrent en peu de jours les meilleurs amis du monde, tant il ſe trouva de ſympathie entr'eux, ou pour mieux dire, tant ils découvrirent l'un dans l'autre d'aimables qualitez. Ils ſouhaitoient tous deux ardemment d'être informez de ce qui ſe paſſoit chez le Marquis

de

de Padilla. C'eſt ce qu'ils ne pouvoient aprendre que de Clarice, dont ils ne recevoient aucunes nouvelles. Cette Suivante étant connuë de Don Loüis pour celle qui avoit toute la confiance de Dona Elvire, étoit plus obſervée que les autres; cependant, elle eût l'adreſſe de tromper ſes Argus, & de faire tenir à Don Jaymé chez Don Alonſe une Lettre qui contenoit un détail tel que ces deux Seigneurs pouvoient deſirer. Clarice mandoit à Vivés que ſon vieux Patron au deſeſpoir que le faux Ambroiſe lui fut échapé, le faiſoit chercher ſoigneuſement dans Séville par dix ou douze hommes, qui juſques-là n'en avoient fait qu'une recherche inutile: Qu'Elvire étoit fort malade, & que Daraxa avoit été auſſi très-indiſpoſée, tant elle avoit pris de part aux peines de ſon amie: Enfin, que Don Loüis étoit ſi honteux & ſi chagrin de toute cette affaire, qu'il ne vouloit voir perſonne, & qu'il devoit inceſſamment aller demeurer à la campagne, juſqu'à ce que tous les bruits qui couroient à ſa honte fuſſent diſſipez.

La Lettre de Clarice fut un nouveau ſujet d'entretien pour les deux Cavaliers, & divertit particuliérement Don Alonſe, qui n'aimant pas la maiſon des Padilla, ne trouvoit dans cette avanture qu'un ridicule qui

le réjoüissoit. Ozmin ayant une si belle occasion de donner de ses nouvelles à Daraxa, lui écrivit en Langue More une longue Lettre, qu'il lui fit tenir par Clarice. La Dame More, qui ne sçavoit ce qu'étoit devenu son Amant, & qui craignoit qu'il n'eût été blessé la nuit qu'on avoit tiré tant de coups de Mousquets, fut ravie d'aprendre le sort d'une personne qui lui étoit si chére, & de pouvoir lui faire réponse par la même voye.

Quelques-jours après, le vieux Marquis partit avec sa famille & ses domestiques, pour se rendre à une maison de campagne qu'il avoit à une lieuë de Séville : Ce départ auroit fort affligé le Seigneur More, à cause de l'éloignement de Clarice, dont l'entremise lui étoit d'un si grand secours, si Don Alonse pour l'en consoler, ne lui eût dit : Nous devons être bien-aises que Don Loüis soit à la campagne. A un quart de lieuë de sa maison, j'en ai une assez belle où je vais quelquefois. Il faut que nous y allions le plus secrettement qu'il nous sera possible. Nous aurons-là plus facilement que dans cette Ville des nouvelles de nos Dames. Nous pourrons même trouver l'occasion de les voir & de leur parler.

Vivés ne manqua pas d'aplaudir à ce projet, dont ils commencérent l'exécution

son

ſon ami & lui dès le lendemain avant le jour. Ils ſortirent de Séville avec Orviédo & deux Laquais ſeulement. Si-tôt qu'ils furent arrivez à la maiſon de campagne de Don Alonſe, ce jeune Seigneur chargea un Païſan rusé de remettre en main propre à Clarice un billet, par lequel cette fille étoit avertie que le jour ſuivant elle rencontreroit dans le bois, qui n'étoit qu'à deux cens pas de la maiſon dudit Marquis, deux jeunes Bergers qui mouroient d'envie d'avoir avec elle une petite converſation.

Clarice, qu'on obſervoit moins à la campagne qu'à la ville, ſçut bien-tôt ſe dérober du logis, pour courir au rendez-vous. Elle y trouva Don Alonſe & Don Jaymé habillez en villageois. Elle leur aprit que les Dames étoient toutes deux en bonne ſanté, mais ſi gênées, qu'elles avoient à peine la liberté de ſe promener dans le Jardin. Cependant, ajoûta-t'elle, ſi le Seigneur Don Loüis alloit demain, comme je n'en doute pas, à une Ferme qu'il a à trois lieuës d'ici, & où l'apelle une affaire de conſéquence, je pourrois bien vous ménager une entrevûë avec elles. Auſſi-bien Don Rodrigue vient tout-à-l'heure de partir pour Séville, d'où il ne doit revenir que dans deux jours. Si les Cavaliers furent charmez de la douce eſpérance dont Clarice

ce

ce les flatta ; cette Soubrette ne fut pas moins contente des presens qu'ils lui firent pour reconnoître sa bonne volonté. Cette fille après avoir pris congé d'eux, regagna promptement la maison de son Maître, & alla rendre compte aux Dames de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec ces Seigneurs.

Le lendemain matin, tout parut seconder les desirs des Amans : Le Marquis partit pour sa Ferme, & les Dames se disposérent à profiter d'une conjonคture si favorable. Elles s'habillérent en Païsannes, pour se conformer au déguisement des Galans ; puis elles sortirent de la maison, suivies de Clarice & de Laïda seulement. Elles furent bien-tôt dans le bois où leurs Bergers les attendoient, pour s'entretenir & se promener avec elles. Ils commencérent de part & d'autre par laisser éclater une grande joye de se revoir ; ensuite se regardant les uns les autres, travestis comme ils étoient, ils se mirent à rire & à plaisanter. Ces sortes de parties font ordinairement beaucoup de plaisir ; mais elles finissent mal quelquefois.

Ces quatre personnes eurent d'abord une conversation générale, & d'autant plus agréable, qu'elles étoient avec ce qu'elles aimoient. Elles s'enfonçoient déja dans les allées

allées de ce bois en se promenant, lorsqu'elle virent entre les arbres deux véritables Païsans qui venoient de leur côté. On jugea que c'étoient des habitans d'un Bourg voisin dont le Marquis étoit Seigneur, & on ne se trompoit pas. Comme ces Villageois passoient auprès des Dames, elles leur tournérent le dos, afin qu'ils ne vissent point leurs visages; ce que Vivés & Zuniga s'avisérent aussi de faire pour la même raison; mais les Païsans au lieu de continuer leur chemin, s'arrétérent tout court, & l'un d'entre eux apliqua sur les bras & sur la tête de Don Alonse un si furieux coup de bâton, que ce Cavalier en fut tout étourdi. Ozmin au bruit de ce coup se retourna aussi-tôt, & reçut en même tems de l'autre Villageois un pareil traitement; avec cette différence, que le More par son agilité détourna le coup qu'on lui vouloit porter sur la tête & le fit glisser sur ses reins. Alors ce vigoureux More levant un gros bâton qu'il avoit à la main, le laissa tomber d'une si grande roideur sur le visage de son ennemi, qu'il lui abattit la miotié des machoires & le coucha par terre sans sentiment. Après quoi il vola au secours de son ami, qui avoit bon besoin de son assistance, tant il étoit mal mené par son adversaire. Mais ce Païsan se grada

bien d'attendre un homme qui venoit de faire mordre la pouſſiére à ſon camarade, & s'enfuit vers le Bourg, qu'il ne manqua pas d'allarmer en y ſemant la nouvelle de la mort de ce Villageois qui pourtant n'étoit que bleſſé.

Pendant ce combat, les Dames prirent très-prudemment la fuite & retournérent à la maiſon de Don Loüis, toutes effrayées & fort en peine de ſçavoir quelle en ſeroit la fin. Leur inquiétude n'étoit pas mal fondée ; car les Cavaliers qui auroient bien fait de ſe retirer chez eux au plus vîte, demeurérent ſi long-tems ſur le champ de bataille à ſe conſulter ſur ce qu'ils devoient faire, qu'ils donnérent le loiſir à trois Braves du Bourg, de venir fondre ſur eux l'épée à la main. Un de ces vaillans marchoit le premier ; il paroiſſoit le plus conſidérable des trois, comme le plus animé. Il s'avança d'un air furieux vers Ozmin pour lui paſſer ſa rapiére au travers du corps, mais le More eſquiva le coup adroitement & frapa de ſon bâton le Spadaſſin ſi rudement ſur la tête, qu'il l'étendit ſans vie ſur la place. Puis s'étant bruſquement ſaiſit de l'épée dont ſon ennemi avoit fait un ſi mauvais uſage, il ſe diſpoſa de bonne grace à recevoir les deux autres Braves, qui eurent aſſez de courage pour ſe

presenter devant lui. Ce nouveau combat fut un peu plus long que les précédens, attendu qu'Ozmin étant assailli par deux hommes à la fois, avoit assez d'occupation à parer les bottes qu'ils lui portoient : Ils le blessérent même legérement à la main. Il est vrai que de leur côté ils étoient tous deux en se battant fort incommodez par Don Alonse, qui faisoit tomber son bâton tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre. Il en donna un coup si terrible sur le bras droit d'un de ces Spadassins, qu'il lui fit voler son épée à terre, ce qui rendit nos Cavaliers victorieux. Leurs ennemis abandonnérent la partie dans le moment & s'enfuirent vers le Bourg d'une grande vîtesse, tout blessez qu'ils étoient.

Les Vainqueurs ne furent pas contens de les voir si mal traitez : Ils eurent l'imprudence de les poursuivre jusqu'à l'entrée du Bourg, où ils trouvérent à qui parler. Tous les habitans ayant sçû qu'on avoit tué un Païsan dans le bois, s'étoient armez de longs bâtons ferrez & non ferrez, & de vieilles épées pour venger sa mort. Leur fureur augmenta lorsqu'ils virent arriver les deux Spadassins fuyans, & qu'ils aprirent d'eux que le fils du Bailli venoit d'avoir le même sort que le Villageois. Les voilà qui vont en foule au devant des

meurtriers qu'ils environnent & chargent de toutes parts. Ozmin ſans s'effrayer ſoutient leur furie; plus il ſe voit d'ennemis ſur les bras, moins ſa valeur en eſt abattuë. Il frape à droite & à gauche ; il renverſe tout ce qui lui réſiſte & modére un peu l'ardeur des plus échauffez. Don Alonſe, quoique bleſſé, faiſoit à ſon exemple de vigoureux exploits avec l'épée d'un des deux Braves de laquelle il s'étoit ſaiſi. Néanmoins cela ne l'empêcha pas d'être pris, & bien-tôt après, ſon ami à qui l'on jettoit ſans ceſſe de longs bâtons entre les jambes, pour le faire tomber, ayant eu le malheur de faire la culbutte, fut accablé de la multitude.

Je vous laiſſe à penſer ſi dans la rage où étoit cette canaille, elle auroit épargné ces deux Cavaliers infortunez, les voyant à ſa merci. Mais il paſſa par hazard alors deux Gentilshommes à cheval, qui alloient à Séville avec trois ou quatre Laquais, & qui voulant ſçavoir la cauſe de cette émotion populaire, fendirent la preſſe l'épée à la main, & pénétrérent juſqu'aux deux priſonniers : Ils reconnurent Don Alonſe, malgré le ſang dont il avoit le viſage couvert, & malgré ſon déguiſement. Ils l'arrachérent, non ſans beaucoup de peine, des mains des Païſans, ce qui obligea ces der-

derniers à mettre au plutôt en ſûreté ſon compagnon à qui ils en vouloient particuliérement.

Cependant Zuniga refuſoit d'accompagner ſes libérateurs, diſant qu'il aimoit mieux demeurer avec ſon ami, que de l'abandonner. Mais les deux Gentilshommes lui repreſentérent qu'il étoit impoſſible alors d'enlever ce Cavalier, que le Bailli tenoit enfermé chez lui & faiſoit garder par tous les habitans du Bourg qu'il excitoit à ſervir ſa vengeance: Qu'il étoit plus à propos d'aller aſſembler tout ce qu'il pourroit trouver des gens de bonne volonté & de revenir avec eux la nuit le tirer de priſon. Don Alonſe goûta cet avis & s'aſſura en fort peu de tems de quarante perſonnes tant Maîtres que valets. Un ſi hardi deſſein auroit été ſans doute exécuté, ſi le Bailli ne l'eut pas prévû; mais ce Juge qui étoit un vieux routier, ſe doutant bien de cette violence, eut promptement recours à la Juſtice de Séville, qui lui envoya un ſi grand nombre d'Archers & d'autres hommes armez, qu'il n'eut plus rien à craindre pour ſa proye.

Les Dames n'étoient pas aſſez éloignées du lieu du combat pour en pouvoir ignorer long-tems les circonſtances & l'événement. Elles en furent informées par quel-

ques domestiques du Marquis, dont la plûpart avoit été par curiosité au Bourg où ils avoient apris tout ce qui s'y étoit passé. Dona Elvire en chargea un d'aller dire au Bailli de prendre garde, s'il ne vouloit s'en repentir, au traitement qu'il feroit au Cavalier qu'il tenoit chez lui. Cette recommandation ne fut pas inutile : on eut plus d'égard qu'on n'auroit eu sans cela pour Don Jaymé, à qui l'on donna de la part des Dames tout ce qui lui étoit nécessaire pour panser deux ou trois legéres blessures qu'il avoit reçûës.

Si le Bailli voyoit à regret traverser par Elvire le dessein qu'il avoit de venger la mort de son fils ; en récompense dès le soir même il eut la consolation d'aprendre que le Marquis entroit dans son ressentiment. En effet Don Loüis en revenant de sa ferme sur la fin du jour, passa par le Bourg, où la plûpart des habitans étoient encore sous les armes. Il demanda pourquoi ils s'étoient ainsi assemblez. On lui fit un détail de l'avanture qui étoit arrivée, & comme il souhaita d'en sçavoir toutes les particularitez, un des plus notables du Bourg prit la parole & lui dit : Tout ce malheur ne vient que d'une méprise du fils de notre Bailli. Ce jeune garçon étoit amoureux de la fille de votre Concierge & avoit pour Rival

Rival le fils d'un gros fermier des environs de ce Bourg. Le fils du Bailli étoit fort débauché de ſon naturel & de plus très-violent ; s'étant aperçû qu'on lui préféroit ſon concurrent, jeune homme plus ſage & plus riche que lui, il l'envoya menacer de ſa part qu'il le feroit mourir ſous le bâton, s'il s'aviſoit de paroître auprès de chez-vous & de chercher l'occaſion de parler à ſa Maîtreſſe. Il le faiſoit obſerver & ſur l'avis qu'on lui a donné ce matin, que deux hommes qui n'avoient point l'air Villageois, bien qu'ils fuſſent habillez en Païſans, s'étoient coulez dans le bois comme à la dérobée, il ne douta pas que ce ne fût le fils du Fermier avec un garçon de ſa connoiſſance dont il a coutume de ſe faire accompagner quand il vient voir la fille de votre Concierge, & que ces deux hommes ne ſe fuſſent traveſtis de cette ſorte pour éviter les coups de bâton : Dans cette erreur il a chargé deux drôles des plus vigoureux de ce Bourg d'aller dans le bois exécuter ſon deſſein, & pour les ſoutenir il les a ſuivis de près avec deux braves de ſes amis.

Ce recit fit connoître au Marquis de Padilla que le fils du Bailli avoit tout le tort, & que ſes meurtriers ne l'avoient tué qu'à leur corps défendant ; mais lorſque le même Notable qui venoit de parler, lui aprit

que ces deux Cavaliers étoient Don Alonſe de Zuniga & le faux Ambroiſe, & que le Bailli tenoit celui-ci en ſa puiſſance, il regarda cette avanture comme un moyen que le Ciel lui offroit de ſe venger du ſéducteur de ſa fille. Il fit apeller le Bailli pour l'exciter à pourſuivre chaudement cette affaire. Il l'aſſura de ſa protection, de ſon crédit & de ſa bourſe. Il lui conſeilla d'aller dès le lendemain à Séville ſe jetter aux pieds de Meſſieurs de la Juſtice avec tous les parens des morts & des bleſſez, ce que le Bailli réſolut de faire. Effectivement il conduiſit à la ville le jour ſuivant ſon priſonnier eſcorté des Archers & des Païſans les plus réſolus du Bourg. Quand le peuple de Séville le vit arriver, & qu'il ſçut de quoi il s'agiſſoit, il s'échauffa, & l'on n'eut pas peu de peine à ſauver de ſa fureur le malheureux More dont il demandoit à haute voix la mort. Outre cela, Don Loüis retourna dès le même jour à la ville où il croyoit ſa preſence néceſſaire pour engager les Juges à condamner un homme dont il avoit juré la perte.

D'un autre côté Don Alonſe ſe trouvoit ſi mal de ſes bleſſures, qu'à peine pouvoit-il ſe tenir à cheval, outre qu'il n'avoit pas encore aſſez de gens pour entreprendre par

la

la force de délivrer ſon ami. Ainſi, réduit à ſolliciter pour lui, il alloit ſuplier chaque Juge de conſidérer qu'on ne pouvoit ſans injuſtice ôter la vie à un homme qui n'avoit fait que ſe défendre contre des Aſſaſſins. Mais tous les Juges lui diſoient qu'il devoit ſe contenter qu'ils fiſſent à ſon égard les aveugles & les ſourds : Que le ſang qui avoit été répandu demandoit juſtice, & que s'il étoit lui-même à la place du Priſonnier, ils ne pourroient le tirer d'affaire. La mort d'Ozmin paroiſſoit donc inévitable & prochaine ; cependant malgré toutes les meſures que Don Loüis pouvoit prendre pour la hâter, elle fut ſuſpenduë par un incident auquel ce Seigneur ne s'étoit nullement attendu. Il reçut un Courier que la Reine lui dépêcha : Cette Princeſſe lui mandoit la priſe de la ville de Grenade, & lui ordonnoit de partir inceſſamment lui-même avec Daraxa : que le Pere de cette Dame ſouhaitoit paſſionnément de la revoir : que ce Seigneur More étoit dans la réſolution de ſe faire Chrétien, & qu'on eſpéroit que ſa fille ſe détermineroit à ſuivre ſon exemple.

Il y avoit auſſi un paquet pour Daraxa ; mais le Marquis ſe garda bien de le lui remettre. Il ne jugea pas à propos non plus de lui parler des nouvelles que le ſien contenoit, de peur qu'impatiente de retour-

ner auprès de ses parens, elle ne l'obligeât à partir dès le lendemain avec elle pour Grenade. Il vouloit auparavant voir finir le Procès de Don Jaymé par une Sentence de mort, & assister méme à l'exécution avant son départ. Pour cet effet il redoubla ses efforts & ses sollicitations, ou plûtôt il obséda si bien les Juges, qu'ils condamnérent Ozmin deux jours après à avoir la tête tranchée sous le nom de Don Jaymé Gentilhomme Arragonois.

Zuniga fut averti des premiers de ce sévére jugement. Il trouva moyen de le faire sçavoir aux Dames par un billet & de les assurer qu'il périroit lui & trois cens hommes qu'il avoit assemblez, plutôt que de souffrir une pareille injustice. Qui pourroit dire dans quelle affliction ce billet plongea la belle More ? L'idée du traitement ignominieux qu'on préparoit à son cher Ozmin lui troubla peu à peu l'esprit. Elle entra dans un vif desespoir, alla chercher Don Loüis, & le rencontrant à son retour du Palais où il avoit passé toute la matinée, elle lança sur lui un regard furieux & lui dit avec un transport qui marquoit bien le desordre de son ame : Barbare, êtes-vous satisfait de votre ouvrage ? D'injustes & lâches Juges n'ont pas eu honte de servir votre ressentiment aux dépens

de

de l'innocence. Mais ne croyez pas verſer impunément le ſang du Cavalier que votre crédit oprime. C'eſt mon Amant, c'eſt mon Epoux, c'eſt un parent du Roi de Grenade & non un galant de votre fille ; un homme tel que lui n'eſt pas fait pour elle. Votre tête me répondra de la ſienne. Il trouvera des vengeurs parmi ſes parens ou parmi les miens, ou ſi vous échapez à leurs coups, moi-même, je vous percerai le cœur.

A ces emportemens, qui ne faiſoient que trop connoître l'interet que Daraxa prenoit à la vie du priſonnier, Don Loüis demeura tout interdit. Il ne ſçavoit quelle réponſe faire à la Dame, tant il étoit plein de trouble & de confuſion. Il lui dit pourtant qu'elle avoit tort de ne l'avoir pas plutôt averti de la qualité du faux Ambroiſe, contre lequel il ne deſavoüoit point qu'il eût ſollicité, s'imaginant qu'il avoit déshonoré ſa maiſon. La belle More alloit lui déclarer que ce n'étoit pas la faute d'Ozmin, ſi Elvire avoit conçû pour lui un fol amour ; mais dans ce moment un Domeſtique vint dire tout bas au Marquis qu'il y avoit à la porte des équipages & un grand nombre de Mores qui demandoient à parler à Daraxa. Don Loüis à cette nouvelle parut un peu embarraſſé. Il pria la Dame

de lui permettre de la quitter pour un instant. Comme elle n'avoit point entendu ce que le domeſtique avoit dit tout bas & qu'elle vouloit tout ſçavoir dans l'inquiétude qui l'agitoit, elle ſuivit le Marquis & entra dans une ſalle, où par une jalouſie elle aperçut dans la ruë des Mores de ſa connoiſſance, pour la plûpart ſerviteurs de ſon Pere. Leur vûë enchanta d'abord ſes ennuis, la joye s'empara de ſon cœur, ſurtout quand un Officier de ſon pere ſe preſenta devant elle conduit par Don Loüis.

L'Officier après avoir rendu ſes devoirs à cette Dame, lui annonça la priſe de la Ville de Grenade, & la fin de la guerre. Il lui aprit en même-tems que ſon pere ayant obtenu de leurs Majeſtez Catholiques la permiſſion de la rapeller, il lui envoyoit un équipage & une ſuite de gens convenable à une perſonne de ſa naiſſance : Qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût déja informée de tout cela par le Courier que la Reine avoit dépêché au Marquis de Padilla, & par les lettres qu'elle devoit avoir reçûës. Ce fut un nouveau ſujet de confuſion pour ce Seigneur de ſe voir obligé de faire des excuſes à Daraxa de ne les lui avoir pas encore remiſes.

La joye de la belle More ne dura qu'autant de tems que l'on en mit à lui dire des nou-

nouvelles de ſon pere. Le ſouvenir d'Ozmin, & du danger où il ſe trouvoit, vint bien-tôt renouveller ſa douleur. Cette Amante affligée chargea l'Officier & Orviédo dont il étoit accompagné, d'aller demander de ſa part une audience publique aux Juges qui s'étoient aſſemblez de nouveau pour délibérer ſur un avis qu'ils avoient eu. On leur étoit venu dire que la maiſon de Don Alonſe ſe rempliſſoit de Cavaliers, qui arrivoient de la campagne pour le ſeconder dans le deſſein qu'il avoit de ſauver ſon ami. De ſorte que les Juges, pour prévenir cette entrepriſe, s'étoient déja comme réſolus de faire mourir le Coupable cette nuit-là dans la Priſon.

Ils furent aſſez ſurpris de la demande de Daraxa. Il n'y avoit pas d'exemple qu'une femme ſe fût encore aviſée de venir en cérémonie parler publiquement à des Juges, & ils ne ſçavoient à quoi ſe déterminer. Les plus vieux ne jugeoient point à propos qu'on écoutât la belle More, mais les jeunes étoient d'un avis contraire. La curioſité de ſçavoir ce qu'elle avoit à leur dire : La conſidération qu'ils avoient pour une Dame que la Reine aimoit, & plus que tout le reſte, le plaiſir de la voir : Ces trois choſes prévalurent ; & l'on décida que ſur les ſix heures du ſoir on lui donneroit audience.

Daraxa,

Daraxa, qui avoit craint qu'on ne la lui refusât, augura bien de ce qu'on la lui accordoit. Elle envoya aussi-tôt Orviédo avertir Don Alonse de la démarche qu'elle vouloit faire, & le prier de l'accompagner au Palais, s'il étoit en état de lui faire ce plaisir. Zuniga charmé de l'honneur que lui faisoit sa chére More de le choisir pour son Ecuyer, n'eut garde de le céder à un autre; & tout incommodé qu'il étoit, il ne songea qu'à se préparer à cette Cavalcade. Il n'eut pas à chercher bien loin les Cavaliers qu'il y vouloit employer, puisqu'ils étoient chez lui pour la plûpart, tous disposez à le suivre par-tout où il auroit envie de les conduire. Il les mena sur les cinq heures à la maison de Don Loüis, lequel voyant à sa porte plus de deux cens Cavaliers qui venoient chercher Daraxa, dont il n'ignoroit pas le dessein, il alla trouver cette Dame, & s'offrit à l'accompagner; mais elle le remercia en lui disant: qu'elle étoit bien-aise de lui épargner la mortification de la voir solliciter pour un homme contre lequel il s'étoit déclaré si ouvertement, ou pour mieux dire, dont il étoit la Partie.

Le Marquis piqué jusqu'au vif de ce refus, se seroit volontiers oposé à la résolution de la Dame, ou du moins, l'auroit rendu inutile, s'il en eût eu le tems & le pouvoir;

voir ; mais il étoit trop tard pour y mettre obſtacle. Il fut donc obligé de devorer ſes chagrins, qui ne laiſſoient pas d'être peints ſur ſon viſage, quelques efforts qu'il fît pour les cacher. Enfin Daraxa ſortit de chez ce Seigneur, ſans s'embarraſſer des déplaiſirs dont il étoit la proye. Elle trouva Don Alonſe, qui l'attendoit à pied à la porte avec les plus conſidérables Cavaliers de ſa Troupe, pour lui faire compliment. Elle s'efforça de leur montrer quelque joye, malgré la profonde triſteſſe où ſon ame étoit enſévelie. Elle aſſura Don Alonſe qu'elle n'oublieroit jamais l'obligation qu'elle lui avoit. A quoi Zuniga répondit en homme amoureux & poli, qu'il ne pouvoit aſſez la remercier de ce qu'elle vouloit bien ſe ſervir de lui & de ſes amis, pour la conduire au Palais où elle alloit s'immortaliſer par une action héroïque. Ce Cavalier, de même que les autres, croyoit pieuſement que la belle More ne s'interreſſoit pour le priſonnier que par amitié pour Dona Elvire, de maniére qu'il admiroit la généroſité de cette démarche.

Après ces complimens, on vit Daraxa monter à cheval avec ſa grace ordinaire. Don Alonſe & ceux qui avoient mis pied à terre en firent autant, & la Cavalcade commença auſſi-tôt à défiler. Quatre cens Mores

Mores bien montez & bien équipez marchoient les premiers, ayant à leur téte Orviédo & l'Officier dont j'ai parlé. La Dame les ſuivoit immédiatement entre D. Alonſe & Don Diégo de Caſtro ; & toute la Nobleſſe venoit enſuite ſix à ſix en fort bon ordre. Quoiqu'on eût employé fort peu de tems à préparer cette Cavalcade, cela n'empêcha pas que le bruit n'en courut par toute la Ville. Le Peuple auſſi curieux de voir paſſer la belle More, que d'aprendre ce qu'elle alloit faire au Palais, ſe répandit à grands flots dans les ruës pour ſe trouver ſur ſon paſſage. Elle avoit un habit magnifique à la More, & elle n'avoit rien négligé de tout ce qui pouvoit relever ſa beauté dans une occaſion ſi importante. Tous les ſpectateurs en furent éblouïs ; mais ce qui les ſurprenoit davantage, c'étoit la grace & la facilité qu'elle montroit à manier ſon cheval. Ce qui n'étoit pas ordinaire aux Dames d'Eſpagne.

La Cavalcade étant arrivée à la Place qui eſt devant le Palais, Don Alonſe rangea ſes Cavaliers tout autour, & les Juges envoyérent recevoir la belle More par deux Huiſſiers, qui la conduiſirent juſqu'à la porte de la premiére Salle, où deux Magiſtrats qui l'attendoient, lui firent tous les honneurs qu'ils auroient pû faire à une

Prin-

Princeſſe, & la menérent à l'Audience. Don Alonſe & tous les principaux Cavaliers qui avoient mis pied à terre en même tems que Daraxa, la ſuivirent, & entrérent auſſi dans la Salle, où les Juges étoient aſſemblez. Ce qui ſurprit un peu ceux-ci, & leur cauſa quelque inquiétude. Néanmoins faiſant bonne contenance, ils parurent donner toute leur attention à la Dame More, qui charma tout le monde par l'air libre & majeſtueux dont elle ſe preſenta devant le Tribunal de la Juſtice. On lui avoit préparé un fauteüil avec un carreau & un tapis de pied. Elle s'aſſit, & après avoir attaché ſa vûë pendant quelques momens ſur les Juges, elle éleva la voix, & fit entendre ces paroles:

„ Meſſieurs, il n'y a qu'une raiſon auſſi
„ forte que celle qui m'améne ici, qui puiſſe
„ juſtifier la démarche que je fais. Je ſçais
„ les régles que la bienſéance preſcrit aux
„ perſonnes de mon ſexe; mais il y a des
„ occaſions où l'on doit paſſer par-deſſus
„ ces régles. Telle eſt la conjonćture où je
„ me trouve. Je viens, Meſſieurs, implorer
„ votre juſtice contre vous-même. On pré-
„ tend exécuter demain une Sentence de
„ mort que vous avez renduë aujourd'hui
„ contre un homme qui a repouſſé la force
„ par la force. Des Aſſaſſins vouloient lui

ôter

„ ôter la vie, il s'eſt défendu ; voilà tout
„ ſon crime. C'eſt un fait conſtant. J'en ai
„ moi-même été témoin, ainſi que Dona
„ Elvire, & deux femmes qui étoient avec
„ nous dans le bois. Quoi ! deux Païſans
„ viendront traîtreuſement attaquer par
„ derriére, & aſſommer de coups de bâton
„ deux Cavaliers qui ne ſongent point à
„ eux, & il ne ſera pas permis à ces Cava-
„ liers de chercher à ſe garantir par leur
„ courage du ſort funeſte qu'on leur prépa-
„ re ? Quand le fils du Bailli avec deux au-
„ tres armez comme lui de longues épées,
„ eſt venu fondre ſur deux hommes qui
„ n'avoient que de ſimples bâtons : Quel
„ crime ont commis ces derniers en ſe met-
„ tant en défenſe contre ces ſcelérats ? Qui
„ d'entre vous, Meſſieurs, ſe trouvant
„ dans le même danger, ne feroit pas tous
„ ſes efforts pour tuer ſon ennemi, s'il ne
„ voyoit pas d'autre moyen de conſerver ſa
„ vie ? Mais pourquoi m'étendre là-deſſus ?
„ vous ſçavez mieux que moi que c'eſt une
„ loi naturelle. On dit que le fils du Bailli
„ s'eſt mépris : Eh ! Qu'importe ? Sa mé-
„ priſe ne juſtifie point ſon action, & ne
„ ſçauroit rendre coupables les perſonnes
„ qu'il a voulu aſſaſſiner.

„ Je ne vous en dirai pas davantage,
„ Meſſieurs, de peur de vous ennuyer. Je
„ vous

„ vous aprendrai ſeulement ce qui m'obli-
„ ge à m'interreſſer pour votre Priſonnier.
„ Ce n'eſt pas un Gentilhomme d'Arragon,
„ ce n'eſt pas Don Jaymé Vivés ; c'eſt le
„ brave Ozmin, dont le nom eſt ſi connu
„ parmi vos Troupes, & qui s'eſt rendu ſi
„ recommandable par un grand nombre
„ d'exploits éclatans. C'eſt lui qui le jour
„ des courſes tua les deux derniers Tau-
„ reaux, & ſauva la vie à Don Alonſe de
„ Zuniga. Mais ce qui m'engage plus que
„ toutes ſes grandes qualitez à vous venir
„ faire une remontrance en ſa faveur ; c'eſt
„ qu'il eſt mon Epoux, ſi j'oſe apeller de
„ ce nom un homme, qui, de l'aveu de nos
„ parens, m'a donné ſa foi, & a reçu la
„ mienne. Délibérez preſentement, Meſ-
„ ſieurs, avant que vous faſſiez exécuter la
„ Sentence que vous avez prononcée con-
„ tre un Cavalier du Sang du Roi Maho-
„ met, & que vous ne deviez pas condam-
„ ner ſi legérement.

La belle More n'eut pas achevé de parler, qu'il s'éleva dans la Salle un bruit, dont les Juges furent effrayez ; tout le monde diſant à haute voix que le Priſonnier étoit innocent, & qu'il falloit le relâcher. Alors le Chef de la Juſtice fit faire ſilence. Puis adreſſant la parole à la Dame, il lui dit au nomd e ſa Compagnie : „ Qu'ils pouvoient
„ avoir

„ avoir été mal informez de cette affaire :
„ Qu'ils l'examineroient de nouveau, &
„ lui rendroient réponse dès ce jour-là mé-
„ me. Mais les Assistans se récriérent sur
„ cela, & demandérent qu'on remît sur le
„ champ le Cavalier en liberté, menaçant
„ d'aller enfoncer les portes de la Prison, si
„ l'on refusoit de le faire. Le même Juge
„ qui avoit parlé, répondit aux Assistans,
„ qu'après un Jugement rendu, il ne dé-
„ pendoit pas de sa Compagnie d'élargir
„ ainsi un Prisonnier, & que tout ce qu'elle
„ pouvoit, c'étoit de surséoir l'exécution
„ de la Sentence, jusqu'à ce qu'on eût reçû
„ les ordres de Leurs Majestez, à qui seu-
„ les apartenoit le droit de détruire son
„ ouvrage. Là-dessus Daraxa pria les Juges
„ de lui permettre de voir Ozmin. Ce
„ qu'elle obtint d'eux sans peine, à condi-
„ tion qu'il n'entreroit avec elle que qua-
„ tre personnes dans la Prison, & qu'elle
„ promettroit qu'il n'y seroit fait aucune
„ violence.

La Cavalcade prit le chemin de la Prison dans le même ordre qu'elle étoit venuë au Palais, & la belle More choisit pour y entrer avec elle, Don Alonse, Don Diégo de Castro, Orviédo & l'Officier More. Concevez, s'il est possible, l'agréable surprise d'Ozmin, lorsqu'il vit paroître dans sa

ſa chambre Don Alonſe & Daraxa, & qu'il ſçut ce que cette Dame venoit de faire pour lui. On ne pouvoit meſurer ſa joye qu'à celle de ſon Amante, dont le cœur nageoit, pour ainſi dire, dans un raviſſement qu'elle faiſoit briller dans ſes yeux. Zuniga de ſon côté partageoit avec ces Amans le plaiſir qu'ils avoient de ſe revoir. Il embraſſoit ſon ami avec des tranſports de tendreſſe, comme s'il n'eût plus été ſon rival. Son amour ſe confondoit avec ſon amitié. Il ne laiſſa pas pourtant en lui donnant des marques de ſon affection, de lui reprocher le peu de confiance qu'il avoit eu en lui ; & de le menacer en ſoûriant d'être toute ſa vie amoureux de la belle More, pour ſe venger de la diſſimulation dont il avoit payé ſa franchiſe. Ce reproche lui attira des douceurs : Daraxa lui dit, qu'après Ozmin, il ſeroit toûjours l'homme du monde qui auroit le plus de part à ſon eſtime, & Ozmin l'aſſura qu'après Daraxa, il n'aimeroit jamais perſonne tant que lui. Zuniga ne manqua pas de repliquer à ces diſcours obligeans. Enſuite il preſenta ſon ami Don Diégue au Seigneur More, comme un Cavalier dont le mérite égaloit la naiſſance ; & là-deſſus, il ſe fit des complimens ſur nouveaux frais. D'où paſſant à la choſe la plus importante, c'eſt-à-dire, à l'affaire du Priſonnier,

Prisonnier, il fut résolu qu'on envoyeroit sur le champ demander sa grace à leurs Majestez. On dépêcha Orviédo qui partit pour Grenade avec des Lettres pour les Parens d'Ozmin, & pour ceux de Daraxa.

Orviédo fit une si grande diligence, qu'au bout de trois jours il fut de retour à Séville avec la grace de son Maître, & un ordre aux Magistrats de faire à ce Seigneur tous les honneurs dûs à la noblesse de son Sang, & dignes de l'Epoux de la belle More. Aussi-tôt que cette Dame aprit qu'Ozmin étoit libre, elle se rendit à la Prison avec un Cortége encore plus nombreux que la premiére fois, & bien plus magnifique, attendu que les Cavaliers avoient eu un peu plus de tems pour s'y préparer. Tout ce qu'il y avoit d'hommes de distinction dans la Ville étoit de la Cavalcade. Don Rodrigue de Padilla s'y faisoit remarquer par sa magnificence. Il voulut en être. Il s'empressa même de témoigner à Daraxa qu'il étoit ravi de cet événement, malgré le chagrin qu'en pouvoit avoir le vieux Marquis dont il n'aprouvoit point la conduite, & quand il vit Ozmin, il lui fit toutes sortes d'honnêtetez.

Ainsi donc le Seigneur More sortit de prison avec autant d'honneur & de joye, qu'il avoit eu de honte & de tristesse en y entrant.

entrant. Le même Peuple qui avoit demandé ſa mort quelques jours auparavant, ſuivoit la Cavalcade en rempliſſant l'air d'acclamations, pour marquer juſqu'à quel point il étoit ravi de voir en liberté le fameux vainqueur des Taureaux. Le ſeul Don Loüis gardant ſon reſſentiment & ſa fierté, n'alla pas viſiter Ozmin, qu'il regardoit toûjours comme un homme qui avoit deshonoré ſa Maiſon par l'éclat qu'avoit fait l'amour de ſa fille pour Don Jaymé. Mais ce qui tenoit encore plus au cœur du Vieillard, & ce qu'il ne pouvoit pardonner au faux Ambroiſe, c'étoit de l'avoir duppé, lui qui ſe croyoit incapable d'être ſurpris. Il s'attendoit bien qu'à la Cour on en feroit des railleries ſur ſon compte. Ce qui fut cauſe qu'il feignit d'étre malade, pour ne point accompagner la belle More à Grenade, & qu'il n'oſa paroître à Séville qu'après ſon départ.

Pour Elvire, outre qu'elle eût à eſſuyer toute la mauvaiſe humeur de ſon pere, elle ne put ſe conſoler d'avoir été trompée par les deux perſonnes qu'elle avoit le plus aimées, quoique dans le fonds elle dût moins leur imputer ſon malheur qu'à elle-même. Le regret qu'elle en eut lui cauſa une langueur qui termina bien-tôt ſes triſtes jours. Les chagrins de Don Loüis & ceux

de

de ſa fille n'empêchérent pas qu'on ne fit de grandes réjoüiſſances dans la maiſon de Don Alonſe, où Ozmin & Daraxa allérent loger juſqu'au lendemain qu'ils prirent le chemin de Grenade avec Zuniga & Caſtro, qui voulurent abſolument les accompagner pour aſſiſter à leurs Nôces. Elles furent d'une magnificence extraordinaire; leurs Majeſtez Catholiques les honnorérent de leur preſence. Il y eut des Tournois & des Courſes où les Mores & les Chrétiens montrérent à l'envi leur courage & leur adreſſe. Enfin les deux Epoux, pour mieux mériter que le Ciel répandit ſes graces ſur leur hymenée, embraſſérent notre Religion & devinrent la noble origine d'une des plus illuſtres Maiſons qu'il y ait aujourd'hui en Eſpagne.

L'Eccléſiaſtique qui nous racontoit cette hiſtoire, la finit en cet endroit. Après quoi ſon compagnon & lui commencérent à s'entretenir des Guerres de Grenade. Pendant ce tems-là, mon Anier voyant que nous étions ſur le point d'arriver à Caçalla, voulut avoir une converſation particuliére avec moi. Depuis nos derniéres avantures, il n'avoit pas dit un mot; mais comme nous aprochions des portes de la Ville, & que nous allions nous ſéparer pour ne plus nous rejoindre, il rompit le ſilence, & me demanda

manda trois écus, tant pour m'avoir voituré, que pour ma part de la dépense que nous avions faite à l'Hôtellerie où nous avions si bien soupé le soir précédent, & déjeûné le matin. Ce fut une autre histoire pour moi que ces trois écus, que je le défiai de me faire payer, n'en ayant pas seulement la moitié dans ma bourse : Nous nous échauffâmes sur cela tous deux de façon, que je m'armai de deux cailloux, que je lui aurois fait voler à la tête, si les Ecclésiastiques par pitié ne m'eussent empêché de me faire battre. Ils prirent connoissance de notre différent, s'érigérent d'eux-mêmes en Juges ; & Parties oüies, me condamnérent à donner à l'Anier le quart de ce qu'il demandoit. J'obéïs à cet Arrêt, qui, tout favorable qu'il m'étoit, me mit si bien à sec, qu'à peine me resta-t'il dequoi faire les frais de mon souper & de mon gîte dans une Hôtellerie où j'allai loger après avoir pris congé des Ecclésiastiques & du malheureux Anier, qui ne sçut pas, je crois, trop bon gré de ma rencontre à son étoile.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE,

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman se fait Garçon d'un Maître d'Hôtellerie.



ME voici donc, Ami Lecteur, à douze lieuës de Séville, dans a meilleure Hôtellerie de Caçalla. L'on m'y donna bien à souper pour le reste de mon argent, & l'on me fit coucher dans un bon lit. Cependant au lieu de dormir d'un sommeil

meil profond que les vapeurs des viandes & du vin me devoient procurer, j'eus une insomnie cruelle, & qui fut aussi longue que la nuit. L'état de mes affaires vint s'offrir à mon esprit, & lui presenter mille affligeantes images. Jusqu'ici, disois-je, j'ai bû, & j'ai mangé. Mais presentement ce n'est plus cela; on peut avec du pain suporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un pere. Il est bon d'avoir une mere; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyois déja la nécessité avec son visage d'excommunié, & elle me faisoit peur; j'aurois volontiers pris le parti de n'aller pas plus avant, & de retourner à Séville, si je n'eusse considéré que l'argent ne me manquoit pas moins pour réparer ma sottise, que pour la pousser plus loin. Je ressemblois à un pauvre chien étranger, qui, se trouvant au milieu d'une ruë, voit devant & derriére lui plusieurs Dogues qui aboyent après lui: De plus, quelle honte ne m'imaginois-je point que ce seroit pour moi de reparoître comme un misérable chez ma mere, après en être sorti avec tant de résolution. La perte de mon manteau entroit aussi dans mes réfléxions. Il me sembloit qu'elle donneroit un nouveau ridicule à mon retour. Cette derniére consi-

dération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Séville.

D'un autre côté encore, il me fâchoit fort de m'arrêter en ſi beau chemin ; & le point d'honneur enfin l'emporta. Je me déterminai à pourſuivre mon voyage, en m'abandonnant à la Providence. Je me mis en fantaiſie d'aller droit à Madrid, ſéjour ordinaire de nos Monarques, pour y voir un peu la Cour, que j'avois oüi dire être très-brillante par le grand nombre de Seigneurs qui la compoſoient, & ſur-tout par la preſence d'un jeune Roi nouvellement marié. Cela me paroiſſoit mériter ma curioſité. Il me vint même là-deſſus de belles idées : Je bâtis des châteaux ſur le ſable. Je me flatai qu'un garçon de mon air & de ma figure ſeroit bien-tôt remarqué dans ce païs-là, qu'il s'y feroit des amis, & ne manqueroit pas de bonnes fortunes. La tête échauffée de ces viſions flateuſes, j'avois peu d'envie de dormir, & j'attendis le jour avec impatience pour partir. Mais à peine fut-il venu, à peine euſſe-je pris le chemin de Madrid, que toutes mes agréables chiméres s'évanoüirent. Il ne me reſta plus devant les yeux qu'une longue & pénible traitte à faire.

Je ne laiſſai pas de me dire pour m'encourager : Allons, Seigneur Guzman, ſon-

gez que vous êtes embarqué. Contre fortune, bon cœur, mon ami. Au lieu d'avoir ſur vos épaules un manteau qui ne ſeroit que vous embarraſſer dans cette ſaiſon, vous avez à la main un bâton qui vous aide à marcher. Je paſſai la journée entiére ſans manger, & la nuit je m'étendis ſur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvroit de ſes feüilles : J'étois ſi las, que je m'endormis dans cet endroit, & ne me réveillai qu'au lever du Soleil. Je ſentis alors que j'aurois fort bien dêjeûné ſi j'euſſe eu quelques proviſions ; mais n'ayant pas ſeulement un morceau de pain bis, il fallut me remettre en marche à jeun avec un apétit qui croiſſoit de moment en moment. Vers le midi, ma faim devint telle, que je ne pouvois plus avancer tant j'étois foible : mon ventre avoit beau crier famine, mes jambes ne le portoient qu'à regret.

Heureuſement il paſſa près de moi deux hommes qui avoient l'air d'être de riches Marchands ; ils étoient montez ſur des Mules qui alloient le grand pas. A cette vûë, le courage me revint : Dieu ſoit loüé, dis-je en moi-même, voici des Cavaliers qui ont bien la mine de me défrayer aujourd'hui. Suivons-les ; l'eſpérance de faire un bon repas à leurs dépens m'inſpire une nouvelle vigueur.

Effectivement un dîner étoit alors pour moi une affaire très-importante. Aussi, je les suivis de si près, que j'arrivai en même-tems qu'eux à l'Hôtellerie où ils s'arrêtérent. J'avois un visage de défunt ; je me mis en devoir de leur rendre service ; je m'empressai à tenir la bride de leurs Mules, pendant qu'ils en descendoient, & m'offris à porter dans leur chambre leurs valises avec un grand sac où étoient leurs vivres. Mais soit que mon empressement leur devint suspect, soit qu'ils fussent naturellement brusques ou défians, dès que je mis la main sur le sac, l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier, l'ami, à quartier. A ces paroles terribles, je demeurai tout interdit ; j'en conçûs pour mon estomac un présage funeste ; cela toutefois ne me rebuta point. Je marchai derriére eux jusqu'à leur chambre d'un air humble, & le chapeau à la main. Ils avoient, suivant l'usage d'Espagne, aporté avec eux de bonnes provisions. Je vis tirer du sac une épaule de mouton rôti, un morceau de Jambon avec du pain & du vin; ce qui ne faisoit qu'irriter l'envie que j'avois de les servir : pour capter leur bienveillance je m'avançai, & pris un verre dans le dessein de le rincer ; mais l'autre Marchand qui n'avoit point parlé, me l'arracha

racha des mains, en me disant encore plus brusquement que son Camarade : Non, non, laisse-là ce verre. Nous n'avons pas besoin d'un serviteur comme toi.

O traîtres, dis-je alors ! ennemis de Dieu & du genre humain ! cœurs impitoyables ! Je m'aperçois que je me suis vainement mis hors d'haleine pour vous suivre jusqu'ici. Je m'obstinai pourtant à ne me pas éloigner d'eux. J'espérai qu'ils pourroient devenir plus charitables, quand ils seroient bien saouls ; & qu'ils me jetteroient par compassion un os à ronger, un morceau de pain, enfin quelque chose à mettre sous la dent. Je me trompai ; rien ne vint. Ils mangérent sans daigner me regarder seulement ; j'avois beau les devorer des yeux, cela ne me rassasioit point. Pour comble d'affliction, je remarquai que ces inhumains renfermérent dans leur sac tous les restes de leur dîner, jusqu'à un morceau de pain, avec quoi ils s'en allérent. Quelle barbarie ! Quel spectacle pour un homme que la faim réduisoit aux abois ! J'allois expirer de douleur & d'inanition, lorsqu'il entra dans la même chambre un Religieux de S. François.

A cette vûë, je ne conçûs pas une fort grande espérance d'être soulagé. Quel secours pouvois-je attendre d'un pauvre Moine

ne qui voyageoit à pied ? D'un Mandiant qui paroiſſoit avoir beſoin lui-même qu'on l'aſſiſtât ? Il ſuoit à groſſes goutes, & avoit l'air d'être fort fatigué. Cependant il portoit une beſace, qu'il poſa ſur la table, & que je conſidérai avec beaucoup d'attention. J'en aurois pris ſur l'Autel : elle me fit venir l'eau à la bouche, avant même que je ſçûſſe ce qu'il y avoit dedans. Quand ſa Révérence en tira ſa proviſion, qui conſiſtoit en un aſſez grand pain blanc, avec un morceau de ſalé qui m'auroit fait envie, même chez ma mere : J'attachai mes regards deſſus, & demeurai la bouche ouverte de raviſſement ; j'aurois bien voulu être ſon petit frere : je croyois avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avaloit.

Il jetta les yeux ſur moi par hazard pendant qu'il mangeoit, & remarquant que j'avois un viſage parlant : Vive Dieu, s'écria-t'il animé d'une ſainte ardeur, aproche, mon enfant, je ne te laiſſerai pas languir dans la néceſſité où je te vois, quand je n'aurois qu'un morceau de pain, il ſeroit à toi. Tiens, mon fils, ajoûta-t-il en me donnant la moitié de ſon pain & de ſa viande, prends un peu de nourriture ; je ſerois indigne de vivre, ſi je ne te ſecourois pas.

O Providence! qui fais ſubſiſter des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine à ſoin

de

de tout! A ce beau trait de charité, je prodiguai les bénédictions à ce bon Pere, & commençai à lui montrer qu'il n'avoit pas mal jugé de mon air affamé ; m'étant un peu remis l'estomac, je rendis graces au Ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieuës à faire avec ce Religieux ! mon sort eut été digne d'envie; mais pour mes péchez, il alloit à Séville & nous nous quittâmes après le dîner. Il est vrai qu'avant notre séparation, il remit la main dans sa besace & me donna encore la moitié d'un petit pain qui s'y trouva, pour partager avec moi, disoit-il, tout ce qu'il avoit; j'eus grand soin de serrer dans ma poche cette derniére piéce de pain, après avoir mangé la premiére avec le morceau de salé; puis ayant bû de belle eau fraîche, comme j'en avois vû boire au charitable Cordelier, je repris gayement le chemin de Madrid.

Je fis encore trois lieuës ce jour-là, & j'arrivai avec la nuit à Campanario, gros Village de la Castille Nouvelle: J'entrai dans une Hôtellerie, où, faute de mieux, je soupai du pain que j'avois dans ma poche. C'étoit la couchée des Muletiers de Truxillo; il en vint plusieurs ce soir-là, tous les lits furent pour ces honnêtes gens; l'Hôte m'envoya gîter au grenier où je montai

très-docilement, n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis sur la paille & dormis tranquilement jusqu'au jour, je me levai legérement en homme qui n'avoit pas l'estomac trop chargé, & j'étois hors de l'Hôtellerie, quand le maudit Hôte me vint incivilement arrêter pour me demander le payement de mon gîte : il s'agissoit de quatre maravédis, je ne les avois pas, & je me debatois pour m'échaper de ses mains; mais il me tenoit bien, & s'apercevant que mon habit étoit de bon drap, il se disposoit à me l'ôter pour finir la dispute ; il regardoit déja cela comme une affaire faite, & il en seroit aisément venu à bout, si par bonheur pour moi un Muletier qui étoit present, n'eût été touché de ma peine : Laissez-là ce petit garçon, dit-il à l'Hôte, je payerai pour lui, on voit bien que c'est un jeune homme qui a quitté la maison de son Pere ou celle de son Maître. A ces mots, l'Hôte me regarda & me proposa de le servir, en disant qu'il avoit besoin d'un valet dans son Hôtellerie.

Dans un autre tems une pareille proposition m'eut paru ridicule, je m'en serois même offensé ; mais la misére aplanit les difficultez & léve les scrupules. Après y avoir rêvé quelques momens, l'idée de la faim me détermina, je répondis que je

le

le voulois bien. Cela étant, me dit-il, tu peux entrer dans cette maison, & je n'exige de toi que deux choses; la premiére, que tu donnes de la paille & de l'orge aux personnes qui t'en demanderont, & la seconde, que tu m'en tienne un bon & fidèle compte. Je promis de m'acquiter de ce digne emploi le mieux qu'il me seroit possible: après cette promesse, me voilà engagé d'une maniére à ne pouvoir plus m'en dédire.

Quelque dure que fut la servitude pour moi, qui étois accoutumé à me faire servir, je ne laissai pas d'abord d'etre assez content de ma condition; il passoit par-là peu de Cavaliers dans la journée, de sorte que le plus souvent je ne faisois que boire & manger jusqu'à la nuit qui étoit le tems où les Muletiers arrivoient. J'apris bien-tôt toutes les manœuvres qui se font dans les Hôtelleries: Comment avec de l'eau boüillante on fait enfler l'orge d'un tiers, & de quelle façon il faut qu'on la mesure, pour que l'Hôtelier y trouve son compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revûë des mangeoires, j'en sçavois ôter un bon tiers de l'orge des Passagers & des Muletiers mêmes qui nous confioient le soin de leurs montures; mais lorsqu'il nous venoit de ces jeunes Cavaliers distinguez par leurs

faiſant les gens d'importance ,
gnoient pas ſeulement entrer da
rie , ils ſe contentoient de nous re
der leurs Chevaux , ou leurs Mı
cette recommandation étoit ſi p
que nous menions ces pauvres b
un endroit où il n'y avoit pas uı
paille ni un grain d'orge ; nous
chions au ratelier , où nous les laiſ
bien mâcher à vuide ; quelquefois
par pitié , nous leurs donnions ur
avant leur départ , une poignée d'
leur faire la bonne bouche , encor
les & les cochons du logis , en maı
ils la moitié ; la bourrique même
fois en attrapoit ſa part.

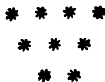
Voilà de quelle maniére ces b
valiers qui s'en repoſoient ſur no

cela d'un air gracieux : *Y haga les buen provecho* : compliment ordinaire qu'on fait à la fin des comptes, & qui me valoit toûjours quelque chose. Tu t'imagines bien que nous demandions à ces Passagers une fois plus qu'ils ne devoient, malgré les réglemens de Police qu'il y avoit là-dessus ; c'étoit de quoi notre Maître ne se soucioit guére, quoiqu'ils fussent affichez en divers endroits de la maison, il suffisoit de les avoir & d'en payer exactement les droits à l'Alcade & au Greffier, pour être dispensé de les observer.

Les habiles Voyageurs qui n'ignoroient pas cette pratique, donnoient sans dire mot ce qu'on leur demandoit ; mais ceux qui n'en étoient pas instruits, s'avisoient souvent de faire du bruit & de vouloir compter avec l'Hôte : Alors ils tomboient de fiévre en chaud-mal, notre Maître en faisant un nouveau compte, augmentoit, de peur de se méprendre, le prix de chaque chose, & quand une fois il avoit taxé l'écot à une certaine somme, c'étoit une Sentence sans apel, il falloit délier la bourse. Malheur à un passager qui, croyant tirer meilleur parti des Hôteliers d'Espagne, les menace & fait le méchant avec eux. Comme ils sont presque tous Officiers de la sainte Hermandad, ils le font arrêter au

premier Bourg ou Village par où il doit passer ; ils l'accusent d'avoir eu dessein de bruler leur maison, de les avoir frapez, ou d'avoir violé leurs femmes ou leurs filles, & il est trop heureux quand il peut sortir d'affaire en payant doublement son écot & en demandant pardon à son Hôte.

Nous avions aussi dans notre Hôtellerie de jolies Servantes, mais il étoit dangereux de s'y amuser : Il étoit bon encore d'avoir l'esprit present, quand on sortoit de cette maison ; car tout ce qu'on y pouvoit oublier, étoit autant de perdu. Que de friponneries ! Que d'infamie ! Que de méchancetez se commettent dans ces lieux-là ! l'on n'y craint nullement Dieu, & l'on s'y accommode avec les gens de Justice ; dès qu'on est Hôtelier, il semble qu'on ait permission de tout faire & un pouvoir absolu sur le bien ainsi que sur la personne de ceux qui sont obligez de s'y arrêter.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Il se dégoûte de sa condition, abandonne l'Hôte & l'Hôtellerie, & se rend à Madrid, où il s'associe avec des Gueux.

OUtre que j'avois l'esprit trop volage pour aimer long-tems la même vie, je ne trouvois pas celle que je menois convenable à un homme qui n'étoit sorti de la maison maternelle que pour voir le monde. De plus un valet d'Hôtellerie me paroissoit au-dessous même d'un valet d'aveugle ; d'ailleurs, il passoit tous les jours devant notre porte des garçons de ma taille & de mon âge ; ils demandoient la passade, puis ils continuoient leur chemin d'un air gai ; cela me fit honte un jour. Comment, disois-je, faudra-t'il donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toûjours, pendant que ces jeunes gens, qui n'ont pas plus de force que moi, s'exposent courageusement à souffrir la faim & la soif ? J'ai peut-être autant d'esprit qu'eux & je ne dois pas avoir moins de cœur : ces réflexions m'inspirérent du courage, & montrant

trant les dents à la mauvaise fortune, je repris la route de Madrid, après avoir demandé mon congé à mon Maître, qui me donna trois réaux pour les services que je lui avois rendu.

Avec cet argent & le peu que j'avois reçû de la libéralité des Passagers, je ne laissai pas d'avancer chemin jusqu'au fameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres, je veux dire en tendant la main dans les Villages & aux Cavaliers que je rencontrois; mais la récolte avoit été si mauvaise cette année-là, que le monde faisoit peu de charitez. Je vendis mon habit; de sorte que j'étois dans un fort bel équipage quand j'arrivai à cette célébre Capitale de l'Espagne; je n'avois plus que le haut-de-chausses avec une chemise noire & déchirée, une paire de bas pleins de trous, & des souliers qui avoient pour semelles la plante de mes pieds. J'avois plus l'air d'un échapé des Galéres, que d'un enfant de famille; aussi ce fut inutilement que je cherchai à me mettre au service de quelque personne de qualité, ce qui étoit alors la plus haute fortune à laquelle je pusse aspirer; avec un misérable habillement qui ne prévenoit point en ma faveur, j'avois la mine si friponne qu'il falloit être bien hardi pour se résoudre

à me prendre. On ne pouvoit me regarder attentivement ſans dire en ſoi-même : voilà un drôle qui fera quelque bon coup dès qu'il en trouvera l'occaſion ; enfin voyant que ma figure étoit telle, qu'on ne vouloit de moi dans aucune maiſon, ni pour Page, ni pour Laquais, pas même pour Marmiton, je tournai les yeux vers une troupe de Gueux que j'aperçûs à la porte d'une Egliſe. Je me mis à les conſidérer, ils me parurent ſi frais & ſi gaillards, que je crus ne pouvoir mieux faire que de m'enrôler dans leur compagnie. Je me joignis donc à eux, & ils me reçûrent comme un ſujet dont l'air & l'équipage n'étoient pas indignes de leur ſociété.

Avant que d'arriver à Madrid, j'avois eû la précaution de laiſſer en chemin la honte comme une charge trop peſante pour un homme à pied. Si je n'euſſe pas encore été défait de cette cruelle ennemie de la faim, je n'aurois pas manqué de la perdre bien-tôt avec de ſi honnêtes gens qui étoient tous des oiſeaux de proye fort adroits. Je les ſuivois par-tout & leur ſervois d'aſſiſtant, en attendant que j'euſſe aſſez d'expérience pour contribuer à faire boüillir leur marmite, qui ne ſe renverſoit jamais. Ils avoient deux fois le jour une copieuſe ſoupe dont j'étois sûr de manger ma

part, pourvu que je me rendiffe ponctuellement aux heures du dîner & du fouper, autrement ferviteur au feftin, je n'aurois plus trouvé que la terrine.

Après le repas nous nous divertiffions à joüer ; j'apris le quinze, le trente & un, le Quinola & la Prime avec mille tours de cartes. J'avois des difpofitions fi heureufes, que je profitois à vûë d'œil fous ces excellens Maîtres. Je fentois que mon efprit devenoit plus fubtil & plus rufé de jour en jour. Tout petit que j'étois, je voulus imiter ceux de mes confréres qui, de peur d'être châtiez comme Vagabonds, alloient dans les marchez avec des cabas pour s'offrir à porter les provifions que les Bourgeois y achetoient. Cette occupation me parut un peu rude dans les commencemens; mais je m'y accoutumai fi bien dans la fuite, que je ne trouvois point de fort plus doux que le mien. L'agréable chofe, difois-je ! que d'avoir office & bénéfice, fans être obligé d'employer le fil & l'aiguille, le marteau & le villebrequin ; de n'avoir befoin pour fubfifter que d'un cabas & d'un peu d'induftrie ! La vie d'un Gueu eft un morceau fans os, un enchaînement de plaifirs, un emploi exempt de chagrins. Que mes parens étoient infenfez de fe donner tant de peines pour vivre miférablement !

Dans

Dans combien d'embarras se sont-ils jettez pour soutenir leur commerce & leur réputation ! O sot honneur du monde, tu n'est qu'un pesant fardeau pour les foux qui veulent se charger de toi !

Je portois un jour dans mon cabas un quartier de Mouton que venoit d'acheter un honnête Cordonnier qui marchoit devant moi ; j'aperçûs à mes pieds dans la ruë un papier que je ramassai, c'étoient de vieux couplets de chansons, je me mis à les lire & à les chanter tout bas. Le Cordonnier surpris de m'entendre, me dit en souriant : comment donc, petit malpeigné, tu sçais lire ? Et encore mieux écrire, lui répondis-je. Est-il possible, repliqua-t'il d'un air sérieux ? Vive Dieu, mon ami, si tu voulois m'aprendre à signer seulement mon nom, je te payerois bien. Je lui demandai à quoi lui pourroit servir sa signature toute seule ; & il me dit qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma & dont il chaussoit pour rien toute la maison, il étoit bien-aise, quand l'occasion se presenteroit de mettre son nom, de n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne sçavoit pas signer.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivez chez lui, on nous aporta par son ordre du papier

pier & de l'encre. Je commençai à trancher du Maître Ecrivain, je montrai à mon Ecolier à tenir la plume, & lui conduisant la main, je lui fis tant de fois former les lettres qui composoient son nom, qu'il crut déja posséder les élémens de l'art d'écrire. Après qu'il eût barboüillé cinq ou six feüilles de papier, il fut si content de moi, qu'il me fit essayer une paire de souliers neufs qui sembloient avoir été faits pour moi & qu'il me laissa : Je pris ensuite congé de lui en l'assurant que toutes les fois qu'il me faudroit des souliers, je viendrois lui donner de nouvelles leçons pour perfectionner son écriture.

CHAPITRE III.

Il s'engage au service d'un Cuisinier.

J'Etois fort satisfait de ce nouveau genre de vie, je joüissois de la liberté si desirée de tant de monde, si vantée par les Philosophes & tant de fois chantée par les Poëtes : Je possédois ce précieux tresor qui est préférable à l'or & à l'argent ; mais par malheur je ne le conservai pas longtems ; un traître de Cuisinier me l'enleva bien-tôt. Ce Cuisinier étoit de mes chalans,

il m'avoit souvent employé : Mon ami, me dit-il un jour, tu m'as plû, je veux faire ta fortune ; quitte la fainéantise & viens remplir une place de marmiton chez le Seigneur que je sers ; je t'aprendrai par amitié la Cuisine & te mettrai en état de devenir Cuisinier du Roi même. En tout cas, le moindre fruit que tu puisse recuëillir de ce bel Art, c'est de t'en retourner riche dans ton Païs ; en un mot, il m'enjolla si bien par ses beaux discours, que j'acceptai la proposition.

Il me mena donc à l'Hôtel du Seigneur qu'il servoit, & là je pris mes grades & le bonnet de marmiton, c'est-à-dire, un bonnet de nuit avec un tablier blanc, & l'on me donna d'abord du persil à hacher, ce qui est comme l'Alphabet de ceux qui visent au Doctorat de la Cuisine. Le Cuisinier mon Maître étoit marié : Il avoit dans le voisinage une maison où sa femme demeuroit & où nous allions coucher toutes les nuits ; mais je passois presque toute la journée à l'Hôtel, où je m'attachois à rendre service à tout le monde. Je me montrois si officieux & si rempli de bonne volonté, que tous les domestiques tant mâles que femelles, conçûrent de l'amitié pour moi. Chacun me chargeoit de quelque commission, & je m'en acquitois avec

tant d'exactitude, de ſecret & de fidélité, que je m'attirois de petits preſens des uns & des autres. Quant à la Cuiſine, je faiſois mon devoir à ravir ; & mon Maître étoit ſi content de moi, qu'il diſoit ſouvent que j'étois né pour marcher ſur ſes traces.

Je conviens que je n'avois pas peu de peine à ſervir ſi bien ; mais ſi cela me coutoit, j'en étois aſſez récompenſé par les douceurs dont mes travaux étoient mêlez. Après la gueuſerie, qui ſans contredit eſt la premiére condition de la ſociété civile, je ne pouvois être mieux que dans cette maiſon pour faire grand'chére ; moi principalement qui avois été nourri dans l'abondance, je me ſentois-là dans mon élément. Il n'y avoit point de plat où je ne miſſe la main, point de ſauſſe dont je ne goûtaſſe, & je puis dire que mon Maître faiſoit des ragoûts exquis. Que les Traiteurs de Saint Gilles, de Saint Dominique, de la Porte du Soleil, de la grande Place & de la ruë de Tolède, me pardonnent ſi je l'éléve au-deſſus d'eux, malgré la réputation qu'ils ſe ſont faite par leurs fricaſſées de foyes gras & par leurs tranches de Jambon frit.

Mon bonheur auroit été parfait, ſi je ne me fuſſe point abandonné au jeu ; mais en voyant les Pages & les Laquais battre la carte toute la journée, je me ſentis tenter

violemment de me mettre quelquefois de la partie, & je cédai enfin à la tentation. Je ne m'amusois d'abord qu'un quart d'heure, ou tout au plus une demie heure à joüer avec eux; puis m'abandonnant à cette maudite inclination, & ne pouvant la satisfaire pendant le jour autant que je l'aurois desiré, je me dérobois la nuit de la maison de mon Maître, si-tôt que je le croyois endormi, pour aller joindre à l'Hôtel quelques Domestiques de mon humeur, avec lesquels je m'en donnois jusqu'au lever du Soleil. Si le Cuisinier eût été informé de ma conduite, il m'auroit sans doute étrillé de la bonne façon; mais personne ne vouloit l'en avertir, de peur de me faire de la peine. Cependant je perdis tout l'argent que j'avois amassé en faisant des Commissions, sans perdre le goût du jeu; au contraire, je n'en eûs que plus d'envie de joüer, & cela me jetta dans la nécessité de voler pour avoir des fonds; ce que je n'avois point fait encore, quoique je sçusse bien qu'à commencer par mon Maître, tout le monde à l'Hôtel pilloit & saisissoit tout ce qu'il pouvoit attraper. Chacun y faisoit ses affaires de son mieux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns n'ignoroient pas ce que les autres faisoient, & que tous, par un intérêt commun, se gardoient le secret.

Quand

tant d'exactitude, de secret & d... que
que je m'attirois de petits pr... à m'a-
& des autres. Quant à la Cuis... ois laissé
mon devoir à ravir ; & m... uples qu'ils
si content de moi, qu'il d... donc à hur-
j'étois né pour marcher... ois, je furetois

Je conviens que j... ce que je pouvois
peine à servir si bie... aperçût, étoit au-
toit, j'en étois a... par malheur pour moi,
douceurs dont m... plutôt fait de l'argent, que
Après la gueus... au jeu.
première con... Hôtel où j'exerçois la subtilité
ne pouvois ... & qui étoit comme une Mer
son pour ... à tous les Pêcheurs, j'avois encore
palemen... la maison particuliére du Cuisinier mon
dance... Maître, laquelle, à la vérité, n'étoit qu'une
Il n'... petite Riviére où l'on ne pouvoit pêcher de
ma... gros Poisson. Je ne laissai pas toutefois d'y
& ... faire un jour un bon coup de filet. Le Cui-
sinier donna la collation à quelques-uns de
ses Amis, tous gens gaillards, & nez pour
la table : Ils mangérent des Andoüilles &
des tranches de Jambon qui les firent boire
à triple mesure. Pendant ce tems-là, j'étois
à l'Hôtel, d'où, après avoir achevé ce que
j'avois à faire dans la cuisine, je revins au
logis, pour voir si l'on n'y auroit pas be-
soin de moi. Les Convives étoient déja par-
tis. Je trouvai la Salle du festin encore
échauffée & pleine de poussiére, le couvert

ſur la table, & la terre jonchée de bouteilles vuides & caſſées pour la plûpart. Le Patron qu'on ne voyoit point, mais qui ſe faiſoit entendre, ronfloit ſur ſon lit d'une ſi grande force que toute la maiſon en trembloit, & la Patronne, qui ſe portoit auſſi-bien que ſon mari, dormoit auprès de lui comme un ſabot.

Je conſidérai quelques momens les débris de cette débauche : Enſuite ayant jetté les yeux ſur un gobelet d'argent qui étoit ſur la table, il me prit envie de le voler. Je fis réfléxion que perſonne ne m'avoit vû entrer, & que je pouvois ſortir de même. Il ne m'en fallut pas davantage pour céder au deſir qui me preſſoit : Allons, Monſieur le gobelet, dis-je tout bas en le fourrant dans ma poche, vous payerez, s'il vous plaît, les pots caſſez ; j'enfilai auſſi-tôt la porte, & après avoir mis en lieu de ſûreté mon larcin, je retournai froidement à l'Hôtel. Vers le ſoir, le Cuiſinier, après avoir cuvé ſon vin, arriva dans la cuiſine avec une migraine qui le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, qu'il me fit d'abord une quérelle d'Allemand. Il me gronda pour avoir fait un feu où il y avoit peut-être une buche de trop. Je le laiſſai dire tout ce qu'il voulut ſans lui répondre, & je l'accompagnai après le ſouper, lorſqu'il ſe retira chez lui. Il ſe

coucha dès que nous fûmes au logis. Pour sa femme, elle s'étoit si bien reposée, qu'il ne sembloit pas qu'elle eût tenu tête à cinq ou six yvrognes. Elle avoit seulement l'air un peu triste & mortifié. Je lui en demandai la cause aussi effrontément que si je l'eusse ignorée. Elle m'aprit la perte du gobelet, & me dit qu'elle s'affligeoit moins pour la conséquence de l'argent, que pour le vacarme que son Epoux feroit, lorsqu'il viendroit à s'en apercevoir : Qu'elle n'en seroit pas quitte pour des reproches, ayant affaire, comme il étoit vrai, à un brutal qui ne manqueroit pas de la roüer de coups.

Je la consolai, non du mieux qu'il me fut possible, car personne ne le pouvoit si bien que moi; mais en lui representant que le gobelet perdu n'étoit pas une piéce si singuliére, qu'il ne s'en pût trouver une pareille à Madrid : Que la Ville étoit bonne, & qu'il n'y avoit dès le lendemain matin qu'à faire emplette d'un autre gobelet à peu près de la même façon, & dire à son Mari que c'étoit le même, qu'elle avoit fait reblanchir, ou bien un neuf qu'elle avoit acheté en donnant avec le vieux quelques réaux de retour. La Dame aprouva l'invention, & je me chargeai du soin de la faire réüssir. En effet, dès le jour suivant, je portai le gobelet volé dans un quartier

éloigné du nôtre, & le donnai à blanchir à un Orfévre, qui m'assura qu'il feroit en peu de tems ce que je demandois, & de maniére que le gobelet paroîtroit tout neuf.

J'allai porter cette bonne nouvelle à ma Maîtresse : Madame, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de trouver chez un Orfévre un gobelet qui ressemble parfaitement à celui qu'on vous a pris. Mais le Marchand le veut vendre au dernier mot cinquante-six réaux, tant pour la matiére que pour la façon. La Patronne, impatiente d'avoir dequoi prévenir les coups qui la menaçoient, me compta cette somme sans balancer, & me donna même un demi-réal pour ma peine. Je lui portai sur la fin du jour ledit gobelet, qui lui parut si semblable à l'autre, qu'elle ne doutoit point, disoit-elle, que son Epoux n'y fût trompé.

L'argent qui me revint de cette avanture me remit en état de joüer sur nouveaux frais. C'étoit effectivement une assez belle ressource pour un marmiton ; mais, hélas! tous ces réaux allérent bien-tôt tomber dans le gouffre qui avoit englouti le produit de mes larcins précédens. Les Gens avec qui je m'embarquois au jeu, en sçavoient plus long que moi, quoique j'eusse apris parmi les gueux à filer la carte, à faire de fausses coupes, & plusieurs autres tours de

Il arriva dans ce tems-là qu'il y eut un festin à préparer, pour un Prince étranger qui étoit depuis peu à Madrid : C'étoit un dîner. La veille du jour de ce repas, le Cuisinier me mena de grand matin avec lui dans la cuisine, où le Pourvoyeur venoit de faire aporter les viandes destinées pour le festin. Mon Maître & moi, pendant que nous étions seuls, nous commençâmes à mettre à part ce que nous jugions devoir nous apartenir pour nos menus droits. Nous remplîmes un grand sac de longes de Veau, de Jambons, de langues de Bœuf, & de toute sorte de volailles, & nous le cachâmes dans un endroit où il demeura toute la journée. Quand la nuit fut venuë, il me le mit sur les épaules, & m'ordonna de le porter secrettement chez lui. Ce que je ne fis pas sans suer à grosses goutes, tant la charge étoit pesante. Je revins ensuite à la cuisine, où il m'occupa jusqu'à minuit à plumer & à larder ; alors, me chargeant d'un second sac dans lequel il y avoit quelques Lévraux, des Faisans & des Perdrix, il me dit : Tien, Guzman, emporte encore cela au logis, & va te reposer, mon ami : Tu diras à ma femme que je ne sçais quand je pourrai l'aller trouver. Le menteur ? Il sçavoit bien qu'il devoit passer la nuit à l'Hôtel, où sa presence étoit né-

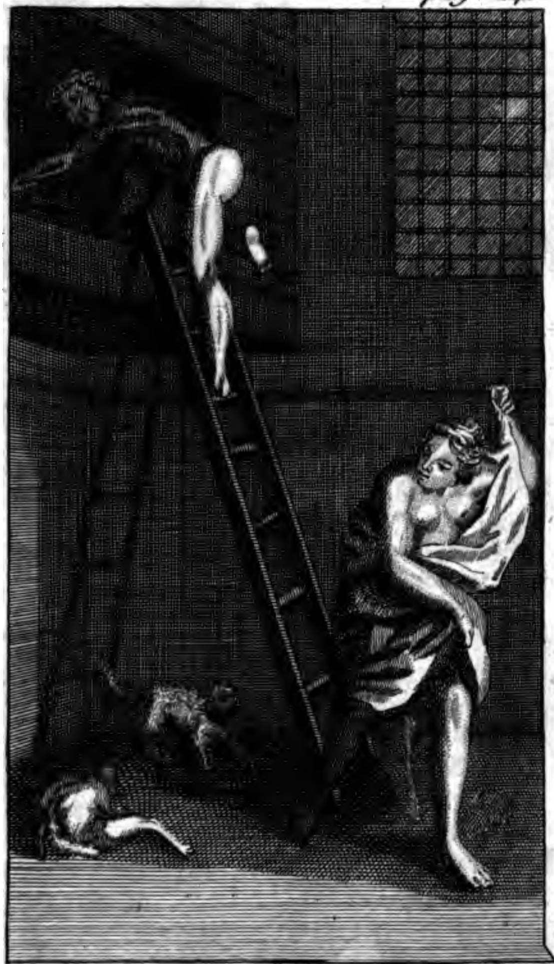
cessaire,

cessaire, ayant des ordres à donner à tant d'autres Cuisiniers qui travailloient sous sa direction. Mais il étoit un peu jaloux, quoique sa femme fût assez laide, & il ne parloit ainsi que pour la tenir en respect. Il craignoit aparemment, qu'elle ne laissât remplir sa place par quelque bon voisin: Office que l'on rend quelquefois aux Cuisiniers, comme aux autres maris absens.

Etant revenu dans notre maison, j'étalai dans une galerie toutes nos viandes, que je pendis à des clous le long du mur. Ce qui formoit une tapisserie très-agréable à la vûë; après cela, je songeai à prendre le repos dont j'avois besoin. Ma Maîtresse qui couchoit dans une Salle basse étoit déja au lit. Je montai dans mon apartement qui étoit un grenier où il ne faisoit pas moins chaud la nuit que le jour, à cause que le Soleil y donnoit depuis le matin jusqu'au soir. J'ôtai ma chemise pour être plus fraîchement, & je m'étendis tout nud sur mon grabat où je m'endormis; mais mon sommeil, quoique des plus profonds, fut dissipé une heure après par un bruit épouvantable de chats qui se battoient à outrance, & il me sembla que la galerie leur servoit de champ de bataille. Cela m'inquiéta: Ce seroit bien le diable, dis-je en moi-même, si ces Animaux hargneux en vouloient à

notre tapisserie ! Il faut que j'aille voir de quoi il s'agit, & quel peut être le sujet de leur different. Là-dessus me voilà debout ; & sans perdre un tems si cher à remettre ma chemise, je m'empressai à descendre dans la galerie ; mais à peine eus-je posé le pied sur mon échelle, car je n'avois pas d'autre escalier, que mes yeux furent frapez d'une grande lumiére qui me surprit & m'arrêta tout court. Je tournai la tête pour découvrir la cause de cette clarté, je vis une figure toute nuë comme la mienne, & si noire que je m'imaginai que c'étoit le diable. J'en tressaillis de peur : Ce fantôme étoit ma Maîtresse, qui, s'étant éveillée au bruit du combat des matous, venoit avec une lampe à la main au secours de nos Faisans & de nos Perdrix. Comme elle s'étoit aussi couchée *in puris naturalibus* ; elle avoit dans son empressement négligé, aussi-bien que moi, de reprendre sa chemise. Nous croyant l'un l'autre endormis, cette précaution nous avoit paru superfluë. Nous nous aperçûmes tous deux en même-tems. Si je la pris pour un démon, elle me prit de son côté pour un lutin. Je poussai un cri horrible ; elle y répondit par un autre de la même force, & s'enfuit dans sa chambre avec effroi. Je voulus à son exemple regagner mon galetas ; mais je glissai par malheur le

long





long de l'échelle, & tombai dans la galerie si rudement, que je me fis quelques meurtrissures.

Je me relevai avec assez de peine, & cherchant à tâtons un endroit où je sçavois bien qu'il y avoit un petit fusil, de la mêche d'Allemagne, des allumettes & plusieurs bouts de chandelles; j'en allumai un, avec quoi je parcourus la galerie, pour voir si les combattans n'y étoient point encore; mais nos cris les avoient épouvantez & mis en fuite. Nous voyant délivrez de nos ennemis, j'examinai toutes les piéces de notre tapisserie l'une après l'autre, & en ayant fait un exact examen, je trouvai que la bataille sanglante dont le bruit nous avoit réveillez la Patronne & moi, venoit de se donner pour un Lévrau tout lardé, que les chats s'étoient disputez avec tant de rage, qu'il n'en restoit plus que les os.

Cela fut cause que je plaçai nos Longes, nos Faisans & nos Perdrix de maniére que les croyant hors d'insulte, j'allai me recoucher. Mais je ne pûs fermer l'œil. Outre que je me sentois incommodé de ma chute, l'image de ma Maîtresse s'offroit à mon esprit à chaque instant. Je m'imaginois avoir encore devant les yeux sa peau bazanée. L'effroyable Créature qu'une pareille femme toute nuë! Enfin, le jour étant venu chas-

ser les ombres d'une si desagréable nuit, & devant être par ordre de mon Maître de grand matin à la cuisine, je me levai & m'habillai pour m'y rendre. D'abord que j'y fus arrivé, le Cuisinier me demanda des nouvelles de sa femme & de sa maison. Je lui dis que la Sennora se portoit à merveille, & que tout étoit chez lui en bon ordre. Je ne jugeai point à propos de lui parler du démêlé des matous, de peur qu'il ne s'avisât de m'imputer la triste destinée du Lévrau, & de punir ma négligence.

C'étoit un beau Tableau à voir que les préparatifs qui se faisoient à l'Hôtel pour régaler le Prince qu'on y attendoit, & les divers mouvemens, tant des gens occupez dans la cuisine, que de ceux qui alloient & venoient. Il n'y avoit qu'à demander tout ce qu'on souhaitoit, pour l'avoir ; & c'est ce que tout le monde faisoit fort librement. C'étoit une dissipation de biens qu'on ne peut exprimer. Les provisions fondoient, pour ainsi dire, à vûë d'œil ; l'un disoit, donnez-moi du sucre pour les tourtes ; & l'autre crioit, à moi pour les tourtes, du sucre ; & ainsi du reste. Il ne falloit seulement que changer un peu la façon de demander quelque chose, pour l'obtenir deux ou trois fois. Nous apellions ces grands repas des Jubilez, comme si nous eussions

crû gagner des Indulgences en volant le Seigneur dont nous mangions le pain. Il est constant que la Riviére débordoit alors de tous côtez, & que les Poissons nageoient en grand eau. Pour moi, petit Epervier, j'attendois, pour joüer de la griffe, que les gros Milans eussent leurs serres pleines; je sentis pourtant une si forte demangeaison dans les mains, que je ne pus me défendre de les mettre dans un panier d'œufs, & d'en glisser doucement dans ma poche une demie douzaine.

Le malheur me suivoit encore ce jour-là; mon Maître remarqua cette action, & s'avisant à mes dépens de vouloir faire l'honnête homme & le serviteur zèlé, pour jetter de la poudre aux yeux de plusieurs domestiques qui étoient presens, il vint à moi d'un air furieux, & me renversa par terre d'un coup de pied; je tombai justement du côté de la poche où étoient mes œufs, qui se cassérent tous, & firent une aumelette, qu'on vit bien-tôt couler le long de ma jambe, & qui fournit à la compagnie une occasion de rire. Le Cuisinier seul garda son sérieux, & joignant à l'affront qu'il m'avoit fait les injures & les reproches, il me dit qu'il m'aprendroit à voler dans l'Hôtel d'un Seigneur tel que celui qu'il servoit. Dans la fureur où j'étois contre ce

traître de Cuisinier, je fus tenté de lui répondre, que personne en effet ne pouvoit mieux m'enseigner cela que lui : & que ces œufs pour lesquels il me châtioit, venoient des Poules qu'il m'avoit fait porter dans sa maison le soir précédent : Mais je retins ma langue, & par-là, j'évitai de nouveaux coups de pied, qui n'auroient pas manqué d'être le prix d'une réponse si caustique. Belle leçon pour toi, Lecteur, si tu as le bonheur de t'en souvenir, quand tu auras envie de lâcher quelque bon mot qui pourroit avoir de mauvaises suites.

Malgré la confusion que me causa ce triste événement, je ne laissai pas de fourer dans mes chausses deux Perdrix, quatre Cailles, & la moitié d'un Faisan rôti avec quelques ris de veau : ce que je fis moins par intérêt que par gaillardise ; je ne voulois pas qu'on dit que j'avois été à la Cour sans avoir vû le Roi, ou bien à la nôce, sans avoir baisé la Mariée. Le Banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis mon Maître & moi, il me dit : Guzman, mon ami, ne sois plus fâché de ce qui s'est passé ce matin dans la cuisine ; oublie le coup que je t'ai donné : il m'importoit plus que tu ne penses de te maltraiter ; je l'ai dû faire par politique ; j'en étois mortifié dans le fond. Mais écoute, mon

enfant,

enfant, pour te consoler de cet accident, je t'acheterai demain une paire de souliers tous neufs. C'étoit une chose dont j'avois un très-grand besoin; aussi devins-je si sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre lui. Cependant, il ne tint pas sa parole; un incident desagréable pour moi, & que je vais te dire, me priva de ce present.

Ma Maîtresse, ce soir-là, me fit très-mauvaise mine; je jugeai que depuis l'avanture de la nuit derniére, elle m'avoit pris en aversion, & je ne me trompois point dans mes soupçons; elle n'osoit soutenir mes regards, & il me sembloit qu'elle avoit un air honteux. Mais je suis sûr qu'elle étoit moins picquée de ce que j'avois vû ses secrets apas, que du bel éloge que j'en pouvois faire. Quoiqu'il en soit, je m'allai coucher sans me mettre fort en peine de ses sentimens, & dans la résolution de vendre le jour suivant le gibier & les ris de veau que j'avois escamotez. Je me levai de si bon matin, que mon Maître étoit encore au lit quand je sortis; je courus au marché, comptant que j'aurois tout le loisir de me défaire de ma Marchandise, & de me trouver à l'Hôtel avant lui: Effectivement, aussi-tôt que je fus arrivé dans la grande place, un vieil Ecuyer, que je maudis tou-

tes les fois que j'y penſe, ſe preſenta pour acheter tout ce que j'avois à vendre. J'étois ſi preſſé que nous fûmes bien-tôt d'accord ; je convins de lui donner pour ſix réaux ce qu'il marchandoit, & je n'attendois que l'argent pour partir de-là comme un Dain ; mais autant que j'avois d'impatience & de vivacité, autant le vieil Ecuyer montroit de flegme & de lenteur. Il fallut d'abord qu'il mît ſous ſon bras un petit Regiſtre qu'il avoit à la main avec un grand Chapelet dont il étoit entortillé, puis il ôta ſes gants craſſeux pour les attacher à ſa ceinture ; enſuite ayant tiré ſes lunettes, il paſſa plus d'une demie heure à les nétoyer, pour mieux voir la monnoye qu'il me donneroit.

J'avois beau le prier de ſe dépêcher, & lui dire qu'une affaire importante m'apelloit ailleurs, il étoit ſourd à ma priére. Combien employa-t'il de tems à délier ſa bourſe, & quelles piéces en tira-t'il l'une après l'autre ? Dès quarts, des demie quarts de réal & même des Maravédis, encore les miroit-il deux ou trois fois chacun, en me les comptant dans la main : tout cela me faiſoit mourir. Ah ! vieux Roquentin, diſois-je entre mes dents, chien de lambin, veux-tu donc me faire enrager ou m'amuſer ici juſqu'à ce que mon Maître, qui déja

ja ſe défie de moi, & qui peut-être me cherche par-tout, vienne me ſurprendre?

C'eſt ce que je n'avois pas tort d'apréhender; le Cuiſinier m'avoit entendu le matin ſortir de chez lui, ma diligence lui avoit paru aſſez extraordinaire, & me ſoupçonnant d'avoir en tête quelque nouvelle eſpiéglerie, il s'étoit levé & habillé à la hâte pour ſe mettre à mes trouſſes: De ſorte qu'il ſe trouva derriére moi dans le moment que le vieil Ecuyer après toutes ſes lenteurs achevoit de me payer. Ho! ho! Garçon, s'écria mon Maître en me ſaiſiſſant la main & l'argent, quel marché faites-vous donc ici? A ces mots, je demeurai plus ſot qu'un Contrebandier qui ſe voit pris ſur le fait. Je ne répondis rien, j'eus même la patience d'eſſuyer un coup de pied au cul avec un million d'injures, & il ne ſe retira qu'après m'avoir interdit ſa maiſon & menacé de m'aſſommer ſi j'avois la hardieſſe de paſſer jamais devant la porte de l'Hôtel. Mon Marchadd, pour ſes péchez, demeura-là juſqu'à la fin de la ſcène qui ne fut guére moins triſte pour lui que pour moi; car m'en prenant à ce vieux ſorcier du mauvais ſuccès qu'avoit eu la vente de ma marchandiſe, je me jettai ſur lui de rage & lui arrachai mes Perdrix & mes Cailles, en diſant que je voulois avoir mon

bien.

bien, & qu'il n'avoit qu'à courir après le fripon qui emportoit son argent: En même-tems je disparus aussi promptement qu'un éclair pour aller vendre mon Gibier dans un autre marché, laissant dans celui-là mon flegmatique Ecuyer penser ce qu'il lui plairoit de cette avanture, qu'il regarda peut-être comme un tour que le Cuisinier & moi, nous avions concerté tous deux.

CHAPITRE VI.

Du service du Cuisinier il repasse au métier de Gueux & vole un Apoticaire.

IL vaut mieux posséder un talent utile que des richesses, puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd'hui une chose qu'elle nous ôtera demain. Pendant le cours de notre vie, elle nous rend semblables aux Comédiens, qui paroissent sans cesse sous de nouvelles figures. Qui m'eût dit qu'après avoir si bien servi le Cuisinier, il me chasseroit de chez lui pour une bagatelle: Il est vrai qu'ainsi va le monde, & que les plus honnêtes gens, pour prix d'avoir rendu mille servi-

ces

[redacted]

ces à de grands Seigneurs, sont traitez de la même maniére à la moindre faute qu'ils font.

Arrête, Guzman, me dira quelqu'un, tu vas te perdre dans tes réfléxions morales. Où cela nous ménera-t'il ? A mon Cabas, lui répondrai-je aussi-tôt ; oüi, mon ami, à mon Cabas, lequel, étant devenu pour moi ce que l'éloquence étoit pour Démosthènes, & les stratagêmes pour Ulysse, m'empécha de sentir vivement ma situation presente. Vive le Cabas, il en est de lui comme des Bignets, il faut y revenir, quand on en a tâté une fois. J'avouërai qu'en le reprenant je n'étois pas plus riche que lorsqu'il m'avoit sottement pris fantaisie de le quitter ; car je n'avois pas mis en rente ce que j'avois friponné dans mon emploi de Marmiton ; tout ce qui m'étoit venu s'en étoit allé, à la réserve d'un habit qui valoit un peu mieux que celui que j'avois auparavant.

Pour qu'on n'eut point à me reprocher que je ne retournois à mon premier métier que par pure fainéantise, avant que d'acheter un nouveau Cabas, je crus devoir aller offrir mes services à quelques Cuisiniers qui étoient amis de mon Maître, & que je connoissois. S'ils les eussent acceptez, j'aurois achevé de me rendre sçavant

dans

dans leur art dont j'avois déja de bons principes, & pour lequel je pouvois me vanter d'avoir d'heureuses dispositions; mais ils sçavoient que j'aimois le jeu, & qu'il n'y avoit chez mes Maîtres rien de sacré pour ma griffe, lorsque j'étois sans argent; ainsi me voyant sans espérance d'entrer dans les Cuisines des grandes maisons, je repris mon premier métier. J'endossai le Cabas & recommençai à servir le Bourgeois. Si je ne faisois pas si bonne chére avec mes camarades qu'à l'Hôtel d'où je venois d'être congédié, je redevenois en récompense indépendant & maître de mes actions, & cette sorte de vie étoit sans doute préférable à l'autre. Outre qu'étant naturellement assez sobre, je devois peu regretter une maison où régnoit l'intempérance.

Nous avions dans la Place auprès de sainte Croix, une habitation qui nous apartenoit en propre; c'étoit un petit corps de logis que nous avions acheté des deniers du Public. Nous tenions-là nos Juntes & nous y faisions nos festins; je me levois avec le Soleil, je parcourois les boutiques, j'allois chez les Boulangers & chez les Bouchers, je faisois ma récolte pour toute la journée. Ceux de nos voisins qui n'avoient point de valets pour porter les provisions qu'ils achetoient, prenoient plaisir

à m'employer & je les servois avec une fidélité qui me mit en réputation dans les Marchez. C'étoit à qui m'auroit & m'occuperoit.

On donna dans ce tems-là des commissions à quelques Officiers pour faire des lévées. Quand cela arrive, le bruit s'en répand par-tout ; le peuple émû s'assemble par pelottons pour raisonner là-dessus, & il n'y a point de maison où il ne se tienne un Conseil d'Etat. Dans la nôtre, comme de raison, l'on ne fut pas muet sur les desseins de la Cour. Nous avions parmi nous des Spéculatifs dont les conjectures n'étoient pas toûjours éloignées de la vérité. Le bon sens est de toute condition. Quand nous étions tous rassemblez le soir, & que chacun raportoit ce qu'il avoit vû ou entendu pendant la journée dans les principales maisons de la Ville, nous nous entretenions de tout cela ; & je t'assure que s'il y en avoit parmi nous qui disoient des impertinences, il y en avoit d'autres qui formoient des raisonnemens dont la justesse & la solidité se trouvoient justifiées dans la suite par les événemens. Je me souviens que nous avions entr'autres un certain Gueux qui avoit deux jambes de bois & qui se tenoit tout le jour sur un Pont qu'il avoit choisi pour son poste : Ce drôle-là raison-

noit

noit d'une maniére qui auroit étonné un Miniſtre d'Etat.

Il fut décidé dans notre Conſeil que les levées qu'on faiſoit & dont on cachoit la deſtination, devoient être pour l'Italie. Ce qui ſe trouva véritable, ainſi que je le dirai ci-après. La premiére fois que j'entendis parler de ces Troupes, cela fit une ſi forte impreſſion ſur mon eſprit, que je n'en pus dormir de toute la nuit. Pour comble de tourment, je me remis dans la tête mon voyage de Génes. Me voilà plus que jamais preſſé de l'envie de voir mes parens, auprès de qui je ne doutois pas qu'une fortune brillante ne m'attendit, puiſqu'ils étoient tous puiſſamment riches, & quelques-uns même ſans enfans. Je m'imaginois ſur-tout que ces derniers ſeroient charmez d'avoir un héritier de mon mérite. Il eſt vrai qu'à cette agréable penſée, j'en faiſois ſuccéder de triſtes: Pourrai-je bien, diſois-je, avoir le front de m'aller preſenter devant de nobles Génois, ſous un miſérable habillement? Et quand je leur aprendrai que je ſuis leur parent, ajoûteront-ils foi à mes diſcours? je veux qu'il ſoient aſſez ſimples pour le croire: Ils ne manqueront pas de me traiter de fourbe & d'impoſteur, pour garder le *decorum* de leurs Excellences. Peut-être même n'en ſerois-je pas quite à ſi bon marché.

marché. Mon pere à qui le génie de sa Nation étoit bien connu, disoit souvent qu'on ne devoit point se fier aux Génois, quand il s'agissoit de leur intérêt ou de leur réputation. Mais un moment après, je jugeois plus favorablement de mes parens. Ils me paroissoient d'honnêtes gens comme feu mon pere, dont j'étois persuadé que la mémoire leur étoit en trop grande vénération pour me refuser leur assistance dans l'état où ils me verroient. Ils n'oseront dire, ajoûtois-je, que je suis un menteur, ils sont trop prudens pour me traiter de la sorte, sans m'avoir auparavant interrogé sur les affaires de notre famille, & c'est où je les attends. Je leur en dirai des particularitez qui leur feront bien connoître qu'il n'y a qu'un fils de mon pere qui puisse les sçavoir. De plus, ces choses particuliéres sont telles qu'il ne seroit pas honorable pour eux que je les allasse rendre publiques; ce qui les obligera sans doute à me ménager.

Je flottois de cette maniére entre la crainte & l'espérance. Tantôt il me sembloit que je me flattois trop, & tantôt que je m'allarmois mal-à-propos. Je m'arrêtai à cette derniére pensée, à laquelle mon esprit trouvoit le mieux son compte, & vérifiant *le Proverbe* qui dit: si tu veux être Pa-

pe,

pe, mets-toi le bien dans la tête; je résolus de profiter de l'occasion favorable que m'offroient ces nouvelles levées, de faire le voyage d'Italie. Un jour que j'étois assis près d'une boutique dans mon poste ordinaire, & que je rêvois aux plaisirs infinis que j'aurois à Génes, j'entendis une voix qui me tira de ma rêverie en m'apellant deux ou trois fois. Je jettai les yeux de toutes parts pour voir qui sçavoit si bien mon nom, & je remarquai que c'étoit un vénérable Apoticaire que j'avois déja servi. Il me fit signe d'aller à lui, j'y courus; mais deux de mes camarades qui en étoient plus proches, me prévinrent & s'empresférent à lui faire agréer leurs services avant que j'arrivasse. Cependant il les repoussa d'un air brusque en leur disant: Non, non, tirez, Oiseaux de mauvais augure, ce n'est pas viande pour vous, c'est pour mon fidèle Guzman. Il ne croyoit pas si bien dire; puis m'adressant la parole, quand je fus auprès de lui: *Ouvre ton Cabas*, ajoûta-t'il. Je l'ouvris, & aussi-tôt il jetta trois sacs d'argent qu'il tenoit envelopez dans un coin de son manteau. A quel Chaudronnier faut-il porter ce cuivre, lui dis-je alors avec un souris? Ce cuivre, répondit l'Apoticaire en souriant à son tour! Voyez ce Gueux, qui prend cela pour du cuivre. Allons, l'ami,

mi, continua-t'il, marchons, je ſuis preſſé, il faut que j'aille payer un Marchand étranger qui m'a vendu des drogues.

C'étoit-bien-là ſon deſſein; mais j'en formai un autre dès que j'eus entendu prononcer ces mots charmans: *Ouvre ton Cabas.* La nouvelle de la naiſſance d'un fils unique cauſe moins de joye à un tendre pere, que je n'en reſſentis à ces douces paroles, qui ſe gravérent en lettres d'or dans mon cœur, ſi l'on peut parler ainſi. Je regardai trois ſacs comme un preſent que la fortune me faiſoit pour me mettre en état de joüer un beau rôle à Génes. Je croyois déja les tenir en ma poſſeſſion. Mon homme qui ne ſe défioit point de moi ayant fait plus d'une épreuve de ma fidélité, prit les devans & je commençai à le ſuivre, feignant de tems en tems d'avoir beſoin de m'arrêter un inſtant pour me repoſer, comme ſi j'euſſe trouvé la charge un peu trop forte, au lieu que dans le fond je l'aurois voulu encore plus peſante. Je mourois d'envie de rencontrer une foule de peuple ou bien quelque détour qui me donnât moyen de diſparoître ſubitement aux yeux de l'Apoticaire, lorſque nous paſſames juſtement devant une maiſon que je connoiſſois & qui avoit une porte de derriére. J'entrai dedans avec précipitation, & après

l'avoir traversée sans trouver personne sur mon passage, j'enfilai deux ou trois ruës en moins d'une minute, avec autant de legéreté que si j'eusse eû des aîles aux pieds. Mais quand je jugeai que mon homme avoit perdu mes traces, je ne marchai plus qu'au petit pas, & d'un air tranquile en aparence, afin de ne donner aucun soupçon du coup que je venois de faire.

J'allai de cette façon jusqu'à la porte *de la Vega*, c'est-à-dire de la Plaine, d'où faisant toûjours bonne contenance, je gagnai le bord du Mançanarés. De-là, traversant la Maison *del Campo*, je fis une bonne lieuë au travers des buissons & des ronces. A l'entrée de la nuit je me glissai parmi des Peupliers, & m'arrêtai dans un endroit des plus couverts, & fort voisin de la Riviére, pour penser meurement au parti que j'avois à prendre; car il ne suffit pas, disois-je, d'avoir bien commencé, il faut continuer & finir de même. De quoi me serviroit d'avoir fait une si bonne prise, si je ne pouvois la conserver? Si je venois à être pincé, je serois obligé de rendre gorge, & de perdre avec cela mes deux oreilles: Cherchons donc autour d'ici quelque lieu où ma proye puisse être en sûreté.

Après avoir revé long-tems à cela, je m'avisai de faire un trou de deux pieds de

profondeur

profondeur au fond de la Riviére, & d'y mettre mon cabas avec mes trois ſacs dedans. Puis l'ayant couvert de deux groſſes pierres, j'enfonçai tout auprès dans le ſable un long bâton, pour mieux me faire reconnoître l'endroit qui receloit mon cher Treſor. Cette grande opération finie, je me couchai au pied d'un arbre, vis-à-vis de la valiſe, & j'y paſſai la nuit, non ſans inquiétude, quoique fort ſatisfait de me voir ſi bien dans mes affaires. Le jour étant venu, je me cachai dans un hallier où j'eus la patience de demeurer juſqu'au ſoir. Alors, la faim, qui chaſſe le loup hors du bois, me fit ſortir de mon gîte pour aller acheter des vivres, non dans les villages des environs où l'Apoticaire pouvoit avoir envoyé des Alguazils & des Archers pour me chercher, mais à Madrid méme; comme en effet c'étoit le plus ſûr. Indépendamment de mon magot, j'avois dans ma poche aſſez d'argent pour faire cette dépenſe. Je retournai donc le long du Mançanarés à la Ville, d'où je revins trois heures après par le méme chemin avec un panier où il y avoit des proviſions pour huit jours. J'employai en homme affamé la meilleure partie de cette nuit à me bourrer l'eſtomac de pain & de viande, & le reſte à dormir.

Le lendemain en me réveillant au lever de

de l'Aurore, je me sentis violemment agiter du desir curieux de sçavoir ce qu'il y avoit dans les trois facs. J'eus beau faire réfléxion que c'étoit le Diable qui me tentoit, & que je ne pouvois contenter ma curiosité sans m'exposer à être vû de quelqu'un, il n'y eût pas moyen d'y résister. J'étois comme cela : Je ne triomphois de mes tentations qu'en m'y abandonnant. Il fallut pour mon repos me donner ce plaisir, qui sans doute étoit le plus grand que j'eusse eû depuis que j'étois au monde. Je m'aprochai de la Riviére, & après avoir regardé à droite & à gauche pour voir si je n'apercevrois personne. Je tirai de l'eau mon Cabas, que j'emportai tout moüillé dans ma cage ; & là, j'ouvris mes facs : il y avoit dedans deux mille cinq cens réaux ; le tout en bon argent, à la réserve de trente pistoles d'or, que je trouvai envelopées d'un petit linge dans un des facs. Je passai la journée entiére à compter & à recompter mes espéces avec une extrême satisfaction ; & lorsque la nuit fut arrivée, je les remis dans mon Cabas que j'allai reporter dans son trou.

N'ayant pas dessein de faire un Journal : Je te dirai, Lecteur, qu'après avoir été caché de cette sorte dans le bois du *Pardo* deux semaines entiéres, je m'imaginai qu'il n'y

n'y avoit plus rien à craindre pour moi, & que tous les Lévriers de la Justice s'étoient lassez de me poursuivre. J'allai repêcher mes sacs, que je mis au fond de mon panier sous de nouvelles provisions que j'avois été encore acheter à Madrid. Pour mon Cabas, je le laissai dans l'eau sous les deux pierres, Je coupai ensuite deux bâtons, dont l'un me servit à porter mon panier sur mon cou, & je fis de l'autre une maniére de bourdon; avec quoi, nouveau Pelerin, je pris la route de Toléde tout au travers des champs, croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins.

CHAPITRE V.

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Toléde; & de ce qui se passa entr'eux.

J'Allois de si bon pied, qu'aprés une marche de deux nuits, je me trouvai le matin au milieu de la *Sagra*, près d'un bois que l'on apelle Açuqueyca, & qui n'est qu'à deux petites lieuës de Toléde. J'entrai dans ce bois, pour m'y reposer presque toute la journée, ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre

d'un arbre fort touffu, & je commen
rêver aux emplettes que je ferois. Il
fallu quatre fois plus d'argent que je
avois, pour acheter toutes les chose
je me proposois d'avoir. Il me feroit i
sible de dire toutes les visions qui me
rent par l'esprit. Je ne craignois pl
paroître comme un gueux devant m
rens, car je ne songeois uniquemen
Génes, & je ne faisois tant d'achat
pour y briller par ma magnificence.

En me repaissant l'imagination de t
ces chiméres, je ne pûs voir couler à
pieds un ruisseau d'une onde pure & n
sans être tenté de me raffraîchir un
Avec cela, comme je commençois
sentir de l'apetit, je mis la main dans
panier, & j'étalai sur l'herbe le reste d
provisions pour déjeûner. A peine e
mangé quelques morceaux, que j'e
dis du bruit. Je tournai aussi-tôt la têt
vis avec une frayeur mortelle un hom
quatre pas de moi, apuyé contre un
au pied duquel il étoit assis. Mais l'a
consideré avec attention, je me ras
C'étoit un garçon à peu près de mon
Il paroissoit si neuf, qu'il avoit enc
comme on dit, le lait sur les lévres. (
qu'il fût fort bien vêtu, & qu'il eût à
de lui un gros paquet où j'entrevoyoi

habits & du linge, il avoit un air piteux qui ne prévenoit pas les yeux en faveur de sa bourse. Je jugeai que ce devoit être un Chevalier errant de mon espéce, lequel avoit aussi fait la sottise de quitter sa famille pour voir le païs. Nous nous envisageâmes l'un l'autre pendant quelques momens, sans nous rien dire. Mais comme je remarquai qu'il attachoit ses regards sur mes provisions d'une maniére à me persuader qu'elles lui faisoient envie, j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rapella celle que j'avois devant ce Moine qui me fit part de son dîner dans une Hôtellerie, & je ne fus pas moins charitable que sa Révérence. Je demandai à ce jeune garçon fort poliment s'il vouloit me faire l'honneur de déjeûner avec moi. La honte l'empêcha de se rendre d'abord. Cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façons; & alors il m'avoüa qu'il y avoit prés de vingt-quatre heures qu'il n'avoit mangé. Ce que je n'eus pas de peine à croire quand je vis de quelle maniére il expédioit les morceaux de pain, de viande & de fromage que je lui servois.

Nous nous fîmes pendant le repas des questions réciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venoit de Toléde, & qu'il al-

loit à Madrid ; & moi, je lui dis que je venois de Burgos, & que j'allois à Cordouë. Il me fit un Roman du ſujet de ſon pélerinage, & je ne fus pas plus ſincére que lui. Pour un Novice, il ſçavoit aſſez bien mentir, & il ne démentoit point la réputation que les gens de Toléde ont d'avoir de l'eſprit. Je lui demandai pourquoi il ſe mettoit en chemin ſans munitions de bouche. Il me répondit qu'il n'avoit pas eu le tems de s'en pourvoir, ayant été obligé de partir avec précipitation, & qu'il étoit plus chargé de bagage que d'argent. Tant pis, lui dis-je, tant pis ; l'argent eſt la meilleure piéce du ſac d'un Voyageur. Quand vous iriez à S. Jacques en Galice par dévotion, je ne vous conſeillerois pas de compter ſur la charité du monde, car elle s'eſt fort refroidie ; il faut au Pelerin une autre reſſource que ſon bourdon. J'en demeure d'accord, repartit le Tolédan. Je ſçais bien que c'eſt une imprudence que de s'embarquer ſans biſcuit ; mais je n'ai pû faire autrement, & il eſt inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous, repris-je, de réparer votre faute, en vous défaiſant d'une partie de vos hardes. Auſſi-bien je crois que ce gros paquet doit vous charger. L'argent eſt plus portatif. J'en conviens, dit le jeune garçon, & vous vous

imaginez bien que je vendrai la moitié de mes nipes, si-tôt que serai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut-être lui repliquai-je, que sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, & à vous compter des espéces sonnantes. Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, & je mettrai à part ce qui m'accommodera. Mon petit homme pâlit à ces paroles; il me prit pour un fripon qui avoit envie de lui faire payer son écot en lui enlevant quelques-unes de ses hardes, ou du moins, pour un gaillard qui vouloit s'égayer; car mon habit, dont il n'auroit pas donné quatre Maravédis, ne lui permettoit pas de croire que j'eusse parlé sérieusement: C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui. L'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connoissons point. Tel je te vois, tel je te crois.

Je remarquai bien à son trouble, ou pour mieux dire, je lûs dans son ame que mes intentions lui étoient suspectes; & comme il ne me répondoit pas, je tirai froidement de mon panier un de mes sacs; je le déliai, mis la main dedans, & faisant briller à ses yeux une poignée de réaux: Mon petit Seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà

bien aſſez pour payer quelqu'une de vos nipes. Il changea de viſage à mon action. Il ceſſa de manger, courut d'un air gai à ſon paquet, & me l'aporta en me diſant, que tout ce qu'il avoit étoit à mon ſervice. En même-tems il voulut me montrer ſes plus belles hardes ; mais je m'y opoſai. Attendez, lui dis-je, cela ne preſſe pas; achevons de déjeuner auparavant. Ces mots furent une nouvelle fauſſe pour ſon apetit. Il ſe remit à manger, comme s'il n'eût pas déja fait honneur à mes proviſions ; & de tems en tems il laiſſoit éclater des tranſports de joye qu'il ne pouvoit retenir.

Pour détruire la mauvaiſe opinion qu'il avoit de ma figure, & l'empêcher de ſoupçonner que l'argent qu'il venoit de me voir fût un bien mal aquis ; je lui tins ce diſcours : „ Seigneur Cavalier ; Tel que je „ vous parois, je ne laiſſe pas d'être d'auſſi „ bonne Famille que vous. C'eſt ce que je „ veux vous aprendre pour vous faire con„ noître que les aparences nous trompent „ ſouvent. J'avois en partant de Burgos un „ habit & des hardes auſſi propres que les „ vôtres. Je les vendis à la premiére ville „ par où je paſſai, pour me débarraſſer d'un „ fardeau incommode, & je me couvris de „ ces haillons pour faire peur ou au moins

„ compaſſion aux voleurs, qu'un riche ha-
„ billement auroit tentez. Si je n'euſſe pas
„ eu l'eſprit d'en uſer ainſi, j'aurois été vo-
„ lé cent fois pour une, & je ſerois à l'heure
„ qu'il eſt ſans argent. Comme j'ai deſſein
„ de m'arrêter à Toléde, & d'y faire même
„ un aſſez long ſéjour avant que de me ren-
„ dre à Cordouë, j'ai beſoin preſentement
„ d'un bon habit; & ſi vous en avez un qui
„ me convienne, je ſuis prêt à l'acheter.

Le Tolédan brulant d'impatience de faire affaire avec moi, la bouche encore pleine, étala ſur le gazon un habit complet avec le manteau d'un bel & bon drap gais-muſc, qu'il accompagna de deux chemiſes fines & d'une paire de bas de ſoye. J'eſſayai le tout, qui ſembloit avoir été fait pour moi. Le jeune homme ne ceſſoit de me le dire, pour m'en donner plus d'envie. On eût dit qu'il apréhendoit que mon argent ne lui échapât, ou que je ne vînſſe à changer de ſentiment. Ce qu'il ne devoit pas craindre. Il vouloit vendre; je voulois acheter; notre marché fut bien tôt conclu. Il me demanda cent réaux. Je les lui comptai. Enſuite, nous fîmes un troc: Il me donna pour mon panier un ſac de cheval où étoient quelques hardes, & dans lequel je mis mon argent avec les deux chemiſes & les bas de ſoye. Pour l'habit, je le laiſſai ſur mon

corps, & je pendis le vieux à un arbre avec tout le reſte de mes guenilles, comme un monument de ma gueuſerie. Le Tolédan de ſon côté remplit le panier de nipes & des vivres qui reſtoient; car je les lui donnai de bon cœur. Pendant que nous étions occupez de tous ces ſoins, le Soleil baiſſoit inſenſiblement. Enfin, l'heure de notre ſéparation arriva : Nous nous embraſſâmes avec mille démonſtrations d'amitié; après quoi chacun continua ſa route, tous deux également ſatisfaits de notre rencontre. Nous tournâmes même la tête l'un vers l'autre, après nous être quittez, pour nous dire encore adieu par ſignes, & nous ſouhaiter un heureux voyage.

CHAPITRE VI.

Il arrive à Toléde. Il y fait le perſonnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ſes Avantures galantes.

IL étoit plus de neuf heures, lorſque j'entrai dans la célébre Ville de Toléde. Je me donnai deux coups de peigne, & ſurtout j'eus grand ſoin d'eſſuyer mes pieds poudreux, afin de pouvoir dire effrontément

ment que je venois d'arriver en caroſſe. Je me fis enſeigner la meilleure Hôtellerie, où j'allai demander à ſouper & à coucher en jeune homme qui paroiſſoit en état, & dans la diſpoſition de faire de la dépenſe. Voilà les gens qu'on aime dans ces ſortes d'endroits. On me donna une belle chambre où il y avoit un bon lit, & l'on me ſervit comme un Prince. Je ſoupai parfaitement bien, & dormis encore mieux.

Le lendemain, après m'être fait donner mon chocolat, afin que l'on crut par-là que je n'étois pas un homme du commun, j'ordonnai qu'on envoyât chercher un Chapelier, un Cordonnier & un Fourbiſſeur, pour avoir un chapeau, des ſouliers & une épée qui répondiſſent au reſte de mon équipage. Mais l'eſſentiel étoit de faire venir un Tailleur pour déguiſer autant qu'il ſeroit poſſible l'habit que j'avois acheté; de peur que ſi par hazard je venois à rencontrer dans la ruë quelques parens du jeune garçon qui me l'avoit vendu, je ne donnaſſe matiére à des ſoupçons dangereux pour moi. Comme en effet, je devois craindre que cet habit ne fût reconnu, & que l'on ne m'accuſât de l'avoir volé, & peut-être aſſaſſiné le jeune homme qui le portoit. La Juſtice ſur cela s'en ſeroit mêlée, & il n'en auroit pas fallu davantage

pour me perdre. Je demandai donc un Tailleur. On m'en amena un qui me servit à souhait. En moins de quatre ou cinq heures, il déguisa si bien l'habit, en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, & en mettant un colet de velours au manteau, que le Diable lui-même y auroit été trompé.

Je contentai mon Tailleur; & ravi de pouvoir sortir sans que mon habillement me fît des affaires, j'allai vers le soir me promener au *Zocodover* où il y a ordinairement de fort beau monde. Tout métamorphosé que j'étois, je ne laissois pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connoissance. Cette crainte toutefois ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par des jolies Dames de moyenne vertu, qui me regardant comme un Jouvenceau qui n'avoit point encore été à Cythére, vouloient m'en montrer le chemin; mais j'eus la force de me défendre contre leurs œillades séduisantes.

Ce qui m'étonna dans cette promenade, ce fut la propreté des Cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon Tailleur s'étoit donnée pour l'ajuster & l'enjoliver, paroissoit si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le tems que je formois cette résolution,

tion, un Gentilhomme monté ſur une belle mule traverſa le *Zocodover*. L'habit qu'il portoit me charma: Je le trouvai d'un goût ſi galant, que je me propoſai d'en faire faire un ſemblable. Peu s'en fallut que dès le ſoir même je n'envoyaſſe chercher mon Tailleur pour cela. Je gagnai pourtant ſur mon impatience d'attendre juſqu'au lendemain. Il eſt vrai que ſans pouvoir fermer l'œil de toute la nuit, je ne fis que penſer à la bonne mine que j'aurois ſous cet habit nouveau. Néanmoins quelque envie que j'euſſe de m'en voir revêtu, des réfléxions ſenſées venoient la combattre, lorſque je ſongeois à combien pourroit monter cette dépenſe.

Hé bien, Monſieur Guzman, me diſois-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement, & damer le pion aux Galants de Tolède! C'eſt fort bien fait à vous. Courage, mon ami. Dépenſez vos réaux ſans conſidérer que vous avez joüé gros jeu pour les gagner. Cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille, il s'en ira. Faites faire ce bel habit que vous avez dans la tête, & vous jettez dans le commerce des femmes: vous ſerez bien-tôt obligé de reprendre le Cabas. Comptez là-deſſus. Mais on ne rencontre pas tous les jours des Apoticaires qui ſe laiſſent purger.

Toutes ces réfléxions ne firent que se presenter à mon esprit sans le fraper. Il ne fut pas si-tôt jour que j'envoyai chercher mon Tailleur, à qui je dis mes intentions, après lui avoir dépeint fidellement l'habit que j'avois vû; & il promit de m'en faire un tout pareil. Il se chargea du soin d'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour cela, m'assurant que je serois servi promptement; car je lui demandai sur-tout de la diligence, comme si je n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'aporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique; l'or y brilloit de toutes parts. Quand je l'eus sur le corps, je fus ébloüi de ma bonne mine & de ma taille, qui étoit déja bien marquée, quoique j'eusse à peine quinze ans. Je crois que j'étois alors la vivante image de mon Pere dans sa jeunesse, ayant ainsi que lui le teint blanc & vermeil, & les cheveux d'un blond roux. Je me regardois sans cesse dans le miroir; & bien-tôt il me prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il falloit être aussi enchanté que je l'étois de ma figure pour satisfaire mon Tailleur sans le chicaner sur son mémoire que j'aurois pû en conscience réduire aux deux tiers; mais je m'imaginois qu'un habit de si bon goût ne pou-

pouvoit trop se payer. Mon Hôtesse me voyant si bien vêtu, me dit qu'il me manquoit tout au moins un Laquais. J'en arrêtai sur le champ un qui avoit l'air d'un Page, & je le fis habiller de neuf, afin qu'il parût plus digne d'un Maître tel que moi.

Dès le premier Dimanche, je me rendis à la grande Eglise avec mon Laquais, à qui j'avois donné des leçons sur la maniére dont il devoit me suivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes & de femmes du bel air; je fendis fiérement la presse & visitai les Chapelles l'une après l'autre, ce qui fit penser à bien du monde que ce n'étoit pas sans dessein; & toutefois je n'en avois point d'autre que de me montrer: Je me plaçai entre les deux Chœurs, ayant observé que les principales Dames se mettoient dans cet endroit.

C'est-là que je joüai le rôle que j'avois vû faire à quelques jeunes foux de Madrid, & que j'avois répeté vingt fois ce matin-là dans mon miroir. Je choisis d'abord une place d'où je pouvois être examiné depuis les pieds jusqu'à la téte. Ensuite j'avançai l'estomac & me soutins sur une jambe, pendant que je tendois l'autre avec tant de roideur qu'elle ne touchoit presque point à terre; affectant avec cela de faire voir que j'étois bien chaussé & que j'avois des jarre-

tiéres à la mode de ce tems là, c'eſt-à-dire, à l'Allemande. Comme cette poſture me genoit fort, j'étois obligé d'en changer à tout moment, & je faiſois diverſes grimaces aux Dames qui me regardoient. Je ſouriois à l'une, j'envifageois l'autre d'un air froid, j'avois des yeux languiſſans pour celle-ci & des yeux éblouïs pour celle-là. Enfin, j'en fis tant que les femmes & les hommes, dont mon viſage inconnu attira les regards, s'en étant aperçûs, commencérent à rire à mes dépens. Mais c'eſt ce que je n'eus garde de remarquer, j'avois trop bonne opinion de moi, pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridicule dans mes maniéres.

Cependant toutes les Dames ne ſe moquérent point de mes airs extravagans ; il y en eut même parmi elles qui en furent charmées ; car ſans vouloir offenſer les femmes en général, on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinens ſemblent être faits. J'eus entr'autres le bonheur de plaire à deux jolies perſonnes qui ne purent ſe défendre de me le témoigner. La paſſion de l'une fut l'ouvrage de mes regards & de mes grimaces, mais pour les ſentimens de l'autre, je ne les dûs qu'à mon étoile. La premiére de mes deux conquêtes étoit une éveillée qui avoit l'œil

fripon

fripon & le visage piquant. Je la lorgnai en novice; ce qui ne lui déplut point, les femmes aimant beaucoup mieux les Apprentifs que les Maîtres. Elle répondit à mes mines & cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la Messe pour sçavoir sa demeure. Elle marchoit fort lentement, comme pour m'avertir que ce seroit ma faute si elle m'échapoit. J'allois derriére elle du même pas, en lui disant de tems en tems des choses flâteuses, le plus spirituellement que je le pouvois à mon âge. Elle gardoit le silence & se contentoit de tourner quelquefois la tête pour me regarder d'une façon qui me persuadoit qu'elle n'osoit me rien dire à cause de la Duegne dont elle étoit accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de saint Cyprien dans une petite ruë détournée où elle demeuroit. Elle me fit en entrant chez elle un signe de tête, pour me témoigner qu'elle ne trouvoit pas mauvais que je l'eusse suivie, & elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour & de joye. Je remarquai bien sa maison, & me proposant de venir dès ce jour-là même me presenter devant ses fenêtres, je repris d'un pied leger le chemin de mon Hôtellerie.

Je fus à peine dans une autre ruë, qu'une espéce de Soubrette couverte d'une

épaiſſe mante, me dit en paſſant près de moi aſſez vîte : Seigneur Cavalier, je vous prie de vouloir bien ſuivre mes pas, j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai point, je marchai ſur ſes talons, & nous nous arretâmes tous deux à l'entrée d'une porte cochére que nous rencontrâmes ouverte. Là, voyant que perſonne ne pouvoit nous entendre, elle m'adreſſa ce diſcours : Charmant Inconnu, vous êtes ſi bien fait & ſi aimable, que vous ne ſerez pas ſurpris ſans doute quand je vous dirai qu'une femme de qualité qui vient de vous voir dans une Egliſe eſt enchantée de votre air noble & galant ; elle voudroit avoir avec vous un entretien ſecret. C'eſt une Dame nouvellement mariée & ſi belle que.... Mais ajoûta-t'elle en s'interrompant elle-même, je ne vous en dirai pas davantage, il faut vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe que ſa vûë doit vous cauſer.

J'avalois tout cela doux comme lait & je ne me poſſédois pas, tant j'étois enyvré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeſte : Je répondis à cette intriguante que ſa Maîtreſſe me faiſoit trop d'honneur, que j'en étois confus, que je ne doutois pas que ce ne fût une Dame de la premiére volée, & qu'enfin j'avois une grande

grande impatience d'aller chez elle me jetter à ses genoux pour la remercier de ses bontez. Seigneur, me repliqua la Confidente, vous ne sçauriez la voir dans sa maison, ce seroit trop risquer; elle a un mari des plus jaloux; mais enseignez-moi où vous logez, & je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle chez vous une conversation particuliére. Je parus très-sensible à cette promesse, j'apris ma demeure à l'officieuse Suivante, qui sur le champ me quitta d'un air empressé, pour aller rejoindre sa Maîtresse, qui l'attendoit impatiemment, disoit-elle, pour sçavoir si elle avoit des graces à rendre à l'amour ou des reproches à lui faire.

Me voilà donc occupé de deux affaires, mais je crus devoir donner toute mon attention à la premiére; ce n'est pas que la seconde ne me fit plaisir, elle flattoit infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disois-je d'être un joli homme! A peine suis-je arrivé à Toléde, que j'enchante deux femmes, qui selon toutes les aparences sont des plus qualifiées. Que sera-ce donc si je demeure long-tems dans cette Ville? J'y enflâmerai toutes les Dames. Je retournai à mon Hôtellerie l'esprit tout plein de ces charmantes chiméres, qui pourtant ne m'empêchérent pas de bien dîner, après

quoi

quoi je me remis en campagne si-tôt que je le pûs sans être incommodé du Soleil. Je volai vers saint Cyprien, je passai & repassai devant les jalousies de la maison où j'avois vû entrer la Dame qui m'avoit regardé favorablement. Point de nouvelles, aucune femme ne se montra; cependant je ne me rebutai point, je fis le pied de gruë jusqu'au soir & ma persévérance fut enfin récompensée : une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit, je m'en aprochai, & dans une Nymphe qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée, je reconnus ma Princesse qui me dit d'un air inquiet, qu'elle avoit pour voisins des gens fort médisans, qu'elle me prioit de ne plus paroître dans la ruë & de me retirer pour quelque tems, que je revinsse dans deux heures; qu'elle étoit seule au logis avec ses Domestiques & que si je voulois nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition, que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle. En mêmetems je demandai qu'il me fût permis de faire aporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire, me répondit la Dame, mais comme les choses que j'ai à vous donner pourroient n'être pas de votre goût, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Dès que nous fûmes convenus de nos

faits,

faits, je disparus de peur de faire jaser les voisins & d'abuser des bontez qu'on avoit pour moi. Je rejoignis mon Page qui m'attendoit par mon ordre au bout de la ruë. Je lui donnai de l'argent pour aller chez un Traiteur faire préparer une poularde fine, deux Perdreaux, une tourte de Lapins avec quatre bouteilles d'un vin délicieux, du pain & des fruits excellens. Tout cela fut prêt & envoyé à neuf heures précises chez la Dame où je me rendis en même-tems. Elle me reçut d'un air gracieux, me prit par la main & me conduisit dans une chambre assez bien meublée. C'étoit-là qu'elle couchoit dans un lit de brocard jaune à fleurs d'argent, & je remarquai que dans la ruelle sous un pavillon de taffetas couleur de rose, il y avoit une cuve où la *Senora* se baignoit quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dressée, un couvert propre avec un buffet paré de mes bouteilles & de mes fruits. Je considérai avec plaisir ces préparatifs qui me promettoient quelques heures agréables. J'aurois seulement souhaité que mon aimable Hôtesse eût paru d'une humeur plus gaye. Elle avoit beau s'efforcer de me faire bonne mine, je m'apercevois qu'elle avoit quelque peine secrette.

Mon Infante, lui dis-je, souffrez que

je m'informe du ſujet de cette triſteſſe qui eſt peinte ſur votre viſage & que vous voulez en vain me cacher. Bel Inconnu, me répondit-elle en ſoupirant, puiſque je n'ai pû empêcher ma douleur de ſe découvrir à vos yeux, je vous avouërai que je ſuis mortifiée d'un contre-tems qui eſt arrivé depuis tantôt. Mon frere de qui je dépends & que je croyois encore occupé à la Cour à ſolliciter une Charge conſidérable, eſt de retour à Toléde depuis une heure; je vous en aurois fait avertir ſi j'euſſe ſçû votre demeure; néanmoins, ajoûta-t'elle, comme il eſt allé ſouper en ville chez une Dame dont il eſt amoureux, je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du moins la ſatisfaction de ſouper & de nous entretenir enſemble; & ce qui doit achever de nous conſoler, c'eſt qu'il retournera dans deux jours à Madrid où il demeurera trois mois. Je vous jure que ſans cela je ſerois inconſolable de ſon arrivée, c'eſt un homme des plus violens qu'il y ait au monde, & d'une délicateſſe outrée en matiére d'honneur. Je ne puis vous dire juſqu'à quel point je ſuis gênée quand il eſt ici; mais nous en ſerons, s'il plaît à Dieu, bien-tôt délivrez pour long tems.

Cette confidence modéra bien ma joye, le retour imprévû d'un Frere & d'un Frere violent,

violent, ne presenta pas à mon esprit une image riante. J'en tirai un très-mauvais augure ; j'enrageois entre cuir & chair de n'avoir pas plûtôt reçû cet avis. Quoique je ne fusse pas des plus poltrons, j'aimois mieux me battre dans une ruë que dans une maison où il falloit nécessairement se défendre ou bien se laisser couper les oreilles. Je crus toutefois, puisque le mal étoit sans remède, devoir marquer du courage & de la fermeté. Je priai la Dame de faire toûjours servir à bon compte, en lui disant d'un air d'intrépidité, que si son frere venoit nous troubler, quelque parti qu'il voulût prendre, il auroit affaire à un gaillard qui lui feroit voir du païs. On aporta les viandes & nous nous assimes tous deux à table. Nous n'avions pas encore mis la main au plat, que nous entendimes fraper rudement à la porte. O Ciel! s'écria la Dame en se levant avec toutes les démonstrations d'une fille éperduë, voici mon frere, que vais-je devenir ?

Tu crois peut-être que pour soûtenir l'opinion de bravoure que ma fanfaronnade pouvoit avoir donnée à la belle, je me préparai à recevoir courageusement le perturbateur de nos plaisirs, comme je m'en étois fait fort: Tout au contraire, je fus si étourdi, si effrayé de ce qu'il s'avisoit de

revenir

revenir si-tôt, que je ne songeai qu'à chercher un asile contre sa fureur. J'avois envie de me mettre sous le lit ; mais la sœur jugeant que je serois mieux dans la cuve, m'y fit entrer & me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré, la cuve étoit fort sale & encore toute moüillée ; de plus, je n'y étois pas trop à mon aise.

On ouvrit la porte pendant ce tems-là à ce diable de frere, qui ne fut pas si-tôt dans la chambre, qu'étonné ou faisant semblant de l'être, d'y trouver une table & un buffet si bien garnis, il demeura quelques momens sans parler ; puis tout-à-coup rompant le silence : Que vois-je, ma sœur, dit-il d'un air de Maître ? Pourquoi toutes ces viandes ? Qui de nous deux se marie aujourd'hui ? Quelle nouveauté est-ce donc que ceci ? Pour qui ce Festin ? Pour vous, répondit la tremblante sœur, je vous attendois. A d'autres, repliqua-t'il ; est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement ? vous ne sçauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupois en ville. Je conviens de cela, mon frere, repartit la Dame ; mais vous sçavez bien qu'il vous arrive assez souvent après m'avoir dit la même chose,

de







de venir me ſurprendre, & s'il vous en ſouvient, vous vous êtes quelquefois mis en colére contre moi à cauſe que vous n'avez pas trouvé votre ſouper prêt. Je ne ſuis pas ſatisfait de vos raiſons, reprit le frere, & je crains fort que les médiſances de nos voiſins ne ſoient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité, vous n'avez point aſſez de circonſpection dans vos démarches. Ecoutez : vous connoiſſez ma délicateſſe ſur la réputation, gardez-vous de faire quelque pas qui puiſſe la bleſſer ; mais ajoûta-t'il, ſoupons ; je veux bien, pour ce ſoir, penſer que vous n'avez pas eu de mauvaiſes intentions.

A ces mots, il ſe mit à table ; ſa ſœur s'y aſſit auſſi & ils commencérent tous deux à manger, à gruger mon pauvre ſouper. Ce Matamore faiſoit le grondeur en ſe bourrant l'eſtomac à mes dépens. La Dame ne diſoit pas une parole qu'il ne s'emportât. Il juroit, il blaſphémoit, & quand elle oſoit le contredire, il ſe debattoit comme un poſſedé, l'accabloit d'injures & ſembloit vouloir l'aſſommer. Je levai doucement deux ou trois fois un coin du tapis qui me cachoit pour voir la mine de ce méchant homme ; mais l'apréhenſion que j'avois qu'il ne m'aperçût, ne me permettoit guére de le conſidérer attentivement.

Le

Le tems lui duroit moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenois pas comment un homme si colére & si emporté pouvoit avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouer des machoires, & cette heure me parut un siécle. S'il mangeoit bien, il buvoit encore mieux; il vuida trois de mes bouteilles pendant le repas, & quand on eut desservi, il se fit aporter des pipes & du tabac pour expédier disoit-il, la quatriéme. Alors la Dame, pour me persuader qu'elle ne demandoit pas mieux que de se défaire de cet incommode, le pria d'aller fumer dans sa chambre & de la laisser en liberté dans la sienne; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avoit qu'à se retirer où il lui plairoit, que pour lui, il prétendoit passer la nuit dans l'endroit où il se trouvoit.

Ces terribles & derniéres paroles achevérent de me desoler. Jusques-là j'avois compté que cet abominable homme, lorsqu'il auroit bû & mangé tout son saoul, s'en iroit dans sa chambre, & que je demeurerois dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il auroit laissez. J'espérois du moins que la fin de la nuit seroit plus agréable pour moi que le commencement; mais je ne pouvois plus me flatter de cette espérance. La Dame, comme si elle eut partagé

mes

mes peines, eſſaya de le détourner de ſa réſolution, & n'ayant pû en venir à bout ni par ſes priéres ni par ſes pleurs, elle ſortit en faiſant toutes les grimaces d'une perſonne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre, qu'il ſe mit à faire les actions d'un homme yvre ou privé de jugement; tantôt il ſe tenoit aſſis, & tantôt il ſe promenoit la pipe à la bouche; enſuite il danſoit, puis prenant ſon épée, il s'eſcrimoit contre la muraille: Enfin, il ſiffloit, il chantoit, il parloit tout ſeul, en jurant comme un Juif, en menaçant d'exterminer tous ceux qui oſeroient le regarder entre deux yeux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire, il poſa par précaution ſon épée nuë avec deux piſtolets auprès du lit, ſur lequel il ſe jetta ſans ſe deshabiller, & s'étendit ſur le dos tout de ſon long. Dieu ſoit beni, dis-je alors en moi-même, je crois que pour s'endormir il n'a pas beſoin qu'on le berce; il va bien-tôt joüer des narrines de la belle maniére. Je me trompai encore dans mon calcul; ſon vin n'étoit pas de la nature des autres. Cet enragé, au lieu de s'abandonner au ſommeil, ne fit pendant deux heures que s'aſſoupir & ſe réveiller de moment en moment, en criant de toute ſa force:

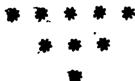
Qui va là ? comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisois pourtant point d'autre dans ma cuve que celui que je pouvois faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormoit, ce qui m'arrivoit assez souvent dans l'impatience où j'étois de sortir de cette maudite maison. Enfin le Ciel eut pitié de moi : Ce Rodomont à la pointe du jour se mit à ronfler; alors m'exposant à tout événement , je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible ; je gagnai la porte de la chambre en marchant sur la pointe du pied , & mes souliers à la main , je levai tout doucement le loquet : puis ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la ruë, je pris le large & me sauvai vers mon Hôtellerie.

Tout le monde y dormoit encore & particuliérement mon Page , qui s'imaginant que je devois passer la nuit dans les bras de l'Amour , s'étoit couché tranquilement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne , & remarquant que l'on ouvroit chez un Patissier du voisinage, j'entrai dans la boutique en disant au Maître qu'il voyoit en moi un Gentilhomme mourant de faim , & qu'il me feroit plaisir de me donner quelque chose à manger. Il me répondit qu'il y avoit dans son four

des

des petits pâtez dignes d'être presentez à l'Archevêque de Toléde, & qu'ils seroient cuits dans un instant. Je ne jugeai point à propos de perdre une si belle occasion de me refaire un peu ; & en attendant que l'on tirât les pâtez du four, je m'occupai l'esprit de ma cruelle avanture, à laquelle plus je pensois & plus je m'estimois heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le Patissier n'avoit pas eu tort de me vanter sa marchandise ; je trouvai ses pâtez excellens, ou bien mon apetit leur prêta un goût exquis qu'ils n'avoient point. Quand je sortis de la boutique il étoit jour dans mon Hôtellerie, je montai dans ma chambre & me mis au lit où je m'endormis profondément : après avoir été plus d'une heure agité du souvenir du frére & de la sœur, & des rôles différens qu'ils avoient joüez tous deux.



CHAPITRE VII.

Suite des galanteries de Guzman, & quelle en fut la fin.

J'Aurois fort bien dormi la grasse matinée, si deux Dames ne me fussent pas venu demander à l'Hôtellerie : Il y en avoit une si richement vêtuë, que mon Laquais ébloüi de la magnificence de ses habits, ne crut pas pouvoir se dispenser de venir troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite; je jugeai bien d'abord que c'étoit la Soubrette à qui j'avois parlé le jour précédent, & qui pour me faire connoître qu'elle aimoit à tenir sa parole, m'amenoit chez moi sa Maîtresse.

Je n'eus pas si-tôt dit qu'on les fit entrer, que je vis paroître une grande Dame fort bien faite & de très-bon air : A sa démarche noble & à ses maniéres aisées, je m'imaginai que ce devoit être quelque Dame titrée. Elle s'avança aussi-tôt & s'assit sur une chaise dans la ruelle de mon lit : Je me mis en mon séant, & tenant mon bonnet de nuit à la main, je lui fis cinq ou six inclinations de tête très-respectueuses. Ensuite

ſuite je la priai de m'excuſer ſi je la recevois de cette ſorte, en lui diſant que j'aimois mieux pécher contre la bienſéance, que de laiſſer attendre à la porte une Dame de ſon mérite & de ſa qualité. Paſſons là-deſſus, me répondit-elle, & venons d'abord au fait. Contentez ma curioſité : depuis quand êtes-vous à Toléde? Quelle affaire vous y améne? Y ſerez-vous long-tems?

Ces queſtions n'embarraſſérent point du tout un homme qui ſçavoit compoſer ſur le champ des Fables; & je lui en fis de ſi belles ſur ma naiſſance & ſur les vûës de fortune que j'avois, qu'elle demeura perſuadée que j'étois un illuſtre Seigneur. Mais il m'échapa une vérité qui gâta tous mes menſonges: Au lieu de lui dire que j'étois à Toléde du moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venois ſeulement pour me divertir quelques jours. Je m'aperçus que cela ne produiſoit pas un fort bon effet. Elle avoit aparemment formé ſur moi quelque deſſein que ces paroles déconcertoient; & me regardant comme un Oiſeau de paſſage qu'elle alloit inceſſamment perdre de vûë, elle réſolut de m'arracher quelque plume auparavant.

Pour en venir à bout, elle commença par ôter ſa mante d'un air libre & gracieux, découvrant un viſage d'une beauté parfaite,

des mains plus blanche que la neige avec une partie de sa gorge qui me charma. Elle leva sa robe qui étoit du plus beau taffetas d'Italie, & sans affectation tira de sa poche un grand Rosaire de Coral, où étoient attachez quelques Resiquaires avec plusieurs croix d'or & autres bijoux ; elle sembloit n'avoir aucun dessein, & badinoit avec ce Rosaire en me parlant, comme si elle n'eut pas pris garde à ce qu'elle faisoit, lorsque tout-à-coup elle affecta une extrême surprise en le regardant, elle n'acheva pas un discours qu'elle avoit commencé & elle se mit à foüiller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentoit de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paroissoit être en peine. Au lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre devant, derriére & autour d'elle ; puis apellant sa suivante qui se tenoit à la porte de la chambre : Marcie, lui dit-elle, ma chére Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon Chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée : Que je suis malheureuse ! Il croira que j'en aurai fait present à quelqu'un. Madame, répondit la Soubrette, vous vous affligez peut-être mal-à-propos. Que sçavez-vous si elle n'est point au logis ? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'est de quoi je veux tout-à-

l'heure

l'heure être éclaircie, reprit la Dame. Retournons ſur nos pas; je ne puis vivre dans cette incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir en lui repreſentant qu'il y avoit de pareilles croix chez les Orfévres, & que ſi elle vouloit bien y conſentir, je lui en acheterois une. Elle rejetta mon offre & me dit d'un air engageant : De grace, Seigneur Cavalier, ne vous opoſez pas au deſſein que j'ai de m'en aller. Que je retrouve au logis ma croix ou qu'elle ſoit perduë, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots, elle ſortit de ma chambre où elle me laiſſa fort content de ſa figure & fort affligé de ſon départ précipité.

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela, je ne fis que rêver à ma bonne fortune & aux plaiſirs qu'elle me promettoit, juſqu'à ce qu'il fut tems de me lever pour dîner. Alors m'étant habillé, je m'aſſis à une petite table ſur laquelle on me ſervit plus de mets que ſix perſonnes n'en pouvoient manger : Au milieu du repas je vis revenir Marcie, qui m'aprit d'un air triſte que la croix d'or ne s'étoit point trouvée; ce qu'il y a de chagrinant pour moi, ajoûta-t'elle, c'eſt que ma Maîtreſſe m'accuſe d'en être la cauſe. Je l'ai dit-elle trop

pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vîte pour venir ici. J'ai été par curiosité chez un Orfévre, pour voir s'il n'auroit point de croix d'or à peu près semblable, & par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas davantage. Je compris ce que Marcie vouloit dire par-là & tranchant aussi-tôt du généreux, je lui dis que si elle avoit le tems d'attendre que j'eusse dîné, j'irois avec elle chez l'Orfévre acheter la croix qu'elle y avoit vûë. Comme c'étoit justement ce qu'elle demandoit, elle me répondit qu'elle feroit tout ce qu'il me plairoit; puis se mettant à loüer sa Maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas nous allâmes chez l'Orfévre où je fis l'emplette que je donnai à la Suivante, en la priant de dire à sa Dame, qu'étant en quelque maniére la cause de la perte qu'elle avoit faite, il étoit de mon devoir de la réparer. La Soubrette ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle alloit bien faire valoir mon procédé galant, & que sa Maîtresse ne manqueroit pas le lendemain de m'en venir témoigner sa reconnoissance.

Lorsque Marcie se fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occasion de revoir la Dame du quartier S. Cyprien; quoique

quoique j'eusse tout lieu de m'imaginer que c'étoit une friponne & son frere un Spadassin, j'aimois à me tromper moi-même; & oubliant le tour qu'ils m'avoient joüé, je retournai dans leur ruë; j'aperçus la Dame à une jalousie & j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit signe du doigt qu'elle avoit quelqu'un avec elle, mais que je ne m'en allasse point; je demeurai, & peut-être un quart-d'heure après, je la vis sortir de chez elle. Je la suivis de loin; elle se rendit à la grande Eglise, y entra, & l'ayant traversée pour gagner la ruë des Patins, & de-là celle des Merciers, elle se glissa dans une boutique d'où elle m'apella par signe; je m'aprochai d'elle & la saluai. Que la matoise joüa bien son personnage! Elle fondit tout-à-coup en pleurs de commande, & se plaignant au Ciel d'avoir un si méchant frere, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avoit eûë pour l'amour de moi; elle me jura cent & cent fois que ce n'étoit pas sa faute s'il m'étoit arrivé une si triste avanture: Elle me dit ensuite que pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avois passée, elle m'en préparoit une meilleure: que son frere alloit partir dans un moment pour la campagne, où il seroit du moins deux jours, & que je n'avois ce soir-là qu'à retourner chez elle. Enfin elle

 me

me parla de façon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la foiblesse de lui promettre que je me rendrois à sa maison d'abord que la nuit seroit venuë.

Comme la Dame étoit entrée dans cette boutique, elle n'en voulut pas sortir sans marchander quelques bagatelles à l'usage des femmes, & elle en acheta pour cent cinquante réaux ; mais lorsqu'il fut question de payer, elle dit au Marchand : vous voulez bien me laisser emporter cette marchandise & me faire crédit jusqu'à demain ; je vous envoyerai de l'argent par ma femme de chambre. Le Marchand qui ne la connoissoit point du tout, ou qui peut-être ne la connoissoit que trop, refusa de se fier à elle ; sur quoi le Seigneur Guzman prompt à saisir l'occasion de faire plaisir aux Dames, dit au Marchand : Mon ami, ne voyez-vous pas bien que Madame veut rire, elle n'est pas à cette somme près, je porte sa bourse & j'ai l'honneur d'être son Intendant : En achevant ces paroles, je tirai de ma poche de la meilleure grace du monde de beaux & bons écus, & je satisfis le Marchand : Après cela, nous nous séparames la Dame & moi. Adieu, mon poulet, me dit-elle tendrement, souvenez-vous que je vous attends à neuf heures du soir ; mais je vous défends absolument de

faire préparer à ſouper, je prétends vous régaler à mon tour.

Après un ennui mortel & de vives impatiences de ma part, l'heure du rendez-vous étant arrivée, je pris le chemin de la maiſon de cette Dame, au hazard d'y paſſer une ſeconde nuit dans la cuve. Je m'aprochai de la porte avec autant d'empreſſement que je m'en étois éloigné le matin. Je fais le ſignal dont nous ſommes convenus : Point de réponſe. Je recommence, je ne vois ni n'entends perſonne ; j'en ſuis ſurpris, & je m'imagine que le frere averti du deſſein de ſa ſœur, n'eſt point parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avois mal fait le ſignal, qui étoit de fraper avec une pierre au-deſſous d'une fenêtre baſſe, je redoublai mes coups, & c'étoit comme ſi je les euſſe donnez au Pont d'Alcantara. Je frapai même pluſieurs fois à la porte, j'y prêtai l'oreille, & n'entendant pas le moindre bruit dans la maiſon, je demeurai dans la ruë juſqu'à minuit, ſans ſçavoir ce que je devois penſer d'un ſilence ſi extraordinaire

La patience enfin commençoit à m'échaper, & j'étois prêt à me retirer quand j'aperçus une troupe de gens armez qui venoient de mon côté ; je gagnai par proviſion le bout de la ruë, & me mis à les obſer-

ver. Ils s'arrêtérent à la porte de ma Nymphe, y frapérent rudement, & comme on s'obstinoit dans la maison à ne vouloir pas leur répondre, ils apliquérent sur la porte de si grands coups de bâtons qu'ils l'auroient bien-tôt mise en piéces, s'il n'eut pas paru à une fenêtre une servante qui leur demanda ce qu'ils souhaitoient. Ouvrez, ouvrez, lui répondit un Alguazil, c'est la Justice. A ce mot terrible, je sentis quelque frayeur, & je fus tenté de prendre la fuite, ne sçachant si ce n'étoit pas moi que ces Archers cherchoient; lorsqu'on se sent coupable, on ne voit pas ces gens-là sans émotion. Je me rassurai toutefois en faisant réfléxion que j'avois bien la mine d'être la duppe de ma Princesse & de son prétendu frere, qui selon toutes les aparences s'étoient attirez par leur bonne conduite l'attention de la Justice.

Je m'avançai même vers la maison, dès que l'Alguazil & ses Archers y furent entrez, & me mêlant parmi les voisins qui étoient descendus dans la ruë pour voir les choses de plus près, j'en entendis un qui disoit aux autres : ils se disent frere & sœur, mais ils ne le sont que du côté d'Adam. C'est un Avanturier de Cordouë, qui depuis quelques mois tient ménage à Toléde avec une Drôlesse de Séville aux dépens des jeunes

jeunes ſots qu'ils attrapent; mais pour leur malheur ces deux fripons ſe ſont joüez à un Greffier, qui pour ſe venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez.

A ce diſcours, tous les voiſins ſe mirent à rire aux dépens du Greffier, d'autant plus qu'ils le connoiſſoient pour un homme nouvellement marié; mais quoiqu'ils fuſſent bien aiſes qu'on l'eût duppé, ils ne laiſſoient pas d'aplaudir à ſa vengeance, tant il eſt vrai que perſonne ne plaint les malhonnêtes gens; on peut même dire que ce fut une Comédie pour les témoins de cette avanture, quand ils virent l'Alguazil & ſes Archers mener en priſon la Dame toute en deſordre avec ſon Galant bien lié & garotté. Pour moi, malgré le ſouvenir de la cuve, je pris peu de plaiſir à voir cette miſérable femme dans l'état où elle ſe trouvoit: je fus le ſeul des ſpectateurs qui en eut quelque pitié, quoique je fuſſe celui qui devoit en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur ſur ſon compte, je retournai à mon Hôtellerie, aſſez ſot encore pour me flater que l'autre Dame étoit de meilleure foi; mais je l'attendis inutilement le lendemain preſque toute la journée: Je ne revis pas même ſa Suivante; de ſorte que ne pouvant plus douter que je ne fuſſe auſſi la duppe de ce côté-là, je me

me promis bien que deformais je ferois en garde contre le beau fexe.

CHAPITRE VIII.

Guzman prend une fausse allarme & sort brusquement de Toléde. Autre avanture galante. Origine de ce Proverbe : A Malagon, dans chaque maifon un Larron, & dans celle de l'Alcade le pere & le fils.

TElle fut la fin de mes galanteries de Toléde, & pour furcroit d'infortune je rencontrai en arrivant dans mon Hôtellerie un Alguazil que l'on me dit être de Madrid, & l'on ajoûta qu'il s'informoit de l'Hôte avec beaucoup de foin d'un certain Quidam qu'il cherchoit. Je n'apris point cela fans altération ; néanmoins tout troublé que j'étois, je tins une affez bonne contenance ; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laiffa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin, & l'efprit toûjours occupé de ce maudit Alguazil, j'allai me promener au *Zocodover*, je n'eus pas fait le tour de la place, que j'entendis crier ; *deux Mules de retour de Almagro*.

J'employai plus de tems à écouter ce cri qu'à en profiter ; je me déterminai dans

le

le moment à loüer ces deux Mules, comme si j'eusse pressenti que je trouverois à Almagro une Compagnie de Soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au Crieur; nous convînmes de prix; après quoi j'envoyai mon Laquais payer mon Hôte & chercher mon bagage, qui consistoit en une valise dans laquelle étoit mon habit d'homme à bonnes fortunes, avec de beau linge & le reste de mon argent. Aussi-tôt qu'il fut venu me rejoindre, je lui donnai une des Mules, je montai sur l'autre, & charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Toléde dont le séjour ne pouvoit plus m'être agréable, je pris la route d'Orgaz, où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avoit dans l'Hôtellerie une jolie Servante, qui sembloit s'élever au-dessus de sa condition par son esprit & par des maniéres gracieuses. Je liai conversation avec elle, & dans cet entretien je sentis naître des desirs que je lui témoignai; ce qui ne l'effaroucha point: elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendroit me trouver pendant la nuit. Mais, ma mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point? Puis-je compter sur votre parole? Sans doute, me répondit-elle; vous êtes un trop joli Seigneur, pour qu'on

vous

vous en fasse accroire ; vous verrez si j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre basse où il y avoit de l'orge, & dont j'eus soin de laisser la porte ouverte, afin que la Servante y pût entrer à l'heure qu'elle jugeroit la plus commode. Je m'endormis en attendant ma Belle, quoiqu'on ne dorme guéres ordinairement dans une si agréable attente ; mais l'inquiétude que l'Huissier m'avoit causée la nuit précédente, ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du sommeil, j'avois encore plus d'envie de me reposer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller ; je ne doutai point que ce ne fut la Servante, & voulant la recevoir avec toute la reconnoissance que son exactitude à tenir sa parole me sembloit mériter : Venez, lui dis-je tout bas : Aprochez mon aimable, je vous attends avec impatience. On ne me répondit point ; je m'imaginai que la friponne en usoit ainsi pour mieux irriter mes desirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la saisir ; je sentis sous ma main quelque chose de doüillet, mais d'un doüillet qui révolta mon imagination. Comme en effet, c'étoit l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'écurie,

curie, avoit été attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y étoit. L'animal, qui dans le tems que je le touchai, avoit la tete baissée, la releva tout-à-coup pour mes péchez, & m'en donna sous le. menton un coup qui m'ébranla les machoires, & mit ma bouche tout en sang. Je me levai en jurant, & dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête, qui par bonheur pour elle, fut effrayée du bruit que je fis, & prit aussi-tôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour, & en renouvellant le serment que j'avois déja fait de me défier de ses piéges.

Un moment avant le jour, je commençois à m'assoupir; mais le Muletier vint m'avertir que le déjeûner étoit prêt, & que si je voulois arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon, je n'avois point de tems à perdre. Je fus bien-tôt debout, & après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plût à l'Hôte de me servir, je voulus monter sur ma Mule, qui me lança une ruade dont j'aurois été peut-être estropié toute ma vie, si j'eusse reçû le coup de plus loin; mais j'étois si près de la quintueuse bête, qu'elle ne pût me faire un grand mal. Au diable toute sorte de femelles, m'écriai-je dans le moment! Je suis né pour en être maltraité. Pour divertir mes Compagnons de

de voyage, & me desennuyer moi-même, je leur contai en chemin toute l'avanture de l'âne. Ce qui fut un recit bien interressant pour le Muletier, qui nous dit après avoir ri tout son saoul, que Luzia (c'étoit le nom de la servante) en avoit agi de meilleure foi avec lui : Qu'elle lui avoit tenu compagnie une bonne partie de la nuit; & qu'enfin, il vouloit bien m'aprendre que les Servantes d'Hôtelleries apartenoient de droit aux Muletiers, pour le bien qu'ils faisoient gagner aux Hôtes en leur menant des Passagers.

Nous arrivâmes sur le soir à Malagon, d'où, graces au Ciel, je partis le lendemain sans que la fortune m'eût joüé quelque nouveau tour; si ce n'est que je m'aperçûs, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieuës, qu'on m'avoit volé une bouteille d'excellent vin. Vive Dieu, dis-je alors en riant : Ce vol justifie bien le Proverbe qui dit : *A Malagon, dans chaque maison un larron, & dans celle de l'Alcade le pere & le fils.* Là-dessus le Muletier me demanda si je sçavois l'origine de ce Proverbe? Je répondis que non, & qu'il me feroit plaisir de me l'aprendre. La voici, reprit-il, s'il en faut croire un bon vieillard de qui je la tiens.

En 1236. Don Fernand surnommé le Saint, Roi de Castille & de Léon, étant

à

à Bénevente, eut avis un jour que les Chrétiens venoient d'entrer dans Cordouë, & qu'ils s'étoient déja rendus Maîtres du Fauxbourg qu'on apelle Axarquia; mais que les Mores à qui cette Place apartenoit alors, & qui se trouvoient fort supérieurs en nombre, se préparoient à les en chasser. Ce Monarque zèlé pour sa Religion, résolut de voler au secours des Chrétiens: Il manda son dessein à Don Alvar Pérez de Castro, qui étoit alors à Martos & à Don Ordogno Alvarez. Ces deux Seigneurs, des Principaux de Castille, se rendirent en diligence auprès du Roi, qui se mit aussitôt en chemin avec eux. Comme il n'avoit que cent Cavaliers, il envoya ordre à tous ses Vassaux & à tous les Gens de guerre qui pouvoient être dans les Villes, Bourgs & Villages de sa domination, de marcher vers Cordouë. Ses ordres auroient été suivis d'une prompte exécution, si le tems l'eût permis; mais on étoit alors dans le mois de Janvier, & les pluyes avec la neige avoient par-tout grossi les ruisseaux & fait déborder les Riviéres: De maniére que les Troupes ne pouvant avancer, se trouvérent dans la nécessité de s'arrêter tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre.

Il en arriva un si grand nombre à Malagon, que l'on fut obligé de loger un soldat

dans

dans chaque Maiſon, & deux chez les Bourgeois les plus aiſez. Le Commandant de ces Troupes & ſon fils qui en étoit auſſi Officier, tombérent en partage à l'Alcalde. Quoique le Bourg fut aſſez gros, il y avoit tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le tems continuoit d'être rude. Les ſoldats ſe voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils ſe vendoient, commencérent à voler pour ſubſiſter. Tandis que ces choſes ſe paſſoient, un Païſan de bonne humeur allant à Toléde, rencontra près d'Orgaz une troupe de Cavaliers qui lui demandérent d'où il étoit? Il répondit qu'il étoit de Malagon. Surquoi l'un des Cavaliers lui dit : Aprends-nous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon? Le Païſan lui fit cette réponſe, qui depuis eſt devenuë un Proverbe. *A Malagon, dans chaque Maiſon un Larron, & dans celle de l'Alcalde, le pere & le fils.*

C'eſt donc mal-à-propos, pourſuivit le Muletier, qu'on explique ce Proverbe au deſavantage des Habitans de Malagon, puiſqu'ils furent les volez & non pas les voleurs. On peut dire même à leur gloire, que depuis Madrid juſqu'à Séville, il n'y a point de gîte, point d'Hôtellerie où l'on ſoit mieux traité & moins écorché qu'on l'eſt à Malagon. Au reſte, je ne prétends

pas

pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs. Mais je vous assure que ce ne sont pas les plus malhonnêtes gens de ce Païs.

Comme le Muletier achevoit ces paroles, il passa près de nous un Anier de sa connoissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro d'où il venoit. Il nous dit qu'il y avoit une Compagnie de Soldats nouvellement levez, & destinez, à ce qu'on croyoit, pour l'Italie. Je tressaillis de joye à ce raport, & pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avoit fait souffrir, en faveur de la belle occasion qu'elle m'offroit de contenter le desir violent que j'avois d'être à Génes.

CHAPITRE IX.

Guzman se presente pour servir dans une Compagnie de nouvelles Levées. Comment il est reçû du Capitaine, & de quelle façon ils vivent ensemble.

TOute ma crainte étoit que l'Anier n'eût menti, mais je fus persuadé en entrant dans Almagro qu'il avoit dit vrai : J'aperçûs un drapeau à la fenêtre d'une maison,

maiſon, où je jugeai que le Capitaine demeuroit. J'allai deſcendre à une Hôtellerie tout auprès, & je ne ſongeai qu'à me repoſer juſqu'au lendemain matin.

Alors m'étant paré de mon bel habit & de mon linge le plus fin, je me rendis à la premiére Egliſe où j'entendis la Meſſe, & de-là chez le Capitaine, que je ſaluai d'un air à lui faire croire que je ne pouvois être qu'un jeune homme de qualité. Je lui dis que je venois exprès à Almagro pour y prendre parti dans ſa Compagnie, ne reſpirant que l'honneur de ſervir le Roi. Mon ajuſtement ne manqua pas de jetter de la poudre aux yeux de cet Officier, qui ſçavoit fort bien vivre. Il me reçut le plus poliment du monde: Il commença par me témoigner la joye qu'il avoit de me voir dans la diſpoſition d'entrer de ſi bonne heure dans la carriére de la gloire. Puis il me remercia de la préférence que je donnois à ſa Compagnie, qui ſe trouvoit fort honorée de poſſéder un Cavalier de noble race, comme il étoit aiſé de connoître que j'en étois un. Ce qui me fâche, ajoûta-t'il, c'eſt que tous les emplois ſont remplis; mais ſi je ne puis vous en offrir un, du moins je pourrai partager le mien avec vous, & nous vivrons enſemble de même que ſi vous étiez Capitaine comme moi.

Pour

Pour me prouver que des discours si honnêtes n'étoient pas des complimens en l'air, il me retint à dîner, & me régala fort bien. Il ne laissa pas, sans faire semblant de rien, de charger un de ses valets de s'informer du mien, qui j'étois. Mon Page qui m'avoit entendu dire plus d'une fois que je me nommois Don Juan de Guzman de la Maison de Toral, assura que je portois ce nom, avoüant au reste qu'il n'en sçavoit pas davantage. Cela fut raporté au Capitaine, qui crut pieusement que j'étois un jeune Cadet de cette illustre race. De mon côté, dès le jour suivant je lui donnai à manger dans mon Hôtellerie, & je n'épargnai rien pour rendre le repas digne d'un Cavalier qui auroit effectivement été ce que mon Valet avoit dit que j'étois. Je ne m'en tins pas à ce dîner : J'en donnai tant d'autres au Capitaine & aux principaux Officiers de la Compagnie, que ce n'est pas merveille s'ils m'aimoient tous, & me regardoient comme un sujet qui faisoit honneur à leur Corps. Le Capitaine sur-tout avoit tant d'attention pour moi, que j'en étois quelquefois tout honteux. Il est vrai que pour entretenir son amitié, je lui envoyois presque tous les jours par mon Page quelque petit present, qu'il vouloit bien recevoir pour me marquer son affection.

Cependant

Cependant ma bourſe, qui n'avoit pas comme la Mer un flux & un reflux, ſe deſempliſſoit à vûë d'œil ſans ſe remplir. J'avois déja diſſipé plus de la moitié de mes réaux, tant en habits, en galanteries & en frais de voyage, qu'en feſtins & en preſens; ſans compter ce que j'avois perdu en joüant avec les Officiers, dont la plûpart ſçavoient encore mieux que moi ſe rendre au jeu la fortune favorable. J'étois pourtant aſſez en fond pour ſoutenir quelque-tems le beau perſonnage que je faiſois, lorſque le tems de nous mettre en marche arriva. Je ſuivis la Compagnie en qualité de Volontaire juſques ſur la côte où elle avoit ordre de s'arrêter en attendant que les Galéres qui devoient la tranſporter en Italie avec d'autres Troupes, fuſſent arrivées à Barcelone où elle alloit s'embarquer. Mais il plût à Dieu que cet embarquement ne ſe fit que trois mois après; ce qui acheva de me ruïner; car voulant continuer de vivre avec le Capitaine & les autres Officiers ainſi que j'avois commencé, je me trouvai bien-tôt réduit à me ſervir de mon corps de réſerve: Je veux dire de mes trente piſtoles d'or, auſquelles je n'avois point touché juſques-là, & que je dépenſai avec auſſi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes derniéres piéces, je

vendis

vendis mon bel habit, ensuite mon linge; puis je me défis de mon valet, qui alla chercher fortune ailleurs : & n'ayant plus d'argent pour joüer, je cessai de fréquenter les Officiers, qui ne devinérent que trop bien les raisons qui m'obligeoient à changer de conduite.

Les réfléxions vinrent alors en foule se presenter à l'Enfant prodigue. Si j'étois incapable d'en faire quand j'avois de l'argent, en récompense j'en faisois des millions lorsque je n'avois plus rien. Je rapellai mes folies passées, & je me fis tous les reproches qu'un Pédagogue de profession m'auroit pû faire : Je pris la résolution d'être à l'avenir bon ménager, comme si j'eusse encore eû des sacs de réaux dans ma valise. Je me repentois principalement d'avoir donné tant de grands repas au Capitaine, qui remarquant que j'étois mal en espéces, ne m'invitoit plus depuis quelque tems à dîner avec lui : Les autres Officiers jugeant que je n'avois plus rien à perdre, me tournoient le dos : Les Sergens qui venoient auparavant me rendre visite comme à un Capitaine en second, & qui se faisoient honneur de mon entretien, ne me recherchoient plus. Il n'y avoit pas jusqu'aux Soldats qui ne m'évitassent. Je ne sçais même si les Goujats n'auroient pas

dédaigné ma compagnie , si j'eusse voulu devenir leur camarade. Mais il étoit juste, après avoir fait tant d'extravagances, que j'en fusse si bien puni.

Si quelque chose pouvoit me consoler dans un état si malheureux, c'est que pendant le cours de ma prospérité je n'avois pas fait la moindre friponnerie ; cela donna fort bonne opinion de moi à mon Capitaine, qui me croyant plus que jamais un Garçon de naissance ', conserva toûjours pour moi de l'estime malgré ma misére. Il avoit trop profité de ma mauvaise conduite, pour ne me la point pardonner dans le fond de son ame. Il me recevoit assez bien quand je l'allois voir , sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires : Il ne laissoit pas d'en être touché , & il ne put s'empêcher de me dire un jour que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire : Mon cher Guzman, il faudroit que je fusse bien dur & bien ingrat , si j'étois insensible à vos peines, après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnez. Mais aprenez que ma fortune n'est guére meilleure que la vôtre, & que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté. Tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin où vous vous trouvez
d'être

d'être fecouru, c'eft un logement dans ma maifon, & la table de mes gens, car j'ai ceffé par néceffité de manger chez moi, étant dans l'impuiffance de recevoir mes amis.

Cette propofition, qu'il ne me fit pas fans rougir, fut accompagnée de tant de maniéres obligeantes, que je l'acceptai. Il ne fied à perfonne de faire le fier, encore moins à un homme qui n'a pas le fou, & qui ne fçait où donner de la tête : C'eft un Caméléon qui ne fe nourrit que de vent. Me voilà donc devenu en quelque forte domeftique du Capitaine, après avoir été fon Compagnon. Mais, je lui dois cette juftice : bien loin de me traiter comme un valet, il avoit des confidérations particuliéres pour moi : S'agiffoit-il de faire quelque chofe pour fon fervice, il m'en prioit, au lieu de me le commander. De mon côté, pour conferver fon amitié, & gagner le pain qu'il me donnoit, je me montrois plus ardent que fes domeftiques à le fervir ; je prévenois fes defirs. Comme il me croyoit autant de difcrétion que de fidèlité, & même beaucoup de prudence, quoique j'euffe affez prouvé le contraire par la diffipation que j'avois faite de mon argent, il voulut achever de m'inftruire de l'état prefent de fes affaires, pour me faire connoître, difoit-il, qu'il avoit une entiére confiance en moi.

Il m'aprit donc qu'il étoit tellement à sec, que quelques bijoux qu'il avoit encore faisoient son unique ressource. Sçavez-vous bien, ajoûta-t'il, ce qui m'a réduit à cette extrémité? C'est le tems que j'ai été obligé de consumer à solliciter mon emploi; & les presens qu'il m'a fallu faire pour l'obtenir. Oüi, j'y renoncerois si j'étois à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un Gentilhomme Espagnol d'acquérir de la gloire par la voye des armes. Effectivement, outre l'argent qu'il m'en a couté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion, combien ai-je passé de journée le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des réverences jusqu'à terre, à traverser des Cours, tantôt pour parler à celui-ci, & tantôt en accompagnant celui-là: enfin à valeter, à ramper, à faire mille bassesses. Mais le trait le plus piquant & le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avoit promis ma Commission. Après plus de huit mois de sollicitations & de démarches comme celles que je viens de vous dire; j'accompagnois le Ministre dont j'avois besoin, & qui sortoit du Palais: Je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carosse: Il monta dedans, & je me couvris par malheur un moment devant

que le caroſſe partit. Le Miniſtre s'en aperçut : Il me lança un regard furieux, & me fit bien ſentir que mon action lui avoit déplu, puiſque ma Commiſſion ne me fut délivrée que quatre mois après. Je courus même riſque d'être renvoyé aux Calendes grecques, pour ma peine & pour mon argent.

Dieu préſerve, continua-t'il en levant les yeux au Ciel ! Dieu préſerve tout honnête homme d'avoir affaire aux perſonnes qui ont le pouvoir & la mauvaiſe volonté tout enſemble ! Dans quel aveuglement ſont ces Idoles de Cour qui veulent qu'on les adore comme des Divinitez ! Ils ont aparemment oublié qu'ils ne ſont que de miſérables Comédiens qui joüent de beaux rôles, & qu'à la fin de la piéce, c'eſt-à-dire de leur vie, ils diſparoîtront auſſi-bien que nous.

Mon Capitaine m'attendrit par ce diſcours, & je me ſentis plus pénétré de ſon malheur que du mien. Je lui témoignai dans les termes les plus forts que mon cœur & mon eſprit me purent fournir, qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyois : En un mot, que j'expoſerois volontiers ma vie pour ſon ſervice. Il me remercia de ma bonne volonté ; mais

quel ſecours, pourſuivit-il en ſouriant puis-je attendre de vous dans la ſituation où vous êtes? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je ſuis jeune, en récompenſe, la néceſſité aiguiſe l'eſprit, & peut ſupléer à l'expérience. Laiſſez-moi ſeulement rêver aux moyens de vous faire paſſer doucement la vie juſqu'à notre embarquement. Le Capitaine ſourit encore à ces paroles, & ſans me repliquer, branla la tête, pour me marquer qu'il faiſoit peu de fond ſur des diſcours qu'un zèle indiſcret m'inſpiroit. S'il eût connu mes talens, il auroit mieux jugé de moi: mais je le forçai bien-tôt à me rendre juſtice.

Comme les Galéres tardoient à venir, nous étions obligez de changer ſouvent de quartier, & nous logions par étape dans les Villages. A chaque logement, je donnois une douzaine de billets qui nous raportoient pour le moins douze réaux chacun, & quelques-uns juſqu'à cinquante chez les riches Laboureurs. Pour moi, j'avois mon entrée franche dans toutes les maiſons ſans loger dans aucune; & il n'y en avoit point où je ne joüaſſe de la griffe. J'aurois, je crois, emporté de l'eau du puits, plûtôt que de ſortir ſans rien prendre. Par ce moyen, je relevai la marmite renverſée de mon Capitaine. Il ſe remit à

tenir

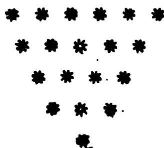
tenir table, & la subtilité de mes mains lui fournissoit abondamment de quoi faire grande chére à bon marché. Les poules, les chapons, les oyes, les poulets & les pigeons tomboient dru comme grêle dans sa cuisine; & je ne le laissois point manquer de jambons.

Si par hazard il arrivoit que le Maître d'une maison me prît sur le fait, si le vol n'étoit pas considérable, on n'en faisoit que rire; & s'il étoit de conséquence, j'en étois quitte pour être mené devant mon Capitaine, qui me reprenoit d'un air sévére, & m'envoyoit en prison dans une chambre, où je recevois par son ordre cent coups de foüet que je ne sentois point, quoique je les accompagnasse de cris si perçans que toute la maison en retentissoit: Il sembloit qu'on me mît en piéces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentoit les Personnes volées, & sauvoit l'honneur de l'Officier. Quelquefois aussi les Plaignans intercédoient eux-mêmes pour moi, & par pitié conjuroient le Capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on passe au sérieux. Après ces petits coups, j'en voulus faire de plus importans. Je choisis pour cela cinq ou six déterminez de la Compagnie, avec lesquels je me déguisai pour aller exploiter sur les

 grands

grands chemins. Nous arrêtâmes quelques passans qui nous donnérent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous auroit pû faire commettre. Mais notre Capitaine ne fut pas si-tôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu-là, & il fallut m'en tenir à de plus innocens : Comme à trouver des Passe-volans, quand il étoit question de passer montre ; c'est ce que j'entendois à merveilles. Je sçavois si bien faire changer de figure au même Soldat, soit par une barbe postiche, soit par une emplâtre sur l'œil, qu'il recevoit trois fois la paye, sans que l'on reconnût la supercherie. Enfin, je devins si utile au Capitaine, qu'il m'avoüa que mon industrie lui valoit mieux toute seule que les revenans bons de sa Compagnie.



CHA-

CHAPITRE X.

Guzman se rend avec la Compagnie à Barcelone. Il y jouë un tour à un Orfévre, & s'embarque pour l'Italie.

LEs Galéres arrivérent enfin à Barcelone. Dès que nous en eûmes avis, nous nous y rendîmes pour nous embarquer; mais le tems ne se trouva point favorable pour cela, & nous fûmes obligez de faire un assez long séjour dans cette Ville : ce n'étoit plus-là ce païs de ressource où l'on pouvoit avec un peu d'adresse vivre grassement à bon marché. Je vis bien-tôt mon Capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause; je devois bien connoître sa maladie, puisque j'étois le Médecin qui l'en avoit déja guéri.

Pour cette fois-là, je sentois mon habileté en défaut, ignorant la carte de Barcelone, & le génie de ses Habitans. Je ne laissai pas à tout événement d'offrir mon spécifique à mon malade, qui me dit là-dessus d'un air très-sérieux, que nous n'avions plus affaire à des Païsans, & qu'il falloit

aller la ſonde à la main. Les difficultez ne firent qu'irriter mon eſprit, & il me vint une idée que je réſolus de ſuivre. J'ai déja dit que le Capitaine avoit des bijoux qu'il gardoit comme une poire pour la ſoif; parmi ces bijoux, étoit un Reliquaire d'or, garni de quelques pierreries, & dont il parloit de ſe défaire pour ſubſiſter juſqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, & je lui demandai s'il avoit aſſez de confiance en moi pour vouloir bien me le laiſſer entre les mains pendant un jour ou deux, ajoûtant que je le lui rendrois avec uſure. A ces mots, il prit un air gai, & me répondit en ſouriant : Oh, oh ! mon petit ami Guzman, méditeriez-vous par hazard quelqu'un de ces tours de paſſe-paſſe que vous ſçavez ſi bien faire ? Vous n'avez ſeulement, repris-je, qu'à me donner le Reliquaire, & tenez-vous gaillard. Si malgré toutes les meſures que je pourrai prendre pour faire ſûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la Juſtice, du moins je vous promets de ſauver votre honneur, & de porter toute l'iniquité.

Mon Capitaine ſe rendit à cela; il m'abandonna le Reliquaire en me diſant, qu'il ſouhaitoit que je vinſſe heureuſement à bout de mon entrepriſe. Perſonne n'y avoit

plus

plus d'intérêt que lui, puisque tout le profit lui en devoit revenir. Je mis le bijou dans une bourse que je cachai dans mon sein, & dont je passai les cordons à une boutonniére de mon jupon ; après quoi j'entrai chez le premier Oféfvre qu'on m'enseigna, & qui, par bonheur pour moi étoit connu dans la Ville pour un insigne Usurier. Je lui demandai s'il vouloit acheter un beau Reliquaire, & en même-tems je lui montrai celui que j'avois ; je m'aperçûs qu'il en fut très-content, quoiqu'il affectât de ne le point paroître. Je n'attendis pas qu'il me fît des questions : je lui dis que j'étois Soldat dans une Compagnie de nouvelles levées, laquelle devoit passer en Italie, que j'avois mangé tout l'argent que je possédois, & que n'en ayant plus, je me trouvois réduit à vendre ce bijou, pour n'être pas sans espéces. Allez, poursuivis-je, allez vous informer de mon Capitaine, des autres Officiers & des Soldats même, qui je suis ; ils vous aprendront que je me nomme Don Juan de Guzman : Sur le raport qu'ils vous feront de moi, vous verrez si vous pouvez acheter mon Reliquaire. Pendant que vous ferez vos informations, je vais vous attendre sur le Port où une affaire m'apelle.

L'Orfévre qui ne vouloit pas laisser

échaper ce bijou, prit son manteau, & courut sur le champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques Officiers & des Soldats même, pour sçavoir ce que c'étoit qu'un certain Don Juan de Guzman qui se disoit de leur Compagnie. Les uns & les autres (car j'étois généralement aimé) l'assurérent que j'étois un jeune homme de qualité, qui avoit dessein de passer avec eux en Italie, & qu'ils m'avoient vû faire une figure des plus brillantes. Enfin, ils lui rendirent un si bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher sur le Port où il n'eût garde de ne me pas trouver, puisque je n'étois-là que pour l'attendre & le friponner. Il me dit en m'abordant qu'il me prioit de lui faire voir encore le Reliquaire, & qu'il l'acheteroit. Je le veux bien, lui répondis-je ; mais tirons-nous un peu à l'écart, nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse, & le lui donnai à considérer de nouveau ; il le regarda de tous côtez, & après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que j'en voulois. Je lui dis deux cens écus d'or, & ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il valoit. Le vieil Usurier feignit d'être étonné de ce prix, & commença de dire que l'or n'étoit pas du

plus

plus fin. Outre cela, il trouva de grands défauts dans le travail, comme dans les pierreries : Néanmoins il m'en offrit cent écus ; je fis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez, m'écriai-je : c'est se mocquer, vous abusez de ma situation : mais quelque besoin que j'aye d'argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent cinquante écus d'or.

Il fit pourtant si bien encore que j'en rabattis trente, de sorte que le marché fut conclu à cent vingt : Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir. Ce que je refusai de faire en lui disant que j'attendois un homme, & que je ne pouvois m'éloigner du Port ; qu'il n'avoit qu'à retourner chez lui chercher la somme dont nous étions convenus, & qu'il me retrouveroit au même lieu où il me laissoit. L'Orfévre voyant que je m'obstinois à ne vouloir pas l'accompagner, & craignant que la Personne qui devoit me venir joindre ne fût un de ses Confréres auquel j'avois peut-être donné rendez-vous pour le même sujet, courut au logis avec d'autant plus d'empressement qu'il avoit plus d'envie d'avoir le Reliquaire.

J'aperçûs bien-tôt ce vieux fripon qui revenoit tout essouflé ; il portoit dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me

compta.

compta dans la main. Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, & lui offris à la place la bourse où avoit été le bijou ; mais faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons que j'avois exprès bien attachez, je tirai comme par impatience d'un étui qu'il avoit à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprit un peu, il étoit si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison, très satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, & ne se doutant nullement du piége que je lui avois tendu.

Je le laissai faire quelque pas ; puis je fis signe à un de mes Camarades qui ne valoit pas mieux que moi, & que j'avois posté dans un endroit avec ordre d'accourir quand je l'apellerois. Je le chargeai des écus d'or que je lui dis de porter à notre Capitaine : Ensuite courant après mon Orfévre que je n'avois pas perdu de vûë, je l'atteignis dans un Carrefour, où il y avoit par hazard une troupe de Soldats assemblez, le montrant du doigt, je me mis à crier : Au voleur, Seigneurs Soldats, au voleur, pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé, ne le laissez point échaper. Les Soldats dont il y en avoit quelques-uns de notre Compagnie, arrêtérent aussi-tôt l'Orfévre en lui deman-

dant

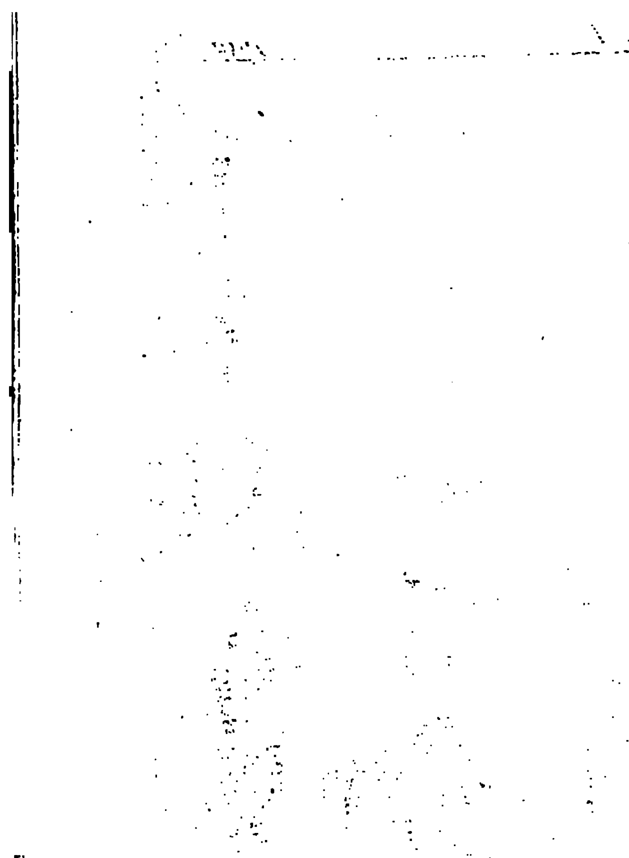
dant pourquoi il me donnoit ſujet de me plaindre ainſi de lui. Il fut d'abord ſi troublé, ſi ſaiſi de crainte & d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole. D'ailleurs, quand il auroit parlé, cela eut été inutile, la voix de ſon accuſateur eut étouffé la ſienne; on n'entendoit que moi, je criois ſans ceſſe, & pour faire plus d'impreſſion ſur les Soldats, je me jettai à genoux devant eux en implorant leur ſecours avec de fauſſes larmes.

Mes Seigneurs, leur diſois-je, vous voyez dans ce vieux Scélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Eſpagne: J'étois tout-à-l'heure avec lui ſur le port, il a remarqué une bourſe dans mon ſein, il m'a demandé ce qu'il y avoit dedans? C'eſt, lui ai-je répondu, un Reliquaire que mon Capitaine mon Maître a oublié ce matin ſur le chevet de ſon lit & que j'ai pris pour le lui rendre; ce voleur que vous tenez m'a prié d'un air honnête de le lui montrer en me diſant qu'il étoit Orfévre & qu'il ſe connoiſſoit en bijoux. J'ai contenté ſa curioſité; après quoi il m'a propoſé de lui vendre ce Reliquaire. Cela ne ſe peut pas, lui ai-je dit, puiſqu'il eſt à mon Maître; en même-tems je l'ai remis dans ma bourſe qui étoit attachée à mon jupon: là-deſſus mon voleur en m'amuſant de paroles, a tiré

ré de l'étui qu'il porte à sa ceinture un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de le foüiller & vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les Soldats le foüillérent aussi-tôt, ils tirérent la bourse & le Reliquaire qu'il avoit mis dans son sein, & s'apercevant qu'en effet les cordons avoient été coupez, ils demeurérent convaincus que l'Orfévre étoit un fripon: il avoit beau protester & jurer que je lui avois vendu ce bijou, ils refusérent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil Orfévre eût été capable d'acheter d'un jeune Soldat un Reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Encore une fois, Seigneurs Soldats, s'écria l'accusé, j'ai payé le Reliquaire à ce jeune homme, à telles enseignes qu'il doit avoir actuellement sur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptez dans la main: vous n'avez qu'à le foüiller à son tour, vous lui trouverez ces piéces d'or qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les Soldats pour le contenter se mirent à me visiter par-tout, & voyant que je n'avois point d'argent, ils commencérent à l'accabler d'injures & meme à le battre





tre. Néanmoins comme il ne cessoit de les prier de nous mener l'un & l'autre devant le Juge, ils nous y conduisirent tous deux.

Là, je raportai l'affaire de la même façon que je l'avois contée aux grivois, lesquels ayant été interrogez par le Juge, en dirent plus qu'il n'en falloit pour faire croire que l'Orfévre m'avoit effectivement pris de force le Reliquaire. D'ailleurs, ce bourgeois étant connu pour un homme fort interressé & très-peu scrupuleux, on n'étoit que trop disposé à le croire coupable. Le Magistrat toutefois voulant avoir quelque considération pour sa famille qui étoit des meilleures de laBourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande & me remit le bijou entre les mains avec ordre de le reporter à mon Maître, ce qui fut exécuté sur le champ.

Le Capitaine, quand je lui fis le recit de cette avanture, rendit grace au Ciel dans le fond de son ame de ce qu'elle avoit eû une si heureuse fin; il avoit craint avec beaucoup de raison que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse & ma hardiesse le fit trembler. Quoiqu'il eût seul profité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon; il eût peur que je ne le perdisse à la fin par quelques-uns de mes tours. Il attendoit avec impatience le jour de notre embarquement.

Ce

Ce jour si desiré de lui arriva peu de tems après. Les Galéres sortirent du Port de Barcelone & nous transportérent heureusement à Génes. Nous n'eûmes pas plûtôt mis pied à terre, que mon Capitaine me dit en particulier : Mon cher Guzman, nous voici enfin dans le Païs où vous avez tant souhaité d'être ; car je lui avois fait confidence du dessein que j'avois d'aller voir mes parens ; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'apréhende comme tous les Diables vos petits coups de main ; ils pourroient un jour me porter malheur. Adieu mon ami, poursuivit-il en me mettant dans la main une pistole, je suis faché de n'être pas en état de mieux reconnoître vos services. En achevant ces paroles il s'éloigna de moi, me laissant si étourdi du compliment qu'il venoit de me faire, que je ne pus lui dire un seul mot. Mais que lui aurois-je dit ? Falloit-il lui representer tous les périls que j'avois affronté pour lui ? Il ne les ignoroit pas. C'étoit même à cause de cela qu'il me chassoit. Je ne devois pas être si surpris de son procédé : J'avois le destin que les méchans ont d'ordinaire. On se sert d'eux tant qu'ils sont utiles, comme des Vipéres & des Scorpions, on en tire la substance pour en composer des remédes, & l'on en jette le reste.

Fin du second Livre.

HIS-

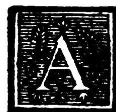


HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE,

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman arrivé à Génes, prend la résolution d'aller se presenter devant ses parens. De quelle maniére ils le reçoivent.



USSI-TÔT que j'eus quitté mon Capitaine, ou pour mieux dire quand je vis qu'il m'abandonnoit, je ne songeai qu'à me consoler de ce malheur. Rien n'étoit plus propre à me le faire oublier, que de pen-
ser

ſer qu'enfin j'étois à Génes, après avoir ſi long-tems ſouhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la Ville où je demandai des nouvelles de mes parens : J'apris qu'ils étoient hauts & puiſſans Seigneurs, & des plus riches de la République. Cela me cauſa bien de la joye, & me fit juger que je recévrois d'eux de grands ſecours, lorſqu'ils ſçauroient que j'étois un extrait de leur noble famille.

En attendant que je fuſſe en état de les aller ſaluer chez eux, je jugeai à propos de chercher une petite Hôtellerie où je puſſe vivre à peu de frais. Ma piſtole ne pouvoit me mener loin ; encore fallut-il en employer une partie en ſouliers dont j'avois un extrême beſoin : Mon habit étoit déja bien uſé auſſi-bien que mes bas & mon chapeau, tout mon équipage commençoit à menacer ruïne. Tant mieux, diſois-je, mes parens ne ſouffriront pas que je demeure comme je ſuis, ils ne voudront pas que je leur faſſe deshonneur ; Ne perdons point de tems, hâtons-nous de nous faire connoître, pour ſortir promptement de miſére.

Me voilà donc à chercher mes parens & à demander le chemin de leur maiſon, en me vantant publiquement d'être de leur famille, ce qui leur fut bien-tôt raporté par des

des gens qui ne les aimoient guére, & qui jugeant que la vûë d'un jeune homme si mal équipé ne leur feroit pas grand plaisir, s'étoient empressez à leur porter cette agréable nouvelle. Mes généreux parens en furent au desespoir. Il leur sembloit que ma pauvreté les couvroit d'infamie ; & je ne voudrois pas jurer que s'ils eussent pû sans se commettre me faire poignarder, ils n'y auroient pas manqué ; outre qu'ils n'eussent fait en cela que suivre l'usage de ce païs-là. Mais comme on s'entretenoit déja de moi dans toute la Ville & que l'on s'y souvenoit encore de mon pere, si l'on m'eût vû tout-à-coup disparoître, on n'en auroit pas demandé la cause.

Ne sois pas scandalisé, Lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parens ; je m'imagine qu'à leur place tu ne ferois pas autrement qu'eux. Supose-toi pour un moment aussi riche qu'ils l'étoient, & me dis de quelle façon tu recévrois un Gueux, qui tout-à-coup tombé des nuës viendroit te saluer au milieu d'une ruë en te disant : Bon jour mon Oncle, je suis fils de votre frere ou de votre mere ; tu trouverois cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me presenter publiquement devant eux. Aussi je n'en abordai pas un qui ne me traitat d'imposteur & de fripon ; ils accompa-

gnérent même de menaces ces deux épithétes : Croyez-nous, me dirent-ils, ne vous arrêtez point à Génes, de peur d'y passer fort mal votre tems. J'avois beau nommer mon pere & protester qu'il avoit tenu son rang parmi les nobles Génois ; tous ses mauvais parens l'avoient oublié.

Je rencontrai pourtant un soir certain vieillard qui sans se découvrir, m'aborda d'un air doux & honnête : Mon fils, me dit-il, n'est-ce pas vous qui avez sujet de vous plaindre de quelques personnes titrées qui ne veulent pas vous reconnoître pour un homme de leur sang ? Je répondis que oüi, & je lui dis qui étoit mon pere. Vous me parlez, reprit le vieillard, d'un Noble que j'ai vû autrefois ; il est constant qu'il a dans cette Ville des parens qui sont des gens considérables : Je vous dirai même que je connois un Banquier qui doit avoir été des amis de votre pere, & qui demain, car il est trop tard aujourd'hui, vous mettra au fait de toute votre famille. En attendant que je vous méne chez lui, continua-t'il, venez loger dans ma maison ; je suis indigné de l'accueïl que vos Cousins vous ont fait, ils devoient plûtôt vous recevoir avec affection ; mais suivez-moi & comptez que le Banquier vous vengera bien de leur dureté.

J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faisoit de me donner un logement, en rendant grace au Ciel d'avoir fait une si heureuse rencontre. Je n'avois garde de me défier d'un pareil personnage. Il avoit l'air grave & débonnaire, sa tête chauve & sa barbe blanche rendoient sa mine vénérable; il s'apuyoit sur un bâton & portoit une longue robe, je le regardois comme un autre S. Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maison qui me parut un Hôtel magnifique, il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe; mais le vieillard ne la quitta point par un excès de politesse, & renvoya le valet, après lui avoir dit quelques paroles Italiennes, qui furent pour moi de l'Hébreu. Ensuite il me fit entrer dans une Salle où pendant une heure entiére, il m'entretint des affaires d'Espagne. Puis venant insensiblement à celles de ma famille, il me fit force questions, particuliérement sur ma mere, & je n'y répondis point en sot. L'entretien commençoit à m'ennuyer, quand le valet revint: Ils eûrent encore ensemble une petite conversation en Italien, à laquelle je ne compris rien non plus qu'à la premiére. Mais immédiatement après le bonhomme s'adressant à moi, me dit en Espagnol: Je supose que vous avez soupé, il est tems de s'aller coucher, vous devez

avoir beſoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis ſe retournant vers le Domeſtique : Antonio-Maria, pourſuivit-il, conduiſez ce Gentilhomme au plus bel apartement de ma maiſon.

J'avois plus d'envie de manger que de dormir, ou plûtôt je mourois de faim; ayant par malheur dîné ce jour-là fort ſobrement à mon Auberge, pour mieux ménager ma piſtole qui tiroit à ſa fin. Néanmoins de peur d'abuſer des bontez d'un Hôte qui paroiſſoit ſi diſpoſé à me rendre ſervice, je ſuivis ſon valet, comme ſi j'euſſe eû le ventre plein. Ce domeſtique me fit d'abord traverſer une enfilade de ſept à huit piéces pavées d'albâtre & toutes plus propres les unes que les autres: De-là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre où il y avoit un lit fort riche & bien garni avec une tapiſſerie magnifique. Vous voyez votre chambre, me dit Antonio-Maria, & le lit qui vous eſt deſtiné; il n'y couche jamais que des Princes ou des Parens de mon Maître.

Ce valet, après m'avoir laiſſé conſidérer un peu la richeſſe des ameublemens, s'offrit à me deshabiller, mais je m'en défendis pour cauſe. Outre que je n'étois pas bien-aiſe qu'il vit une chemiſe toute déchi-

rée, mon habit avoit beſoin d'une main plus interreſſée que la ſienne à me l'ôter délicatement. Cependant ſoit par malice, ſoit qu'il crut que je ne m'opoſois à ſa bonne volonté que par politeſſe, il revint à la charge; & ſe mettant en devoir de me ſervir malgré moi, il me prit & me tira ſi bruſquement une manche, que ſi je n'euſſe pas eu la précaution de la tenir de l'autre main, il me l'auroit ſans doute arrachée. Alors le priant d'un air chagrin de me laiſſer en repos, j'allois tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne ſe fût point arrêté pour prévenir ma colére. Je me retirai dans la ruelle, où m'étant promptement défait de mes guenilles qui ne tenoient qu'à deux lacets, je me fourrai vîte dans le lit, dont je ſentis que les draps étoient propres & parfumez. Après quoi, je dis au valet qu'il pouvoit emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit-il; ce ſeroit le moyen de vous faire paſſer une très-mauvaiſe nuit. Il ſe cache dans cette chambre, dont le plat-fond eſt fort élevé, de grandes Chauves-Souris qui ſont aſſez communes dans ce païs-ci, & dont vous ſeriez incommodé ſi vous demeuriez ſans lumiére. Ajoûtez à cela, pourſuivit-il, qu'il revient dans les principales maiſons de cette Ville certains Eſprits mal-faiſans, dont on ſeroit infailli-
 blement

blement tourmenté, si l'on négligeoit d'avoir dans les chambres des chandelles allumées dont ces Lutins, à ce qu'on dit, fuïent la clarté. Il me faisoit tous ces contes d'un air ingénu, & je les écoutois avec toute la crédulité d'un enfant, au lieu de me défier de cet Antonio-Maria dont la mine fourbe me devoit être suspecte.

Il ne fut pas si-tôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer la porte aux verrouils, moins dans la crainte d'être volé, que dans l'espérance d'empêcher par-là les Esprits de m'y venir persécuter. Après cela, me croyant en sureté, je me recouchai, & me mis à faire des réfléxions sur les bontez du respectable Vieillard chez qui je me trouvois. Bien loin de le soupçonner de quelque mauvais dessein, ce que je n'aurois pas manqué de faire si j'eusse eu un peu plus d'expérience, je me representai qu'il falloit que ce fût quelqu'un de mes plus proches parens, lequel n'avoit pas voulu se faire connoître ce soir-là, pour me surprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerois bien, disois-je, qu'à mon réveil, je verrai venir un Tailleur qui me prendra la mesure d'un habit. Je puis compter que j'aurai bien-tôt toutes mes petites commoditez. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir passé la mer pour venir en Italie. C'est

ainſi qu'en me berçant des plus agréables penſées, je livrai peu à peu mes ſens au ſommeil le plus profond.

Quoiqu'Antonio-Maria m'eût dit que les eſprits mal-faiſans étoient ennemis de la lumiére, ma chandelle allumée ne put me garantir des perſécutions de quatre figures de Diables qui entrérent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces Démons; mais leur intention n'étant pas de reſpecter mon repos, ils s'aprochérent de mon lit, tirérent les rideaux, me ſaiſirent tous quatre, deux par les mains, deux par les pieds, & m'enlevérent. Je me réveillai enfin, & me voyant ſuſpendu en l'air entre les griffes de ces quatre Diables, je demeurai tellement épouventé, qu'on peut dire que j'étois plus mort que vif. Ils avoient la forme ſous laquelle on repreſente un Démon: De grandes queües, des maſques effroyables & des cornes à la tête. Je perdis l'uſage de la voix. A peine me reſtoit-il quelque ſentiment. J'en eus pourtant encore aſſez pour invoquer quelques Saints dont les noms ſe preſentérent à mon eſprit. Mais quand j'aurois recité des Oraiſons, ç'eût été autant de bien perdu. Je n'aurois pû chaſſer ces Lutins. Les exorciſmes même auroient été inutiles. J'avois affaire à des Diables bap-

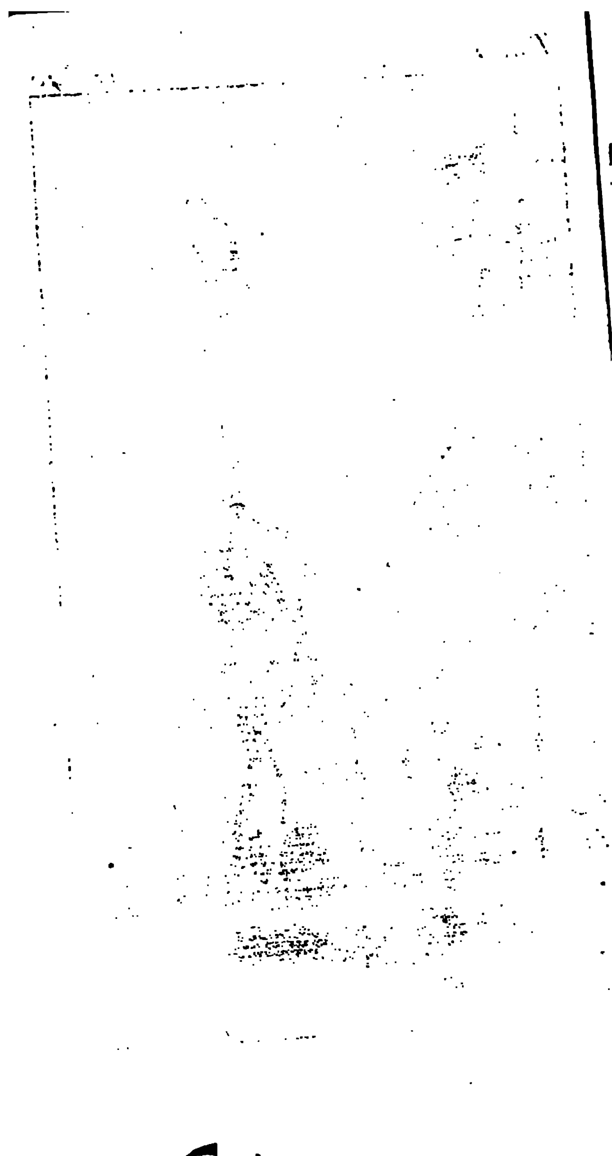
 tiſez.

tiſez. Ils me mirent dans une de mes couvertures, en prirent chacun un coin, & commencérent à me berner avec tant de vigueur, qu'il me lançoient juſqu'au platfond, contre lequel je m'imaginois à tout moment que j'allois me caſſer la tête ou quelqu'un de mes bras. J'en fus quitte toutefois pour des contuſions & des meurtriſſures. Ils ceſſérent enfin de me faire voltiger, ſoit par fatigue, ſoit qu'ils ſentiſſent que ma peur étoit laxative. Ils me couchérent tout rompu ; puis m'ayant recouvert, ils éteignirent la lumiére, & s'en retournérent par où ils étoient venus.

Je demeurai dans ce pitoyable état juſqu'au lever du Soleil, & la frayeur dont j'avois été ſaiſi m'agitoit encore, lorſque je fis un effort pour me lever dans le deſſein de ſortir au plus vîte d'un maiſon où l'on rempliſſoit ſi mal les devoirs de l'hoſpitalité. Mais je ne me levai ni ne m'habillai point ſans ſentir de vives douleurs, dont je ne pouvois me rapeller la cauſe, ſans donner mille malédictions au Vieillard qui m'avoit fait traiter ſi cruellement. Ce n'étoit plus pour moi ce perſonnage ſi digne de vénération, cet homme de bien que je m'aplaudiſſois d'avoir rencontré. C'étoit alors un vieux Sorcier, damné dès ce monde.

Avant





Avant que de sortir de la chambre, je fus curieux de sçavoir par où les Esprits malins y étoient entrez. J'examinai d'abord la porte, & la trouvant au même état où je l'avois laissée en me couchant, c'est-à-dire fermée aux verrouils, je ne pouvois croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par-là. Mais ayant levé une tapisserie, j'aperçûs une grande fenêtre qu'elle couvroit, & qui donnoit sur le corridor. Elle étoit même encore ouverte, les Lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit, de peur que les battus ne payassent encore l'amende; & je n'aspirois qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étois déja dans la galerie, lorsqu'Antonio-Maria vint au devant de moi pour me dire que son Maître m'attendoit dans une Eglise à deux pas de-là. Je ne lui répondis qu'en le priant de me conduire à la porte de la ruë. Ce qu'il fit d'un aussi grand sang froid, que s'il n'eût pas été un des Démons qui m'avoient si bien berné. Dès que j'eûs la clef des champs, je ne demandai pas mon reste. Je m'enfuis tout à coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force! J'allois comme la pensée.

D'abord que je me vis en liberté, ma faim, que la crainte avoit suspenduë, re-

commença de se faire sentir, & devint telle, qu'il me fallut pour la satisfaire, acheter un peu de viande cuite & un morceau de pain, que je mangeai en marchant toûjours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville. Mais alors apercevant une taverne, j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin, que je trouvai bon, ranima mon courage. De maniére qu'après un petit repas, je pris la route de Rome en m'occupant du gracieux accuëil que mes parens m'avoient fait, & sur-tout de celui du Vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la détestable nuit que ce vieux loup gris m'avoit procurée en me menant loger chez lui, & d'en tirer vengeance, si la Fortune m'en fournissoit l'occasion.

CHAPITRE II.

Du parti qu'il prit en sortant de Génes.

JE m'éloignois de Génes, sans tourner la tête pour regarder cette ville, comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblois à un échapé de la bataille de Ronceaux, & je marchois toûjours sans tenir de route assurée, quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Enfin, j'arrivai à un

Bourg

Bourg à dix mille de Génes, & je m'y arrêtai pour me délaſſer pendant quelques heures. J'achevai-là de dépenſer ma piſtole. Enſuite m'abandonnant à la Providence, je pourſuivis mon chemin.

Je me trouvai bien-heureux d'être accoûtumé à la mauvaiſes fortune, & d'avoir déja quelques principes de l'art de gueuſer. Sans cela que ſerois-je devenu ? J'aurois été fort à plaindre, au lieu qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain, on peut ſans argent voyager en Italie. Il faut rendre cette juſtice aux Italiens, qu'il n'y a point dans le monde de Nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela, c'eſt que je pouſſai juſqu'à Rome ſans dépenſer même un ſou de tout l'argent que je reçûs en chemin & que je gardai. On me donnoit dans les Villages plus de viande & de pain que je n'en pouvois manger. La gueuſerie en ce païs-là eſt donc d'une grande reſſource pour les gens d'eſprit mal-aiſez qui veulent ſacrifier à la pareſſe. Auſſi je m'accoquinai ſi fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre. Il eſt vrai que me voyant dans la Capitale du monde Catholique avec aſſez d'argent pour m'habiller, je fus au commencement un peu tenté de le faire, pour me mettre en état d'aller preſenter mes ſervices à quelque grand Seigneur ;

mais je résistai courageusement à ce desir, qui me parut une tentation du Diable.

Oh ! oh ! Guzman, me dis-je à moi-même, avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Toléde ? Si par malheur, quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller, vous ne trouvez point de condition, qui vous nourrira, mon ami? D'ailleurs, pensez-vous qu'un bel habit neuf soit propre à rendre le monde charitable ? Détrompez-vous : Vous ferez beaucoup mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi, profitez de vos vieilles folies au lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquile, & n'ayez point de vanité. En me parlant de cette sorte, je tirai ma bourse & lui fis un nouveau nœud. Puis apostrofant les espéces qui étoient dedans : demeurez enfermées-là, leur dis-je, jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les ruës de Rome, & à demander l'aumône en gueux, qui déja se croyoit un Maître, & qui pourtant n'étoit encore qu'un Aprentif en comparaison des Mandians de ce Païs-là. Il y en eut entr'autres un jeune, qui, remarquant de quelle façon je m'y prenois, jugea que j'avois besoin de leçons, & voulut bien m'en donner.

Nous

Nous nous aſſociâmes tous deux, & pour me rendre plus utile à la ſociété, il m'aprit les différentes maniéres, & les tons divers dont il falloit demander aux uns & aux autres, ſans parler de la variété des diſcours qu'on leur devoit tenir. Les hommes, me dit-il, ne ſont point touchez de ces voix plaintives & lamentables dont les gueux font retentir les airs : Ils mettent plus volontiers la main à la poche, quand on leur demande ſimplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme les unes ſont dévotes à la Sainte Vierge, les autres à Notre-Dame du Roſaire, c'eſt par-là que nous les empaumons. Il eſt bon auſſi de leur ſouhaiter qu'elles ſoient préſervées de tout péché mortel, de faux témoignages, du pouvoir des traîtres & des méchantes langues. Ces ſortes de vœux faits en termes énergiques & d'une voix forte, leur arrachent l'argent du fond de l'ame.

Il m'enſeigna de plus de quelle maniére on pouvoit inſpirer de la compaſſion aux riches, & ce qui eſt encore plus difficile, aux Dévots de profeſſion. En un mot, je reçûs de lui de ſi bonnes inſtructions, que je m'en trouvai fort bien. Je ne ſçavois que faire de tout ce qu'on me donnoit. Je connoiſſois déja Rome, depuis le Pape juſqu'au

 dernier

dernier de ſes marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avois diviſé la ville en ſept quartiers, dont j'en viſitois réguliérement un chaque jour. Je n'étois pas moins exact à parcourir les Egliſes, quand on y célébroit des Fêtes, & je faiſois alors dans ces endroits-là de copieuſes recettes de menuës monnoyes. A l'égard des morceaux de pain qui m'étoient ordinairement donnez aux portes des maiſons, j'en vendois le ſuperflus aux pauvres honteux, qui, par la ſecrette aſſiſtance des fidelles, étoient en état de les payer comptant. Des Villageois & d'autres gens qui engraiſſoient de la volaille & des cochons, en achetoient auſſi; mais les faiſeurs de pain d'épices étoient ceux de mes chalands avec qui je trouvois le mieux mon compte. Je faiſois encore de l'argent de toutes les vieilles hardes que m'aportoient pour me couvrir la peau les perſonnes charitables qui ne pouvoient ſans pitié voir un garçon de mon âge preſque nud, ſur-tout pendant l'hyver.

Depuis ce tems-là, ayant fait connoiſſance avec les premiers Docteurs de notre faculté de gueuſerie, j'achevai de me perfectionner par leurs conſeils, & par leur exemple. J'allois avec eux dans les grandes maiſons, quand on y faiſoit des aumônes publiques.

publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte de l'Hôtel de l'Ambaſſadeur de France, j'entendis un de mes Confréres qui diſoit derriére moi : Regardez ce vilain gourmand d'Eſpagnol, il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui preſente de la ſoupe ou de la viande, il n'en veut point ; cela nous perd. On juge par-là que les pauvres, pour la plûpart, en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens qui me connoiſſoit, ayant oüi ces paroles, dit au Gueux qui venoit de les prononcer : Paix camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'eſt un Etranger qui n'eſt pas encore inſtruit de nos régles. Laiſſez-moi faire. Je veux l'endoctriner. Il n'a pas la tête dure, & je puis vous aſſurer que dans peu il en vaudra bien un autre.

Après avoir ainſi pris mon parti, il m'apella tout bas, & me tirant à l'écart, il me fit pluſieurs queſtions. Il me demanda de quel endroit d'Eſpagne j'étois, comment je me nommois, depuis quel tems je demeurois à Rome ; & quand j'eus répondu à tout cela très-laconiquement, il me repreſenta, mais avec beaucoup de douceur, les conſidérations mutuelles que les Pauvres ſe devoient les uns aux autres, pour le *decorum* de la Gueuſerie : Qu'ils étoient obligez d'ê-

tre unis & de s'entendre comme des freres en foire. De-là s'engagant dans un grand détail, il me révéla des fecrets qui me firent bien connoître que j'étois encore fort au-dessous de ces grands hommes. Il m'aprit entr'autres choses dont je n'avois de ma vie entendu parler, de quelle façon je pouvois élargir mon estomac, & manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devois, lorsque je mangerois devant le monde, faire paroître une extrême avidité. Ce qui étoit essentiel, disoit-il, pour persuader que les Pauvres mouroient de faim. Après cela, il finit en me disant à quelles heures il falloit que j'eusse soin de me rendre à tels & tels endroits: Dans quelles maisons ils m'étoit permis d'entrer dans la cuisine, & même jusques dans la chambre, & il me marqua celles dont il m'étoit défendu de passer la porte.

Je m'imaginois qu'il avoit épuisé la matiére, & cependant toutes ces choses n'étoient encore rien au prix des Loix de la Gueuserie. Il me les fit lire chez lui où il me mena, dès que l'aumône de l'Ambassadeur de France eût été distribuée. Il ne se contenta pas de me donner la lecture de ces Loix admirables, il m'en laissa prendre une

copie,

copie, afin, me dit-il, que ceſſant d'y contrevenir par ignorance, je ne commiſſe plus d'actions ſcandaleuſes. Je n'ai pas crû, Lecteur, devoir ſuprimer ces Statuts. Je vais te les raporter tels qu'ils me furent communiquez. S'il y a des perſonnes qui n'aiment point les peintures dans les mœurs baſſes, eſt-il juſte que pour m'accommoder à l'excès de leur délicateſſe, je ne te montre pas un tableau qui peut te faire plaiſir.

CHAPITRE III.

Les Loix de la Gueuſerie.

COmme les Gueux de chaque Nation ſe font diſtinguer par la maniére dont ils demandent l'aumône : Que les Allemands mandient par troupes & en chantant, les François en priant, les Flamands en faiſant des révérences, les Bohémiens en diſant la bonne avanture, les Portugais en pleurant, les Italiens en haranguant, les Anglois en injuriant, & les Eſpagnols en grondant d'un air orguëilleux : Nous leur ordonnons à tous d'obſerver les Statuts ſuivans, ſous peine de deſobéïſſance.

1°. Nous défendons à tout Mandiant bleſſé ou eſtropié, de quelque Nation qu'il ſoit,

ſoit, de paroître dans les endroits où ſeront d'autres Gueux pleins de vigueur & de ſanté, à cauſe de l'avantage qu'il auroit ſur eux. Comme auſſi nous faiſons défenſe à ceux qui n'ont aucune incommodité, de faire aucune liaiſon de quelque façon que ce puiſſe être avec des Aveugles, Diſeurs d'Oraiſons, Saltinbanques, Poëtes, Muſiciens, Captifs rachetez, ni même avec de vieux Soldats échapez d'une déroute, non plus qu'avec des Matelots ſauvez d'un naufrage. Quoiqu'ils demeurent tous d'accord qu'il faut demander la charité pour ſubſiſter, leurs maniéres de gueuſer étant différentes, il eſt néceſſaire que chaque Société s'en tienne à ſes réglemens.

2°. Nous ordonnons que dans chaque Païs les Mandians ayent des tavernes fixes, où puiſſent préſider trois ou quatre de leurs anciens avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité. Auſquels dits Anciens nous donnons pouvoir de s'entretenir dans leſdites tavernes de toutes les affaires du monde, & de dire avec liberté tout ce qu'ils en penſent. Permettons en même-tems aux autres Gueux de conter leurs faits héroïques, ainſi que les exploits de leurs prédéceſſeurs & de parler de batailles où ils ne ſe feront point trouvez.

3°.

3°. Que tout pauvre Mandiant ſoit tenu de porter à la main un bâton, ferré même s'il peut, pour s'en ſervir dans l'occaſion, à peine de s'en repentir.

4°. Qu'il prenne garde ſur-tout, d'avoir ſur lui quelque choſe de neuf; que tous ſes vêtemens ſoient uſez, déchirez ou rapiécetez; rien ne produiſant un plus mauvais effet que de gueuſer avec un habit neuf. Bien entendu toutefois que ſi en demandant l'aumône, un Mandiant reçoit quelque harde neuve, il pourra s'en parer le jour qu'il l'aura reçûë, mais non pas plus long-tems. Nous voulons qu'il s'en défaſſe dès le lendemain.

5°. Pour prévenir cette diſpute qui pourroit naître entre les Confréres pour les poſtes, nous entendons que l'ancienneté de la poſſeſſion prévale, & qu'on n'ait aucun égard pour les Perſonnes.

6°. Que deux Mandians infirmes ou eſtropiez gueuſent enſemble s'ils veulent & ſe traitent de freres; mais qu'ils affectent de demander l'aumône tour à tour d'un ton de voix différent, & de façon que l'un ne commence que quand l'autre aura fini. Qu'ils marchent ſur la même ligne des deux côtez d'une ruë en chantant chacun ſes diſgraces, & qu'ils partagent enſuite ce qu'ils auront gagné.

T.

7°. Qu'il ſoit permis à un Gueux de porter pendant l'Hyver un vieux torchon ſur ſa tête en guiſe de bonnet, tant pour ſe garantir du froid que pour faire le malade. De plus, il pourra ſe ſervir de deux potences & avoir un pied attaché au derriére.

8°. Tout Mandiant peut avoir bourſe & bourſon ; mais il ne doit recevoir l'aumône que dans ſon chapeau.

9°. Qu'aucun de nos Confréres n'ait l'indiſcrétion de découvrir les myſtéres de notre Société aux perſonnes qui n'y ſeront pas initiées.

10°. Si quelqu'un de nos Pauvres eſt aſſez heureux pour faire une découverte dans l'art de gueuſer, il faut qu'il la communique à la Compagnie ; afin qu'elle puiſſe s'en ſervir, les biens de l'eſprit devant être communs entre tous les Freres gueuſans. Cependant pour récompenſer l'Inventeur & mieux exciter ſon génie à découvrir de nouvelles ruſes, nous lui accordons un privilége excluſif pour joüir trois mois de ſon travail, & pendant ce tems-là nous défendons à tous ſes autres Confréres de le contrefaire, à peine de confiſcation à ſon profit de tout ce qu'ils pourroient avoir gagné par ce moyen.

11°. Nous exhortons les Freres à s'indi-

quier franchement & de bonne foi les uns aux autres les maiſons où ils auront apris que l'on doit faire la charité publiquement ou en particulier ; ſpécialement les maiſons où l'on jouë & celles où les Galans vont courtiſer leurs Dames, les aumônes étant certaines dans ces endroits-là.

12°. Que nos Gueux ſoient avertis de ne pas mener avec eux des chiens de chaſſe comme chiens couchans & lévriers, ni même des roquets ; les Aveugles ſeuls ayant droit de ſe faire accompagner dans la Ville par un petit chien attaché à une fiſcelle. Cette défenſe pourtant ne regarde pas ceux de nos freres qui ont des chiens à talens. Nous permettons à ces derniers de continuer à leur faire faire leurs exercices ordinaires : Qu'ils les faſſent danſer ou ſauter dans les cerceaux ; mais qu'ils ne s'aviſent pas de s'arrêter devant la porte d'une Egliſe où il y aura d'autres Gueux de la Société, attendu que cela porteroit à ceux-ci un notable préjudice.

13°. Qu'un Mandiant ſe garde bien d'aller acheter au marché de la viande ou du poiſſon pour ſon compte, à moins que la néceſſité ne l'y oblige ; car cette action eſt d'une très-dangereuſe conſéquence.

14°. Nous permettons aux Gueux qui n'ont *point* d'enfans, d'en loüer juſqu'à quatre

quatre pour les mener avec eux dans les Eglises les jours de Fêtes ; mais qu'ils n'en prennent pas au-dessus de cinq ans, & s'il se peut que ces enfans paroissent jumeaux. Si c'est une femme qui les méne, qu'elle ne manque pas d'en avoir un pendu à la mammelle, & si c'est un homme qu'il ait soin d'en porter toûjours un entre ses bras, il tiendra les autres par la main.

15°. Que ceux qui auront des enfans les dressent jusqu'à l'âge de six ans à bien quêter dans les Eglises : qu'ils les laissent aller seuls, sans pourtant les perdre de vûë, après leur avoir apris à demander l'aumône pour leurs peres & meres qui sont dans leur lit malades à l'extrêmité. Mais si-tôt que ces mêmes enfans auront attrapé leur septiéme année, nous ordonnons qu'on les abandonne à leur propre conduite, comme déja majeurs, & qu'on se contente de les assujettir à se rendre au logis aux heures réglées.

16°. Les Gueux de la vieille roche, ceux qui se font un point d'honneur de marcher sur les pas de leurs Ancêtres qui les ont élevez dans la Gueuserie, ne consentiront jamais que leurs enfans embrassent une autre profession que la leur, ni qu'ils s'abaissent à servir quelqu'un ; & si ces enfans veulent se montrer dignes de leurs

leurs peres, ils auront en horreur toute autre condition.

17°. Quoique la Sainte Pareſſe ſoit la premiére Divinité dont nous encenſions les Autels, nous jugeons à propos de preſcrire à nos Mandians les heures auſquelles ils doivent ſe lever. Qu'ils ſoient habillez & même ſortis de chez eux à ſept heures en Hyver, & à cinq en Eté, qu'ils ſe mettent encore plûtôt en campagne s'ils ſe ſentent le cœur au métier; & qu'ils ſe retirent dans leurs gîtes une demie heure avant, ſi ce n'eſt dans les cas extraordinaires & qui leur ſeront annoncez par les Anciens de la Société.

18°. Seront déclarez infâmes & bannis de la Compagnie tous ceux qui ſeront aſſez hardis pour eſcamoter, receller, dépoüiller les petits enfans ou faire d'autres friponneries.

19°. Voulant traiter favorablement les jeunes gens qui s'engagent avec ferveur dans notre état, nous ſtatuons & ordonnons qu'à l'avenir un frere qui aura douze ans accomplis, ne ſera plus obligé de faire que trois années de Noviciat au lieu de cinq; & nous prétendons qu'après ledit tems de trois années, il ſoit tenu pour Profez & reconnu pour un ſujet qui a duëment ſatisfait à l'inſtitution.

20°.

quatre pour les mener avec eu' tems du-
Eglises les jours de Fêtes ; ma' tre fidèle à
prennent pas au-dessus de c' ter, & de ne
se peut que ces enfans par' e à notre obéïs-
Si c'est une femme qui ' pécial ; promettant
ne manque pas d'en ' gueusement nos Sta-
mammelle, & si c'e portées par eux.
soin d'en porter tr
il tiendra les au
15°. Que
les dressent
quêter da
aller seu'
vûë,
l'aum
font
Ma
at
n

CHAPITRE IV.

*... désagréable qui arriva au pau-
... en gueusant dans la ville de
... pendant le tems de la méridienne.*

Outre ces Loix, le Docteur qui venoit de me les communiquer m'en aprit encore d'autres qu'il me dit avoir été établies par les plus fameux Mandians d'Italie & particuliérement par le célébre Albert surnommé par excellence, Messer Morcon, c'est-à-dire, Grand-boyau, que l'on regardoit à Rome comme le Généralissime des Gueux. Il méritoit véritablement ce titre & même celui de Prince de la Gueuserie, ou si vous voulez, d'Archi-Gueux de la Chrétienté.

Il étoit digne de gouverner l'Empire des fainéans, tant à cause de sa bonne mine, que de ses mœurs & de son esprit. Il man-

geoit

un seul repas deux fressures en-
on avec les pieds, une tetine
res de pain, sans parler
il étoit rarement dépour-
cela qu'il buvoit à propor-
ai qu'il recevoit en récompen-
mônes lui seul que dix pauvres
estropiez. Aussi avoit-il besoin
plus grande assistance que les autres.
oiqu'il mangeât toutes les provisions
qu'on lui donnoit & qu'il employât tout son argent à boire, il se trouvoit souvent obligé d'avoir recours à la cuisine des autres Gueux, qui comme ses vassaux, se faisoient un plaisir de contribuer à sa subsistance. Il ne parut jamais saoul ni de vin ni de viande. Il alloit ordinairement en Hyver comme en Eté l'estomac & le ventre nuds. Point de chemise, point de bas; il avoit la tête découverte en tout tems, le menton bien rasé & la peau si luisante qu'elle sembloit avoir été frottée de lard.

Entr'autres réglemens que fit ce Messer Morcon pendant son régne, il y en a un qui mérite bien d'être raporté : Il ordonna aux Mandians de la société de coucher sur la terre sans matelats ni oreillers, & de cesser de gueuser dans la journée dès qu'ils auroient gagné de quoi vivre tout le jour, disant qu'un véritable Gueux devoit être en-

tiérement abandonné à la Providence & ne ſonger jamais au lendemain.

J'apris par cœur toutes les Loix de Gueuſerie que mon Docteur m'avoit enſeignées ; mais je me contentois d'obſerver les plus eſſentielles. Néanmoins comme j'avois l'ambition de vouloir me diſtinguer dans toutes les profeſſions que j'embraſſois, il m'arrivoit ſouvent de hazarder des démarches qui ne tournoient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut entr'autres celle que je fis un jour du mois de Septembre. Il faiſoit une chaleur exceſſive ; je m'aviſai l'après dînée entre une heure & deux, d'aller dans les ruës de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étois mis dans la tête qu'on ne manqueroit pas de croire qu'il falloit que je fuſſe bien preſſé par la faim pour gueuſer à pareille heure par un tems ſi chaud. Je comptois que ce ſeroit à qui m'aporteroit des vivres ou de l'argent, néanmoins je parcourus tout un quartier ſans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faiſois retentir l'air, que des rebuffades & des injures.

Je gagnai un autre quartier dans l'eſpérance d'y trouver des cœurs plus ſenſibles à mes cris. Je frapai à une porte avec mon bâton, perſonne ne me répondit. Je recommençai juſqu'à trois ou quatre foi

très-rudement ; mais dans le tems que je m'obſtinois à vouloir que quelqu'un de la maiſon me fit connoître qu'on m'y entendoit, il parut à une fenétre un garçon de cuiſine, qui lavoit aparemment la vaiſſelle, & qui pour prix de mon opiniâtreté me verſa ſur la téte une chaudronnée d'eau boüillante ; après quoi il ſe mit à crier : *Garre l'eau là-bas.*

Si-tôt que je me ſentis baptiſer ſi chaudement, je pouſſai un cri ſi effroyable & fis mille grimaces, comme ſi j'euſſe ſouffert de cuiſantes douleurs. Dans un moment je me vis entourré d'une grande quantité de monde. Les uns blâmérent le garçon de cuiſine ; mais tous les autres me dirent que j'avois tort d'aller ainſi réveiller les honnêtes gens qui dormoient, & que ſi je n'avois point envie de prendre du repos, je ne devois pas du moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchez de compaſſion, & qui pour me conſoler de ce triſte accident, me mirent dans la main quelque monnoye avec quoi je me retirai pour aller m'eſſuyer au logis. C'eſt fort bien fait, me diſois-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du néceſſaire ? Quel Démon t'a trompé en te pouſſant à faire ce que les autres ne font point.

J'étois

J'étois déja fort près de chez moi, lorsqu'un des plus anciens de notre Société & mon voisin, m'apella. J'entrai dans une cave où il faisoit sa résidence; il me presenta un vieux tabouret boiteux, & quand je fus assis il me demanda d'où je venois, de quel bain je sortois, & qui m'avoit si bien ajusté? Je lui contai mon avanture; il en rit de tout son cœur. C'étoit un vieillard originaire de Cordouë, né, élevé & destiné à mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Guzman, me dit-il, je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benêt; il coule dans tes veines un sang trop chaud; tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes? Mais puisque nous sommes tous deux du même Païs, & que ta jeunesse te rend excusable, je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premiérement, mon ami, aprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les Bourgeois aussi-bien que les personnes de qualité font dans ce tems-là ce que nous apellons la sieste en Espagne, & c'est leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un Pauvre à demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, & qu'on ne lui répond rien, c'est une marque qu'il n'y a personne au logis ou qu'on

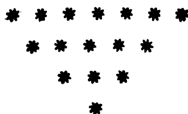
n'y

n'y veut pas être; & par conséquent il doit alors passer son chemin, sans s'arrêter à perdre-là son tems. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maison; demande de la ruë, de peur des chiens du logis, qui sçavent bien nous distinguer des autres hommes, & qui nous regardant comme leurs Rivaux, nous haïssent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puisse te donner, poursuivit-il, c'est de t'avertir que tu es Espagnol. Ce qui supose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité! Ainsi quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches, qui non-seulement ne nous assistent jamais, mais qui nous reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ses discours durs que par des paroles pleines de douceur & d'humilité. Autre conseil très-important: Si par hazard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie, tu t'aproches d'un Cavalier, qui dans le moment que tu lui demande l'aumône, ôte son gant & met sa main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joïe à cette action; mais si tu t'aperçois qu'il n'a foüillé dans sa poche que pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun

chagrin & ne gronde pas entre tes dents; car peut-être a-t'il près de lui un autre Cavalier qui veut te faire l'aumône, & que tes murmures détourneroient de son dessein.

Après que le vieux Cordoüan m'eut donné ces préceptes politiques, il m'aprit de quelle maniére on pouvoit faire naître une fausse lépre & des ulcéres; comme on faisoit enfler une jambe; par quelle adresse un bras paroissoit tout disloqué, & avec quoi l'on rendoit un visage plus pâle que celui d'un mort: Il possédoit enfin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissez à personne. En effet, il cessa de vivre peu de jours après.



CHA-

CHAPITRE V.

De l'agréable vie que Guzman menoit avec ſes Confréres. Relation du voyage qu'il fit à Gaëte. Hiſtoire d'un Gueux qui mourut à Florence.

MAlgré la diſpoſition textuelle du diziéme Statut de la Gueuſerie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes Confréres des ſecrets du Cordoüan, qui ne les avoit révélez qu'à moi. Cependant nous vivions tous enſemble dans une union parfaite. Nous nous aſſemblions quelquefois le ſoir juſqu'à dix ou douze & nous paſſions le tems à diſputer ſur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventoit. Il y avoit même des Gueux qui découvroient des maniéres de bénédictions dont ils faiſoient trafic & qu'ils vendoient aux autres qui les achetoient à cauſe de la nouveauté.

Les jours de Fêtes nous étions de grand matin dans les Egliſes où il y avoit Indulgence pleniére. Nous nous empreſſions à occuper les meilleures places; c'étoit à qui ſeroit auprès du bénitier ou à l'entrée de

la Chapelle de la Station. Nous y demeurions toute la matinée, & le plus souvent nous sortions de la Ville le soir pour courir les Villages des environs, aussi-bien que les fermes & les maisons de plaisance, d'où nous ne revenions guére sans être chargez de piéces de lard, de pain, d'œufs & de fromages ; quelquefois même de vieilles hardes, tant nous sçavions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de considération venoit à paroître sur notre chemin, du plus loin que nous l'apercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives & à demander l'aumône pour lui donner tout le tems de mettre la main à la poche, autrement elle auroit pû passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs Bourgeois ensemble & que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder, chacun de nous joüoit son rôle ; l'un faisoit le boiteux, l'autre l'aveugle ; celui-ci le manchot, celui-là le muet ; un autre se tordoit la bouche ou marchoit les jambes renversées, un autre marchoit avec des potences ; nous faisions enfin toutes sortes de figures, ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête pour rendre la scène plus touchante.

Il falloit entendre les vœux que nous faisions pour tirer la moëlle de leur bourse. Nous souhaitions que Dieu leur voulût donner des enfans, benir leur commerce & leur conserver la santé ; par de semblables souhaits nous les engagions à remplir les nôtres. Il ne se faisoit pas une partie de plaisir, pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aîle ; nous étions pour cela des animaux de haut nez ; nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre à l'endroit où se donnoit la fête & d'y trouver nos franches lipées. Hôtels d'Evêques, de Cardinaux, d'Ambassadeurs, toutes les grandes Maisons nous étoient ouvertes ; nous les occupions l'une après l'autre : Ainsi nous possédions tout, quoique nous n'eussions rien.

Je ne sçai comment mes camarades se trouvoient affectez quand ils recevoient la charité des mains d'une Dame jolie ; pour moi, misérable pécheur, lorsque je me presentois devant une jeune personne qui m'enchantoit par sa figure, je lui demandois l'aumône en face & la regardois fixement entre deux yeux. Si elle me donnoit elle-même de l'argent, je pressois tendrement sa main entre les miennes & la baisois avant qu'elle m'échapât. Mais je faisois cette action téméraire d'un air si respec-

tueux, ou pour mieux dire si hypocrite, que la Dame n'étant point en garde contre mon plaisir, prenoit ce trait insolent pour un transport de reconnoissance.

Les plaisirs de la vie que l'on croit faits pour les Grands du monde & pour les riches, sont plûtôt le partage des Gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût & plus de tranquilité qu'eux. Quand les Pauvres n'auroient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander & recevoir sans peine & sans honte, c'est un privilége que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les Souverains qui peuvent aussi sans rougir demander à leurs peuples: Mais la différence qu'il y a entre les Souverains & les Gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, & qu'au contraire les autres n'en demandent guére qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des Mándians, mais tous ne connoissent pas leur bonheur. La plûpart uniquement occupez des délices de la vie animale, ne joüissent que d'une partie de leur félicité: Ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès & sans crainte d'avoir mal placé son argent: D'être au-dessus des intrigues d'Etat, des

affaires,

affaires, du négoce & de tous les embarras où les autres sont plongez jusqu'à leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devoit être un grand Philosophe !

Je croirois volontiers les Gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de tems en tems cette malicieuse Déesse ne prenoit plaisir à l'exercer sur eux en leur faisant éprouver de petites disgraces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte, où je voulus aller par curiosité, m'imaginant qu'un homme qui, pouvoit déja se donner pour habile dans le métier, ne seroit pas plûtôt dans ce païs-là, qu'il tomberoit sur lui une grêle d'aumônes. Je n'y fus pas sitôt rendu, que me couvrant la tête d'une fausse tigne que je sçavois admirablement bien faire, je me plaçai à la porte d'une Eglise. Le Gouvèrneur de la Ville passa près de moi par hazard & après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitans des deux sexes suivirent son exemple, & ce fut une bénédiction pendant cinq ou six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de Fête, ma tigne me paroissant une invention usée, il me prit envie d'avoir un ulcére à la jambe, & je m'en fis bien-tôt venir un, en me servant

du ſecret que le vieux Cordoüan m'avoit enſeigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me raporter, à ce qui me ſembloit, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poſter avantageuſement à la porte d'une autre Egliſe : Là commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me cauſoit mon ulcére, je m'attirai les yeux des perſonnes qui paſſoient. Il me parut même que j'excitois leur compaſſion, quoique mon viſage vermeil, car j'avois négligé de le rendre pâle, démentit mes plaintes & dût inſpirer de la défiance; mais les bonnes gens n'y regardent pas de ſi près, & je recevois plus d'aumônes ſeul que tous les autres Gueux qui étoient-là, & qui m'auroient voulu au diable avec mon ulcére.

Le Gouverneur, pour mes péchez, s'aviſa de venir entendre la Meſſe dans cette Egliſe; il jetta la vûë ſur moi & me reconnut à la voix. Il lui auroit été impoſſible de me démêler autrement, puiſque j'avois alors la tête envelopée d'une ſerviette qui me deſcendoit juſques ſur le nez. C'étoit un homme qui avoit de l'eſprit & beaucoup d'expérience; dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même: Depuis quatre jours que j'ai vû ce drôle-là, ſe peut-il qu'il lui ſoit venu un ulcére à la jambe

jambe ? Il y a quelque chose là-dessous, aprofondissons un peu cela : Mon ami, me dit-il en m'adressant la parole, vous êtes tout nud, votre misére me touche, suivez-moi, je veux vous faire donner une chemise.

J'eus l'imprudence de lui obéir sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein ; car pour peu que je me fusse douté de celui qu'il avoit, je te réponds que malgré les gens de sa suite, je me serois dérobé au châtiment qu'il me préparoit. Lorsque nous fûmes arrivez chez lui, il m'envisagea d'un air si froid & si sévére que j'en conçus un malheureux présage ; puis il me demanda si ce n'étoit pas moi qu'il avoit vû à la porte d'une Eglise la tête couverte de teigne. Je pâlis à cette question & n'eus pas la hardiesse de répondre que non. Là-dessus il voulut voir ma tête & n'y remarquant pas la moindre aparence de teigne, il me dit : Aprends-moi par quel reméde singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avois il y a quatre jours ; de plus, ajoûta-t'il, je ne conçois pas comment, avec le visage rubicond que je te vois, tu peux avoir un ulcére à la jambe : Seigneur, lui répondis-je tout déconcerté & ne sçachant ce que je disois, Je l'ignore..... Mais c'est Dieu qui le veut ainsi.

Je fus encore plus troublé quand je l'entendis ordonner à un de ses Laquais d'aller chercher un Chirurgien; je compris ce que cela signifioit, & j'aurois fait une tentative pour me sauver si la porte n'eut pas été fermée, mais elle l'étoit, & il n'y avoit pas moyen de m'échaper: Enfin, le Chirurgien arriva, il examina ma jambe & tout habile homme qu'il étoit, il y auroit peut-être été trompé, si le Gouverneur ne lui eut dit tout-bas les raisons qu'il avoit pour me croire un fourbe; après cela le Chirurgien eut peu de peine à découvrir la vérité: il observa de nouveau l'ulcére & dit d'un air de capacité, ce Mandiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil: Qu'on m'aporte de l'eau chaude & je vous prouverai ce que j'avance: on fit aussi-tôt chauffer de l'eau, avec quoi le Chirurgien me lava & frotta la jambe, qui devint en un instant si nette & si saine, que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

Alors le Gouverneur jugeant qu'il étoit de son devoir de récompenser mon adresse, me fit donner la chemise qu'il avoit eu la bonté de me promettre; elle me fut apliquée sur la peau dans le moment par un vigoureux domestique qui me compta trente bons coups de foüet pour les frais

de

de mon voyage, après quoi l'on me pria de sortir de la Ville sur le champ, en m'assurant que j'en recevrois bien davantage si je m'avisois d'y revenir. Il y avoit du superflus à me défendre de remettre le pied dans Gaëte, il suffisoit pour m'en ôter l'envie que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite Ville en serrant les épaules, & je regargnai le plûtôt qu'il me fut possible les terres du Pape; je donnai mille bénédictions à ma chére Rome dès que je l'aperçus; je pleurai de joye en la revoyant & souhaitai d'avoir les bras assez longs pour l'embrasser.

J'allai rejoindre mes camarades à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée; s'ils l'eussent sçûë ils se seroient longtems mocqué de moi, d'avoir été de gayeté de cœur me faire foüetter à Gaëte: Je leur dis seulement que j'avois parcouru par curiosité quelques Villages voisins; mais qu'il me sembloit que hors de Rome il n'y avoit point de salut pour les gens de notre espéce. J'avois effectivement fait une grande folie de quitter cette Ville de bénédiction, où nous étions si bien nourris & où nous recevions tous les jours quelques menuës monnoyes: grain à grain la Poule remplit son ventre. Nous amassions notre

argent, & après l'avoir converti en or, nous le portions cousu à nos vêtemens sous des piéces qui cachoient quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvoit dire que nous étions tout cousus d'or; il y avoit parmi nous de vieux coquins qui portoient sur eux des tresors. Les Pauvres sont avares & cruels, ils possédent ces deux vices au suprême degré. Je puis te citer un exemple fort singulier de leur avarice & de leur cruauté, en t'aprenant l'Histoire d'un Gueux que j'ai connu, elle est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

Un pauvre Mandiant Génois, nommé Pantalon Castelleto, s'étant marié à Florence, eut de son mariage un fils qu'il se proposa de mettre en état de vivre sans être obligé de travailler ni de servir: Pour cet effet, abusant de la facilité qu'il y a de disloquer & de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau né, il eut la barbarie d'estropier le sien. Peut-être, Lecteur, vas-tu m'arrêter dans cet endroit pour me dire que ce n'est pas une chose fort extraordinaire aux Gueux. J'en demeure d'accord, les Mandians de toutes les Nations du monde sont sujets à cette inhumanité pour exciter la compassion des peuples: Mais notre Pantalon, comme Génois, voulut surpasser tous les peres là-dessus,

[redacted]

ſûs, il défigura ſon fils de telle façon, qu'il en fit un monſtre ſans pareil : ce malheureux enfant, en qui tout étoit contrefait, à l'exception de la langue & des bras auſquels on n'avoit pas touché, étant ſorti de l'enfance, alloit par les ruës dans une eſpéce de cage ſur un petit Ane qu'il conduiſoit lui-même avec ſes mains.

Si ſon corps n'avoit pas la forme humaine, en récompenſe ſon eſprit étoit excellent; il en donnoit des marques à meſure qu'il avançoit en âge : Il faiſoit ſur-tout des reparties ſi plaiſantes & ſi ſpirituelles, que tout le monde en étoit charmé; il recevoit de grandes aumônes, qu'il ne devoit pas moins à la gentilleſſe de ſon eſprit qu'à la pitié que ſa perſonne inſpiroit. Fait comme il étoit, il ne laiſſa pas de vivre ſoixante-douze ans, après leſquels il tomba malade; & ſentant bien qu'il mourroit de ſa maladie, il rentra en lui-même, demanda pour Confeſſeur un habile & bon Religieux qu'il connoiſſoit, & s'étant entretenu avec lui de ſes affaires tant ſpirituelles que temporelles, il fit venir un Notaire, & lui dicta ſon Teſtament dans ces termes : *Je laiſſe mon Ame à Dieu qui l'a créée, mon corps à la terre; & je veux être enterré dans ma Paroiſſe.* Item, *J'ordonne que mon Ane ſoit vendu, & que l'argent qui proviendra de* cette vente ſoit employé à

payer

payer les frais de mon Enterrement. Pour le bât, je le légue au Grand Duc mon Seigneur, à qui il apartient de droit, & que je nomme Exécuteur testamentaire & mon héritier universel.

Ce Gueux mourut peu de jours après, & son Testament rendu public devint le sujet de tous les entretiens de la Ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avoit été toute sa vie un plaisant & un rieur, s'imaginoit qu'il n'avoit fait cet acte qui paroissoit burlesque, qu'afin de faire encore après sa mort rire le Public. Mais le Grand Duc en jugea tout autrement : Comme il avoit cent fois entendu parler du Testateur & de son bon esprit, il soupçonna que le Testament n'étoit pas sans mystére ; pour s'en éclaircir, il se fit aporter dans son Palais le bât dont il avoit hérité ; il ordonna qu'on le défît en presence de toute la Cour, qui ne fut pas peu surprise d'en voir sortir diverses piéces d'or jusqu'à la valeur de trois mille six cens écus de quatre cens maravédis chacun. On sçût après cela que c'étoit par l'avis de son Confesseur qu'il avoit ainsi disposé de son bien, dont le Grand Duc en Prince juste & pieux, fit un très-bon usage, puisqu'il l'employa tout entier à fonder quelques Messes à perpétuité pour le Testateur.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

De la compaſſion que Guzman fit à un Cardinal, & quelle en fût la ſuite.

UN beau jour m'étant levé de grand matin, ſuivant ma coutume, j'allai m'aſſéoir à la porte d'un Cardinal qui paſſoit pour un des plus charitables de Rome; j'avois pris la peine de faire enfler une de mes jambes, ſur laquelle on voyoit un ulcére à braver l'examen des plus clairvoyans Chirurgiens. Je n'avois pas oublié pour le coup de rendre mon viſage pâle; je n'aurois pas été excuſable de faire deux fois la même faute. Je frapai bien-tôt l'air des plus triſtes accens que ma voix pouvoit former, & demandant douloureuſement l'aumône, j'attendris pluſieurs domeſtiques qui entrérent ou ſortirent; ils me donnérent quelque choſe; mais je ne faiſois que pelotter en attendant partie. C'étoit au Maître que j'en voulois: il parut enfin; ſitôt que je l'aperçûs, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonſtrations de douleur, & je l'apoſtrophai dans ces termes: „O noble Chrétien! ami de JESUS-„CHRIST, ayez pitié de ce pauvre pé-

„cheu

„ cheur affligé, qui se trouve estropié à la
„ fleur de son âge ; que votre Eminence,
„ Monseigneur, soit touchée de ma misére,
„ & loüée soit la Passion de notre Rédem-
„ pteur.

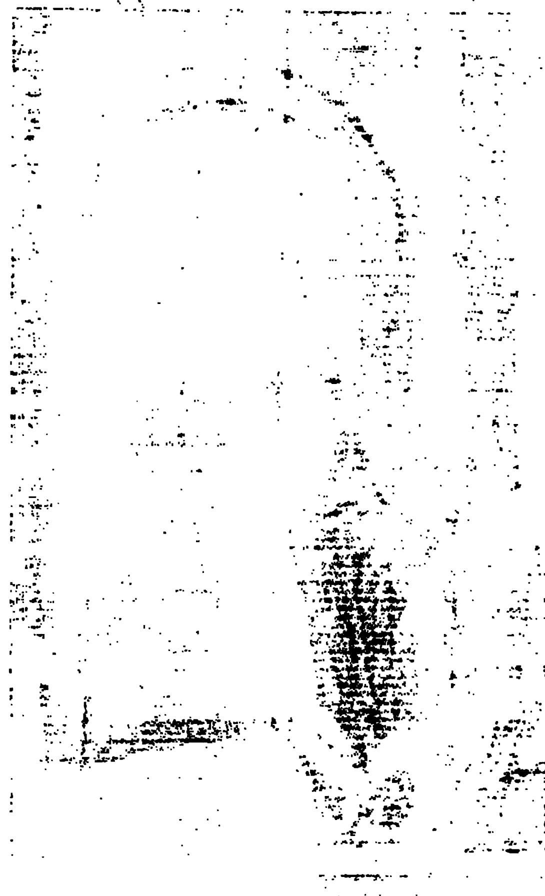
Le Cardinal, qui étoit un saint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre, & ne regardant que JESUS-CHRIST dans ma personne, il dit aux Domestiques qui le suivoient : Prenez ce Pauvre entre vos bras, emportez-le dans mon apartement ; qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent, qu'on lui donne du linge blanc, qu'on le mette dans mon propre lit, & qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté sur le champ. O charité qui doit faire honte à tant de Prélats qui croyent que le Ciel leur doit encore du reste, quand ils font la moindre attention à la misére d'un Pauvre ! Mon Cardinal ne se contenta point de cela, il fit venir les deux plus fameux Chirurgiens de Rome, leur recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur possible pour me guérir, & aprés leur avoir promis de les bien récompenser, il sortit pour aller où ses affaires l'apelloient.

Sur la foi de cette promesse, les Chirurgiens commencérent à considérer mon ulcére, qui leur parut d'abord un mal incura-

[redacted]

Tom. I. *pag.* 376.





ble. Il sembloit effectivement que la gangréne y fut déja ; néanmoins, cela n'étoit que l'effet de quelques herbes, & ne duroit qu'un certain espace de tems, après quoi, si l'on n'avoit soin de renouveller le secret, la jambe redevenoit dans son état naturel. Mes examinateurs quittérent leurs manteaux, tirérent leurs étuis, demandérent du feu dans un réchaud, du linge blanc & fin, du lait & des œufs. Pendant qu'on se disposoit dans la maison à leur donner ce qu'ils souhaitoient, ils se mirent à me questionner sur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avois, & si je ne sçavois point quelle en pouvoit être la cause, si je buvois du vin, & quelle étoit ma nourriture ordinaire ; en un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion, & ausquelles je ne répondis rien, tant j'avois l'esprit troublé & effrayé du terrible apareil qui se présentoit à ma vûë. J'étois dans une grande perpléxité, ne sçachant à quel Saint me voüer ; car je ne croyois pas qu'il y en eût au Ciel qui voulussent intercéder pour un fripon. Je me souvins alors de ce qui m'étoit arrivé à Gaëte, & je craignis même de n'en être pas quitte à si bon marché.

Les Chirurgiens après avoir tourné & retourné vingt fois ma jambe, se retirérent

dans

dans une autre chambre, pour s'entretenir plus en particulier, & se communiquer leurs observations. J'eus un affreux pressentiment de cet entretien. J'apréhendai qu'il ne leur prit fantaisie de me couper la jambe : Je sautai du lit en bas pour les suivre & les écouter, bien résolu de confesser la vérité, si je les voyois déterminez à l'amputation. Je me tins donc à la porte, & prêtant une oreille très-attentive à leurs discours, j'entendis un de ces Messieurs qui disoit à l'autre : Confrére, voilà dequoi nous occuper long-tems, pour peu que nous voulions nous entendre ; le feu est à cette jambe, & nous pouvons mener cela bien loin. Vous mocquez-vous, répondit l'autre, il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main ; c'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y pensez pas, reprit celui qui avoit parlé le premier ; par S. Côme, je me connois en ulcéres, & je soutiens qu'en voici un gangréné. Non, non, mon ami, repartit l'autre ; croyez-moi, notre patient est un fourbe. Il n'a point de mal véritable ; je sçai bien de quelle façon il s'est fait venir ce faux ulcére ; j'en ai déja vû de semblables, & je connois les herbes dont cet imposteur s'est servi pour se mettre dans l'état où il est.

A ces mots, le Chirurgien qui avoit été ma dupe, en fut tout honteux ; mais s'imaginant qu'il y alloit de ſon honneur de perſiſter dans ſon ſentiment, il ne ſe rendit point à celui de ſon camarade. Ce qui fit naître entr'eux une diſpute, qui ſeroit devenuë très-vive, ſi le plus habile des deux n'eût eû l'adreſſe de la terminer en priant ſon Confrére de vouloir examiner de nouveau ma jambe ; faites-y, lui dit-il, plus d'attention, vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers, répondit l'autre Chirurgien, je vais y regarder de plus près, & ſi je trouve en effet l'ulcére tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'eſt pas aſſez, repliqua le premier ; en reconnoiſſant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'eſt pas juſte, s'écria ſon compagnon ; ne vous aplaudiſſez pas tant d'une pareille découverte ; je la pouvois faire auſſi-bien que vous, & je prétends que nous partagions également l'honoraire que ſon Eminence nous donnera. Ils s'échaufférent tous deux là-deſſus, & plûtôt que de céder l'un à l'autre, ils réſolurent de déclarer tout au Cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtoient à cette réſolution, je ne balançai point à prendre

la

ſa mienne : J'entrai bruſquement dans la chambre où ils étoient ; je me jettai à leurs pieds, & pleurant à chaudes larmes, car j'avois un talent tout particulier pour cela, je leur adreſſai ces paroles : „ Mes chers „ Seigneurs, ayez pitié de votre ſemblable, „ je ſuis un homme comme vos Seigneu- „ ries. Vous ſçavez qu'aujourd'hui les ri- „ ches ſont ſi durs, que les Pauvres, pour „ les attendrir, ſont obligez de ſe couvrir „ le corps de playes, & de ſe martyriſer ; „ encore nous arrive-t'il ſouvent de nous „ mettre ſans fruit dans un état de ſouffran- „ ce, ou du moins pour une miſérable au- „ mône qui nous en revient. Au reſte, que „ gagnerez-vous à découvrir ma trompe- „ rie ? vous perdrez la récompenſe qui „ vous a été promiſe, & qui ne peut vous „ échaper, ſi vous voulez que nous agiſ- „ ſions tous trois de concert. Vous pouvez „ hardiment vous fier à moi. La crainte du „ châtiment vous répond de ma diſcrétion.

Mes Chirurgiens, après avoir fait leurs réflexions, ſe déterminérent à profiter de l'occaſion qui ſe preſentoit d'attraper l'argent du Cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord, nous repaſſâmes dans la chambre de ſon Eminence, où ces deux Meſſieurs m'ayant fait aſſéoir ſur le lit, recommencérent à conſidérer ma jambe. Ils y mirent des

[redacted]

des emplâtres avec les drogues qu'ils jugérent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle étoit. Ils la bandérent ensuite, l'envelopérent d'une serviette, puis voyant revenir le Cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, & me recouchérent. Son Eminence inquiette & très-impatiente d'aprendre des nouvelles de mon ulcére, qui lui avoit paru fort dangereux, en demanda d'un air empressé. Monseigneur, lui dit gravement un des Chirurgiens, ce pauvre garçon est dans une situation déplorable; il a déja la gangréne à la jambe; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu; mais il nous faudra du tems pour en venir à bout. Il est bienheureux, dit alors l'autre Chirurgien, d'être tombé aujourd'hui entre nos mains; un jour plus tard il étoit mort, & c'est sans doute pour lui sauver la vie que le Ciel l'a envoyé à la porte de votre Eminence.

Ce raport fit plaisir à Monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvoient employer tout le tems qu'ils voudroient, pourvu qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pur y réüssir, pendant que de son côté il auroit soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avoit en eux, & l'assu-

l'assurérent qu'ils ne manqueroient pas de me venir voir l'un & l'autre deux fois le jour, attendu qu'il leur faudroit, disoient-ils, raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourroient faire sur mon mal. Ils se retirérent après avoir parlé de cette sorte, ce qui me rendit l'esprit plus tranquile ; car jusqu'à ce moment je m'étois toûjours défié de ces deux bourreaux ; j'avois craint qu'ils ne découvrissent ma fourberie, quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois, que je trouvai plus longs que trois siécles, tant il est difficile de perdre l'habitude de joüer & de gueuser. J'avois beau être couché & nourri comme Monseigneur même, tout cela ne m'empêchoit point de m'ennuyer d'être renfermé. Enfin, je pressai, je tourmentai si fort mes Chirurgiens pour les obliger à finir cette Comédie, qu'ils cédérent à mes importunitez; ils cessérent d'entretenir l'ulcére, & quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon Cardinal, qui admira une si belle cure, & renvoya ces Charlatans après les avoir aussi-bien payez que s'ils l'eussent mérité. Son Eminence pendant le cours de ma fausse maladie m'étoit venu visiter fort souvent. J'avois eû plusieurs entretiens avec ce saint

Prélat,

Prélat, qui m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjoüissoit, m'avoit pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service, & me mettre au nombre de ses Pages. Honneur dont je fus trop éblouï pour le refuser.

CHAPITRE VII.

Il devient Page de son Eminence, & fait mille Espiégleries.

ME voici donc tout-à-coup devenu Page; c'étoit avoir fait un grand saut, quoique de fripon à Page il n'y ait que la main, ou pour mieux dire, quoiqu'à l'habit après ce soit la même chose; mais c'étoit tirer un poisson hors de l'eau, que de m'arracher à la molesse. La gueuserie étoit mon élément; accoutumé aux soupes d'Egypte, je n'aimois que la taverne, c'étoit-là mon centre. Je trouvois bien à déchanter dans une maison où tout ne se faisoit que par compas & par mesure; où tantôt le flambeau à la main j'étois occupé à monter ou à descendre, pour éclairer les personnes qui entroient ou qui sortoient, & tantôt j'étois obligé de faire le pied de gruë dans une chambre où je demeurois

debout

debout deux heures entiéres en attendant les ordres qu'on me voudroit donner. Toûjours prêt à suivre les carosses la nuit comme le jour, ou bien à servir à table & à devorer des yeux tous les plats que je voyois dessus; en un mot, il falloit que je fusse dans une attention continuelle à rendre toutes sortes de services, & cela depuis le premier jour de Janvier jusqu'au dernier de Décembre.

Ah! misérable esclave, me diras-tu, quel profit tirois-tu de tant de peines pendant l'année? hélas! te répondrai-je, j'étois valet de tout le monde; on me donnoit un habit, mais c'étoit moins pour m'en couvrir que pour faire honneur à mon Maître. Je ne gagnois que de la galle & des rhumes, avec quelques bouts de bougies que je dérobois & vendois à des Savetiers; encore avois-je besoin d'une grande adresse pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous si nous étions pris sur le fait; nous étions sûrs d'avoir les étriviéres. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux, nous mettions quelquefois la main sur des friandises que nous mangions à la dérobée. Mais ces sortes de tours demandoient une subtilité que tous mes camarades n'avoient pas; & je me souviens qu'un jour il arriva un accident desagréable

gréable à un Page des moins déniaiſez: Le ſot en deſſervant s'aviſa d'eſcarmoter quelques rayons de miel, qu'il envelopa dans ſon mouchoir à la hâte & fourra dans ſa poche. Comme il faiſoit alors une chaleur exceſſive, le miel ſe fondit, & commença de couler le long de la jambe du Page. Le hazard voulut que le Cardinal s'en aperçût, & ſe doutant bien de ce que c'étoit, il ſe prit à rire de toute ſa force. Enſuite s'adreſſant à ce nigaud: Page, lui dit-il, je vois ſortir du ſang de votre jambe, quelle bleſſure y avez-vous? A cette queſtion, tous les convives qui étoient en aſſez grand nombre, jettérent les yeux ſur la jambe du voleur, ainſi que les autres domeſtiques de ſon Eminence, & le pauvre diable de Page eut la confuſion de remarquer que ſon crime étoit découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'eſſuyer toutes les riſées qu'il excita, mais il paya bien plus cher les rayons dont le miel fut pour lui fort amer.

La plûpart de ſes Confréres étoient auſſi neufs que lui quand je fus reçu parmi eux; & comme je ne pouvois m'empêcher de ſuivre mes anciennes habitudes, je m'occupois à les redreſſer. Je leur volois ce qu'ils avoient de meilleur, quelque ſoin qu'ils priſſent de ſe garantir de mes griffes. Ce

qui les dégourdit en peu de tems. Monseigneur avoit dans un cabinet voisin de sa chambre une grande caisse de bois blanc remplie de toute sorte de confitures séches, qu'il aimoit beaucoup. Il y avoit entr'autres choses de la Bregamotte d'Aranjuez, des Pruneaux de Génes, des Melons de Grenade, des Citrons de Séville, des Oranges de Plassentia, des Limons de Murcie, des Concombres de Valence, des Pommes d'amour de Tolède, des Péches d'Arragon, & des racines de Malaga. En un mot, tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus vanté en fait de confitures se trouvoit dans cette bienheureuse caisse, qui me faisoit venir l'eau à la bouche toutes les fois que son Eminence m'en donnoit la clef pour en tirer ce qu'il desiroit. Mais ce qui me fâchoit fort, c'est qu'elle affectoit toûjours d'être presente, comme si ma fidélité lui eût été suspecte. Je fus piqué de sa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avois déja de tâter de ces beaux fruits confits. Enfin, la tentation de vint telle, que n'y pouvant plus résister, je ne songeai plus qu'au moyen de me satisfaire. La caisse large d'une aune & longue de deux & demie avoit une serrure au milieu. Je m'avisai de me servir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis fourrant d'autres

bâtons plus gros de diſtance en diſtance juſqu'à la ſerrure: Je fis de cette maniére au coin par lequel j'avois commencé une ouverture aſſez grande pour y paſſer mon petit bras; mais comme je ne pouvois choiſir que par-tout où ma main s'étendoit, j'eus l'induſtrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignez. C'eſt ainſi que je me rendis maître de la caiſſe ſans en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits, j'employai ſi ſouvent mes bâtons qu'il y parut. Le Cardinal aperçut par-ci par-là des creux qui lui donnérent bien à penſer; & un jour entr'autres qu'il eut envie de goûter d'un très-beau Citron de Séville qu'il avoit remarqué la veille, ne l'y trouvant plus, il en fut fort étonné. Il apella ſes principaux Officiers : il leur dit d'un air irrité qu'il vouloit ſçavoir lequel de ſes domeſtiques avoit eu l'inſolence d'ouvrir ſa caiſſe & de toucher à des fruits qu'il conſervoit avec tant de ſoin. Il chargea le *Mayor-domo*, qui étoit un Prêtre ſévére & mélancolique, de faire une exacte recherche de l'Auteur d'un coup ſi hardi. Le Majordome fit tomber ſes ſoupçons ſur les Pages. Il nous ordonna de nous aſſembler dans une ſalle pour nous foüiller tous *l'un après l'autre*; mais il eut beau viſiter

nos poches & nous faire des menaces, il n'en fut pas plus avancé. J'avois mangé & déja digéré le citron.

Cette affaire enfin s'assoupit ; on n'en prala plus. Cependant Monseigneur ne l'oublia point, & moi de mon côté je me tins sur mes gardes. Je n'osai pendant quelques jours retourner à la caisse, pas même la regarder. Cela ne laissoit pas de me faire de la peine. J'avois pris goût aux confitures, & loin d'y renoncer, je n'attendois que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offroit une après-dînée que mon Maître joüoit avec d'autres Cardinaux. Je m'imaginai que tandis qu'il seroit occupé du jeu, j'aurois tout le loisir de faire ce que je desirois Dans cette confiance, j'allai chercher mes outils que j'avois bien cachez, & je me glissai dans le cabinet sans que personne m'aperçût. J'avois déja levé le couvercle & fourré mon bras dans la caisse, lorsque Monseigneur attiré par un besoin pressant vint dans la chambre où il couchoit, & n'y rencontrant aucun Page, il prit lui-même un pot de chambre qui étoit sous son lit. Je l'entendis, & voulant aussi-tôt tirer mon bras, j'agis avec tant de trouble & de précipitation que je fis sauter en l'air un de mes bâtons & tomber le couvercle sur mon

bras,

bras; de maniére que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le Cardinal ayant oüi le bruit de la chute du bâton, trembla pour ses confitures. Il entra dans le cabinet, & me trouvant dans l'état où j'étois: Ah! ah! mon ami Guzman, s'écria-t-il, c'est donc vous qui volez mes fruits! Les grimaces que je faisois & le chagrin que j'avois de me voir surpris, lui donnérent une si grande envie de rire, qu'il ne pût s'empêcher d'éclater. Il apella même les autres Cardinaux pour les faire joüir de ma confusion. Ils quittérent le jeu, accoururent à sa voix, & après qu'ils se furent bien épanoüi la ratte à mes dépens, ils le priérent de me pardonner pour cette fois, en lui disant que je n'y retournerois plus. Mais mon Maître fut inexorable; il accorda seulement à leurs priéres, qu'au lieu de vingt-quatre coups de foüet que je lui semblois bien mériter, je n'en recévrois que la moitié. Il en fallut passer par-là & le Dominé Nicolao, mon ennemi mortel ayant été chargé de me les donner dans son apartement, s'acquita de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentois encore quinze jours après.

Mais s'il satisfit en cela sa haine, je te proteste que je contentai bien-tôt mon ressentiment. Voici de quelle maniére: Nous

étions alors dans le tems des Cousins, & il y en avoit cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le Majordome qui aimoit ses aises, se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes, dit qu'il étoit fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole: Seigneur, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toûjours. Nous avons en Espagne un secret infaillible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux-là. Je vous l'enseignerai, si vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir, répondit Nicolao, de m'aprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez, repris-je froidement, qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de persil trempé dans du vinaigre; ils ne l'auront pas si-tôt senti qu'ils viendront se jetter dessus, & un moment après ils tomberont tous roides morts.

Il me crut, & dès la premiére nuit il voulut faire l'expérience de mon secret. Mais il ne fit par-là qu'irriter les cousins, qui l'assaillirent plus cruellement qu'à l'ordinaire. Ils pensérent lui manger le nez & lui arracher les yeux. Il se donna mille soufflets en voulant tuer ces petites bêtes, à mesure qu'il les sentoit sur son visage. Enfin, il combattit contre elles jusqu'au jour dont la clarté lui fit connoître qu'il n'étoit pas sorti

vic-

[redacted]

victorieux de ſon combat, & que ſes ennemis, qu'il croyoit avoir écraſez, lui étoient preſque tous échapez. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans ſon apartement, & je jugeai bien à ſes yeux bouffis que les Couſins l'avoient tourmenté. Il me l'avoüa d'abord en me diſant que mon ſecret ne valoit rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'ayez pas laiſſé aſſez long-tems le perſil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont vous vous êtes ſervi n'ait point de force; car je vous aſſure qu'en portant tous les ſoirs dans ma chambre un bouquet de perſil bien trempé dans le vinaigre, j'en ai chaſſé les Couſins qui y venoient auparavant en très-grand nombre. Le Majordome fut aſſez ſot pour me croire encore. Il mit une botte de perſil dans le vinaigre le plus fort qu'il pût trouver. Il l'y laiſſa tremper pendant ſix heures entiéres. Puis il en parſéma non-ſeulement ſon lit, mais toute ſa chambre même. Auſſi Dieu ſçait ce qu'il en arriva: Je crois que tous les Couſins du voiſinage vinrent fondre ſur le miſérable pour le devorer. Ils le défigurérent tellement qu'il avoit l'air d'un Lépreux. Il m'auroit volontiers aſſommé le jour ſuivant s'il m'eût rencontré. Mais ſon Eminence, pour prévenir tout accident, nous ayant fait

 apel-

peller tous deux, lui défendit de me maltraiter, & me fit une legére remontrance en homme qui avoit plus d'envie de rire du tour que j'avois joüé, que de m'en faire un crime. Pourquoi, me dit-ce bon Prélat, avez-vous fait cette piéce au Dominé Nicolao? Monſeigneur, lui répondis-je: Pourquoi, lorſqu'il n'avoit ordre que de me donner douze coups de foüet pour les confitures, m'en a-t-il apliqué plus de vingt pour ſon compte? J'ai vengé mes meurtriſſures par les ſiennes.

Cela ſe paſſa de cette façon. Cependant depuis l'avanture de la caiſſe, je n'étois plus de la chambre des Pages. On n'avoit pas borné au foüet mon châtiment; on m'avoit de plus fait paſſer au quartier du Chambellan, pour y ſervir parmi les Laquais en attendant qu'on me rapellât à mon premier poſte. Le Chambellan pouvoit paſſer pour un bon homme plein d'honneur & de bonne foi, mais il étoit un peu trop ſcrupuleux & même un peu viſionnaire. Il avoit aux environs de notre Hôtel des parentes, qui étoient de très-honnêtes filles, & ſi pauvres, qu'il leur envoyoit tous les jours les deux tiers de ſa portion pour les aider à ſubſiſter. Il alloit auſſi quelquefois dîner ou ſouper avec elles. Ce qui donnoit ſouvent occaſion aux Officiers du logis & par-

ticuliérement au Majordome de le railler devant son Eminence pour la divertir.

Un soir le Chambellan étant revenu de chez ses parentes un peu indisposé, se retira dans son apartement, & se coucha. Le Cardinal ne le voyant point paroître au souper, demanda de ses nouvelles : Monseigneur, lui dit un de ses Officiers, il ne se porte pas trop bien. Aussi-tôt son Eminence voulut sçavoir quel mal il pouvoit avoir, & pour en être instruit, il ordonna à un de ses Gentilshommes de l'aller voir sur le champ. L'Officier s'acquita de sa commission fort exactement, & vint dire que l'indisposition du malade étoit si legére qu'il n'avoit besoin que de repos pour se rétablir. Cela se passa de cette sorte ; mais le Secrétaire Nicolao toûjours prêt à faire quelque piéce au bon Chambellan, ayant apris le lendemain matin qu'il se portoit beaucoup mieux, & qu'il dormoit, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministére d'un Laquais qu'il gagna, un de nos Pages déguisé en femme. Le Page, à qui l'on avoit bien fait sa leçon, se coula dans la ruelle du lit où il se cacha derriére une tapisserie. Le Secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du Cardinal, qui lui demanda des nouvelles du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a

dit qu'il a paſſé la nuit aſſez mal, mais qu'il eſt mieux preſentement. S. E. qui aimoit tous ſes domeſtiques, comme un pere aime ſes Enfans, prit ſur ce raport la charitable réſolution d'aller viſiter notre Chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que ſon Maître lui vouloit faire.

Monſeigneur ſe rendit donc à la chambre du malade, & s'aſſit ſur une chaiſe auprés de ſon lit, mais à peine fut-il aſſis, qu'on vit tout-à-coup ſortir de la ruelle le Page traveſti, lequel contrefaiſant à merveille une femme embarraſſée & qui cherche à s'enfuir, ſe ſauva en diſant: Ah! bon Dieu, je ſuis perduë! Que va penſer de moi ſon Eminence. Le Cardinal qui n'avoit point été préparé à cette ſcène, & qui croyoit ſon Chambellan un ſaint perſonnage, parut extrêmement ſurpris de cette vûë; mais quel que fût ſon étonnement, il n'aprochoit point encore de celui du ſcrupuleux Chambellan, qui comme frapé d'une horrible viſion, s'écria que c'étoit aſſurément le Diable qui étoit venu pour le tenter. Cela lui cauſa une ſi grande agitation, que dans le trouble où étoient ſes eſprits, peu s'en fallut qu'il ne ſortît de ſon lit tout en chemiſe devant Monſeigneur & ne prît la fuite. Comme tous les

domeſtiques qui étoient preſens s'entendoient avec le Secrétaire, ils ne pûrent s'empêcher de rire ; ce qui fit juger au Cardinal que c'étoit un tour qu'on joüoit au Chambellan. S. E. eut pitié de ce pauvre homme, & ſe donna la peine elle-même de le deſabuſer. Après quoi, elle ſe retira.

Tout cela venoit de ſe paſſer lorſque j'arrivai. Je revenois de faire une commiſſion dont j'avois été chargé dès le grand matin. Je trouvai le Chambellan fort triſte. Je le priai de m'aprendre le ſujet de ſa triſteſſe. Il me conta l'avanture, en me diſant qu'il ne doutoit point que le Dominé Nicolao n'en fut l'auteur. Je voudrois, mon cher Guzman, ajoûta-t'il, je voudrois pour un de mes yeux en tirer vengeance & faire quelque bon tour au Secrétaire ; mais j'ai beſoin pour cela de tes conſeils. Un Maître eſpiégle comme toi, trouvera bien-tôt quelque malice qui vaudra bien la ſienne. Effectivement, lui répondis-je, ſi j'étois à votre place, le Secrétaire n'iroit point au Pape en demander l'abſolution, je lui en ferois bien faire pénitence. Mais ſongez qu'il eſt mon ſupérieur, & qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des Officiers qui ſont au-deſſus de moi. Si l'on m'a pardonné la piéce que j'ai faite au Dominé Nicolao : C'eſt qu'on a conſidéré qu'il eſt

naturel de ſe venger ſoi-même, & que d'ailleurs il m'avoit traité trop rudement.

J'eus beau repreſenter au Chambellan irrité que je n'oſois épouſer ſa querelle de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses priéres, l'amitié que j'avois pour lui, la haine que je ſentois pour Nicolao, & enfin mon penchant à faire le mal, me déterminérent à ſervir ſon reſſentiment. Hé bien, lui dis-je, repoſez-vous ſur moi. Je me charge de vous rendre le petit ſervice que vous attendez de mes talens. De mon côté j'exige de vous que vous viviez avec le Secrétaire comme ſi vous ne le ſoupçonniez nullement de l'eſpiéglerie qu'il vous a faite. Le Chambellan, tout ſimple qu'il étoit, joüa ſi bien ſon rôle, que tous les Domeſtiques y furent trompez. On crut qu'il ne ſe ſouvenoit plus d'une ſcène qui avoit été ſi deſagréable pour lui.

Cependant je me préparois ſecrettement à lui tenir parole; j'achetai de la poix réſine, du maſtic & de l'encens. Je réduiſis le tout en poudre & le mis dans un papier que je ſerrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverois l'occaſion. Elle s'offrit peu de tems après telle que je la pouvois deſirer. Un jour que la poſte partoit pour l'Eſpagne, & que M. le Secrétaire étoit fort occupé, je me rendis le matin à ſon

quartier

[redacted]

quartier & j'entrai dans ſa garde-robe où étoit ſon valet. Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain & un morceau de jambon grillé, il ne faudroit avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner. Si tu peux me la fournir, tu feras mon compagnon, autrement j'en vais chercher un autre. Seigneur Guzman, me répondit auſſi-tôt Jacques, vous avez trouvé votre homme, je ſçai bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin, vous n'avez qu'à m'attendre ici, je ſerai à vous dans un moment. A ces mots il diſparut & me laiſſa maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut de chauſſes de Nicolao, car je ſçavois que ce Secrétaire n'en mettoit pas le matin & n'avoit ſur ſa chemiſe qu'une robe de chambre legére pour écrire plus à ſon aiſe; cherchant dis-je, des yeux ſon haut de chauſſes, je l'aperçus ſur une chaiſe. Je le pris, je le retournai & après en avoir parſemé toute la doubleure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à ſa place, de maniére qu'il ne ſembloit pas qu'on y eut touché. Jacques ne tarda guére à revenir avec du vin, mais dans le tems que nous nous diſpoſions à déjeuner, ſon Maître l'apella pour l'aider à s'habiller & le retint dans ſa chambre, de ſorte que je fus obligé d'aller vuider ſa bou-

teill

teille avec un autre que lui, en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer.

Elle fit son effet au dîner du Cardinal où il y avoit un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la Canicule & il faisoit une chaleur très-favorable à mon dessein. Le Dominé Nicolao étoit dans la salle avec les autres Officiers. Je remarquai bien-tôt à son action qu'il sentoit dans son haut-de chausses une demangeaison ou par respect il n'osoit porter la main. Il ne sçavoit quelle contenance tenir; & par malheur pour lui à mesure qu'il s'agitoit il augmentoit son tourment. La poudre s'attachant au poil & à la peau, l'incommodoit à un point qu'il lui sembloit sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout : Le Cardinal ayant quelque ordre à lui donner, l'apella, & pendant qu'il lui parloit à l'oreille S. E. se boucha le nez tout-à-coup en disant : Qu'avez-vous donc sur vous, Dominé Nicolao? Vous puez l'encens & la poix résine. Le Secrétaire rougit à ces paroles & s'éloigna de Monseigneur, qui s'apercevant que presque tous mes camarades que le Chambellan avoit mis au fait, s'entretenoient tout bas les uns les autres en riant, me soupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étois assez près

de lui & que je gardois mon férieux : Guzman, me dit-il, quel fujet vos confréres ont-ils donc de rire ? C'eft lui, répondis-je, que M. le Secrétaire s'eft avifé aujourd'hui de fe purger avec de la Térébentine. Le Cardinal à cette réponfe éclata de rire & toute la table fuivit fon exemple. Nicolao jugea bien par-là qu'on lui avoit fait quelque malice, & ne pouvant foutenir les ris mocqueurs dont toute la falle retentiffoit à fes dépens, il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla le plaifir de la compagnie. Quand il fut forti, Monfeigneur impatient de fçavoir quelle piéce avoit été faite au Secrétaire, s'adreffa au Chambellan qui ne lui en cacha aucune circonftance. Cette derniére avanture acheva de me faire paffer dans le Palais pour un homme bien redoutable.

Enfin après deux mois d'exil on me rapella. Je retournai à la chambre des Pages où l'on me rétablit dans mes premiéres fonctions. Je m'en acquitai avec autant d'effronterie que s'il ne me fut rien arrivé. Ce qui me fait fouvenir de la Fable de la honte, de l'air & de l'eau qui voyageoient de compagnie. En fe féparant ils fe demandérent où ils pourroient fe revoir. L'air dit : On me trouve toûjours fur le fommet des Montagnes. Moi, dit l'eau, on me rencon-

tre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh ! Pour moi, dit à son tour la honte : Quand une fois on m'a perduë, on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai : je n'étois plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentois honteux que d'être pris sur le fait. Enfin j'étois si enclin à la friponnerie, que je me serois, je crois, laissé tomber du haut du Château S. Ange, si j'eusse vû en bas quelque chose à prendre.

Comme le bon Cardinal aimoit les confitures, & particuliérement celles qui venoient des Canaries dans des barils, il en faisoit acheter assez souvent ; & lorsque les barils étoient vuides, ils apartenoient au premier Domestique qui s'en saisissoit. J'en avois un qui m'étoit venu de cette maniére & dans lequel je serrois des mouchoirs, des cartes, des dez & autres effets d'un pauvre Page. On avertit un jour Monseigneur qu'il étoit fraîchement arrivé à un Marchand douze petits barils de ces sortes de confitures. Son Eminence chargea son Majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre & je dis aussi-tôt en moi-même : Il y aura bien du malheur si je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils. Je me retirai dans ma chambre pour rêver en liberté aux moyens d'en venir à

bout,

bout, & je m'arrêtai à celui-ci : Je vuidai promptement le baril où étoient mes guenilles, puis l'ayant rempli de terre & de paille, j'y mis les fonds, ainsi que les cerceaux & le refermai si proprement que l'on eut dit qu'il étoit tout neuf. Après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devoit aporter. Je ne tardai guére à les voir arriver avec le Majordome qui les conduisoit & qui nous commanda de les porter dans le cabinet où S. E. avoit coutume d'enfermer ses confitures.

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril. J'affectai d'être le dernier à prendre le mien pour marcher après tous les autres, j'avois mes raisons pour cela. Il falloit passer devant ma chambre ; de sorte que ne me voyant suivi de personne, j'entrai dedans, & changeant de baril en un clin d'œil, je portai celui où il n'y avoit que de la terre & de la paille & le mis effrontément avec les autres en presence de Monseigneur, que le plaisir de les voir avoit attiré-là. Quand ce Prélat les eut regardez, il m'envisagea d'un air railleur & me dit : Hé bien, Guzman, que penses-tu de ces barils ? On ne peut y fourrer les bras, & les coings me paroissent ici des instrumens fort inutiles. Au défaut des coings, lui répondis-je froidement, on peut employer les

ongles,

ongles, & la main fait quelquefois l'office du bras. Oh! Je te défie, repliqua S. E. de défaire ces barils, cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui repartis-je; mais de grace, Monseigneur, ne me défiez de rien; car le Diable pourroit me suggérer l'envie de vous détromper. Ah! volontiers, mon enfant, s'écria le Cardinal, je te permets de voler, si tu le peux, de ces confitures, & je te donne huit jours pour en imaginer le moyen. Si tu es assez subtil pour y réüssir, non-seulement je te laisserai les fruits que tu m'auras dérobez, mais je t'en promets encore autant; à condition que de ton côté tu te soumettras à quelque châtiment, si ton génie est obligé de céder à la difficulté de l'entreprise.

Cela est juste, lui dis-je, Monseigneur, & je tope à l'alternative. Oüi, si je n'ai pas fait mon coup dans vingt-quatre heures, car je ne demande pas huit jours pour si peu de chose, je veux bien souffrir la peine qu'il plaira au Dominé Nicolao d'ordonner; vous jugez bien qu'après l'affaire des Cousins & celle de la Térébentine, je ne puis avoir en lui un Juge trop doux. Le Cardinal sourit à ces derniers mots, & enfin il fut arrêté que le jour suivant je serois puni ou récompensé.

Quelles

Quelles précautions S. E. ne prit-elle pas pour mettre ſes barils à couvert de mes griffes ! Outre qu'elle avoit la clef du cabinet où ils étoient, il fit faire la garde à la porte par ceux de ſes domeſtiques qui avoient le plus de part à ſa confiance. Le lendemain à ſon dîner ce bon Prélat attacha ſa vûë ſur moi, & me trouvant un peu rêveur, il me dit avec un ſouris : Guzman, je devine bien le ſujet de ta réverie. Tu ſonge triſtement que tu recevras bien-tôt cent coups de foüet du bras vigoureux du Seigneur Nicolao. C'eſt à quoi je ne penſe nullement, lui répondis-je ; les confitures ſont déja entre mes mains.

Monſeigneur perſuadé que perſonne n'étoit entré dans le cabinet, ni ne pouvoit avoir touché aux barils, admiroit mon effronterie. Il me railla ſur les étriviéres qui m'étoient, diſoit-il, ſi juſtement dûës. Je le laiſſai s'égayer tant qu'il voulut, & quand je vis qu'on ſe diſpoſoit à ſervir les fruits, je me dérobai ſubtilement de la ſalle pour me rendre à ma chambre, où étant arrivé je tirai de mon baril des confitures dont je remplis un baſſin que j'avois pris au buffet dans cette intention, & que je me hâtai de porter ſur la table devant ſon Eminence. Elle fut étrangement ſurpriſe de voir ces confitures. A peine pouvoit-elle croire ſes yeux.

yeux. Tenez, dit-elle au Chambellan en lui confiant la clef du cabinet, allez compter les barils & les examinez bien, il faut qu'il y en ait quelqu'un de défait. Le Chambellan qui les avoit rangez lui-même, les ayant trouvez bien fermez, revint & assura qu'ils étoient tous en bon état.

Ah! voici l'encloüre, dit alors le Cardinal: Mon pauvre Guzman, j'ai découvert ta finesse. Tu auras sans doute été acheter ces fruits confits chez le même Marchand qui m'a vendu mes barils; & tu prétends me faire accroire que tu me les a volez. Oh! non pas s'il vous plaît, Monsieur Guzman; il faut que vous ayez l'adresse d'ouvrir ou d'escarmoter quelqu'un de mes barils & d'en ôter des confitures; voilà notre gageure, qu'il vous en souvienne; vous serez châtié. Allons, Dominé Nicolao, poursuivit il, saisissez-vous de ce téméraire & le punissez comme vous le jugerez à propos. Doucement, Monseigneur, repris-je à ces derniéres paroles; je conviens que je suis digne de punition si les confitures que je viens de servir sur votre table ne sont pas parties de celle que V. E. fit acheter hier; mais convenez aussi que j'ai gagné, si je vous prouve le contraire, en vous faisant voir que j'ai dans ma chambre actuellement un des douze barils qui ont été apportez dans ce Palais. Prenez

Prenez garde à ce que vous avancez, Page, interrompit le Chambellan, il y a douze barils dans le Cabinet de Monſeigneur, je viens de les compter & recompter. Cela ſe peut, dis-je au Chambellan ; mais vous ſçavez que le loup mange les brebis comptées. Le Prélat impatient d'aprendre la vérité du fait, acheva promptement de dîner pour aller au cabinet où il ſe rendit avec tous les convives de ce jour-là, leſquels à mon air aſſuré jugeoient que la choſe pourroit bien ne pas tourner à ma confuſion.

S. E. elle-même compta les barils & trouvant qu'il y en avoit douze : Guzman, me dit-elle, tu vois qu'il n'en manque pas un, & qu'ils ſont tous tels que je les ai fait acheter. Monſeigneur, lui répondis-je, il y en a là douze aſſurément, mais ils ne ſont pas tous pleins de confitures. Le Cardinal perdant patience, vouloit les faire ouvrir. Non, non, m'écriai-je, il faut que je vous épargne cette peine. En diſant ces mots, je montrai le baril que j'avois rempli de terre & de paille, & pendant qu'on le défonçoit je courus dans ma chambre, d'où je revins avec l'autre qui étoit à demi plein de confitures, & je racontai de quelle façon je l'avois eſcamoté.

Toutes les perſonnes qui étoient preſen-

tes

tes loüérent fort ma subtilité & rirent bien de l'avanture. Monseigneur, comme sa parole l'y obligeoit, me fit donner un second baril, que j'abandonnai à mes camarades, pour témoigner que ce que j'en faisois n'étoit que pour divertir mon Maître. Dans le fonds S. E. peu contente de mes tours de main & du mauvais exemple que je donnois à toute sa maison, m'auroit indubitablement chassé, si elle n'eut pas considéré que c'étoit m'exposer à faire quelque coup qui me perdroit entiérement. Ainsi ce charitable Prélat ayant pitié de moi, me gardoit chez lui malgré tous mes défauts, pour m'ôter les occasions de commettre des actions plus criminelles.

Fin du premier Tome.



TABLE DES CHAPITRES contenus dans ce premier Tome.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

Fin de la Table des Chapitres du Tome premier.